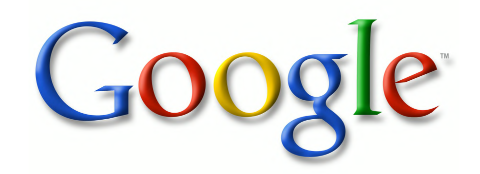


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

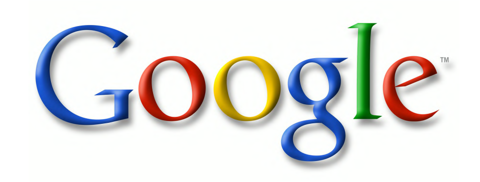
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

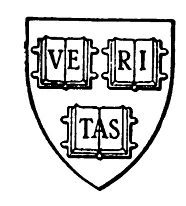
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

38513.11
A



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

MYSTÈRES

INÉDITS.

Il a été tiré de cette publication [illegible] exemplaires sur papier de Hollande.

Il a été tiré de cette publication Vingt exemplaires sur papier de Hollande.

tuit forte de monvant
paton premiez confesse avoir heu
testam present livre de messire Jehan
Werst relligieus de la bare et sacristain de
Sainct Germain lez Paris son oncle tout
lequel Arnoul Regnier que se darnie
aventure ses livres estoit perdu ou prins
par larrecin que le premier qui le trouvera et
qui saura les nom et les villages plus pres de le
rapporte voulentiers et de bon ruer lui
donnera le vin faire le mardy ou jour de
Juillet mil vng cens et deux tesmoing mon
seing manuel cy mis lan et jour dessus dit

MYSTÈRES

INÉDITS

DU QUINZIÈME SIÈCLE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS,

Avec l'autorisation de M. le Ministre de l'Instruction publique,

PAR

ACHILLE JUBINAL,

D'APRÈS LE MSS. UNIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE STE.-GENEVIÈVE.

TOME PREMIER.

PARIS,

TÉCHENER, PLACE DU LOUVRE, 12,

ET RUE DE SEINE, 23, AU BUREAU DES ANCIENNES TAPISSERIES.

M DCCC XXXVII.

3853.11
1 A

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

PRÉFACE.

Dans la préface d'une de mes publications intitulée : *La Complainte et le Jeu de Pierre de la Brosse, chambellan de Philippe-le-Hardi, qui fut pendu le* 30 *juin* 1278 (Paris, Téchener, 1835 ; d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi), je me suis énoncé ainsi, pages 19 et 20 : « Selon moi, la naissance de notre théâtre ne date, ni des mystères représentés pour la première fois, en 1402, dans l'hôtel de la Trinité par les confrères de la Passion ; ni des réjouissances qui eurent lieu, en 1389, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière dans Paris ; ni même des divertissemens mimiques donnés, en 1313, aux fêtes de la Pentecôte par ordre de Philippe-le-Bel, en présence d'Édouard II, roi d'Angleterre, pour célébrer la réception, comme chevalier, du jeune Louis, alors roi de Navarre, et depuis roi de France sous le nom de le Hutin.

Je me trompe fort, ou, quelle qu'ait été sa forme,

quelles que soient les modifications qu'il ait subies, l'élément dramatique n'a jamais cessé d'exister ; il n'y a jamais pu avoir solution de continuité complète dans la marche de l'intelligence humaine, etc. (1). »

La vérité de cette opinion, que le peu d'espace ac-

---

(1) Les frères Parfait, qui attribuent (*Histoire du Théâtre français*, vol. I, p. 32) l'introduction des mystères, chez nous, « aux pèlerins qui, revenant de la Terre-Sainte et autres lieux de piété, composaient des cantiques sur leurs voyages, et y mêlaient le récit de la vie et de la mort du fils de Dieu, » ajoutent cependant ce qui suit : « Quoique ce soit ici la véritable origine de ces spectacles pieux, on ne laissait pourtant pas d'en avoir quelqu'idée bien avant le règne de Charles VI. En voici la preuve tirée du livre II de l'*Histoire de la ville de Paris*, p. 523 : « En l'année 1315, le roi Philippe-le-Bel donna dans Paris une fête « des plus somptueuses que l'on eût vue depuis long-temps en « France. Le roi d'Angleterre Édouard II, qu'il y avait invité, passa « la mer exprès avec la reine sa femme, Isabeau de France, et un « grand cortége de noblesse. Tout y brilla par la magnificence des « habits, la variété des divertissemens et la somptuosité des festins. « Pendant huit jours entiers les seigneurs et les princes changeaient « jusqu'à trois fois d'habits dans un seul jour; et le peuple de son côté « représentait divers spectacles, tantôt la gloire des bienheureux et « tantôt la peine des damnés; et puis diverses sortes d'animaux, et « ce dernier spectacle fut appelé *la procession du renard.* »

Godefroy de Paris, rimeur contemporain, nous a conservé dans sa chronique, imprimée par M. Buchon, le détail en vers de cette solennité. L'abbé Velly, dans son *Histoire de France*, t. VII, p. 477, édit. in-12, a traduit le récit de Godefroy en langage du quinzième siècle; et M. Monmerqué, dans les observations préliminaires de son excellente édition du *Jeu de Robin et Marion*, faite pour la Société des bibliophiles, a donné le texte même du poète chroniqueur ; je l'ai également reproduit dans mes notes du *Jeu de Pierre de la Brosse*, et M. Chabaille en a parlé dans son avant-propos du *Mystère de saint Crépin.* (Paris, Sylvestre, 1836.)

cordé à ma publication m'empêcha de développer, a été très-bien démontrée, à partir de l'ère chrétienne jusqu'au dix-septième siècle, dans une série de leçons professées à la Sorbonne, en 1834 et 1835, par l'un des plus érudits archéologues de ce temps, M. Charles Magnin, à la science et à l'amitié duquel je me plais à rendre hommage (1).

Je n'y reviendrai donc pas, laissant au savant et spécial historien du théâtre moderne en Europe, le soin de prouver la justesse de mon assertion, qui est aussi la sienne. Je dirai seulement avec lui que les représentations théâtrales se rattachent immédiatement pour nous, par une chaîne non interrompue, à la civilisation romaine. Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, nous voyons en effet paraître dans l'Église les *Agapes*, qui plus tard se convertiront en fêtes hiératiques, et produiront les fêtes des fous et autres célébrations bouffonnes. L'époque qui suit nous offrirait, d'Ezéchiel le tragique, un drame qui est en même temps une espèce de chronique sans bornes de temps ni de lieu (la vie de Moïse), et le *Christ souffrant* de saint Jean-Chrysostôme, composition plus érudite. Postérieurement nous trouverons le *Querolus*, sorte de mysanthrope taillé sur le patron de l'*Aululaire* de Térence, et le *Ludus septem sa-*

(1) Ces leçons, revues avec soin par M. Magnin, vont être très-prochainement publiées : elles formeront quatre volumes in-8°, fruit de quinze années de recherches et de travaux, que nous croyons destinés à modifier beaucoup d'idées reçues relativement à l'histoire théâtrale.

pientium d'Ausone. Le cinquième siècle se présente, lui, avec son cortége de fêtes religieuses durant lesquelles on mime, on figure dans l'église l'adoration des mages, les noces de Cana, la mort du Sauveur, etc., avec ses processions où l'on promène des gargouilles, des animaux fabuleux, des monstres de toutes formes.

Dans la période qui vient après, c'est-à-dire du sixième siècle à la fin du neuvième, nous rencontrons l'*Ocipus*, comédie allégorique dont les acteurs sont : la Goutte, un médecin, la Douleur et un chœur de goutteux ; le *Jugement de Vulcain* qu'on a rangé à tort, durant long-temps, parmi les églogues ; quelques fragmens d'une tragédie de Clytemnestre ; un dialogue *inter Terentium et delusorem;* un autre composé pour les funérailles d'Hathumolda, abbesse de Gandersaen, entre Corbie de France et Corbie de Saxe, etc.

Enfin, au dixième siècle, un fait unique, anormal, dont l'ensemble constitue un véritable monument littéraire, se produit subitement : c'est le *Théâtre de Hroswita* (littéralement *Rose blanche*), abbesse du même monastère de Gandersaen dont nous venons de parler (1). Ce théâtre, qui se compose de six comédies, savoir : la *Conversion de Gallicanus*, *Dulcitius*, *Callimaque*, *Abraham*, *Paphnuce* et un petit drame allégorique intitulé la *Foi, l'Espérance et la Charité*,

(1) On pourrait aussi comprendre dans les compositions dramatiques de ce siècle, le dialogue ou *colloquium* de Théodulus, entre *Alithia*, représentant le christianisme, et *Pseustis*, qui défend le paganisme. C'est une églogue fort remarquable qui dut être lue ou chantée dans quelque repas de grand seigneur ou d'évêque.

forme, a dit M. Magnin dans une notice sur Hroswita et sur la comédie d'*Abraham* insérée dans le *Théâtre Européen*, deuxième livraison, « l'un des chaînons, le plus brillant, peut-être, et le plus pur de cette série non interrompue d'œuvres dramatiques, jusqu'ici trop peu étudiées, qui lient le théâtre païen, expirant vers le cinquième siècle, au théâtre moderne, renaissant dans presque toutes les contrées de l'Europe vers la fin du treizième siècle (1). »

Le onzième siècle ouvre une route nouvelle pour l'art dramatique, ou mieux, pour l'esprit humain. A cette époque, en effet, les langues vulgaires se montrent à l'horizon. Ce n'est d'abord qu'un fantôme qui apparaît, qu'un enfant qui bégaie et cherche à échapper aux langes dont l'enveloppe le latin ; mais bientôt elles progressent au détriment de l'art hiératique, elles font invasion dans l'Église qu'elles doivent détrôner deux siècles plus tard, et donnent naissance aux *Épîtres farcies* (*Epistolæ farsitæ*), ou chants alternatifs du peuple et du clergé, lesquels s'exprimaient l'un en latin, l'autre en langue vulgaire (2).

(1) Hroswitha a laissé aussi un poëme sur les *Othons*, dont M. St-Marc-Girardin, dans son cours sur l'Allemagne, a fort bien fait sentir l'importance à la fois politique et littéraire.

(2) Les épîtres farcies les plus nombreuses qui nous soient restées, sont celles qui ont pour objet la passion de saint Étienne. Cela tient à ce qu'au neuvième siècle Charlemagne ayant introduit le rite romain qui défend, pendant la messe, d'autres lectures que celle des passages de l'Écriture sainte, on n'exécuta pas cette interdiction à l'égard de saint Étienne, dont le martyre se trouvant rapporté dans les Actes

Le onzième siècle nous fournit plusieurs monumens

des apôtres, mettait par cela même les épîtres qui y etaient relatives hors de la prescription du rite romain.

Dom Martène *De antiquis ecclesiæ ritibus*, t. I, p. 221, cite, d'après un manuscrit de St-Gatien de Tours, le fragment suivant d'un *planctus sancti Stephani*, ou épître farcie de *saint Estève* :

Por amor Deu, vos pri saignos barun,
Se ce vus duit escoter la leçun
De saint Esteuve le glorius barun,
Escotet-le par bone entention,
Qui a ce jor reçu la passiun, etc.

M. Raynouard a publié une autre épître farcie de saint Étienne, dans son Choix de poésies des Troubadours, t. II, p. 144 ; le manuscrit de la Bibliothèque royale, côté R, 7395 (*bis*), ancien manuscrit du fonds de Bigot, contient au fol. 121, v° et suivants, une épître farcie de Saint-Étienne, où l'auteur se nomme lui-même dans ce vers :

Cil qui l'escript Lucas out non ;

enfin, nous-mêmes en avons inséré une 3ᵉ dans les notes du présent volume. En voici une 4ᵉ tirée du Mss. 6987, fol 355 v°, où elle est notée en musique.

DE SAINT ESTEVENE.

Entendés tot à cest sermon,
Et clerc et lai tot environ :
Conter volons la passion
De saint Estevene le baron ;
Coument et par quel mesproison
Le lapidèrent li félon
Pour Jhésucrist et pour son nom
J'alorres dire en la leçon.

Lectio actuum apostolorum.

Ceste leçon c'on ci vous list,
Sains Lus l'apele que la fist :

dramatiques importans : c'est d'abord un mystère des

Fais des apostles Jhésucrist :
Sains Espérités li aprist.

In diebus illis.

Ce fu ès jours de pieté
El tans de grasse et de bonté,
Que Dieu par sa grant carité
Reçut mort pour crestienté.
En itel tans bon euré
Li apostle li Dieu amé
Ont saint Estevene ordené
Pour prêêciei foi et verté.

Stephanus plenus graciâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Saint Estevene dont je vous cant,
Plains de grasse et de vertu grant,
Faisoit el pule mescreant
Grans miracles Dieu prêêchant,
Et crestienté essauçant.

Surrexerunt autem quidam de Synagogâ qui appellabantur libertinorum et Cyrenentiorum et Alexandrinorum, et eorum qui à Ciliciâ et Asiâ, (sous-entendu : *venerant*) *disputantes cum Stephano.*

Li pharisien Dieu renoiié
Qui de la loi sont plus prisié
Vers le martyr sont adrecié :
A lui deputent tot irié.

Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebantur.

Sains Estevenes point ne doutoit,
Car li fieus Dieu le confortoit,
Et Sains-Espirs en lui parloit,
Qui con qu'il dist li ensignoit.

vierges folles et des vierges sages, écrit en trois lan-

Al grant sens k'en lui espiroit
Nus d'els contrester nel' pooit.

Videntes autem hoc dissecrabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum.

Quant che voient les putes gens
De duel en ont les cuers sanglans:
Tant les sourportoit maltalens,
Qu'ensanle croissoient lor dens.

Cum autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in cœlum, vidit gloriam Dei, et ait :

Or entendés del' saint martir
Cum il fu plains del' Saint Espir.
Regarde en haut et voit partir
Les cieuls sour lui et aouvrir;
Et la gloire Dieu avenir
Dont a parlé, ne pot taisir.

«*Ecce video cœlos apertos, et filium hominis stantem a dextris Dei.*»

« La gloire voi nostre Signour
Et Jhésucrist mon Salveour
A la destre mon Créatour,
Or ai grant joie sans dolour;
Car je voi ce que jou aour,
Qui est loiiers de ma labour. »

Exclamantes autem voce magnâ continuerunt aures suas, et impetum fecerunt unanimiter in eum.

Quant del fil' Dieu oent parler
Dont commencent à foursener,
Leurs orelles à estouper
Car mais nel' puéent escolter.
En tals li font pour lui tuer.
Il les atent com gentix ber;

gues, en latin, en français et en provençal (Mst. 1139

Bien puet sofrir et endurer
Qu'il voit Dieu qui le veut sauver.

Et ejicientes eum extrà civitatem lapidabant.

Dehors les murs de la cité
Ont le martir trait et jeté.
Là l'ont li félon lapidé
C'onques n'en eurent piété.

Et testes deposuerunt vestimenta sua secùs pedes adolescentis qui vocabatur Saulus.

Pour miex férir délivrement
Ont despouillié lor vestiment
As piés d'un vallet innocent.
Ce fut Saulus qui tant tourment
Fist puis à chrestiene gent.
Dieus le rapela docement,
Puis fut sains Paus tout vraiement.

Et lapidabant Stephanum innocentem et dicentem :

Desor li font mult grant assaut.
Il le lapident, lui n'en caut,
Tent ses mains et ses iex en haut,
Proie à Dieu qui as siens ne faut.

« *Domine Jhesucriste, suscipe spiritum meum.* »

« Sire Jhesucrist, mon désir,
Qui m'as fait les tormens sofrir,
Des or reçois le mien espir;
Car je voel à toi parvenir. »

Positis autem genibus, clamavit voce magnâ dicens :

Luès saint de grant amistié,
Ses anemis fait semblant lié.
Ses genous ploie par pitié

de la Bibliothèque du roi ; fonds Saint-Martial, de Limoges) (1), et dont M. Raynouard a dit au tome II de son *Choix de poésies originales des troubadours* :

Et pour els tous à Dieu proiié.

« *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* »

« Sire, fait-il en qui main sont
Li juste et tout cil qui mesfont,
Pardone leur, père del mont,
Cas il ne sevent que il font. »

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Quant il a dit tot son plaisir,
Samblant fait qu'il voelle dormir,
Clot ses iex, si rent son espir,
Dieu le rechut à lui servir.
Or prions tout le saint martir
Qu'il nous puist salver et garir,
K'enssi puissons-nous tuit morir,
Et al regne Dieu parvenir.
Amen.

(1) M. Émile Morice, dans son Histoire de la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au *Cid*, insérée dans la *Revue de Paris*, a commis, à l'égard de ce manuscrit, de singulières méprises. « Vers le milieu du même siècle, dit-il, parurent un certain nombre de tragédies en rimes latines. Dans l'une d'elles, dont le héros est saint Martial de Limoges, Virgile, associé aux prophètes, vient avec eux à l'adoration du Messie, etc.» D'abord, saint Martial n'est pas le moins du monde le héros de la pièce. Il n'y est pas même question de lui. Le Mss. provient tout simplement de l'Abbaye qui portait à Limoges le nom de ce saint, d'où l'erreur de M. Charles Morice ; ensuite ce Mss. n'est pas du douzième siècle, mais du onzième ; enfin, il ne fallait pas mettre cette pièce au nombre des *tragédies* écrites en latin, d'abord parce que le mot tragédie, emprunté à l'abbé Lebeuf, est impropre pour désigner les mystères de Saint-Benoît-sur-Loire, dont je crois qu'on a voulu parler ; ensuite, parce que le mystère des Vierges folles est écrit plutôt en provençal qu'en latin.

« Cet ouvrage présente les élémens et la marche d'un drame, c'est-à-dire, qu'il a une exposition, un nœud et un dénouement ; » ensuite un mystère de la Nativité tiré du même manuscrit ; et, enfin, quatre mystères latins, conservés dans un manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire, qui en contient six autres dont nous parlerons tout à l'heure. De ces quatre mystères, deux (celui des Trois Mages et celui du Massacre des Innocens) paraissent avoir été composés pour les fêtes de Noël, les deux autres (celui de la Résurrection et celui de l'Apparition de Jésus à ses disciples, à Emmaüs) semblent avoir été écrits pour les fêtes de Pâques. Ces dix mystères ont été édités avec le plus grand soin par M. Monmerqué, pour la société des bibliophiles.

Le douzième siècle n'est pas moins riche, que celui qui le précède, en monumens dramatiques. L'Orient nous offre, en effet, dans cette période, deux drames, le premier (l'*Amitié bannie du monde*), dû à Théodore Prodrome, le second dû à Plochyre. Quant à l'Occident, nous y assistons à la naissance des fêtes des ânes et des fous, et nous y trouvons d'abord les six Mystères du Mss. de Saint-Benoît-sur-Loire, puis trois drames hiératiques en langue vulgaire. L'un, qui est allégorique, a pour auteur Guillaume Hermann, poète anglo-normand qui vivait de 1127 à 1170 ; l'autre est dû à Étienne de Langton, évêque de Cantorbéry, et le 3e, qui consiste en un fragment du *Mystère de la Résurrection* que j'ai moi-même publié, avec une traduction en regard (Paris, Téchener, 1834), est anonyme (1). Enfin, Bernard

(1) M. Chabaille, pag. 7 de l'Avant-Propos du Mystère de saint

Pèze, dans son *Thesaurus anecdotorum novissimus*, tome II, troisième partie, p. 186, a publié un *Ludus paschalis*, intitulé : *De adventu et interitu Antechristi*, composé pour l'empereur Frédéric Barberousse, et joué probablement devant lui, où le pape se trouve désigné sous le nom de l'Antechrist, et où paraissaient l'empereur, les rois de France, d'Allemagne, etc. Mathieu Paris, dans sa Vie des vingt-trois abbés de Saint-Alban, fait mention aussi d'un jeu de sainte Catherine, composé à Dunstaple, par Geffroy, qui devint plus tard abbé de Saint-Alban, et mourut en 1147. Ce jeu offrit ceci de remarquable qu'il fut joué par des séculiers, et qu'on emprunta pour sa représentation, au sacristain de Saint-Alban, les chapes et les autres ornemens de l'abbaye. De là à la dépossession des clercs par les laïcs il n'y avait qu'un pas : il s'opéra au siècle suivant (1).

Le treizième siècle, en effet, nous montre le génie dramatique complètement émancipé de l'influence ec-

Crépin, avance, contrairement à notre opinion, que ce fragment est du treizième siècle. Nous nous rendrions avec plaisir aux fort bonnes raisons qu'il allègue, si l'écriture du manuscrit qui contient le mystère de la Résurrection ne dénotait évidemment le douzième siècle.

(1) M. Roquefort fait remonter l'art dramatique parmi nous jusqu'au douzième siècle. Il considère le fabliau d'Aucassin et de Nicolette comme le premier essai de ce genre. Nous croyons cependant impossible de placer ce joli fabliau au nombre des pièces de théâtre. Il consiste dans une narration touchante faite par un ménestrel qui la suspend par intervalles, tandis que son compagnon chante sur un luth des morceaux de poésie. On n'y trouve ni dialogue, ni action, ni mise en scène, rien de ce qui constitue l'ébauche la plus imparfaite d'une pièce dramatique. On peut en dire autant des jeux partis et par conséquent du fabliau des deux *Bordeors ribauds* que M. Ro-

clésiastique. Des pièces qui nous sont parvenues de cette époque, aucune, si ce n'est le *Miracle de Théophile*, n'a trait aux choses religieuses; encore ce *Miracle* fut-il composé par un laïc, et par un laïc passablement incrédule, dont le plus grand plaisir était de se moquer du clergé (Voy. ma Notice sur *Rutebeuf*, son auteur; Paris, 1834, Téchener.) Mais ici, du moins, tout ce que nous possédons est en langue vulgaire, à l'exception d'un mystère latin indiqué à l'année 1298, dans une chronique du Frioul, citée par Muratori (dissertation 29e), et intitulé: « *Representatio ludi Christi, videlicet Resurrectionis, adventus Spiritus Sancti et adventus Christi ad judicium.* » Ce mystère, si l'on s'en rapporte au chroniqueur, aurait été représenté avec succès par des clercs dans la cour du patriarche. Les autres pièces qui nous restent de cette époque sont toutes de la seconde moitié du siècle,

quefort regarde aussi comme une esquisse théâtrale. Ces pièces n'offrent point de dialogue : ce sont deux discours, et, pour ainsi dire, deux plaidoyers qui se succèdent l'un à l'autre.

(Observ. prél. du jeu de Robin et Marion, par M. Monmerqué.)

J'avoue que ces conclusions, pour justes qu'elles soient à l'égard des deux *Bordeors ribauds*, me paraissent bien sévères relativement au fabliau d'Aucassin et de Nicolette. Ne serait-il donc pas possible de regarder cette gracieuse composition comme le type de l'opéra-comique chez nous?— Le manque d'action qu'on remarque en elle ne ferait, en ce cas, que la rapprocher du genre auquel elle appartiendrait, car depuis cette fameuse parole de Beaumarchais : « Ce qu'on ne peut parler, on le chante, » qui est-ce qui s'est jamais informé s'il y avait dans un opéra-comique une action, un nœud, une péripétie?

et durent être représentées par des séculiers (1). Elles sont au nombre de cinq, savoir : le *jeu du Pèlerin* et le *jeu de Robin et de Marion*, donnés, en 1822, par M. Monmerqué pour la société des bibliophiles; le *jeu du Mariage* ou de la *Feuillée*; le *jeu de S. Nicolas*, et celui de *Pierre de la Broce qui dispute à Fortune par-devant Raison*. Je ne comprends pas, dans les œuvres théâtrales de cette épo-

(1) En Espagne, la représentation des Mystères remonte peut-être au-delà du treizième siècle, puisqu'il en est parlé dans la loi 34, tit. VI, de la *partida prima*. Cette loi défend aux clercs de faire des représentations scéniques dans les églises, et même d'y assister quand d'autres les font. « Pourtant, ajoute la loi, il est telle représentation qui est permise aux clercs, comme celle de la Naissance de notre Seigneur annoncée aux pasteurs par un ange, ou quand on expose l'Adoration des rois mages, le Crucifiement du Sauveur et la Résurrection au troisième jour, etc. De tels spectacles excitent l'homme à bien faire et raffermissent sa foi. » (*Origen, epocas y progresos del teatro espanol*, etc., par Manuel Garcia de Villanueva Hugaldo y Perra, en Madrid, 1802.) De ces expressions de la loi, l'historien du théâtre espagnol conclut: 1° que, dès le milieu du treizième siècle, il existait, en Espagne, des pièces religieuses; 2° qu'elles avaient lieu dans les églises et ailleurs; 3° que les acteurs étaient des laïcs ou des clercs à volonté, etc.

(RAYNOUARD, *Journal des Savans*, 1836, p. 367.)

Il est à croire qu'au treizième siècle les Mystères étaient aussi représentés depuis long-temps en Italie, puisque Villani, lib. VIII, ch. 70, rapporte qu'en 1304 il arriva à Florence un accident funeste à propos d'un théâtre qui, ayant été élevé sur un pont, s'écroula sous la multitude des spectateurs, dont un grand nombre périt. Il faut en outre remarquer que Villani ne raconte pas cet accident pour indiquer l'existence des Mystères, en Italie, à l'époque dont il parle (fait qu'avec son exactitude ordinaire il eût cependant mentionné s'il eût été récent alors), mais seulement pour faire connaître le malheur arrivé en cette occasion.

que, la *disputoison du croisé et du descroisé* par *Rutebeuf*, qu'y range Legrand d'Aussy, parce qu'il n'y a dans cette pièce aucun jeu de scène, qu'elle n'est qu'un dialogue entre deux personnages, une églogue sur un sujet contemporain, et que, si l'on admettait l'opinion du savant traducteur de nos fabliaux, il faudrait ranger aussi dans la catégorie des œuvres dramatiques *la Disputoison de Charlot et du barbier de Melun*, celle *de Synagogue et de Sainte Église;* les fabliaux intitulés *la Chasse du Cerf*, *Marguet convertie*, etc. Je préférerais de beaucoup y comprendre *l'Herberie Rutebeuf*, spirituelle parade de foires et de tréteaux que je ne puis mieux comparer qu'aux chansons bouffonnes de Plantade, et qui serait alors une composition beaucoup plus incontestablement dramatique, bien qu'elle n'ait ni dialogue, ni action, et qu'elle soit récitée par un seul homme. Tel est, d'après toutes les découvertes faites jusqu'à nos jours, l'inventaire rigoureusement exact des productions dramatiques chez nous, au XIIIe siècle. On a douté long-temps qu'aucune d'elles eût été jamais *représentée*, et peut-être a-t-on eu raison, si l'on a voulu entendre ce mot dans le sens de spectacle public, se donnant dans les villes à certains jours et à certaines heures, ainsi que cela se pratique aujourd'hui; mais, comme, d'après leur contexture, leur jeu de scène, leur prologue même (Voy. surtout celui du *jeu de S. Nicolas*), ces pièces étaient évidemment destinées à une représentation quelconque, il faudra bien en conclure que, si les villes n'étaient point assez riches pour entretenir des troupes de ménétriers,

pour avoir des lieux propres aux représentations et subvenir aux dépenses qu'elles nécessitaient, tout porte à croire que les princes et les grands seigneurs, qui avaient, eux, des ménestrels attachés à leurs personnes, que les abbés, qui disposaient des vastes salles des cloîtres, en usèrent pour faire représenter des *miracles* ou des *jeux* (1). C'est ainsi que nous pouvons supposer que la charmante et fraiche pastorale de *Robin et Marion*, dûe au trouvère Adam de la Halle, qui avait suivi Charles d'Anjou en Italie, fut représentée à Naples devant la cour de ce prince, qui était toute française ; que le *miracle de Théophile* et le *jeu de S. Nicolas* étaient réservés aux clercs, et que le *jeu de Pierre de la Broce* fut représenté dans la demeure de quelque famille seigneuriale ennemie de ce ministre et satisfaite de sa chute.

Mais, si nous avons quelques renseignements sur le fonds et si la conservation des monuments nous autorise à prononcer affirmativement sur le fait de la représentation, nous sommes loin d'être aussi avancés sur les détails. Comment répondre, en effet, aux ques-

(1) Sur ces dénominations de *jeu* ou de *miracle*, voici ce que je pense. L'esprit du temps avait fait imaginer et écrire beaucoup de Vies de Saints en vers. Ces ouvrages étaient faits pour être déclamés, et on leur avait donné le beau nom de *tragédies*. Peu à peu l'art se perfectionnant par l'instinct, on resserra ce cadre trop vaste. On s'astreignit à un fait particulier (ordinairement c'était un *miracle*); on le mit en action, et, comme ces nouvelles pièces furent *jouées*, et qu'elles étaient faites pour l'être, on les nomma *jeux*, afin de les distinguer des *tragédies* qui n'étaient que déclamées. (Legrand d'Aussy, Contes et Fabliaux, t. II, p. 174, édit. Renouard.)

tions qu'on nous pourrait faire sur le théâtre et sa parure, sur les costumes, les décorations, les acteurs, les machines, les apparitions diaboliques, etc., etc.? Nous avouons qu'ici tout nous manque à la fois, et que nous ne pouvons même raisonner de l'accessoire théâtral du XIIIe siècle que nous ne connaissons pas, par analogie avec celui du XVe que nous connaissons; car la différence entre ces deux époques fut si grande que ce serait nous exposer à tirer de fausses inductions.

Une chose qu'il faut bien remarquer au XIIIe siècle, c'est que le théâtre, qui, chez nous aux époques précédentes, avait été presqu'exclusivement religieux, devient tout-à-coup profane avec le jeu de *Robin et Marion*, celui de *Pierre de la Broce*, etc. Cette circonstance qui tient à une transformation sociale importante, mérite qu'on s'y arrête. La féodalité, cet âge de fer qui s'était allié si intimement au sacerdoce, avait cédé une partie de sa puissance au clergé. Les barons, à l'aide de leurs cuirasses, de leurs gantelets d'acier et de leurs hommes d'armes, étaient en possession de la force; l'Église, avec son glaive spirituel, avec ses intimidations religieuses, son long usage et sa culture de tout ce qui avait trait à l'intelligence, était la reine des idées. La noblesse et le clergé marchaient donc en s'appuyant l'un sur l'autre : c'étaient deux frères jumeaux dont la vie, commencée au même instant, devait se terminer à la même heure.

Cette dernière conformité de destinée ne leur faillit pas.

Le système féodal, si puissant durant plus de deux

siècles, fut miné sourdement vers la fin du XIIe, par un pouvoir, humble d'abord, rival ensuite et bientôt dominateur, qui, en politique, devint le fondement d'une organisation nouvelle, *la commune*, et fit passer, pour ce qui a rapport à l'art dramatique, la puissance cléricale aux mains des *confrères laïcs* : ce nouveau pouvoir, qui devait à dater de cette époque devenir envahisseur et puis maître, était tout simplement le *tiers-état*, c'est-à-dire le peuple, qui avait jusqu'alors relevé de tout, et duquel, au contraire, tout releva plus tard.

Au XIIe siècle, les confréries composées de laïcs furent établies dans un but de piété et de charité. Elles étaient sérieuses, sévères, et ne songeaient pas à attaquer l'Église. Au XIIIe, elles la dépossédèrent en partie de son influence, malgré la résistance du clergé, qui chercha à les combattre par l'établissement des ordres mendiants, et au XIVe elles la remplacèrent complètement. Ainsi en 1243 on joue un mystère en plein air à Padoue hors de l'église, et en 1264 il se forme dans cette ville une société qui représente la passion durant la semaine sainte. Presqu'en même temps naît chez nous (en 1285 selon les uns, en 1303 selon les autres) la confrérie bouffonne de *la Basoche*, et d'après le récit de Geoffroy de Paris, nous voyons en 1313, lors de la célébration des fêtes données par Philippe-le-Bel, les tisserands représenter :

. . . . Adam et Ève,
Et Pilate qui ses mains lève, etc.

tandis que les corroyeurs contrefont la vie de Renard, qu'ils montrent aux spectateurs habillé en évêque et

en archevêque. En 1380 apparaît la corporation des Enfants sans-souci; en 1381 celle de la Mère folle de Dijon et la société des Fous de Clèves, etc., qui toutes se livrent avec fureur aux amusements du théâtre (1).

C'est ici le lieu de placer une observation d'un grand intérêt pour notre histoire littéraire. Le XIV[e] siècle, qui en prose compte plusieurs écrivains remarquables, est chez nous en poésie d'une extrême pauvreté. Serait-ce qu'après le siècle de Saint-Louis, qui fut pour la langue romane ce que fut celui de Louis XIV pour la langue française, la faculté poétique se serait éteinte subitement? Est-ce donc comme l'a écrit un critique du siècle dernier, « qu'inépuisable, et toujours la même dans ses productions physiques, la nature serait bornée dans son énergie morale, et n'aurait en ce genre qu'une fécondité passagère qui la condamnerait ensuite à une longue stérilité? » Loin de là; mais les événements qui semèrent la France à cette époque de désolation et de ruines, savoir : les revers et la captivité du roi Jean, la conquête d'une partie du royaume par les Anglais, la folie de Charles VI, etc., restreignirent de beaucoup le sentiment poétique et durent jeter dans toutes les âmes une profonde tristesse. La langue romane, en outre, entrait alors, quoique d'une

(1) Selon M. l'abbé de La Rue (*Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*), des représentations de Mystères auraient eu lieu chez les Normands et les Anglo-Normands, long-temps avant qu'elles eussent lieu à Paris. Il cite à l'appui de cette opinion le Mystère de la *Pentecôte*, joué, selon lui, à Chester en 1327, et celui de *la Naissance de Jésus-Christ*, représenté à Bayeux en 1350.

manière peu sensible, dans sa première période de décadence. Ce serait donc une chose étonnante que nous eussions conservé un assez grand nombre de morceaux dramatiques remontant à cette époque, s'ils ne se trouvaient tous compris dans le même recueil, et s'ils n'avaient été probablement composés pour la même confrérie, peut-être par le même auteur. Ce recueil, coté parmi les Mss. de la Bibliothèque du roi sous le n° 7208, gr. in-4°, est intitulé *Miracles de Notre-Dame*. L'écriture en est, ainsi que les vignettes, de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle; il se compose de deux volumes contenant, le premier vingt-deux miracles, et le second dix-huit (1).

(1) Un de ces *miracles*, celui de *Robert-le-Diable*, a été imprimé à Rouen en 1836, chez M. Édouard Frère, libraire de la Bibliothèque et de la ville, auquel les amateurs de notre vieille langue sont déjà redevables de l'impression du *Roman du Rou*, du *Roman du Brut*, etc. Depuis, j'ai fait copier pour l'honorable M. Langlois, directeur de l'Académie de peinture de la même ville, un autre de ces miracles, celui de *la Reine Bautheuch*, qu'il se propose de publier. Cette dernière circonstance m'engage à donner ici le catalogue exact de tous ceux que contient le manuscrit. Peut-être, dans cette longue série de monuments, s'en trouvera-t-il qui auront trait, pour plusieurs de nos érudits, à des sujets de prédilection. Puisse, dans ce cas, cette mention engager quelqu'un d'eux à les mettre au jour!

TABLE DES MIRACLES DU 1er VOL. MSS. DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, COTÉ 7208 *A*, ET ACHETÉ 100 FR. PAR CANGÉ.

Fol. 1. Miracle de N. D. au sujet d'un enfant qui fut donné au diable quant il fut engendré.

Fol. 14. Coment N. D. délivra une abesse qui estoit grosse de son clerc.

Fol. 24. De l'évesque que l'archediacre murtrit pour estre évesque après sa mort.

Fol. 34. La fame du roy de Portugal tua le séneschal du roy et sa

Maintenant, ces miracles étaient-ils joués par des confrères? Tout porte à le croire; mais il est possible,

propre cousine; elle fut condamnée à ardoir, et N. D. l'en guarantit.

Fol. 46. Salomié qui ne croioit pas que N. D. eut enfanté virginalement sans œuvre d'home perdi les mains pour ce qu'elle le voulut esprouver; elle se repentit, mit ses mains sur N. S., et elles luy furent rendues.

Fol. 56. Un roy fit couper les points à sainct Jean Chrisosthomes, et N. D. luy refit une nouvelle main.

Fol. 69. D'une none qui laissa son abaye pour s'en aler avec un chevalier qui l'épousa, et depuis qu'ils orent eus de biaus enfans, N. D. s'aparut à elle, dont elle retourna dans son abaye, et le chevalier se rendit moyne.

Fol. 79. D'un pape qui, par sa convoitise, vendit le basme dont servoit deux lampes dans la chapelle St-Pierre; sainct Pierre s'aparut à luy et luy dit qu'il seroit damné, et depuis, par sa bone repentence, N. D. le fit absoudre.

Fol. 90. De sainct Guillaume-du-Désert, duc d'Aquitaine, que les diables batirent tant qu'ils le cuidèrent laisser mort, pource qu'il ne vouloit retourner au monde, dont N. D. le vint reconforter et le guérir (1).

Fol. 101. D'un évesque à qui N. D. aparut et lui dona un jouel d'or auquel avoit du lait de ses mamelles.

Fol. 109. Coment N. D. guarantit de mort un marchant (qui longtemps l'avoit servie de chapiaux) d'un larron qui l'espioit, et comment elle s'aparut au larron et au marchant, et puis devint le larron hermite.

Fol. 115. La marquise de la Gaudine, par l'accusement de l'oncle de son mary, fu condamnée à ardoir. Anthenoy, par le comandement de N. D., s'en combatit à l'oncle et le déconfit en champ.

Fol. 127. De l'empereur Julien que sainct Mercure tua par le comandement N. D., et Libanius, son séneschal, qui cela vit en vision, se fit baptiser à St-Basile, et devint hermite, et pour voir N. D. en sa biauté, soufrit qu'on luy crevast les yeux, et le renlumina N. D.

(1) M. Thomassy, ancien élève de l'école des Chartes, qui se propose de publier prochainement le roman d'*Aymeri de Narbonne*, va nous donner bientôt ce *Miracle*, qui se lie accessoirement au sujet du poëme.

comme ces mystères sont sérieux, que des ecclésiastiques aient pris part à leur représentation en même

---

Fol. 139. N. D., à la requeste de saint Prist, délivre un prévost du purgatoire.

Fol. 151. Comment un enfant resuscita entre les bras de sa mère que l'on vouloit ardoir, pource qu'elle l'avoit noyé.

Fol. 165. De la mère d'un pape qui tant s'enorgueilli pour son fils pape et ses deux autres fils cardinaux, qu'elle se reputa greigneur que N. D.

Fol. 179. D'un paroissien excomenié que N. D. absolu sur la requeste du bon fol d'Alexandrie.

Fol. 197. Une femme, nomée Théodora, pour son péchié se met en habit d'home, et pour sa penance faire devint moyne et fu tenu pour homme jusqu'après sa mort.

Fol. 211. D'un chanoine qui, par l'ennortement de ses amis, se maria, puis laissa sa fame servir N. D.

Fol. 223. De sainct Sevestre et de l'empereur Constantin qu'il converti.

Fol. 235. De Barlaam, maistre d'hostel du roy Avennir, qui convertit Josaphat, le fils du roy, et depuis, Josaphat convertit son père et tous ses gens.

Fol. 250. De sainct Panthaléon que un empereur fit décoler avec Hermolaüs et ses deux compaignons qui l'avoient baptisé.

DEUXIÈME VOLUME, COTÉ 7208, *B*.

Fol. 1. Cy commence un miracle de Notre-Dame, d'Amis et d'Amille, lequel Amille tua ses .III. enfants pour garir Amis, son compaignon, qui estoit mesel, et depuis les resuscita Notre-Dame.

Fol. 15. Cy commence un miracle de sainct Ignace.

Fol. 28. Cy commence un miracle de sainct Valentin que un empereur fist décoler devant sa table, et tantost s'étrangla l'empereur d'un os qui lui traversa la gorge, et dyables l'emportèrent.

Fol. 39. Cy commence un miracle de Notre-Dame, comment elle garda une femme d'estre arse.

Fol. 53. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de l'empereur de Rome que le frère de l'empereur accusa pour la fère destruire, pour ce qu'elle n'avoit volu faire sa voulente, et depuis devint mesel, et la dame le garit quant il ot regehy son mesfait.

Fol. 69. Cy commence un miracle de Notre-Dame, comment Ostes, roy d'Espaingne, perdi sa terre par gagier contre Bérengier

temps que des séculiers : nous retrouvons plus tard des exemples de ce mélange.

---

qui le tray et li fist faux entendre de sa femme, en la bonté de laquelle Ostes se fioit, et depuis le destruit Ostes en champ de bataille.

Fol. 84. Cy commence un miracle de Notre-Dame, comment la fille du roi de Hongrie se copa la main pour ce que son frère la vouloit espouser, et un esturgon la garda .VII. ans en sa mulette.

Fol. 103. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de sainct Jehan le Paulu, hermite, qui, par temptacion d'ennemi, occist la fille d'un roy et la jetta en un puiz, et depuis, par sa penance, la resuscita Notre-Dame.

cf. Séd[...]

Fol. 117. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de Berthe, feme du roy Pepin, et qui ly fu changée, et puis la retrouva.

Fol. 139. Cy commence un miracle de Notre-Dame, du roy Thierry à qui sa mère fist entendant que Osane, sa femme, avoit eu .III. chiens, et elle avoit eu .III. fils, dont il la condampna à mort, et ceux qui la durent pugnir la mirent en mer, et depuis trouva le roy, ses enfants et sa femme.

Fol. 157. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de Robert-le-Dyable, fils du duc de Normendie, à qui il fu enjoint, pour ses mesfaits, que il feist le fol sanz parler ; et depuis ot notre Seigneur mercy de ly, et espousa la fille de l'empereur.

Fol. 173. Cy commence un miracle de Notre-Dame et de saincte Bautheuch, femme du roy Clodoveus, qui, pour la rébellion de ses deux enfans, leur fist cuire les jambes, dont depuis se revertirent et devinrent religieux.

Fol. 192. Cy commence un miracle de Notre-Dame, comment N. S. tesmoigna que un marchant, qui avoit empprunté argent d'un Juif à paier à jour nommé, l'avoit bien et deuement paié, combien que le Juif lui reniast, et pour ce se fist le Juif crestienner.

Fol. 205. Cy commence un miracle de Notre-Dame, d'un marchant nommé Pierre-le-Changeur, qui, par lonc temps, avoit vesqui de mauvaise vie, qui fu si malade que il cuidoit morir ; et en sa maladie, vit en avision les dyables qui le vouloient emporter, et N. D. l'en garenti à la prière d'un ange qui le gardoit, et depuis vint à santé et fist tant de bien qu'il converti un Sarrazin.

Fol. 221. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de la fille d'un roy qui se parti d'avec son père pour ce que il la vouloit espouser, et

Le XIVe siècle nous fournit encore, mais en Italie et écrites en latin, par un homme (Albertino Mussato) qui fut à la fois ambassadeur, grand politique, grand poète, vaillant soldat, bon citoyen, et honoré à Padoue, sa patrie, du même triomphe et de la même couronne littéraire que d'autres villes décernèrent plus tard à Pétrarque et au Tasse, deux tragédies publiées en 1636, à Venise, par Villani, et qui n'ont jamais été traduites en français. Ces productions dramatiques ont cela d'extraordinaire et d'anormal qu'elles sont empruntées, l'une (*la Mort d'Achille*) à Homère, dont la mythologie sommeillait depuis plusieurs siècles, l'autre (*Eccelino tyran de Padoue*) à l'un de ces sujets contemporains, si lugubres, si sombres, qu'ils ont flatté de nos jours l'imagination d'un grand poète et lui ont fourni le type d'*Angelo*.

Le XIVe siècle offre encore quelque chose de fort remarquable et du plus grand intérêt pour l'histoire dramatique. Je veux parler de l'établissement des *Con-*

laissa habit de femme, et se mainteint com chevalier et fu sodoier de l'empereur de Constantinoble, et depuis fu sa femme.

Fol. 246. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de sainct Lorens que Dacien fist morir, et Philippe l'empereur fist-il morir pour estre emperière.

Fol. 262. Cy commence un miracle de Notre-Dame, coment le roy Clovis se fist crestienner à la requeste de Clotilde, sa femme, pour une bataille que il avoit contre Alemans et Seves, dont il ot la victoire; et en le crestiennant envoia Dieu la saincte Ampole.

Fol. 280. Cy commence un miracle de Notre-Dame, de sainct Alexis qui laissa sa femme le jour qu'il l'ot espousée, pour aler estre povre par le païs, pour l'amour de Dieu, et garder sa virginité. Et depuis revint chiez son père, et là morut soubz un degré et ne le cognut l'en devant qu'il fu mort.

frères de la Passion. Tout le monde sait que leur première résidence fut à Saint-Maur-des-Fossés, près Vincennes, alors lieu favori de pèlerinage et de plaisir pour les Parisiens, et que là se fit, en 1398, le premier essai de leurs représentations, imitées des chants et des cantiques que psalmodiaient ou mimaient, en l'honneur des saints et des martyrs, les pèlerins qui se trouvaient rassemblés en ce lieu. Le prévôt de Paris s'étant imaginé d'y apporter obstacle, à cause, disent les frères Parfait, « de la liberté que ces bourgeois prenaient de jouer dans un lieu renfermé, où peut-être ils exigèrent de l'argent des spectateurs, » ces pieux acteurs érigèrent leur société en confrérie, sous le titre de la *Passion de Notre-Seigneur*, et se pourvurent devant la cour. Charles VI, ayant assisté à quelques-unes de leurs représentations, en fut si satisfait qu'il accorda aux confrères, le 4 décembre 1402, des lettres patentes, provoquées par une requête de Jehan Aubry, Jehan Dupin et Pierre d'Oisemont, *maistres et gouverneurs de la confrairie de la Passion et Résurrection de Nostre-Seigneur, fondée en l'église de la Trinité*, par lesquelles il les autorisait à transférer leur théâtre à Paris, à jouer dans cette ville des comédies pieuses, dites Moralités et Mystères, et à se montrer dans les rues vêtus de leur costume théâtral. (Ord. du Louvre, t. VIII, p. 555; Rec. gén. des anc. lois franç., t. VII, p. 42; Hist. du Théâtre franç., t. I.) (1).

(1) Peut-être faudrait-il aussi attribuer l'établissement des *Confrères de la Passion*, non à l'imitation des chants ou des jeux de Pèlerins, que Boileau, sans rapporter aucune autorité, fait, dans

Mais là, en ce siècle, ne s'étaient pas bornées les innovations dramatiques. Il y avait eu le drame muet, c'est-à-dire les divertissements non dialogués que nous retrouvons fort usités et en grande faveur jusqu'au XVIe siècle inclusivement, à l'entrée des rois et des reines; puis les *entremets*, espèces d'actions théâtrales qui avaient lieu dans les festins, la plupart du temps à l'aide de machines.

On avait même eu un exemple de ces derniers dès le siècle précédent. En 1237, au rapport d'Albéric-des-trois-Fontaines, lors du mariage de Mahaut de Brabant, fille aînée du duc Henri II, avec Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis, des gens montés sur des bœufs vêtus d'écarlate firent combattre ces animaux entre chaque service, et un autre fit courir un cheval en l'air sur la corde (1).

---

son *Art poétique*, ch. III, monter eux-mêmes sur le théâtre; mais, ainsi que l'a remarqué avec raison M. Taillandier dans une excellente notice sur les *Confrères de la Passion* insérée dans la *Revue rétrospective*, n° 12, « à une association d'un tout autre genre et purement profane, qui se forma vers la fin du règne de saint Louis, quand des jongleurs et des jongleresses de profession se réunirent dans une rue qui prit d'abord leur nom, et qui depuis, en 1331, fut appelée rue de St-Julien-des-Ménétriers, après que l'église de St-Julien eut été fondée par deux jongleurs, Jacques-Grure et Hugues-le-Lorrain. » Les *Confrères de la Passion* n'auraient été « que les successeurs immédiats et perfectionnés de ces jongleurs qui se contentaient de chanter les Mystères, tandis que les confrères cherchaient à les transformer en actions mimiques plus propres à frapper l'attention du public. » (Voyez aussi sur ce sujet, l'Hist. litt. de la France, t. XVI, p. 245.)

(1) Ibi, sicut dicuntur, usque ad centum quadraginta milites, et

Ce genre de drame, si l'on peut parler ainsi, ne s'arrêta point à cet essai, et fut accueilli avec la plus grande faveur. En 1378, Charles V, ayant donné au Palais de justice un grand festin à l'empereur Charles IV, son oncle, y fit représenter un *entremets* en deux parties. Le sujet était la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon. Au premier acte on vit un vaisseau peint de mille couleurs, *ayant Chatel devant et derrière*, représentant la flotte des croisés, à la tête desquels on remarquait Pierre l'hermite en habit de moine. A l'aide de machines cachées dans l'intérieur, ce vaisseau parvint à se mouvoir et à passer du côté droit de la salle au côté gauche, où était figurée Jérusalem, ayant ses tours, son temple et ses murailles garnis de Sarrasins que les chrétiens assaillirent. On pense bien que la victoire ne demeura pas aux premiers.

Quant aux drames qui se jouèrent aux entrées des rois, voici ce que nous savons. En 1380, Charles VI, à son entrée dans Paris, trouva (Voy. l'*Hist. de la ville de Paris*, liv. XIV, p. 687 et 688) les rues ornées de riches tapisseries, de chœurs de musique, de fontaines qui jetaient du lait, du vin, etc.; il y eut aussi sur son passage des représentations pieuses à personnages.

En 1385, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, dans la capitale, il y eut de grandes réjouissances. « Dessoubs le monstier de la Trinité,

illi qui dicuntur ministelli in spectaculis vanitatis multa ibi fecerunt, sicut ille qui in equo super chordam in aere equitavit, et sicut illi qui duos boves de scarlata vestitos equitabant, cornicantes ad singula fercula quæ apponebantur.

dit Froissard, sur la rue, avoit ung eschafault, et sur l'eschafault ung chastel, et là, au long de l'eschafault estoit ordonné le pas du roy Salhadin, et tous fais de personnages, les Chrestiens d'une part et les Sarrazins de l'autre, et là estoient par personnages tous les seigneurs de nom qui jadis au pas Salhadin furent, etc. Et quant la royne de France fut amenée ci-avant en sa lictière que devant l'eschafault ces ordonnances estoient, le roy Richart se départit de ses compaignons et s'en vint au roy de France et demanda congié pour aller assaillir les Sarrazins et le roy lui donna. Ce congié prins, le roy Richart s'en retourna devers ses XII. compaignons, et alors se mirent en ordonnances, et allèrent incontinent assaillir au roy Salhadin et ses Sarrazins, et là y eut par esbatement grant bataille, et dura une bonne espace, et tout fut veu moult voulentiers [1]. »

(1) Il existe dans le Mss. de la Bibliothèque du roi, nº 198 (*Olim*, 21-3, N. D.), une pièce intitulée : « Cy commence le pas Salhadin, » qui est le récit en vers du XIIIᵉ et peut-être même du XIIᵉ siècle, du fait raconté par Froissard. Cette pièce a été publiée par M. G. S. Trébutien (Paris, Sylvestre, 1836, in-8º). En voici le commencement :

Del recorder est grans solas
De cheaus qui gardèrent le pas
Contre le roy Salehadin,
Des douzes princes Palasin
Qui tant furent de grant renon.
En mainte sale les point-on, etc.

M. Trébutien fait remarquer avec raison que ce dernier vers, qui nous apprend que *le pas Salhadin* était peint dans les salles des vieux châteaux, prouve que l'action qui y avait donné lieu jouissait, au moyen-âge, d'une grande célébrité.

En outre, l'histoire nous apprend que, pour cette même entrée, les rues étaient tendues de tapisseries; que le vin, ainsi que d'autres liqueurs, coulaient des fontaines; que sur différens théâtres on avait placé des chœurs de musique, des orgues, etc., et que des jeunes gens y représentaient (voyez les frères Parfait) *diverses histoires de l'Ancien-Testament*, etc., etc.

Au siècle suivant, les spectacles qu'on donnait aux entrées des princes et les *entremets* prirent un développement prodigieux, qui dans certains cas tient presque de la fable. Monstrelet, dans ses Chroniques (t. II, p. 77 et 78, édit. de Métayer), à propos de l'entrée à Paris de Henri VI d'Angleterre, alors âgé de dix ans, qui occupait au préjudice de Charles VI une partie du royaume, rapporte ce qui suit : — « Si avoit au poncelet St.-Denys ung eschaffaut sur lequel estoit comme une manière de bois, où estoient trois hommes sauvages et une femme qui ne cessèrent de combattre l'un contre l'autre, tant que le roy et les seigneurs fussent passez, et avoit dessoubz le dit eschaffault une fontaine jettant hypocras et trois seraines dedans... Et depuis le poncelet en tirant vers la seconde porte de la rue St.-Denys, avoit personnages *sans parler*, *de la Nativité N. D., de son mariage et de l'adoration des trois roys, des innocens, et du bonhomme qui semoit son bled*, et furent ces personnages très bien jouez. Et sur la porte St. Denys fut jouée la *légende de S. Denys*, qui fut volontiers véue des Anglois. En outre devant les Innocens, y avoit un cerf vif, et quand le roy passa devant, on feit courre ledit cerf et des

chiens et veneurs. Après fut grand pièce chassé à force et se vint rendre emprès les pieds du cheval du roy, lequel roy luy feit sauver la vie. »

Nous voyons également dans une festin donné le 17 décembre de la même année pour le sacre du même roi au Palais : « Que *quatre entremets furent présentez* devant la table ; *c'est à savoir le premier d'une image de N.D. et un petit roy couronnée emprès ; —le second d'une fleur de lys couronnée d'or tenue par deux anges ; — le tiers d'une dame et un paon; — le quart d'une dame et un singe... Et pareillement fut joué de plusieurs instrumens de musique ;* et le lendemain en suivant furent faites de beles joustes en l'hôtel St. Pol. »

Olivier de la Marche, dans *ses Mémoires touchant les souveraines maisons pour la plupart d'Autriche, Bourgogne, France*, etc., a consigné les détails d'un grand nombre d'entremets. C'est ainsi qu'en 1453, le duc de Bourgogne ayant donné à Lille un banquet pour y faire prononcer des vœux de croisade contre les Turcs, on vit paraître dans ce festin les divertissements qui suivent, qu'on pourrait appeler des entremets *monstres*, et que le chroniqueur dit avec raison être d'*un outrageux excès*. « En ceste salle, écrit Olivier de la Marche, avoit trois tables couvertes, l'une moyenne, l'autre grande, et l'autre petite. Et sur la moyenne avoit une église croisée, verrée et faicte de gente façon, où il y avoit une cloche sonnante et quatre chantres. Il y avoit une autre entremetz d'un petit enfant tout nu, sur une roche, qui pissoit eaue rose

continuellement. Un autre entremetz y avoit, d'une caraque ancrée, garnie de toute marchandise et de personnages de mariniers... Un autre d'une moult belle, fontaine, dont une partie estoit de verre et l'autre de plomb de très nouvel ouvrage... La seconde table, qui estoit la plus longue, avoit premièrement un pasté, dedans lequel avoit vingt huit personnages jouans de divers instrumens, chacun quand leur tour venoit, etc., etc. Quand chacun fut assis en l'église (qui fut le premier entremets), sur la principale table, sonna une cloche très haut, et après la cloche cessée trois petits enfans chantèrent une très douce chanson; et lorsqu'ilz l'eurent accomplie, au pasté (qui estoit le premier entremetz de la longue table comme dessus), un berger joua d'une musette moult nouvellement. Après ce, ne demoura guères que par la porte de l'entrée de la salle entra un cheval à reculons, richement couvert de soye vermeille sur lequel avoit deux trompettes, assis dos contre dos, et sans selle, vestu de journades de soye grise et noire, chapeau en leur teste et faux visages nus. Et les mena et les remmena ledict cheval tout au long de la sale à reculons, et tandis ilz jouèrent une batture de leurs trompettes, et y avoit à conduire cest entremetz, seize chevaliers. Cest entremetz acompli, en l'église fut joué des orgues, et au pasté fut joué d'un cornet d'Alemaigne moult estrangement; et lors entra en la sale un luyton, ou un monstre très defiguré.... Il avoit estrange barbe et visage; il portoit en ses mains deux dards et une targe, il avoit sur la teste un homme, les

piés dessus, qui se soustenoit par ses deux mains sur les espaules du monstre, et le dict monstre estoit monté sur un sanglier, couvert richement de soye verde, et quand il eust faict son tour parmy la sale, il s'en retourna par où il estoit venu, et cessa ce *mistère* pour ceste fois. Après ce *mistère* furent joué des orgues de l'église...., et entra dans la salle un art merveilleusement grand et beau, lequel estoit tout blanc. Tels furent les entremetz mondains de cette feste.

Le même siècle vit encore quelques spectacles d'*entrées* non moins singuliers. La chronique scandaleuse, par exemple, raconte qu'à l'entrée de Louis XI, il y avoit à la porte St-Denys, « une moult belle nef en figure d'argent... dedans laquelle estoient les trois estats; et aux châteaux de devant et derrière d'icelle nef, estoient Justice et Équité, qui avoient personnages pour ce à eux ordonnez, et à la hune du mast de la nef, qui estoit en façon d'un lis, yssoit un roy habillé en habit royal, que deux anges conduisoient. »

L'allégorie, comme on voit, était flatteuse; mais ce qui suit n'était pas trop honnête. Au rapport, en effet, de Jean de Troyes, greffier de l'hôtel-de-ville : « Un peu avant dans ladite ville, estoient à la fontaine du Ponceau, hommes et femmes sauvages, qui se combattoient et faisoient plusieurs contenances, et si y avoit encore trois belles filles faisans personnages de seraines *toutes nues, et leur véoit-on le beau tétin, droit, séparé, rond et dur, qui estoit chose bien plaisante*, et disoient de petits motets et bergerettes.... et un peu au-dessous dudit

Ponceau, à l'endroit de la Trinité, *y avoit une passion par personnages et sans parler*, Dieu estendu en la croix et les deux larrons à dextre et à senestre. Et plus avant à la porte aux peintres avoit autres personnages moult richement habillez; et à la fontaine Saint-Innocent y avoit aussi personnages de chasseurs qui accueillirent une bische illec estant, qui faisoient moult grant bruit de chiens et de trompes de chasses, et à la boucherie de Paris y avoit eschaffaut figurez à la bastille de Dieppe; et quand le roy passa, il se livra illec merveilleux assaut de gens du roy à l'entour des Anglois estans dedans ladite bastille, qui furent pris et gangniez, et eurent tous les gorges coupées. Et contre la porte du chastellet y avoit de *moult beaux personnages*, etc. »

Quelquefois ces personnages représentaient une histoire suivie. Ainsi Alain Chartier nous apprend dans son Histoire de Charles VII, qu'à l'entrée de ce prince, « tout au long de la grande rue St.-Denys, auprès d'un jet de pierre l'un de l'autre, estoient faits eschauffaulx bien et richement tendus, où estoient faicts par personnages, l'Annonciation N. D., la Nativité de N. S., la Résurrection et Pentecoste, et le jugement. »

Mais comme souvent l'action n'était pas facile à démêler, au milieu de cette succession d'événemens, on crut devoir y ajouter un personnage chargé de donner l'explication du sujet. C'est ce que l'on vit à l'entrée d'Anne de Bretagne, où il y eut *un jeu des trois Rois*, des cinq *Annes* de l'écriture, et *aultres mystères faicts par les frippiers*.

Laissant là maintenant ce genre de tableaux, qui n'a rien de littéraire et ne tient au drame qu'accessoirement, nous complèterons le coup-d'œil que nous venons de jeter sur notre ancien théâtre en poursuivant rapidement l'histoire des confrères de la passion et celle des sociétés rivales qui ne tardèrent pas à élever un autel contre le leur.

La première qui s'offre à nous est celle des *Clercs de la Basoche*, confrérie antérieure à celle de la *Passion*, puisqu'elle date de Philippe-le-Bel, mais qui ne devint une association dramatique que plus tard. On la trouve pourtant déjà en 1442 en possession de jouer *des Moralitez, des Farces et des Sotties*; mais cela seulement trois fois l'an. Cette société, dont les pièces étaient la plupart du temps de virulentes satires dirigées contre des personnages du temps, vit ses productions accueillies avec la plus grande faveur par tout le monde, jusqu'au mois de mai 1476, qu'un arrêt du parlement défendit à chacun de ses membres de donner des représentations, *sous peine de bannissement et d'être battus de verges*. Cette suspension dura jusqu'en 1497.

Louis XII, « afin que la vérité pût parvenir jusqu'à lui », dit Guillaume Bouchet dans ses *Sérées*, permit aux Basochiens de rouvrir leur théâtre, et de le dresser, lorsqu'ils joueraient, sur la fameuse table de marbre du Palais. Leurs représentations ne cessèrent que sous François Ier, qui les avait d'abord permises.

Les seconds concurrens des *Confrères de la Passion* dans la charge d'amuser et d'intéresser nos pères furent les *Enfans sans-souci*. Cette confrérie, for-

mée au commencement du règne de Charles VI, se composait de quelques jeunes gens de famille, qui, supposant un royaume établi sur les défauts et les vices du genre humain, le nommèrent *Royaume de la Sottise*, et élurent un chef qu'ils nommèrent *Prince des Sots*. Plus tard, les *Enfans-sans-souci* se réunirent aux Confrères de la Passion, dont le public commençait à se lasser, et Louis XII, qui assistait quelquefois sous les piliers des halles à leurs représentations, fit pour eux, de son règne, une époque brillante.

Il y eut bien encore quelques sociétés qui se rapprochèrent de celles dont nous venons de parler, telles, par exemple, que la société ou *Confrérie des Cornards* ou *Connards d'Évreux*, dont un vieux registre du présidial de cette ville dit, vers 1420, « que c'est une confrérie de gens de justice et autres, qui, le jour de la Saint-Barnabé, commettent plusieurs excès et mal façons au déshonneur et à irrévérence de Dieu notre créateur, de saint Barnabé et de sainte Église; » celle de la *Mère Folle de Dijon*, des *Fous de Clèves*, etc.; mais, en général, elles furent plutôt des associations bachiques et joyeuses que des confréries dramatiques. Voilà pourquoi nous ne nous en occuperons point.

Nous ne rappellerons de même que pour mémoire les processions bouffonnes, instituées dans un grand nombre de villes, et qui n'étaient qu'une dérivation des anciennes fêtes des *Anes et des Fous*.

Tout le xve siècle s'écoula dans ce mélange de grotesque, de profane et de sacré. On sent que les temps

plastiques et sérieux sont passés pour le théâtre, et qu'une nouvelle ère va poindre. En effet, l'âpre et satirique époque de Luther et de Mélanchton approche. La réforme, avant d'attaquer le dogme religieux et de le miner dans sa base, jette sa licence d'expression et de pensée dans les arts et dans les mœurs : la sculpture moqueuse de ce temps sème de caricatures les belles boiseries en chêne de nos cathédrales (1); la peinture devient railleuse; le théâtre au lieu de continuer à être une chronique, devient une satire, sinon personnelle, du moins générale; bref, Rabelais et la satire Ménippée, ces *Nuées* de la ligue, percent déjà.

Parvenus à ce point où l'art dramatique, quittant les sentiers qu'il avait suivis jusqu'alors, va se régulariser désormais, et se prendre, avec la renaissance, à l'imitation de la forme antique, jetons un dernier coup-d'œil, non point sur la valeur des monumens laissés par lui, et qui, appartenant à un autre ordre social que le nôtre, à une période artistique non encore perfectionnée, à des croyances et à des idées tout-à-fait opposées aux idées et aux croyances actuelles, seraient peut-être d'une appréciation plus difficile qu'on ne le pense, mais simplement sur la *disposition matérielle et théâtrale*.

D'abord, avant l'établissement des théâtres fer-

(1) Le chœur de l'église St.-Sernin de Toulouse, par exemple, contient sculpté sur une des magnifiques stalles qui le décorent, un gros *porc*, recouvert d'une robe de moine, et qui prêche en rase campagne. Au-dessous est écrit en gothique : « *Calvin-le-Porc preschant.* » Ceci pourrait passer pour une réponse à cette fameuse épigramme de Luther, qui s'en allait crayonnant avec un charbon sur les murailles de Worms : *Le pape est un âne, le pape est un âne.*

més, de quoi était composée la scène? La plupart du temps, elle se formait de vastes échafauds, dressés au milieu d'une place publique, ou d'une colline qui s'élevait à l'extrémité d'une plaine. Quelquefois la chose se présentait d'une façon encore plus pittoresque. Lassay (*Histoire du Berry*) nous apprend qu'à Bourges, par exemple, en 1436, on fit, pour représenter le Mystère des Actes des Apôtres, sur le circuit de l'ancien amphithéâtre ou fossé des vieilles arênes romaines, « un amphithéâtre à deux étages, surpassant la sommité des degrés, couvert et voilé par-dessus, pour garder les spectateurs de l'intempérie et ardeur du soleil. » Quant à la disposition de la scène, comme il n'y avait pas de changemens à vue, on divisait ce théâtre en étages, dont chacun représentait une ville, une province, etc; et ces *établies*, en se subdivisant, représentaient à leur tour diverses localités. L'ensemble de la scène se nommait *l'Eschafault*, *le Jeu* ou *le Parloir*. On plaçait au sommet le paradis, au bas l'enfer, au milieu le purgatoire, et pour simuler la colère ou la joie divine, on avait soin de poser dans le paradis une orgue, qui servait en même temps à accompagner le chœur des anges. Au bas des échafauds, et non sur le théâtre, on voyait s'ouvrir et se refermer successivement la gueule d'un dragon, qui donnait entrée aux diables sur la scène ou les recevait à leur sortie. Cela figurait l'infernal abîme. A la rigueur, on eût pu s'y tromper et prendre ce lieu pour un arsenal, car on y trouvait des coulevrines, des arbalêtes et même des canons, *pour faire noise et tempeste*.

Quant au purgatoire, voici ce que nous en a transmis le mystère de la résurrection : « Notez que le limbe doit estre... en une habitation en la fasson d'une grosse tour quarrée, environnée de retz et de filetz ou d'autre chose clère, afin que parmi les assistans on puisse voir les âmes qui y seront; et derrière la dicte tour, en ung entretien, doit avoir plusieurs gens crians et gullans horriblement tous à une voix ensemble, et l'ung d'eux qui aura bonne voix et grosse parlera pour lui et les austres âmes dampnées de sa compaignie. » Quelquefois les diverses localités dont nous venons de parler, ainsi que toutes celles dont on pouvait avoir besoin, étaient désignées par des écriteaux sur lesquels leurs noms étaient placés.

Il est probable que les Confrères de la Passion ne donnaient pas leurs représentations tous les jours, mais seulement les jours de fête. Comme leur théâtre était fermé, peu leur importait le temps et la saison; mais dans les villes de province, comme la scène avait lieu en plein vent, on n'exécutait les Mystères que durant l'été. La représentation d'un Mystère était toujours précédée d'un *cry*, qui avait lieu en grande pompe, dans le but d'annoncer et de trouver des acteurs de bonne volonté ; car, dans ces représentations où la moitié d'une ville amusait l'autre, tout se faisait gratuitement, et pour la plus grande gloire de Dieu.

Les fonctions des acteurs n'étaient quelquefois pas sans danger. Comme dans les mystères Dieu ou le diable interviennent à chaque instant, il fallait fréquemment, selon le rôle qu'on jouait, être précipité

en enfer ou enlevé au ciel. Or, l'art du machiniste n'était point poussé à un si haut point que ces différentes évolutions n'entraînassent avec elles quelque péril. C'est ainsi que la chronique de Metz rapporte que le curé de Saint-Victor de cette ville faillit périr en croix, dans un mystère de la Passion, où il représentait Jésus-Christ, et que l'acteur qui représentait Judas s'étrangla presque en se pendant.

Les mystères duraient souvent plusieurs jours, et étaient, à cause de cela, divisés en *journées*. Ils commençaient souvent par une symphonie, et finissaient presque toujours par un *Te Deum* ou un *rondel*. Quelquefois il y avait un épilogue, dans lequel on annonçait la représentation du lendemain. Les Mystères, en province, avaient lieu très-probablement aux frais de la Confrérie qui les montait, moins le produit des quêtes, qu'on ne manquait pas de faire pour les couvrir. Quelquefois aussi on payait à l'entrée, et il est probable qu'à Paris cela avait toujours lieu.

Du reste, nous trouvons parmi les acteurs des Mystères des gens de condition relevée et des artisans, des laïcs et des séculiers. La pièce suivante, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 51, fonds de Lavallière, et qui n'a jamais été publiée, confirmera la plupart des assertions précédentes :

A la louenge, gloire, honneur et exaltacion de Dieu, de la vierge Marie et du très-glorieux patron de ceste Ville de Seure (1), Mon-

(1) Ancienne ville de la province de Bourgogne, célèbre par ses

seigneur saint Martin, l'an mil quatre cens quatre-vingts et seize, le neufiesme jour du moys de may, avant-veille de l'Ascension, se assemblèrent en la chambre maistre ANDRIEU DE LA VIGNE (1), natif de La Rochelle, facteur du roy, vénérable et discrète personne, MESSIRE OUDET GOBILLON, vicquaire de l'église Saint-Martin dudit Seure, honorables personnes AUBERT DUPUYS, PIERRE LOISELEUR, PIERRE GOILLOT, GEORGE TASOTE, PIERRE GRAVIELLE, dit *Belleville*, bourgeois, et maistre PIERRE MASOYE, recteur des escolles pour lors dudit Seurre, lesquelz marchandèrent de leur faire et composer ung registre, ouquel seroit couchée et declairée par personnaiges, la vie Monseigneur saint Martin, en façon que a *la voir jouer, le commun peuple pourroit voir et entendre facillement comment le noble patron dudit Seurre, en son vivant, a vescu saintement et devostement* (2); lequel registre fut fait et composé ainsi qu'il appert cinq sepmaynes après ledit jour; et eust esté jouée la dicte vie à la saint Martin ensuivant, se n'eust esté le bruyt de guerre et l'abondance de gendarmes qui survindrent audit Seurre, dont fut la chose prolongée jusques au temps; et y donc pour ce faire si furent faitz et louez par ledit maistre Andrieu les parsonnages. Et pour iceulx bailler et livrer à gens suffisans de les jouer, furent commis honnourables personnes, sire GUYOT BERBIS pour lors maire de Seurre; sire GUÉRIN DRUET, ROBIN JOLIQUEUR et PIERRE LOISELEUR, bourgeois dudit Seurre, lesquelz par bonne et mehuré délibération furent délivrez les ditz parsonnages à chacun selon l'exigence du cas, prenant et recevant le serment desdits joueurs en tel cas requis pour estre déliberez de jouer si tost que le temps viendroit à propos. Depuis ce fait, chacun en droit soy mist payne d'estudier son parsonnaige, et de se rendre au moustier mondit sieur saint Martin ou à saint Michiel quand besoing en estoit pour aller voir cérymonyes, et façons de faire lorsqu'ilz joueroient publiquement. Laquelle chose ne fust possible de faire pour l'empeschement devant dit, si tost qu'ilz eussent bien volu; mais quand ilz eurent tant actendu que

foires. Elle est comprise aujourd'hui dans le département de la Côte-d'Or, et n'a pas même une sous-préfecture.

(1) André ou Andrieu de la Vigne, *poète du roi*, comme on disait alors, nous a laissé le *Vergier d'honneur*. Il fut collaborateur de St-Gelais. Anne de Bretagne le nomma son secrétaire. Il mourut vers 1527.

(2) On voit par ce passage que les Mystères étaient joués gravement, même à cette époque, et dans un but de piété.

plus ne povoient, véant le temps pour ce faire passer, conclurent et délibérèrent les dessusditz qu'ils joueroient le dymanche prochain après la foire de Sur, dont chacun fit ses préparatifs. Touteffois de rechief pour aulcunes malles nouvelles de guerre courans en icelle foire ne fut possible de jouer le dit jour; et la sepmaine ensuivant se commancèrent vendanges de tous costez, pourquoy force fut d'actendre qu'elles fussent faictes, aultrement il y eust heu peu de gens. Après toutes ces choses pour parfaire le dit mistère ne fut le bon plaisir desditz joueurs perdu; mais s'assemblèrent lesdits maistres gouverneurs et joueurs en ladite église, et conclurent entièrement qu'ilz feroient leurs monstres le mardi .IIIIe jour du moys d'octobre, et joueroient le dymanche ensuivant, jour de saint Denys. La quelle conclusion ainsi prise, lesdits joueurs firent leur debvoir de quérir acoustrement et habillemens honnestes. Mon dit sieur le maire eust la charge de faire achever les eschaffaulx qu'il avoit fait encommencer à drecer dès devant la dite foire de Sur, le quel y print une merveilleuse sollicitude et grand deligence. Le maistre des secretz nommé maistre GERMAIN JACQUET, fut envoyé quérir à Ostun, et luy venu par le devant dit PIERRE GOILLOT, receveur des denyers dudit mistère, luy fut délivré toutes choses à luy nécessaires pour fare les ydolles, secretz et autres choses. Quand ledit jour pour faire les monstres fut venu, on fit crier à son de trompete que toutes gens ayans parsonnages du dit mistère s'assemblassent à l'eure de mydi en Lombardie (1) chacun acoustré selon son parsonnage. Après lequel cry fait se rendirent les ditz joueurs au dit lieu, et furent mys en ordre l'un après l'autre, monstré, acoustré, arme et appoincté si très-bien, qu'il estoit impossible de mieulx. Et est assavoir qu'ilz estoient si grand train que quant Dieu et ses anges sortirent du dit lieu chevaulchant après les autres, les déables estoient desjà oultre la tour de la prison, près la porte du chevaut blanc, prenant leur tour par devers chelz PERRENET DE PONTOUX, au long du marché aux chevaulx, devant à la maison MONSIEUR LE MARQUIS par auprès des murailles, et de là tout le long de la gran: rue jusques au lieu que dit est, et n'y avoit de distance de cheval à aultre deux pielz et demy, et se montoyent bien à environ neuf vingts chevaulx. La ditte monstre faicte, chacun pensa de soy et fu-

(1) Cette expression désigne probablement une espèce de halle ou de quartier de marché dans lequel se tenaient les marchands lombards, qui alors occupaient, dans le commerce des vieux vêtemens, le rôle des Juifs aujourd'hui.

rent baillées les loges le venrendi ensuivant aux joueurs pour les fournir de tapisserie et celles des villes prochaynes de Seurre. Pourquoy le samedi tout le monde par le beau temps qu'il faisoit mist payne d'acoustrer les ditz eschaffaulx. La quelle chose faicte n'estoit en mémoire d'omme d'avoir jamais veu plus beaux eschaffaulx mieulx compassez, acoustrez en tapisserie ne mieulx proporcionnez qu'ilz estoient. Le lendemain qui fut dymanche matin quant on cuyda aller jouer, la pluye vint si habondamment qu'il ne fut possible de rien fairé; et dura sans cesser depuis trois heures du matin jusques à trois heures le disgner, sans faillir, qui fut chose fort griesve aux joueurs et aux autres. Et de fait, ceux qui estoient venus des villes circunvoisines se délibérèrent d'eulx en aller, quant ils virent le dit temps ainsi changé. Cecy venu à la cognoissance de mondit sieur le maire et autres, fut conclud quant on vit venir le beau temps, qu'on yroit jouer une farce sur le parc pour les contenter et aprester. Pourquoi la trompecte fit le cry que tous joueurs se rendissent incontinant habillez de leurs habitz, en la maison Monsieur le Marquis, et tous les aultres allassent sur les eschaffaulx.

Le dit cry fait d'une part et d'aultre, chacun fit son debvoir. Lors on mist les joueurs en ordre, et yssirent de chelz mondit sieur le marquis les ungs après les aultres, si honnorablement que quant ils furent sur le parc, tout le monde en fut fort esbahy ; ils firent leur tour comme il appartient, et se retira chacun en sa loge, et ne demeura sur ce dit parc que les personnages *de la Farce du Munyier*, çi devant écripte. Laquelle fut si bien jouée que chacun s'en contentit entièrement et ne fut fait aultre chose pour celuy jour. Au partir du dit parc, tous les dits joueurs se myrent en arroy chacun selon son ordre, et à sons de trompetes, clerons, ménestriers, haulx et bas instrumens, s'en vindrent en la dicte église Monsieur sainct Martin devant notre Dame, chanter un salut moult dévostement, affin que le beau temps vint pour exécuter leur bonne et dévoste entencion, et l'entreprise du dit mystère. La quelle chose Dieu leur octroya ; car le lendemain qui fut lundi, le beau temps se mist dessus, dont commandement fut fait à son de trompete par mes dessusdits sieurs les maire et eschevins du dit Seurre, que tout le monde cloyst bon, et que nul ne fust si osé ne hardy de faire euvre mocquamque en la dite ville, l'espace de troys jours ensuivant, ès quels on debvoit jouer le mistère

(2) La *Farce du Meunier*, ainsi que la *Moralité de l'aveugle et du boîteux*, se trouvent en effet dans le manuscrit que des ratures assez nombreuses portent à regarder comme autographe.

de *la vie Monseigneur saint Martin*, et que tous joueurs se rendissent au moustier du dit Seurre. Incontinent le monde se retira aux eschaffaulx, les dits joueurs aussi où ils debvoient, et puis furent mys en ordre par le dit maistre Andrieu selon le registre, et marchoient avant à sons de trompetes, clerons, bussines, orgues, harpes, tabourins et aultres bas et haulx instrumens, jouans de tous costez, jusques sur le dit parc, faisant leur tour comme en tel cas est requis, *qui estoit une si gorrine et si très sumptueuse besongne, qu'il n'est pas possible à entendement d'omme de le savoir escripre*, tant estoit la chose belle et magniffique. Ce faict chacun se retira à son enseigne; et commancèrent les deux messagiers à ouvrir le jeu ainsi que au devant de ce présent registre est escript; puis après commença à parler *Luciffer*, pendant lequel parlement celuy qui jouoit le personnaige de Sathan ainsi qu'il volut sortir de son secret par dessoubz terre, *le feu se prist à son habit autour des fesses*, tellement qu'il fut fort bruslé; mais il fut si soubdaynement secouru, devestu et rabillé, que sans faire semblant de rien, vint jouer son personnaige; puis se retira en sa maison. De ceste chose furent moult fort espoventez les dits joueurs; car ils pensoyent que puisque au commencement incontinent les assailloit, que la fin s'en ensuivroit. Toutefois moyennant l'ayde de mondit seigneur saint Martin, qui prist la conduyte de la matière en ses mains, les choses allèrent trop mieulx cent foys que l'on ne pensoit. Après ces choses le père, la mère saint Martin avecques leurs gens marchèrent oudit parc, et firent ung commancement si très veyf, que tout le monde tant les joueurs que les assistans furent moult esbahis et defait. En abolissant la cremeur devant dicte, lesdit joueurs prindrent une telle hardiesse et audasse en eulx, *qu'onques lyon en sa taynyère ne meurtrier en un boys ne furent jamais plus fiers ne mieulx assurez qu'ils estoient quant ilz jouoient*.

On commença ceste matinée entre sept et huit heures du matin, et finist-on entre unze et douze. Pour le commencement de l'après disnée, qui fut à une heure, le dit Sathan revint jouer son personnage, et pour son excuse dist à Luciffer :

> Malle mort te puisse avorter,
> Paillart, fils de putain cognu,
> Pour à mal faire t'en orter
> Je me suis tout brûlé le cul.

et puis parfist son parsonnage pour celle clause et les autres joueurs, ensuivant chascun selon son office. Puis firent pause pour aller

souper entre cinq et six heures, tousjours jouans et exploitant le temps au mieulx qu'ilz pouvoient. Et puis à l'issue du parc, les dits joueurs se mirent en ordre comme dit est en venant jusques à la dite église monseigneur sainct Martin dire et chanter dévostement en ren dant grâces à Dieu ung *Salve regina*. Le landemain qui fut mardy et mercredy en suivant entrèrent et yssirent oudit parc ès heures devant dictes. Ainsi doncques comme çy-devant est escript fut joué ledit mistère du glorieux amy de Dieu monseigneur sainct Martin, patron de Seurre, *si tryumphaumꝛnt, aultentiquement, et magniffiquement, sans faulte quelle qu'elle fust au monde qu'il n'est poinct en la possibillité d'homme vivant sur la terre le sçavoyr si bien rédiger par escript qu'il fut exécuté par effect le* .XIIe. jour du moys d'octobre, l'an de nostre Seigneur mil quatre cens quatre vingts et seize.

Ce procès-verbal, signé d'ANDRIEU DE LA VIGNE, est suivi dans le manuscrit de la liste des personnes qui ont joué le mystère. Il n'y en a pas moins de *deux-cents et quelques*, sans compter les figurans. La plupart, à en juger par leurs noms, étaient probablement des artisans ou de bons bourgeois, transformés en acteurs pour cette solennité. Ainsi, JEAN LOISELEUR, remplit un personnage de messager; MESSIRE OUDET GOBILLON, en sa qualité de vicaire, figure le père de saint Martin; JEAN DE POUTHOUX est chargé de représenter le saint lui-même, etc. Quant aux autres personnages, leurs rôles sont joués, savoir : celui de l'empereur, par PIERRE L'OISELEUR; du prince d'Antioche, par PIERRE GOILLOT; du connétable, par JEAN REULLIER; du duc de Falaise, par JACQUES PERRESTOT; du duc de Villeboreau, par JEHAN BEUFFART; du comte de Carnelles, par JEHAN PIELLIER; du marquis d'Ostrie, par PHILIBERT GON; de saint Michel, par JEHAN BERTRAND fils; de Raphaël, par GI-

RARD DUPIN le fils; de Dieu, par PHILIBERT BERTHELLET.

LA DIABLERIE, comme dit l'auteur du procès-verbal, n'est guère mieux traitée. PIERRE DRUOT représente le Grand-Turc; GUYOT MOUCHET, le roi de Barbarie; JEHAN-LE-GUEUX, un tyran; AMYE OUDOT, Lucifer; SYMPHORIEN POINCENOT, Satan; PIERRE BELLEVILLE, Burgibus; MESSIRE PONSOT, Proserpine; ROBERT TORDIS, Bérith, etc., etc.

Un fait remarquable, dans cette liste, c'est qu'on y trouve la preuve que le théâtre, qui d'abord avait été exclusivement entre les mains du clergé, lorsqu'on jouait les mystères dans les nefs et sur le jubé des cathédrales, avait passé non-seulement presque tout entier aux *laïcs;* mais encore que les *clercs* en étaient réduits à venir se joindre à ces derniers. Ainsi, nous voyons dans le mystère de saint Martin, FRÈRE PIERRE CAILLOT, FRÈRE JEHAN VEXANEL, FRÈRE GUENICHOT, FRÈRE CLAUDE, FRÈRE GUIENOT DE LA FAYE, remplir, le premier, le rôle de l'évêque des Ariens; les autres, ceux de *maîtres* et de *sécrétain* (sacristain).

En réfléchissant un peu à ce singulier théâtre, à cette singulière composition, à ces étranges acteurs, à ces personnages plus étranges encore, quelles réflexions n'est-on pas porté à faire? Comment une société qui poussait la FOI jusque-là en est-elle arrivée, en moins d'un siècle, au *protestantisme?* Comment, enfin, de tous ces garçons *bouchers* ou *corroyeurs* qui, au milieu des ténèbres du moyen-âge, composaient et jouaient chez nous *des Vies de Saints*, ou représentaient en

action le *Roman du Renard*, n'est-il pas sorti quelque WILLIAM SCHAKSPEARE, dont le génie, ou du moins les éclairs de génie puissent arrêter un moment, à l'horizon, l'œil du spectateur, avant que le GRAND CORNEILLE apparût comme un foyer lumineux, au-dessus de la colline dramatique? C'est, nous l'avouons, ce qu'il nous est difficile de comprendre.

Quoi qu'il en soit, nous arrêterons ici notre examen. Avec la renaissance, apparaît dans l'art dramatique une forme nouvelle. Larivey, Hardy, Jodelle, Garnier remettent le théâtre sur les voies qu'il avait déjà parcourues dans l'antiquité, et celui-ci, une fois remis dans ses antiques sentiers, s'éloignant comme d'un seul bond des souvenirs du moyen-âge, parvient si promptement à son apogée qu'après moins de deux siècles de durée, il clôt chez nous sa carrière pour long-temps, nous le craignons du moins, par l'apparition de ces deux modèles si pleins d'une inimitable perfection : — Phèdre et le Misanthrope.

Je terminerai cette préface en donnant quelques renseignements bibliographiques sur les mystères qui en ont été l'occasion. On lit à la page 36 du Ier vol. de la Bibliothèque du Théâtre français, imprimé à Dresde, chez Michel Groell, M. DCC. LXVIII, sans nom d'auteur (on sait que nous devons cet ouvrage au duc de la Vallière[1]), la liste des mystères qui seront contenus dans notre recueil. A cette nomenclature le duc de la Vallière a joint les réflexions que voici : — « Ces neuf mystères, inconnus à messieurs Parfait et de Beauchamps, sont écrits sur papier, et de la

même main, vers le milieu du xve siècle. Ils sont vraisemblablement du même auteur, et sont rassemblés dans un seul volume in-folio. *Ce manuscrit unique est l'un des plus précieux que l'on puisse voir.* Je ne donnerai point d'extraits des cinq premiers, en ayant déjà parlé, ou devant en parler; je me contenterai de donner celui des quatre derniers, qui ne sont connus que dans ce manuscrit. »

Le duc de la Vallière entre alors dans un examen de chacun de ces mystères, dont il fait quelques citations, et dont il explique le sujet, mais sans donner son avis sur la valeur littéraire d'aucun d'eux.

Cette mention, imprimée, est la seule que nous trouvions du manuscrit qui contient nos mystères. Elle a été, en partie, reproduite sur le feuillet de garde du manuscrit, le 29 juin 1791, par l'abbé Mercier, abbé de Saint-Léger, de Soissons, qui a ajouté, en parlant de ce recueil : « Ce volume est un des cinq qui *avaient resté long-temps* (sic) chez le duc de la Vallière, et qui, après sa mort, ont été rendus, à ma sollicitation, par madame la duchesse de Châtillon, sa fille, pour être replacés dans la bibliothèque Sainte-Geneviève. »

A la fin du manuscrit, on lit sur le dernier feuillet les paroles suivantes, dont j'ai cru devoir donner un *fac-simile* : « *Arnoul Le docte, demourant à Conpenreez, confesse avoir reçu cestuy présent livre de messire Jehan Le docte, relligieux de l'abaye et couvent de Saincte-Gennevièfve de Paris, son oncle, dont le dit Arnoul requier que se d'aucune aventure le dit livre estoit pardu ou prins par lar-*

recin, que le premier qui le trouvera ou qui sara le dit non et ledit village, sy lui plait de le rapporté, volentiers et de bon cuer lui donnera le vin. Fait le mardy, XIIe *jour de juillet mil cinq cens et deux ; tesmoing mon seing manuel cy mis l'an et jour dessus dit.* »

Il ne me reste plus maintenant qu'à remercier M. Guizot d'avoir bien voulu, en sa qualité de Ministre de l'Instruction publique, m'autoriser à emporter chez moi le Mss. de nos Mystères, pour en prendre copie, et à remercier MM. les Conservateurs de la bibliothèque Ste.-Geneviève, et spécialement M. Robert, d'avoir bien voulu prolonger, aussi long-temps que besoin en a été, le temps de prêt fixé par M. le Ministre. C'est avec un vif plaisir que je témoigne ici à ces Messieurs ma gratitude pour ces actes de bienveillance qui les honorent et qui ont de beaucoup facilité mon travail.

Achille JUBINAL.

Cy sont les représentacions des martires saint Estienne, saint Père et saint Pol et saint Denis, et des miracles madame sainte Geneviève, translatées proprement et vraiement de latin en françois rimé, à la gloire et honneur de Dieu et de ses Sains, soit et au proufit de noz âmes; etc.

Laudate Dominum in santis (1) *ejus.*

Dieu Père et Filz et Saint Esperit (2)
Sauve et gart ceste compaignie !
Vous savez qu'onques ne périt
Qui servist la vierge Marie;
Car grant joye a et grant délit
Quant de bon cuer on la déprie.
Sy pry que chascun s'umilit
En disant une Ave Marie.

(1) *Sic* au Mst.

(2) Il paraît qu'à l'époque où ces mystères ont été composés on ne faisait pas sentir l'*e* de *Esperit*; autrement tous les vers où ce mot se trouve auraient une syllabe de trop.

Cy dict à genoux : Ave Maria.

Laudate Dominum in santis ejus (ubi supra).

Doulces gens (1), un pou escoutez
Pesiblement sans noise faire :
Mains de paine arez, ne doubtez,
S'il vous plaist à .I. pou vous taire
Que se vous l'un l'autre boutez
Ou faictes ennuy et contraire;
Or vous séez et acoutez
Et oiez sen que vueil retraire.
Je suppose que bien croiez
Les .XII. articles de la foy
Et que bien entroduis soiez
Ès commandemens de la loy :
Sy ne fault fors que guerroiez
Contre pechié par bon conroy
Et que votre temps enploiez
En bonnes euvres sans desroy.
La manière de guerroier
La char, le monde et les diables
Et de son temps bien emploier
En bonnes œuvres proufitables,
Nous ont monstré sans forvoier,
Par exemplaires convenables,
Les sainz qui des cieulx le loier
Ont aquis par meurs honourables;

(1) Le mot *gent* est sauté dans le Mst.

Et pour ce seul-en réciter (1)
Les vies des sainz et des saintes
Pour les bonnes gens inciter
A bonnes euvres non pas faintes,
Et pour leurs cuers habiliter
Envers Dieu par doulces complaintes,
Afin qui (2) les daigne habiter
Par quoy sauvez sont mains et maintes.
Vous savez la créacion
Et comment les Anges périrent;
Vous savez la transgression
D'Ève et d'Adam comme ilz chéirent,
Dont eulz et leur succession
Fussent péris, tant se forfirent,
Se ne fust l'incarnation
Du filz Dieu par qui revesquirent.
XII. apostres quist quant l'y pleut
Qui avecques lui conversèrent
Et d'autres disciples esleut
Qui sa sainte loy annoncèrent.
Des quielx .VII. diacres y eut
Que les Apostres ordenèrent.
Saint Estiene le premier fut
Que les faulx Juifz lapidèrent.
Après ce le doulz Jhesucrist
Convertit monseigneur saint Pol

(1) *Seul-en*. A-t-on coutume; de *solere*.
(2) *Qui*, pour *qu'il*.

Qui tant prescha et tant escrivist (1)
Qu'on le tenoit por .I. vray fol.
En Grece ala et là conquist
Saint Denis qu'il fist doulz et mol :
A Romme vint, Néron le quist,
Néron ly fist couper le col.
Néron fist en crois par grant yre
Crucefier saint Pierre à tort;
Néron sa mère fist occire,
Néron mourut de male mort;
Néron après son grant empire
A perdurable desconfort :
Les Apostres par grief martire
Ont perdurable reconfort.

Qui voura finer aus Apostres, voise de cy à cele clause qui ensuit : *La Soveraine.* (2)

Saint Denis qui moult désiroit
Sa vie avecques eulz fenir
Le sceut, sy dist qu'à Romme yroit
Por martire et mort soustenir
Avecques eulz s'à Dieu plaisoit,
Mais il ne peut à temps venir.
Lieutenant lessa qui faisoit
La loy de Dieu croire et tenir;

(1) On remarquera que dans ce vers il y a une élision entre le mot *prescha* et le mot *et*.

(2) Ces deux mots forment le commencement d'un vers qu'on trouvera plus loin.

Puis vint à Romme et apostole
Trouva monseigneur saint Clément
Qui le retint de son escole,
Et ly pria moult doulcement
Que par son sen et sa parole
Vousist enseigner saintement
Les gens François qui maint ydole
Aouroient lors folement.
A sa requeste, à sa prière
Monseigneur saint Denis en France
Avecques Rustique et Eleuthère
Et plusieurs de son alliance
Vint pour la gent à Dieu attraire,
Et Dieu ly donna tel puissance
Que le peuple d'erreur retraire
Fist et tenir vraye créance.
L'emperère Domicien
Le sceut, tantost y envoya
Fescennin .I. prevost paien
Qui volentiers tout s'emploia
A tourmenter maint crestien.
Mercy Dieu nul ne desvoia:
Il eurent tourment terrien
Et Dieu ses biens leur octroia.
Sus tous Monseigneur saint Denis
Fust desrompu et tourmenté,
En four chaut mis, sus greil rostis,
Au bestes sauvages jeté,
Crucefié, en chartre mis.
Là fut il de Dieu visité;

[illegible] ses anemis
[illegible]erciné et conforté.
Et y donna Dieu le don
Que quiconques le requerroit,
Et de pechié avoir pardon
De l'angoisse qu'il soufferroit,
Se par bonne dévocion
En son propos persévéroit,
Sa juste supplicacion
Nostre seigneur essauceroit.
Après fut mis hors des prisons,
Batus fut, la teste ot coupée!
Aussy eurent ses compaignons:
Sa teste porta à Letrée :
En mélodieuses chançons
Ont les anges joye menée.
Larcie les tirans félons
Reprenoit, sy fut decolée.
Le prevost Fescennin manda
Qu'en les alast geter en Saine.
Catulle tendis vianda
Les menistres à pance plaine.
Et la vérite leur demanda(1);
Il li distrent à quelque paine.
Lors à ses varlés commanda
Qu'on les portast en son demaine.

(1) Au quinzième siècle on ne prononçait probablement [illegible] de ce mot, sans quoi notre vers actuel et tous ceux où il [illegible] seraient faux.

Bien tost la persécucion
Des félons et mauvès paiens
Cessa et la dévocion
Mouteplia des crestiens.
Lors fist des corps sainz union
Catulle avec ses adhérens
Et leur représentacion
En tombeau bel et revérens.
Depuis y fut faicte à l'instance
Madame sainte Geneviève
Ou temps Childéric roy de France
Une église en espace briève.
Combien que por la défaillance
De chaux la chose fu moult grieve;
Mais Dieu l'en fist noble chevance
Qui tout bien comence et achieve.
La souveraine majesté (1)
De Dieu loer ne cesse nulz
Qui tel gràce aus sains a presté
Qu'en vraie foy se sont tenuz.
Loer devons sa poesté
Et hault et bas, et sus et jus.
Pour ce vous ay dit : — *Laudate*
Dominum in santis ejus.
Je ne vous vueil plus sarmonner.
Benoist soit-il qui se tera
Et je pry Dieu que pardonner

(1) Voyez la note 2, p. 4.

Vueille à celluy qui pais faira
Ses péchiez, et grâce donner
Tant comme en ce monde sera,
Et paradis abandonner
Quant de cest siècle finera!

Amen! Ainssy soit-il! etc.

CY COMMENCE

LE MARTIRE S. ESTIENE.

S. Pierre die à S. Estiene,

Doulces gens, un pou de silence!
Vous qui cy estes en présence
Savez comment nostre Seigneur
De tous les plus grans le greigneur (1)
Nous a esleus et envoiez
Pour avoier les desvoiez,
Pour prescher la foy catholique
Et par escripture ententique
La prouver et par vrais miracles,
En garissant démoniacles
Et quelconque autre maladie,
Et en rendant aus mors la vie.
Par nostre labeur et estude
Croist chascun jour la multitude

(1) *Grandior*, et dans ce cas-ci *maximus*.

Des croians; mercy nostre sire,
Sy avons fait au pueple eslire
VII. diacres pour nous aidier.

Cy parle à S. Estiene.

Estiene vous estes premier.
Par divine ordinacion
Nous approuvons l'élection :
Sy voulons que soiés de nous
Bénéis; alez à genous
Dieu le veult, frère, obéissez.

S. ESTIENE.

Saint père dont me bénéissez.

Lors voise S. Estiene à genous, et S. Pere li mete la main sus la teste en disant :

Le Saint Esperit vueille descendre
En ton âme, par quoy entendre
Puisses à faire ton office
Saintement, sans mal et sans vice!

In Nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

S. ESTIENE.

Amen!— Dieu doint qu'il soit ainssy

Lors se lieve et voise au Juifz en disant :

Doulz Jhesucrist puis qu'ainssy est
Qu'à vous, Sire, et au pueple il plaist
Que je soye .I. de vos diacres,
A vous rens loenges et grâces
En vous suppliant humblement

Que ne me lessiez nulement
Cheoir en péchié n'en négligence;
Mais vueilliez qu'à grant diligence
Face m'office sans erreur
A nostre bien, à vostre honneur.

Lors die aus Pharisiens.

Seigneurs, salut en Jhésucrist
Qui le monde forma et fist
Comme vray Dieu et filz de Dieu,
Qui par vous en ce présent lieu
Mourut selonc l'umanité
Que prinse avoit par charité
En la doulce vierge Marie,
Puis revint-il de mort à vie,
Et au tiers jour resuscita,
Et hors d'enfer les siens geta.
Après monta voians nos yeulz
Au quarentisme jour au cieuls,
Et en tel forme proprement
S'en va au jour du jugement
Rendre à chascun juste loier!

ANNAS, évesque.

Tès toy, c'on te puisse noier!
Ce sont trestoutes tromperies
Et erreurs et forsseneries.
Dy moy, où treuve tu que Dieu
Puisse estre comprins en .I. lieu?
Comment pourras tu soustenir

Que Dieu peust homme devenir ?
Et se hom fut, par quel manière (1)
Le peut enfanter vierge entière
Sans avoir d'omme compaignie?

S. ESTIENE.

Sire, le prophete Ysaye
Respont de plain sans fiction
A vostre triple question.

YSAYE (VII° capitulo) : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.*

Ycy povez veoir clèrement
Qu'il dit qu'il sera vrayement
Une vierge qui concevra
I. filz et vierge enfantera
Qui sera vray Dieu et vrai home.

ANNAS.

Qui me tient que je ne t'assomme,
Meschant trubert, coquin moquart?
Or me respon à ce broquart!
Dy, ne fu pas Joseph le père
A ton Dieu Jhésus, et sa mère
Marie la Rousse nommée?

S. ESTIENE.

Vous portez langue envenimée,
Et l'anemy (2) sy vous estraint

(1) J'ai rectifié ce vers, qui est ainsi au manuscrit :

Et se homme fu par quelque manière.

(2) Le démon, expression très commune dans les treizième et quatorzième siècles.

Que vraye foy en vous estaint.
Marie saintement conceut
N'oncques homme ne la cogneut,
Car le St.-Esperit la ombra
Qui du pur sang d'elle fourma
I. corps précieux, digne et tendre
Que ly filz Dieu voult en soy prendre
Avesques l'âme précieuse.
Sy fu par euvre merveillieuse
Et Dieu et homme une personne;
Sy fut sers cil qui tout bien donne
Et qui partout a seigneurie.
Sy fut mortel qui donne vie,
Sy fut contenu qui contient
Et soustenu qui tout soustient
Et qui sans temps est temporel.

CAÏPHAS.

Mengier te puist chevau morel!
Où as tu ce sy bourbeté?
C'est .I. cas de nouvelleté:
Oncques mais n'oy tel merveille.

S. ESTIENE.

Voir c'est merveille sans pareille,
Merveille trestoute nouvelle
À merveilles et bonne et belle.
En Jérémie la quérez
Et tantost vous l'y trouverez.

JÉRÉMIE (XXXI° uno capitulo): *Creavit Dominus hominem super terram.—Mulier circondabit virum.* (SIC.)

... AS.

... ...as aviron:
... ...s nous enchanter
... ... vierge enfanter
... vaine logique
...ment sophistique,
... ...ns de nostre loy!

S. ESTIENE.

... preuve sans délay.
... vit .i. buisson
...ambé sans nulle arssure:
... nous regéisson
... ut filz sans lédure.
...ge Aaron sans contineure
... foilly, et fruit porta:
... vierge sans entameure
...ut, porta et enfanta;
...si comme Dieu fourma
... de terre nete et pure,
... quand il nous refourma
... corps humain sans nulle ordure.

ALEXANDER.

... regardez comme il applique
... à sa foy catholique!
... point par dysputer;
... il y a qui imputer
... aucun crime ou bafarde
... sus et plus ne tarde
... orrons qu'il vourra dire

LE PREMIER FAULX TESMOING.

J'ay trop de cas contre ly, sire;
Il a dit, c'est chose notoire,
De Moyse et Dieu de gloire
Injures granz et vilenies
Et ranposnes et flafemies (1)
Qui est chose laide et horrible;
Et vous savez selonc la Bible
Que tout homme qui est blaffême
Doit morir de mort dure et pesme:
Par quoy il est digne de mort.

ANNAS.

Vecy .I. point qui bien te mort:
Respon tost sans faire lonc songe.

S. ESTIENE.

Tout quant qu'il a dit est mensonge:
De Dieu n'ay dit nulle blaffarde.
C'est cil qui tout fist et tout garde,
Dieu de gloire .I. en trinité
Et triple en une déité,
Qui aparut à noz sains pères
En leur révélant ses mistères.
Moyses fut son saint prophete
Qui sa gent qui estoit subjecte
Au roy d'Egipte délivra:
Diex une verge li livra
Dont la rouge mer fist cesser
Et le pueple à pié cec passer.
Par le désert les conduisoit,

(1) *Sic*; probablement pour *blafémies*.

Riens fors péchié ne leur nuisoit.
Dieu tout puissant, Adonay,
En la montaigne Synay
Les commandemens de la loy
Ly bailla escriptz de son doy,
Et moult de signes par Moyse
Fist Dieu, comme l'escript devise,
De quoy je me tès à present.
Sy puet veoir qui vérité sent
Que je n'ay dit ne ne diz mie
De Dieu ne des siens vilenie,
Ne de chose qu'ait ordenée.

LE SECOND TESMOING.

Certes sy fais, hergne pelée!
Faulz apostat, ytel es tu;
Sire, ce maleureus testu
A dit que Jhésus son beau Dieu
Nostre temple, nostre saint lieu,
Nos sacrefices destruiroit;
De la loy Moyse osteroit
Tous les poins cérimoniauls.

CAÏPHAS.

Par foy ce sont cas criminauls
Et par raison doit mal fenir
Qui telz erreurs veult soustenir:
C'est droite diablie, c'est rage.

ANNAS.

Or, avant Dammasque le sage!
Cy ne sarez vous que remordre?
Responnez à ces poins par ordre

Et nous donnez response honneste.

S. ESTIENNE.

Gens felons, gens de dure teste,
Gens de dur cuer et obstiné,
Tous jors avez vous mastiné
Les saintes gens et contredit
Et resisté au Saint Esperit.
Refusé avez benéisson,
Sy venra sus vous maleiçon :
Vous mesmes vous y commandastes
Quant Jhésus à mort condampnastes (1)
Dont le péchié sus vous prensistes
Et vous et vos enfans maudistes.
Il mourut, mais vueilliez ou non,
Il vit; sy respons en son nom
Que faussement vous m'acusez
Et de mes dis trop mésusez.
Dieu fist, pas ne dis le contraire,
Et temple et tabernacle faire;
Mais le temple et le tabernacle
Figure furent et synacle
Que de Jhésu l'umanité
Fut temple de la déité,
Le quel temple vous destruisistes
Quant mauvaisement l'occisistes;
Mais Dieu qui dedens habita

(1) Voici le vers tel qu'il est au Mst. :

Quant Jhésucrist à mort y condampnastes.

Au tiers jour le resuscita.
Sy fut le temple lors refait
Qu'aviez maisement deffait.
De la loy dont faictes querelle
Je dy qu'elle fu bonne et belle;
Mais mout y a cérimónies
Qui sont ou temps présent fénies.
De nostre loy furent figure
Et par toute vostre escripture
Est la loy Jhésucrist trouvée
Des sains prophetes approuvée,
De Moyse et de Daniel,
De David et d'Ézéchiel,
D'Abacuc, d'Amos, d'Isaye,
De Baruc et de Jérémie,
Et de moult d'autres à foison,
Ès quels en plusieurs liex lison
Le mistère de nostre loy.

ALEXANDER.

Il yst hors du sens; liez l'oy.
Faulx renoiez, faulx apostat,
Nous te mestrons en tel estat
Que ly diables t'enporteront.

S. ESTIENE.

Non feront, tirant, non feront,
Mais ainçois les anges des cielx,
Car je voy jà, loé soit Diex,
Le ciel ouvert à veue clère
Et à la destre Dieu le père
Jhésucrist le sauveur du monde.

ANNAS, en gregnant les dens et en estoupant ses oreilles.

Ahay, glouton, Dieu te confonde!
Seigneurs, estoupez vos oreilles,
Ce forffault dit fines merveilles.
Levez sus, Juifz, levez sus,
Liez, ferez, frapez dessus,
Froissez la teste et la cervele,
Rompez les os et la bouele;
Hors de la ville à grosses pierres
Me lapidez ce sanglant lierres :
Il nous veult pervertir trestous.

LES .II. TESMOINS ET .II. AUTRES.

Par le grant Dieu, sy ferons nous.

LE PREMIER, en férant du poing.

Passe avant, brigant forsené;
Ly diables t'i ont amené :
Or, tien, ronge moy ce lopin!

LE SECOND, en férant.

Truant puant, tire lopin,
Passe avant en male estraine.

LE TIERS, en férant.

Meschant, tu as puante aleine;
Avale moy ceste ciboule :

LE QUART, en férant.

Li as tu donné une boule?
Tu li as fait venir la boce.
Tien, vilain, tien ceste beloce
Afin que le cuer ne te faille.

SAULUS.

Que faictes-vous fausse merdaille?
Pour quoy le servez vous de lobes?
Despouilliez moy toutes voz robes;
Sy fraperez miex au délivre.

LE PREMIER.

Par le grant Dieu, tu n'es pas yvre!
Or sus, despoullons nous tous .IIII.

LES AUTRES III.

Volentiers, sire, por miex batre.

Lors se despouillent et baillent leurs vestemens à Saulin, en disant:

Saulet, garde nos vestemens.

SAULUS.

Avant, avant, faulx garnemens;
Ne l'espargniez plus qu'un viez chien.

LE PREMIER.

Il ara assez tost du mien
Ou de l'autruy, que je ne mente.
Sa, ribaut, tu as fièvre lente;
Lie ce brief dessus ta teste.

En férant d'une pelote emplie ou toullier de sanc.

Tu es seigné à jour de feste.

Le second, en frapant comme l'autre, die en férant:

Tien, mengeue ceste chaste loigne.

LE TIERS, en férant

Pren ceste aumone de Bourgoigne.

LE PREMIER, en férant.

Met en ton sac, porte à ton Dieu.[1]

LE QUART.

Tu l'as féru en mauvais lieu.
Regarde comme il fait la lipe!
Il li fault .I. morssel de tripe :
Por ce fait-il sy maise chière.
Ca, vilain, ten ta gibecière.

En férant.

Tien, roinge et ne grumèle mie.

S. ESTIENE, à genoux.

Doulz Jhésucrist, né de Marie,
Pour ceulz qui ainssy me tourmentent,
Qui ne scevent pas ne ne sentent
Qu'il font, vous supplie humblement
Que leur donnez avisement,
Et tout leur vueilliez pardonner,
Et mon espérit couronner
Lassus en la gloire des cielx.
A vous le rend, beau sire Diex,
Et en vos mains le recommande.

Lors se lesse chéoir à terre.

LE PREMIER.

Je vueil vestir ma houpelande;
Alon en, qu'il en est sué.
S'il n'est mort sy est il tué :
Lessons le cy aus chiens menger.

Cy se revestent.

SAULUS.

Son Jhésus qui si bien venger
Se devoit, où est il alé?

LE SECOND.

Il n'est encore pas devalé
Des nués où il est, ce dit.

LE TIERS.

Espoir qu'il est entredit,
Sy n'ose aler ne çà, ne là.

LE QUART.

Je cuide quand il l'appela
Qu'il faisoit ou ven ou corbeille.

LE PREMIER.

Voire, ou il fist la sourde oreille,
Car il ne se peut remuer.
Alons en, lessons le suer.

Lors s'en voisent tous ensemble.

GAMALIEL.

Hélas, chétis! com deschiré
Et desrompu et martiré
Est cel preudommes S. Estienes.
Encore par droite malice
L'ont-il lessié comme une biche
Aus oiseaulx, aus chiens et aux chiennes;
Mais Diex qui seult garder les siens
A gardé d'oisiaux et de chiens
Sa char que point ne l'ont atainte.
Sy vous pry pour l'amor de Dieu
Mes amis qu'alons sus le lieu
Sy l'enterrons en terre sainte.

ABIBAS, à Gamaliel.

Mon chier seigneur et mon doulz pere,

Depuis la mort ma doulce mère
Je n'eu au cuer douleur greigneur;
Mès puisque Dieu l'a ordené
Soit ensevelis et mené
En vostre ville mon Seigneur.

NICHODEMUS.

Gamaliel, mon oncle chier,
Les maistres tous vis despechier
Nous feront si le vont savant;
Sy alons tant com la nuit dure
Et le mettons en sépulture
Ainçois qu'il soit jour Diex avant.

GAMALIEL.

Mon filz, et vous Nichodemus,
Pater noster et oremus
Disons à Dieu por la siene âme.
Alons nous trois tout coiement
L'enterrer en mon monument.
Or alon de par Nostre Dame.

Lors le portent hors du champ.

Qui le jeu S. Estiene vourra ycy finer
Com sy près est escript le porra terminer.

La fin du jeu.

NICHODEMUS.

Sire, fait-il, à martir injure
Qui d'onner por martir prent cure;
Car l'âme vole ès ciex lassus
Chasque partie est du corps.

Sy chantons tous foibles et fors
En hault : *Te Deum laudamus.*

Qui le jeu cy ne finera
Ceste clause sy laissera.

Continue ainssy.

LA

CONVERCION S. PÓL.

SAULUS ET SES COMPAIGNONS.

Dieu gart les maistres de la loy!

LES PHARISIENS.

Bien veigniez, amis, par foy.

SAULUS.

Mes seigneurs, sachiez que Damasce
De folz crestiens a grant masse
Qui nostre loy du tout confondent
Et une loy nouvele fondent.
Qui nostre loy confondra toute
Qui tost n'y pourverra sans doubte.
Nous avons .I. de leurs prescherres
Tué et lapidé à pierres.
Les autres plus en doubteront :
S'en les tient court ilz cesseront.

Sy me bailliez s'il vous plaist lettre
Que je lier les puisse et mectre
En vos prisons sans contredit.

ANNAS, CAÏPHAS, ALEXANDER.

Benoist soit-il qui a ce dit!

ANNAS.

Saulet, Saulet, mon fils, ça vien!
Tu es taillé à faire bien.

En baillant une lettre.

Je te donne commission
D'aler par ceste région
En cerchier ces faulz crestiens.
Tien, va les metre en fors liens
Et les amaine en nos prisons.

SAULUS.

Sire, s'il y a jà prins homs
A rançon que je ne le face
Lier ou mourir en la placc,
Je prie à Dieu qu'on me puist pendre.

ANNAS.

Va, le grant Dieu te puist deffendre!

Lors Saulus monte à cheval en disant :

A cheval, à cheval tout homme!
Nous ne valons pas une pomme
S'il y a nulz qui nous eschape.
Se je ne les vous met soulz trape
Sy me couronnez d'un trepié.

SES COMPAIGNONS.

Chevauchiez, nous yrons de pié.

Lors voisent en passant par dessoulz Paradis.

SAULUS, en alant.

Alon en à Damas bon erre.
Le cuer d'ire ou ventre me serre
De ce que ces faulz crestiens,
Ces faulz bougres, cez ruffiens,
Sy vont nostre loy destruisant.
Certes je leur seray nuysant
Dore-en-avant quenque porray;
Ou ilz mourront ou je morray.
Brief et court n'en faut plus parler.

SES COMPAIGNONS.

Or tost, tost, penssons de l'aler.

Lors sy comme Saulus passera par dessoulz Paradis, Jhésus prengne .i. brandon ardant, et gete sus ly, et lors il se lesse chéoir à terre.

JHÉSUS dic :

Saulé, Saulé, tropt es testu.
Dy pour quoy me guerroies tu?

SAULUS.

Qui es tu qui es cy venus?

JHESUS.

Je suis Jhesus Nazarethus
Que tu poursuis, quant guerroiant
Vas ceulz qui en moy vont croiant.
Tu fais que fol et que félon
De regiber contre aguillon.

SAULUS.

Sire, que veult tu que je face?

JHESUS.

Lieve sus, va t'en à Damasce;
Sy orras que tu devras faire.

Lors Saulus se lievé comme aveugle et dic à ses compaignons :

Mes chiers amis, vueillez moy traire
Par la main, car je ne voy goute;
Et sy veulz qu'en vostre route
A Damas bientost me menez.

SES COMPAIGNONS.

Sa, la main, sire, car venez.

Lors le meinent aveugle à Damas qui soit en costé Paradis.

JHESUS, sans soy bougier, die :

Ananie, plus ne sommeille.
Lieve sus, tost sy t'apareille.
Va en en la rue qu'on dit Recte.
Là trouveras de nostre secte
En oraison Saulet de Tharsse.
Toute malice est en lui arsse,
En ly n'a que bien et doctrine :
Va et les yeulz ly renlumine
Et le baptise en nostre nom.

ANANIAS.

Ah, doulz Dieux! Il a le renon
D'estre .I. félon mauvès tirant
Qui va vostre gent martirant
En tous les lieus où il la treuve.

JHESUS.

Va seurement, va si espreuve
Comme il est doulz et débonnaire.
Je l'ai esleu à tout bien faire,
Et ly monstreray que por moy
Souffrir devra et por ma loy.
Devant roys et princes yra
Et plusieurs en convertira;
Partout aus champs et à la ville
Preschera la sainte Évangile
Qu'enseigné je ly áy toute
Par ces .III. jours qu'il n'a veu goute.
Va tost à ly, car il me plaist.

ANANIAS.

Monseigneur je suis tout prest.

Lors voise à S. Pol et die :

Saulé, frère, Dieu te benéie!
Jhésus qui fu né de Marie,
Qui t'a aparu en la voye
Tout maintenant à toy m'envoye
Le saint baptesme te donner
Et ta véue renluminer.
Ou nom de Dieu triple en personne,
Baptesme et la véue te donne,

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.
Amen.

En le baptisant.

Frère, vous estes crestien.

[illegible] du lien
[illegible] grâce avez.
[illegible] scripture savez :
[illegible] Dieu, sa loy preschiez,
[illegible] d'erreur dépeschiez.
[illegible] propre nom sera :
[illegible], Dieu vous aidera.

[illegible] S. Pol en alant à Damas.

[illegible] Dieu qui m'a geté
[illegible] erreur et de fausseté,
[illegible] à sa grâce apellé,
[illegible] ses secrez revelé,
[illegible] moy a tout mal sechié,
[illegible] à tout bien alechié,
[illegible] en doulz aignel changié
[illegible] sauvasge et enragié,
[illegible] de persécucion
[illegible] à prédicacion,
[illegible] mis à salvacion
[illegible] de dampnation!
[illegible] pas sa grâce en vain.
[illegible] tout metre soubz sa main,
[illegible] avant huy que demain
[illegible] preschier à mon prochain.

[illegible] aus Juifs de Damas, et die :

[illegible], à vous pren mon prologue
[illegible] en la sinagogue.
[illegible] ou premièrement

Preschier le nouvel testament.
Vous savez comme Dieu permist
Que Mesyas, c'est (Jhésucrist),
Nestroit de lignée royal,
Du roy David saint et loyal,
Qui sus le fust mort soufferroit
Et son pueple déliverroit,
Qui les gens de diversse loy
Aüsneroit à une foy;
Ceste promesse est acomplie :
Nez est de la vierge Marie,
En la crois mort et tormenté,
Resuscité, aus cieulz monté.
Croiez en ly, perseverez
En s'amor et sauvez serez.

LE PREMIER JUIF DE DAMAS.

Qui est ce fol qui là parole?
Es-ce ore histoire ou parabole
Dont il va ainssy sermonnant?

LE SECOND.

Sachiez c'est .I. fol christicole
Qui a prins leçon à l'escole
Dont il va ainssy gergonnant.

LE TIERS.

Sire, la char de moy soit arsse
Se ce n'est Saulotin de Tharsse
Qui est yssu hors de son sens
Ou il est espoir enchanté;
Car il c'estoit trop fort vanté
De tourmenter les crestiens.

LE PREMIER.

Hé le grant Dieu! ce crucefix
Met le père contre le filz
Et la mère contre la fille.
Il nous destruit, il nous essille,
Il pert, il confont nostre loy.
Ne metton la chose en délay.
S'en lesse croistre le meschief,
Nous ne porrons venir à chief.
Il est homme de grant courage;
Puis qu'il commance il fera rage :
Alons le monstrer au prévost.

LES AUTRES.

Trop demourons, alons y tost.

Lors voisent au prévost de Damas :

LE PREMIER.

Monseigneur, pour Dieu mercy
Il est venu depuis hier cy
.I. jeune homme de male part,
Plus fier, plus félon qu'un liépart,
Qui vostre loy, sire, et la nostre
Veult destruire et ce fait apostre
D'un fol que nostre gent fist pendre.
Plaise vous, sire, à y entendre!
Tous ensemble vous en prions.

LE PREVOST.

Je voy bien vos péticions.
Prenez le moy sans plus tarder
Et faites les portes garder.
S'en ly trouvons nul maléfice.

Nous vous ferons tantost justice.
Alez le prendre sans plus dire.

LES JUIFZ.

Le grant Dieu, Sire, le vous mire!

Lors voisent où ils vourront.

ANANIAS.

Frère Pol, Dieu vous croisse honneur!
Les faulz Juifz grant et meneur
Qui demeurent en ceste ville
De vous tuer ont prins concile :
Por Dieu alez-en, n'y tardez!

S. POL.

Se vous dictes bien, resgardez
Qu'au premier assault je m'enfuie,
Qui ne doy doubter vent ne pluie,
Roys ne princes, ne duc ne conte :
Sire, ce seroit trop grant honte
Et estande pour les enfermes.

ANANIAS.

Bien sçay, frère, qu'estes sy fermes
Que vous ne doubtez point mourir ;
Mais, pour Dieu, vueilliez secourir
Au monde qui est en erreur!
Ce n'est estande ne horreur
S'un pou vostre mort différez;
Mès grant bien et grant sen ferez
Por mielx en la foy labourer,
Et Jhésucrist plus honnourer
Qui a en vous sa grâce mise

Et vous a fait de sainte Église
Noble docteur et son apostre.

S. POL.

Dites donc vostre Pater nostre
Por moy et à Dieu soiez vous.

Lors voise .I. pou avant, puis se siée à terre.

ANANIAS.

A Dieu, frère, priez pour nous.

S. BARNABÉ, aus Apostres.

Or entendez-vous, mes seigneurs,
Que nostre sire a voulu faire?
Saulet qui tant maulz et douleurs
Et engoisse nous a fait traire,
Jhésucrist l'a voulu attraire
Et apeller à son servise.
Sy est aus faulz Juifz contraire
Et vray docteur de sainte Église.

S. PIERRE.

Doulz Dieu, vous soiez mercié
De sy noble conversion!
Vostre nom soit glorefié
D'avoir esleu tel champion!

S. ANDRIEU.

C'est .I. vessel de éleccion.
J'en regracie Dieu le père
Qui tous a en dileccion :
Por ce est fol qui se désespère.

S. JAQUES LE GRANT.

Hé! sainte Église, nostre mère,

Bien dois grant joye démener
Quant celuy presche ton mistère
Qui te souloit sy mal mener !

S. JEHAN.

Bien scet Jhésucrist asener
Quant d'anemy fait amy chier;
Por ce se doit chascun pener
De son cuer en Dieu tant fichier.

S. THOMAS.

Or, a Dieu .I. bon chevalier :
Il n'a pas failly à eslire.
Celuy fait traire à son colier
Qui ne le fesoit que despire.

S. JAQUES LE MENDRE.

Jhésucrist scet bien sa gent duire,
Qui d'un lou a fait .I. aignel,
Quant fait à luy servir déduire
Son très grant anemy mortel.

S. PHELIPPE.

Nostre sire fait son chastel;
Il ne chaut de quelque monnoye
Quant son anemy fait a tel
Qu'à luy servir du tout s'employe.

S. BARTHOLOMEU.

Bien doit sainte Église avoir joye
Quant voit son nouveau bacheler
Se mettre en convoy et en voye
Du monde tout renouveler.

S. MATHIEU.

Vraye amour ne ce puet céler :

Sy ardans est en charité
Que le dos se fait marteler
Souvent pour soustenir vérité.

S. SYMON.

Hé Diex, benoiste Trinité !
Tant est ceste euvre glorieuse
Bien est vostre bénignité
A tout le monde gràcieuse.

S. JUDE.

Vostre sagesce vertueuse,
Doulz Dieu, vostre bénivolence,
En ceste euvre sy merveilleuse
Se monstrent bien par exellence.

S. MATHIAS.

Loons à Dieu à grant révérance
Qui nulle âme ne veult périr.
Volentiers le veisse en présence
S'aucune àme l'alast quérir.

S. BARNABÉ.

En l'eure le feray venir.

Enclinant.

Congié et bénéiçon, Saint Père.

S. PIERRE, en le seignant.

Bien aler et bien revenir
Vous doint, nostre beau frère!

Cy voise S. Barnabé à S. Pol.

Frère Pol, Dieu vous doint s'amour !

S. POL.

Sire, Dieu vous doint benoist jour!

S. BARNABÉ.

Frère, mes seigneurs et les vostres,
Saint Père et les autres apostres,
Ont de vos fais oy conter:
Tel joye ont que nul raconter
Nel'saroit en nulle manière.
A cuer joieus, à liée chière
Vous verroient volentiers, Sire.

S. POL.

Hélas! c'est quenque je désire,
Sire; pour Dieu car m'y menez.

S. BARNABÉ.

Je le vueil, biau frère, venez.

Lors voisent et S. Barnabé die:

Vecy Pol que je vous ameine.

S. POL.

Jhésus qui pour nous souffrit paine,
Mes seigneurs, vous doint bonne vie!

LES APOSTRES.

Bien veigne celle conpaignie!

S. PIERRE.

Mon frère et mon amy loyal,
Mon conpaignon espécial,
Mon confort, m'amour, mon soulas,
Por vous avons esté tous las;
Mais Jhésucrist nostre tristesce
Nous a muée en grant léesce
Quant mué a vostre courage
Et vostre fol propos en sage,

Quant vous a sy enluminé
Que par vous sera doctriné
En vraye foy trestout le monde,
Quant noblement sa grâce abonde
Où abondoit iniquité.
Gloire à la Sainte Trinité!
Venez besier moy et mez frères.

S. POL.

Volentiers et de cuer, sains pères.

Lors les baise tous.

Qui voudra joindre ceste converción avec le jeu S. Estiene, pourra finer ici endroit tout ensemble, en ceste forme qui ensuit:

S. PIERRE.

Frères, ceste converción
Est des anges solennisée;
Car par divine élección
A esté faitte et ordenée.
Sy voulons qu'elle soit célébrée
Dignement par dévocion
En sainte Église longue et lée;
Et pour ce chantons: *Te Deum*.

Cette clause ne soit point dicte ou cas qu'on ne voudroit faire fin icy endroit. Le jeu dessus dit continue ainssy.

S. Père die quant S. Pol les ara besiez:

Mes chiers frères et mes amis,
Nostre Sauveur sy nous a mis
En son lieu pour sa loy preschier,
Pour convertir et baptisier

Le pueple et pour l'endoctriner.
Sy nous fault trèstous cheminer;
Mais alons ainçois, je vous prie,
Savoir à la Vierge Marie
Sel'nous vourra riens commander.

LES APOSTRES.

Nous nous voulons recommander,
Sire, en sa grâce, c'est raison:
Alons la veoir en sa maison.

Lors voisent à Nostre Dame qui soit prez d'illecques, et se agenoullent et dient:

Ave, Dame de grâce plaine.

S. PIERRE.

Dame, frère Pol vous amaine
Le vostre nouvel serviteur,
Que nostre sire a fait docteur,
Et son apostre comme nous.
A jointes mains et à genous
Vous voulons, Dame, déprier
Que Dieu vueilliez por nous prier;
Car il nous fault de cy partir
Pour le pueple aler convertir.
Vostre filz, le doulz Jhésucrist,
Quant ès cielx monta le nous dist,
Doulce dame, bien le savez.

NOSTRE DAME.

Frère Pierre, bien dit avez
Et bien veigniez ore trestous.
Frère Pol, mon amy très doulz,

Quant vous [illegible] gneur mon filz,
Que par vous [illegible] périlz
En vraye foy [illegible] vous a donnée
Quant moi [illegible] bien assignée;
Où abondance honnourerez
Gloire [illegible] essaucerez.
[illegible] nostre Seigneur
[illegible] honneur greigneur
[illegible] cieulz vous couronnera
[illegible] vous donnera.
[illegible] moult me soulaciez;
[illegible] je vueil que ce faciez
[illegible] le père vous manda,
[illegible] le filz vous commanda,
[illegible] vous gart en corps et en âme.

LES APOSTRES, en soy levant.

[illegible], et à Dieu soiez, Dame!

S. PIERRE, aus Apostres.

[illegible] frères, par nous convient
[illegible] départir, car de Dieu vient.
[illegible] doulz Jhésucrist nostre maistre
Qui de pure vierge voult nestre
[illegible] par nous tout mal destruire
[illegible] le pueple en sa loy instruire,
[illegible] grâce sy mouteplier
Que par tout puist fructefier
[illegible] louenge et à sa gloire!
[illegible] l'un de l'autre mémoire:
[illegible] nous maintiegne en charité

Et en vraye fraternité!
A Dieu soiez et à sa mère.

LES APOSTRES, fors S. Pol.

A Dieu vous commandons S. Père.

Lors voise S. Père à Romme et S. Pol à Athiènes, et les autres où ils vourront; mais qui voura faire de S. Père et de S. Pol, et laissier S. Denis, sy voisent S. Père et S. Pol à Romme et parlent aux Roumains en la manière qu'il est convenu après la conversion S. Denis en la rubrique qui se commence :

SEIGNEURS ROUMAINS, etc.

Qui tout voura faire par ordre sy continue le jeu sy comme il est escriipt cy dessoubz.

CY ENSUIT

LA CONVERSION S. DENIS.

S. POL, aus philosophes.

Seigneurs, Jhésucrist vous amant
Qui fist et terre et firmament,
Qui pour nostre rédempcion
Print humaine incarnacion,
Nasquy, mouru, resuscita
Et Diex et homme ès cielx monta,
Puis venra-il en sa majesté
Juger touz ceulz qui ont esté
Et ceulz qui sont et qui seront!

LE PREMIER PHILOSOPHE.

Les mors dont resusciteront?

S. POL.

Resusciteront voirement.

LE PREMIER.

En âme ou en corps, ou comment?

S. POL.

En âme et en corps ne doubtez.

LE PREMIER.

Escoutez, seigneurs, escoutez
Que dit ce semeur de frivoles;
Vecy nouvelles paraboles!
Cest anole cy nous entroingne
Que depuis que nostre charoigne
Sera aniente et pourrie,
Et que de vers sera mengie
Tout en l'estat qu'il est ou miex,
Son crucefix, son nouvel Diex
La fera de mort retourner.
Il veult nature bestourner;
C'est forssennerie, c'est rage.
Tous ly diables l'ont fait sy sage
Plus qu'Aristote ne que Platon,
Que Socrates ne quc Chaton.
Il est yvre; sy dit tempeste.
Par nos Diex il seroit bien beste
Qu'il nul arguement feroit oire
Contre fausseté sy notoire;
Et pour ce je m'en vueil aler.
De male mort puisse-il baler
Qui en Grèce l'a attroté!

Lors se trestourne.

PUBLIUS le second philosophe, à S. Pol.

Homs, homs, vous estes assoté.
Dictes, seront vaches et veaulz,

Brebis, chevaulz, truies, pourciaulz,
Bestes, oysiaulx, resuscitez?

S. POL.

Bien quérez grans absurditez!
Doit-on faire comparaison
De beste qui est sans raison
A homme qui a sentement
Et raison et entendement?
L'âme de beste est sensitive:
L'âme d'omme est intellective.
L'âme de beste, sans ressort,
Est morte quant le corps est mort;
Mais l'âme d'omme desseurée
Du corps ne sera jà finée
Combien qu'ait encommancement;
Et quant vendra au jugement,
Nostre Seigneur qui la créa
Dedens son corps la remetra,
Qui fist homme pour ly servir
Et pour sa gloire desservir
Par euvres bonnes et honnestes.
Il ne fist pas les mues bestes
Pour tel félicité avoir.

S. DENIS, le tiers philosophe.

Biau sire, vous devez savoir
Qu'il ne souffist pas entre clers
Dire : mez diz sont vrays et clers ;
Ainçois il les convient prouver

Par vive raison pour trouver
Saine et vraye conclusion.
Pour ce la résurreccion
Que vous preschiez sy haultement,
Prouvez par raison; autrement
Jamais ne la pourrions croire.

S. POL.

Maistre Denis, le roy de gloire
Qui créa toute créature
Et ordena toute nature,
De quant que fist, fait et fera,
A son plaisir ordenera
Par-sus entendement humain;
Car il est seur tout souverain.
Ce doncques qu'il a de néant fait
Puet refaire quant est défait.
Sy est folie à homme en terre
Des secrez de Dieu trop enquerre
Et à la loy Dieu fait injure
Qui la veult soubzmetre à nature.
Ne mérite aussy n'y aroit
Qui par sen humain la saroit.
Simplement sy fault assentir,
Car celuy qui ne puet mentir
La nous a bailliée et monstrée
Et par plusieurs vertus prouvée
Où il failloit nature taire.
Doncques à tout sen qui veult faire
Quant il le puet et il le dit
Doit-on croire sans contredit.

Car il est puissance et vérité,
Et sy est justice et bonté
Qu'il nul bien ne lesse périr
Ne nul mal aussy sans punir.
Por ce honnoure-il ceulz qui le servent
Et punist ceulz qui le déservent.
Or voit-on souvent que les bons
Sont des mauvaiz et des félons,
Grevez, troublez et tourmentez.
Les mauvaiz font leur volentez
Et en ce monde cy florissent
Et les bonnes gens y languissent.
Les maulz n'y sont pas tous punis,
Les biens n'y sont pas tous méris,
Or fault-il de nécessité
Qu'ilz le soient par équité;
Car Dieu sy feroit injustice
S'il ne faisoit partout justice.
Injustice faire ne puet :
Pour ce raison contraint et muet
A mettre autre vie et espace
Où Dieu à tous justice face
Et quant à l'âme et quant au corps.
La résurreccion des mors
Convient doncques croire par droit,
Où âme et corps comme orendroit
Sans plus mourir rassembleront
Et ensemble jugiez seront.
Les bons yront en beneurté
Et les mauvaiz en maleurté,

En paine horrible et en misère.

S. DENIS.

Moult est plaine de grant mistère,
Sire Pol, vostre loy nouvele.

S. POL.

Maistre Denis, la loy est tele
Que sans elle n'a nul remède;
Mais avant que oultre procède
Qui sont ces autels que je voy?

En monstrant du doy.

S. DENIS.

Sire, il sont aulz Diex de la loy
Que nos ancestres concivoient.
En cest autel cy aouroient

En monstrant les autels.

Joves, Mercure et Priapus
Et en cestuy Mars et Vénus
Et Hercules en cestuy-çà.

S. POL.

Et qui est ore cest autel-là
Qui est ainssy là reculé
Que vous avez intitulé
L'autel de Dieu non pas congneu?

S. DENIS.

Il est d'un Dieu qu'on n'a point veu.

S. POL.

L'avez-vous ou songy ou leu?

S. DENIS.

Sire, oyez comment je l'ay sceu.
Quant fu en Egipte à l'escole,
En la cité Eliopole,
Le soleil environ midy
Éclipsa à .I. vendredy.
Quatorzième estoit lors la lune :
Sy ne povoit par voye nulle
Oster du soleil la lumière.
L'éclipse fut toute plénière ;
Environ .III. heures dura :
Nature se desnatura.
Sy conclusysmes par acort
Que le Dieu de nature, à tort,
Souffroit mortele passion.
Sy en eurent compassion
Les ellemens trestous ensemble.

S. POL.

Maistre Denis, que vous en semble?
Est-ce homme, ou espérit, ou quoy?

S. DENIS.

Sire Pol, je tien ferme et croy
Qu'il est et vrais hons et vrais Diex;
Mais sa demeure est sus les cielx.
Il n'a mestier de biens mondains
Ne de sacrefices humains ;
Ne requiert que dévocions
Et humbles supplicacions.
Le monde renouvelera,
Partout en tout temps régnera ;

Mais de sa sagece et puissance
N'a pas fait encor démonstrance;
Or ne scay-je voir qui l'enpesche.

S. POL.

Maistre, c'est le Dieu que je presche,
Le créateur de tout le monde
Qui de une Vierge pure et monde,
Comme soleil parmy voirrière
Passe et adès demeure entière,
Nasquit sans peine en Béthléem,
Puis mourut lez Jhérusalem.
S'âme descendit en enfer
Pour les siens d'illecques oster,
Et au tiers jour son corps reprint
Et de mort à vie revint.
A ses desciples se monstra,
Portes closes à eulz entra,
Puis sy monta voians leurs yeulz
Sur toute créature ès cieuls,
Et leur dist que ainssy revenroit
Quant le monde jugier venrroit.
Puis le Saint-Esperit leur tramist
En langues de feu qui les fist
Preus et hardis et fors et sages,
Et bien parlans en tous langages.
Ceste loy preschons et disons,
Et ceulz qui croient baptisons;
Car par nulle voye autrement
Ne puent nul avoir sauvement.
Par Socrates et par Platon,

Par Sébille, Ovide et Varron,
Par philosophes, par prophètes
Et par pluseurs de vos poètes
Trouverez ces choses escriptes.

S. DENIS.

Sire Pol, gardez que vous dites.
Par voz dis nature divine
Ne commence ne ne termine :
Diex est inpassible, inmortel.
Pour quoy et comment fut or tel
Qu'il nasquit, souffrit, termina,
Qui commencement ne fin n'a?
Je ne le puis veoir bonnement.

S. POL.

Maistre, quant au commencement
Le créateur créa les anges
Aus quelz donna volentez franches
En leur estre espirituel
Sans avoir corps pesant, charnel,
Ne anemy ne enconbrier
Qui les enclinast à péchier,
Pour ce, quant contre Dieu péchèrent,
A tousjours mais ilz trébuchèrent ;
Mais afin que tout fust parfait
Le nombre que Diex avoit fait,
Nostre Seigneur fist homme et fame
Qui franche volenté à l'âme
Donna afin qu'il peust eslire
Le bon chemin, lessier le pire.
Sy avint qu'ilz furent temptez :

Lors de leur propres volentez
Le commandement Dieu enfraindrent
Et grâce et bien en eulz estaindrent,
Et par eulz toute leur lignée
Fut à mort d'enfer obligée,
Non pas irréparablement;
Mais homme de soy nullement
Satefier sy n'en povoit
Et nul autre ne le devoit.
Doncques failloit-il qui y eust
Et qui le peust et qui le deust;
Et pour ce Dieu par sa pitié
Nous monstra si grant amistié
Qu'il voulut homme devenir
Et nos misères soustenir,
Pour satefier par droiture
De la sus dicte forfaiture,
Par droiture voire voluntaire,
Car autrement l'eust peu bien faire,
Mais manière plus convenable,
Plus chéritable et resonnable
Ne saroit nulz ymaginer.

S. DENIS.

Il me fault par force encliner
A sy exellente raison.
Je voiz .I. tour en ma maison :
Sy pensseray à ces articles;
Priez Dieu q'un de ses desciples
Il me face par sa bonté
Se vous m'avez dit et conté

La vérité pure sans falace.

Lors voise au logeis sa fame et le second philosophe avecques luy.

S. POL.

Maistre Denis, Dieu par sa grâce
Vous doint choisir le droit sentier
Et bon propos sain et entier,
Sy vrayement comme le voir
Je vous ay dit sans decevoir.

L'AVEUGLE.

Au povre homme qui ne voit goute
Faictes bien, pour Dieu, car sans doubte
Il est trop povres qui ne voit.
Las! se .c. souhz on ly devoit
Sy ly porroit-en baillier blans
En lieu de moutons ou de frans.
Pour Dieu, donnez-moy cuisse ou elle.
Vecy bien dure kiriele :
Je croy que les bonnes gens dorment
Ou que les oreilles leur cornent,
Car de moi ne tiennent-il conte!
Trut! trut! povre homme n'a que honte.
Male meschance et maise chière :
C'est sa droite rente fonssière;
Toutes heures la liève et prent.
Nuit et jor nul ne l'en reprent
Ne nulz, s'il devoit enragier,
Ne la puet vendre n'engagier.
Tant a povre homs de prévilége!
Hélas! bonnes gens, que feray-je?

Donnez-moy pour Dieu quelque chose
— Parlez bas, madame repose.
— Au moins me tendez vostre main.
— Oil, oil, c'est à demain:
Il sera jeûne samedy.

S. POL.

Bon homme, veulz-tu cen médy
Avoir veue fresche et nouvelle.

L'AVEUGLE.

Halas! vous la me bailliez belle,
Sire; il fait mal qui me ramposne.
Donez-moy pour Dieu .I. aumosne;
Car certes il ne pourroit estre
Que jamais veïsse huis ne fenestre
Ne par art nul, ne par nature.

S. POL.

Bons homs, tu as dit vérité pure;
Mais à Dieu est tout ce possible
Qui à nature est impossible.
Aiez en Jhésucrist fiance
Et en sa loy vraye créance.
Jhésucrist qui Diex est et homme,
Qui de mère vierge qu'on nomme
Marie nasquit sans douleur,
Et qui jeta de thénébreur
Celuy qui fut aveugle né,
Et qui en la crois fu pené,
Resuscita, monta ès cieuls,
Te vueille enluminer les yeulz!
In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

L'AVEUGLE.

Amen! sire, Diex le vous rende!
De moy-mesmes vous foiz offrende
Prest et appareillié de croire
En Jhésucrist le roy de gloire
Par qui je voy aler ma voye,
Qui me donne veoir à grand joye
A mes yeulx le ciel et la terre.

S. POL.

Or, me va maistre Denis querre
Et ly dy qui ne tarde mie
Accroire en Dieu le filz Marie
Et qu'à moy veigne sans demeure.

L'AVEUGLE.

Sire, j'y vois trestout en l'eure.

Sy voise à S. Denis et die :

Maistre, monseigneur Pol vous mande.

S. DENIS.

Es-tu celuy, je te demande,
Qui oncques mais n'avoit veu goute?

L'AVEUGLE.

Mon chier seigneur, oïl sans doubte.

S. DENIS.

Dy-moy, et comment as-tu veu?

L'AVEUGLE.

Monseigneur et maistre, il a pleu
A sire Pol son Dieu ourer,
Et en l'oure, sans demourer,
Je receu veue belle et clère.

S. DENIS.

O le vray Dieux! quel mistère!
Tel chose oncques mais ne fut veue
Qu'ons né aveugle réust sa veue.
Il est Dieu, pour voir, qui ce fait,
Qui les deffaiz ainssy reffait.

En parlant à sa femme.

Resgardez, ma suer Damaris,
Commant cest aveugle est garis;
Est-ce biau miracle et apert?

DAMARIS, fame S. Denis.

Monseigneur, clèrement apert
Que cil a puissance divine
Qui les aveigles enlumine.
Oncques mez ne vy tel merveille:
Alons à luy, je le conseille,
Et y menons nostre mesgniée
Pour estre en la foy enseignée
Et baptisiez avecques nous.

.II. ENFANS.

Volentiers yrons avec vous.

Lors voisent à S. Pol S. Denis et sa fame et sa famille et le second philosophe et l'aveugle; et tous ensemble dient:

TOUS ENSEMBLE.

Sire, Diex vous doint bonne vie!

S. POL.

Bien veigne ceste conpaignie!
Me voulez-vous riens commander?

S. DENIS.

Il vous a pleu à nous mander

Et véez-nous cy tous près, chier sire,
De faire quanque vourrez dire
Sans vous jà contredire en riens.

Cy voisent à genous.

S. POL.

Loé soit Diex de tous cez biens!
Mez amis, croiez fermement
Qu'il n'est q'un Dieu tant seulement,
Triple personne en unité,
Une substance en trinité,
Père et Filz et Saint-Espéris,
Qui doit estre amez et chéris
Sur tout temps et en tout lieu;
Non pas .III. Diex, mais .I. seul Dieu
Sans commancement et sans fin,
Qui homme ama tant de cuer fin
Qu'à s'ymage propre le fist;
Mez pour ce que homme se forfist
Et que mortelement offendit,
Le filz Dieu vray Dieu descendit
Qui print nostre nature humaine
En Marie de grâce plaine
Qui fut et vierge et fille et mère,
Et il fut son filz et son père.
Le créateur fut créature:
Ce fut euvre par sus nature;
Ainssy le voulut peut et sceut.
Depuis, le baptesme receut,
Non pas pour ces péchiez monder,
Mais pour le sacrement fonder

Du baptesme de sainte Église.
Apostres quist à sa devise
Les quielz à sa grâce apella
Et ses secrez leur révéla.
Les mors de mort resuscitoit
Et touz malades garissoit,
Et moult de grãns merveilles fist
Que pur homme jamais ne feist;
Puis fust en crois mort et fénis,
Et vous monstra maistre Denis,
Par sa grâce, la grant durté
Qu'à tort souffroit, en l'obscurté
Que l'air et la terre soustindrent,
Et ès miracles qui avindrent;
Son âme en enfer dévala
Qui les siens délivrer ala.
Le corps en sépulcre se tint;
Mais au tiers jour là y revint
Et resuscita noblement
Vray Dieu, vray homme, vrayement;
Puis monta ès cieulz à grant joye
En disant que par autel voye
Vendroit bons et mauvais juger
Et rendre à chascun son loyer.
Le croiez-vous *corde mondo?*
Dites chascun : *Credo.*

TOUS.

Credo.

S. POL.

Que requérez, dictes? baptesme?

TOUZ ENSEMBLE.

Baptesme et unction de cresme.

S. POL.

Le voulez-vous *sine dolo*?
Responnez-moy *volo*.

TOUZ.

Volo.

S. POL.

Doncques : *Ego vos baptiso*
In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

TOUS.

Amen!

S. POL.

Denis, vous estes crestien
Et sage théologien,
Premierain en philosophie,
Souverain en toute clergie.
La grâce Dieu avez en main :
Ne prenez pas sa grâce en vain.
Preschiez la foy et amitiez
Et le pueple convertissiez.
Je vous en donne auctorité,
Évesque de ceste cité,
Et en Grèce dès maintenant
Vous ordeine mon lieutenant.

En ly baillant.

Tenez anel et croce et mitre;
Faictes euvre de bon menistre :
Tout le païs vous baille en garde.

Lors dit à Damaris.

Et vous, belle suer et amie,
En estat de sainctimonie
Vivez desormès chastement.

DAMARIS.

Dieu le m'octroit sy vrayement
Comme du cuer je le désire!

Cy se met comme béguine.

S. DENIS.

S'il vous plaisoit, chier maistre et sire,
Que avecques vous je m'en alasse
Et ma vie avec vous finasse,
Moult l'eusse chier et agréable.

S. POL.

Mieulx sera et plus profitable,
Biau frère, que vous demourez
Et diligaument labourez
A convertir les non créans;
Car vous y estes bien séans.
En pluseurs contrées yrez,
Et plusieurs gens convertirez
Et retrairez d'ydolatrie,
Par example de bonne vie
Et par doctrine bonne et saine.
Moult arez d'ennuy et de paine,
Mais Jhésucrist vous aidera
Qui touz jours vous confortera.
Je vous commande à Dieu trestous.

TOUS.

Biau père, et à Dieu soyez-vous!

S. DENIS, à sa fame.

Alez-en à Dieu, belle suer :
Amez Dieu de tout vostre cuer,
Gouvernez bien vostre famille ;
Preschier me convient l'euvangile
Et la loy du doulz Jhésucrist.
Celuy qui vous forma et fist
Vous doint à tous grâce et honneur !

SA FAME, L'AVEUGLE, LES ENFANS.

Amen! et à vous, monseigneur.

Lors s'en voisent.

S. DENIS.

Grâces te rend, Diex, humblement
Qui m'as par grâce purement
A ta sainte loy appelé
Et tes grans secrés révélé.
Dieu, donne-moy ce bénéfice
Que dignement face m'office.
Maintenant à ton honneur, sire,
Dicter vueil .I. livre et escripre,
Nommé de triple ihérarchie,
Et autres de théologie,
Pour ton saint nom glorefier,
Et mon prochain édifier.

Lors se siée et fait sanblant de escripre.

Qui se jeu vourra continuer sans faire le martire des Apostres, tourne .v. fueilles et voise à la clause où S. Rieule parle à S. Denis qui se commence :

CHIER SIRE, JHÉSUCRIST, VOUS, *etc.*

Qui tout voudra faire par ordre sy continue comme cy-après est escript :

CY ENSUIT COMMENT

S. PÈRE ET S. POL

ALÈRENT A ROMME

ET COMMENT ILZ FURENT MARTIREZ.

S. PÈRE, aus Rommains.

Seigneurs Rommains, qui de noblesce,
De sen, d'onneur et de prouesce
Estes nommez puissaument
En tous païs généraument,
Bien déussiez celuy aourer
Et concivoir et honnourer
Plus que nulle autre nascion,
Qui sur tous dominacion
Vous a donnée et grant puissance,
Et tenir du tout sa créance.
C'est Dieu du ciel dont bien vient,
Qui tout gouverne et tout soustient,

Qui de néent le monde créa,
Qui homme à s'ymage fourma
Le quel à Dieu désobéit,
Par quoy en misère chéit
Ly et ses hoirs, et quant morroient
Trestuit en enfer descendoient;
Mais Dieu en out pitié, sy print
Corps humain et la mort soustint
Pour les siens hoirs d'enfer jecter,
Resuscita et voult monter
En paradis, vray Dieu, vray home.

MARCEL, bourgoys.

Bons homs, plus a de bien à Romme
Que tout le remenant du monde;
Tout sen, tout bien à Romme habonde
Sy faictes que trop fol, vilains,
D'ensengnier les sages Rommains.
Les Rommains ne sont pas sy nices
Que les diex qui leur sont propices
Ilz ne sachent bien aourer.

S. PIERRE.

Frère, les Rommains labourer
Scevent trop bien en vanité.
Leur bien est plain d'iniquité
Et leur sen est plain de folie.
Qui est plus grant forssennerie
Que d'aourer ces ymagetes
Que vous faites ou faire faites
Qui ne parlent ne ne cheminent?

LE SECOND BOURGOYS.

Sauf vostre grâce, ainçois devinent
Tout quen qu'en fait, comment que soit.

S. PIERRE.

C'est l'anemy qui vous deçoit
Qui en vos ydoles se boute
Pour estaindre en vos cuers trestoute
La lumière de vraye foy
Et sain entendement, par quoy
Il vous fait sans cesser péchier
Et vostre créateur leissier,
Et ymages de créatures
Plaines de péchiez et d'ordure
Aourer comme fu Vénus,
Joves, Mercure et Priapus,
Et en plusieurs ydolatryes
Par diverses mélencolies
Fait chéoir le monde auques à bout
Pour le mectre à dampnement tout.
Pour ce Jhésus qui est lumière
Du monde, aporta la manière
De pourchacier son sauvement,
Laquelle y monstra clèrement
Par sainte vie et par signacles,
Par escripture et par miracles,
En suscitant les trespassez
Et en férant vertus assez;
Car il le povoit et savoit.

S. CLÉMENT, escolier.

Or, est tout nient; car s'il avoit

Celle puissance qu'avez dite
Il eust esté de la mort quite;
Car, par quelle voye mourroit
Qui Dieu seroit, qui tout pourroit?
Voir, s'il mourut et trespassa,
La mort sa déité quassa,
Et son povoir ly fu tollu.

S. PIERRE.

Mon bel amy, s'il eust voullu
Bien se feust gardé de mourir;
Mais à nostre mort secourir
Nostre sire usa par sagesce
De merveillieuse soutillesce
Contre la cruele malice
De l'anemy plain d'injustice;
Car il voult homme devenir
Et nos misères soustenir,
A celle fin que l'anemis
Qui homme avoit souz le pié mis
Sy fust par homme sourmonté
Et sa mauvestié par bonté,
Et mort par mort à mort livrée;
Et se l'âme fu desseurée
Du corps selonc l'umanité,
Nient mains avoit la déité ;
Tout povoit inmutablement
Qui les rassembla dignement
Et resuscita home et Dieux,
Puis monta puissaument au cieux.
Là, en âme et en corps yront

Ceulz qui de cuer le serviront
En joye, en doulceur, en seurté,
En pardurable béneurté;
Mais ceulz qui en ly ne croiront
Ou qui son vouloir ne feront
Yront en tourment pardurable.

SYMON L'ENCHANTEUR.

Seigneurs Rommains, c'est bourde et fable
Quant que ce vilain va disant.
Croirez-vous q'un povre paisant
Qui fut pendu puisse estre Diex?
En vous devroit crever les yeulz.
Moy, moy, par qui honneur avez,
Qui fais vertus, vous le savez,
Devez aourer et m'obéir.

S. PIERRE.

Symon, mais on te doit héir
Qui fais injure et vilénie
A celuy qui te donna vie;
Mais tu es tout plain de péchié:
Sy n'ist de toy fors mauvestié.
Tes diz sont envenimemens,
Tes fais ne sont que enchantemens,
Ta vie actrait la maise mort.

MARCEL.

Seigneur, vecy un homme mort.
Resuscités-le, sy verrons
Lequel dit voir; sy croirons
Que celuy soit Diex en vérité
Par qui sera resuscité;

Se non tous .II. le conparrez.

SYMON.

Tout en l'eure vif le verrez.

Lors die aucune rien au mort en l'oreille et le mort remue la teste sans soy bougier.

LE SECOND BOURGOYS.

Esgar, il remue la teste;
Pierres, vous mourez comme beste.
Nous vouliez-vous décevoir?

S. PIERRE.

Attendez, vous sarez de voir
Se le mort ara mort ou vie.

SYMON.

Sanglant vilain, fol plain d'envie,
Ne l'as-tu pas veu remuer?

S. PIERRE.

Il ne fault plus contrarguer:
S'il vit, boive et menjusse et voise.

SYMON.

Pierres, tu quiers tousjours la noyse;
Tu t'en pourras bien repentir:
Chascun puet et veoir et sentir
Que homme mort ne se puet bougier.
S'il ne puet boire ne mengier
Puis qu'il se muet qu'en ay-je à faire?

S. PIERRE au bourgoys.

Seigneurs, faictes lay en sus traire;
Sy verra-on s'il yra point.

S. CLÉMENT.

Or vient bien cet débat à point.

Maistre Symon, traiez-vous arrière :
Nous concluons par tel manière
Que s'il ne va, Pierres, sachiez
Il convient qu'aler le faciez
Ou autrement vous y mourez.

S. PIERRE.

Et se aler puet que me donrez?
Vous ne me prometés que paine.

S. CLÉMENT.

Vostre créance toute plaine
Tout pleinement, sire, croirons
Et maistre Symon punirons
Ainssy qu'il veult qu'en vous punisse.

S. PIERRE.

Le mort boug-il janbe ne cuisse?
Regardez comment il se porte.

MARCEL, *en le tastant.*

Par Mahommet, sa teste est morte;
Il n'ot, il ne muit n'il ne rit.

S. PIERRE.

Or pert-il bien que malvez espérit
Vous a fait une illusion.
Ainssy meine à confusion,
Ainssy detient, ainssy enlace
Ceulz à qui Dieu sostrait sa grâce
Par leur péchié et desmérites.

LE SECOND BOURGOYS.

S'il est ainssy comme vous dites
Faictes tost revivre ce mort.

S. PIERRE, à genous.

Doulz Dieu qui de l'amère mort
D'enfer gestâtes homme et fame,
Vueilliez remettre en ce corps l'âme,
A la gloire de vostre nom
Et à la loenge et renom
De vostre espouse sainte Église.

LE MORT TIERS BOURGOIS, en soy levant.

Dieu qui m'avez l'âme remise
Au corps par vostre grant puissance,
Vostre loy et vostre créance
Doit tout homme croire et tenir
S'il ne veult ses jours mal fenir;
D'ore en avant vueil en vous croire.

MARCEL.

Vecy beau miracle et notoire:
Regardez, le mort parle et vit.
Qui oncques mais tel chose vit?
Maistre Symons, maistre Symons,
Plus n'irez en terres n'en lymons.
Avant, avant, suz ly, Rommains!

Cy mettent la main à ly.

S. PIERRE.

Pour Dieu, seigneurs, ostez vos mains:
On ne doit pas mal pour mal rendre.

MARCEL:

Il vous eust volentiers fait pendre
Sire, sire, lessiez-nous faire.

S. PIERRE.

Diex le sara bien à chief traire.
Lessiez-le; pacience est bonne,
Pacience victoire donne,
Pacience donne tous biens.

SYMON.

En despit de toy et des tiens,
A ton grant meschief, frère Pierre,
Je ne demouray plus en terre :
Maintenant monteray ès cieulz ;
Sy verrez se je seray Dieulz.

Lors monte un pou hault et appelle les Diables en disant :

Béthagon, Bérith, Astaroth,
Baal, Baalum, Béhémoth,
Béelézebub, Léviathan,
Béeléphegor, Moloch, Sathan!

LE PREMIER DYABLE.

Os-tu, dy, maistre Symon braire?

LE SECOND DYABLE.

Je l'os bien lyre le grammaire :
Alons à ly; il nous appelle.

LE PREMIER.

Romp-ly la teste à une pelle
Tant comme il est en mais estat.

LE SECOND.

Mais lessons-le vivre en restat
Pour nuire plus au crestiens.

LE PREMIER.

Et s'il yst hors de nos liens

Nous serons trompés lourdement.

LE SECOND.

N'en doubte, il mourra maisement;
Car il est maudit du Saint Père.

LE PREMIER.

C'est bien fait; alons-en, compère.

Cy voisent à Symon et dient :

Que voulas-vous, maistre Symons?

SYMON.

Sans limonnier et sans lymons,
Pour crestiens faire afoler
Haut en l'air me faites voler.
Or y perra que vous ferez.

LES DIABLES.

Montez sus nous, sy volerez.

Lors monte suz eulz et ilz le portent bellement sur leurs espaules.

LE SECOND BOURGOIS.

Ha hay! regardez quel merveille!
Oncques mais ne vit sa pareille
Homme vivant, ne Jhésucrist
Oncques tel merveille ne fist.
Vez-vous comme il vole par l'air!

MARCEL.

De tel fait n'oy-je oncques parler!

S. PIERRE.

Pol, mon cher frère, regardez.

S. POL.

Sire, pour Dieu, plus ne tardez;
Mettez le pueple hors d'erreur.

S. PIERRE, à genous.

Doulz Jhésucrist qui en l'orreur
Et en la thénébrour d'enfer
Féistes trébuchier Lucifer
Pour son orgueil et s'ourcuidance,
Cestuy qui tant a d'arrogance
Vueilliez que vistz trébuche et chie
En recognoissant sa folie.

Lors se liève et die en seignant les anemis :

Ennemis, trop faictes d'escande,
Lessiez-le chéoir, Dieu le commande
Par moy qui suis son apostole.

Lors le lessent cheoir en disant :

Or va, Symon, va, vole, vole!

SYMON.

Ahay, Jhésucrist! trop es fort;
Contre toy ne vault nul effort.
Tu m'as trop lourdement coyssy:
Je suis tout ronps et tout froyssy.
Je ne puis aler ne courir,
De male mort me fault mourir,
Ou feu d'enfer m'en fault aler.

Cy face le mort.

LE PREMIER DIABLE.

Ha ha! Symon, or du baler,
Maistre Symon, sire Symon,
Vostre corps qui est de limon
Vouloit voler lassus au ciel!

Il desplaisoit à dan Michiel.
Sy estes trebuchié à honte;
Car bas doit chéoir qui trop hault monte.
Ou puis d'enfer vous porteron.

LE SECOND.

Ta, ta! Symon, l'amy Néron,
Ton orgueil, ton enchanterie,
Ta mauvestié, ta simonie,
Te seront bien tost chier vendus!
Passe! tu es nostre rendus.

Cy l'emportent hors du champ en uslant.

S. CLÉMENT.

c. II Chier sires, or véons-nous bien
Que nostre loy sy ne vault rien.
Sy la voulons du tout lessier.

S. PIERRE.

Il vous fault doncques baptisier.

S. CLÉMENT.

Et que vault tel baptisement?

S. PIERRE.

Beau frère, par l'arousement
Qu'en fait d'yaue par dehors
En la getant desus le corps,
De tout péchié soit véniel,
Ou mortel, ou originel,
Dieu par dedens l'âme netoye
Et grâce ly donne et octroie,
En tant que se l'omme mouroit
En tel estat s'âme en iroit

Sans paine et sans faire séjour,
Plus clère et plus belle que jour,
En la joye de Paradis.

S. CLÉMENT ET LES AUTRES.

Ne soyez, sire, plus tardis;
En Dieu croions, baptisiez-nous.

S. PIERRE.

Or alez trestous à genous.

Cy voisent à genous.

Lors les baptise en disant :

En la fourme de sainte Église,
Mes bons amis, je vous baptise,

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.

S. PIERRE, à S. Clément.

Clément, nostre chier filz en Dieu,
Vous tendrez après moy mon lieu.
Dès maintenant vous y ordene,
Et pour Dieu, chier filz, metez paine,
De faire à Dieu plaisant servise.
Preschiez la loy de sainte Église,
Les non croians convertissiez
Et les non sages enseigniez,
Aux saintes gens honneur portez
Et les imparfais supportez;
Soiez de tout bien examplaire.

S. CLÉMENT.

Saint Père, je suis prest de faire

La Dieu volenté et la vostre.

S. PIERRE, en ly metant la main sus la teste.

Et du povoir Dieu et du nostre
Vous donnons papal dignité
Et nostre plaine auctorité.
Le Saint Espérit sy vous parface
En tout bien et en toute grâce.

In nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti.
Amen.

Lors se siéent à terre S. Pierre et S. Pol. Titus et Lucas et S. Clément et les bourgois voisent en leur logeis.

III. L'EMPERIÈRE NÉRON.

Princes, barons, ducs, chevaliers,
Il est venu .II. gondaliers
En la noble cité de Romme
Qui ne prisent pas une pomme
Nos sacrefices ne nos dieux,
Et sy ont fait voler les yeux
A nostre amy, maistre Symon.
Par eulz est à confusion
Et la divine poesté
Et nostre royal majesté;
Ilz devisent pères et mères,
Filz et filles et suers et frères,
Seigneurs, varlés, pucelles, dames,
Et les mariz d'avec leurs fames.
Il font entre eulz Dieu d'un brifault:
Nostre auctorité point n'y fault,
Ce vont-il preschant en leur prône.

Foy que nous devons nostre thrône,
Il nous en desplaist grandement.

PAULIN, sénateur.

Sire emperière, isnelement
Leur rendez selon leur mérites.

DOMICIEN.

Telz bougres, sire, et telz hérites,
Par mon conseil vous destruirez.

NÉRON.

Prévost Agrippe, que direz?
Seroit-ce bien? que vous en semble?

AGRIPPE.

Selon coustume et droit ensemble,
Sire, gens de cuer desloyal
Qui à la majesté royal
Et à la foy désobéissent,
Qui le prouffit commun honnissent,
Perdre doivent et corps et biens.

NÉRON.

Alez, tuez, jetez auls chiens,
Délivrez-nous de tel merdaille.

PAULIN ET AGRIPPE.

Nous le ferons, sire, sans faille.

TITUS.

Chier seigneur et maistre S. Père,
Sachiez que Néron l'emperière
A prins consel de vous tuer:
Sire, vueilliez vous remuer
Et vous trestourner de sa voye.
Nous arions soulas et joye

Perduz, se perdus estiez.

S. LUC.

Las! sire, se vouz mouriez
Que pourroit faire sainte Église?

S. PIERRE.

Frères, ce n'est pas nostre guise
De fuir pour mort ne pour paine;
Car la turbacion mondaine
Donne le repos pardurable.
Sy seroit chose profitable
A vous et à moy que mourusse,
Et qu'avecques Jhésucrist fusse
Qui sans moy bien vous garderoit
Et plus grant povoir me donrroit
En l'autre monde qu'en cestuy.

S. CLÉMENT.

Nous savons bien n'i a celuy
Sire, que paradis arez;
Mais nous serons tous esgarez
Se sy tost ainssy nous lessiez.
Sire, pour Dieu, obéissiez
Un pou à nostre infirmité.
Cest fuite est de charité,
Non pas de doubte de la mort.

S. PIERRE.

Je voy bien ce seroit trop fort
Que de légier fust dépecie
Corde de trois cordons bastie:
Je suis seul et vous estes trois.

Puisqu'il vous plaist donç je m'en vois.

Lors s'en voise et Jhésus ly veigne à l'encontre.

Pierres, bien soies-tu venu!

S. PIERRE à genoulz.

Sire Jhésus, et où vas-tu?

JHÉSUS.

Pierres, Pierres, à Romme vois
Pour mourir de rechief en crois.

Lors s'en retourne Jhésus sans plus dire.

S. PIERRE à genoulz.

Je m'en revois; pardon, chier sire,
J'aperçois bien que voulez dire.

Lors s'en revoist à ses conpaignons et die:

Chiers frères, quant je m'en aloie
Jhésucrist trouvé en ma voye
A qui demandé où aloit;
Il me dit qu'à Romme venoit
Pour estre encore en crois pendu.
A ces mos ay bien entendu
Qu'il vouloit que je retournasse
Et que ma vie en crois finasse:
Sy ne l'osay oncques desdire.

TITUS, LUCAS, CLÉMENS.

Sa volonté soit faicte, sire!

Lors se siéent à terre.

AGRIPPE.

Masquebignet, Hapelopin

Humebrouet, Menjumatin,
Maubué, Gastenin, Rifflars,
Alez nous querre ces viellars,
Qu'on appelle Pierres et Pol.

MASQUEBIGNET.

Sire, on me pende parmy le col
A corde de chanvre ou de lin,
Se tout aussi comme .I. belin
Ne les vous amaine en présence!

PAULIN.

S'il se metent à la deffence
Faites que la force soit vostre.

LES SERGENS.

Penssez des corps, la robe est nostre.

Lors les voisent querre, et en les regardant de loing le premier die :

MASQUEBIGNET.

Esgar! Mahon les puist confondre!
Or resgardez, ilz veulent pondre :
Véez comme ilz sont à croupetons.

HAPELOPIN.

Ce sont, ce croy, sages Bretons
Qui font illec leur caquehan.

HUMEBROUET.

Foy que doy mon Dieu Tervagan,
Je croy qu'ils euvrent de maiz art.

MENJUMATIN, à S. Pierre.

Or suz, or sus, sanglant vieillart
Qui tenez illec vostre escole!
Mez regardez quel apostole!

Il est tondu comme .I. fol.

MAUBUÉ.

Levez sus aussi, maistre Pol,
Qui estes sy enlengagié.
Vous estes fol ou enragié,
Foy que je doy Mars et Vénus.

S. POL.

Seigneurs, vous soyez bien venus :
Jhésucrist vous gart de mal faire !

GASTENIN.

Le dyable ait part en cest affaire :
Cetuy-cy veult jà sermonner.

S. PIERRE.

Seigneurs, Jhésucrist pardonner
Vous vueille trestous voz meffais !

RIFFLARS.

Hen ! Pierre, je soye deffais
Se vous n'avez .I. tien sans mouffle.

En le frapant.

Mais regardez de cest escouffle
Comme il nous veult prendre à ses griz.

MASQUEBIGNET, en le férant.

Il convient qu'il soit amesgriz :
Il a trop grace la ventraille.

LES AUTRES, en férant.

Passez avant, passez, merdaille.

Lors les mainnent à Néron.

MASQUEBIGNET.

Vive l'emperière Nérons,



Les sénateurs et les barons!
Véez les .II. grans ruffiens,
Capitaines des chrestiens.
Faites leur véoir dedans la pance
Quel foy, quel loy, quelle créance
Ilz maintiennent, et quel estat!

NÉRON.

Tu es Pierre ly apostat
Qui fortrais ceulz que nous amon,
Qui nostre amy, maistre Symon,
As fait mourir de maise mort,
Et qui nous fais d'un home mort,
D'un pendu en crois .I. Dieu sains.
Sans l'auctorité des Rommains
Tu sépares les mariages,
Tu fais merveilles, tu fais rages,
Tu es tout plain de maléfices.
Sy fault faire de toy justice;
Raison, les drois, les loys le veulent.

S. PIERRE.

Raison, ne drois ne loys ne veulent
Que ceulz qui tenir vérité seulent,
En cuer, en bouche, en meurs, en vie,
Aient ne mal ne vilénie;
Mais ceulz qui aiment fausseté
Doivent avoir meschanceté,
Comme Symon, vostre enchanteur,
Faulz, renoié et fol vanteur,
Qui Dieu tout puissans se fesoit,
Qui ès cieulx voloit, ce disoit,

Mais non fesoit ; pour voir estoient
Dyables d'enfer qui le portoient
Qui malgré eulz cheoir le lessèrent
Tout vif, et les os ly froissèrent
Quant il pleust à Dieu qui tout puet,
Qui tout gouverne, qui tout muet,
Qui n'eut oncques commencement
Ne jà n'ara définement.
Bien est voir qu'en temps et en lieu
Par sa grant doulceur, le vray Dieu
Pour sauver home devint homme,
Et en la crois laide et honteuse
Souffrit mort dure et engoisseuse
Toute vois bonne et profitable.

NÉRON.

Tès-toy, vilain, ce n'est que fable.
Et toy, Pol, que vas-tu lisant?

S. POL.

Sire, je vois tout ce disant
Que saint Père a cy récité,
Et sy dy que l'auctorité
Des Rommains n'est point nécessaire
Pour auctoriser ne pour faire
Appreuvement que Jhésucrist
Soit Dieu, car il est et tout fist,
Vueilliez ou non, et nous et vous
Le devons servir à genous,
Sur tout amer et obéir,
Et pour ly en fuiant héir
Parens et amis quelz qu'ilz soient

Qui de ly servir nous retraient.
Il nous a et fait et refait
Et pour nostre fait fut deffait;
Il mourut home et remaint Diex.
Or règne et home et Dieu ès cielx
Qui tous nous resuscitera
Et tout au siens se donnera
En joyeuse fructition,
Quant metra à destruction
Tout le monde par feu ardant.

NÉRON.

Pol, bien nous vas enquocardant.
Ton Dieu fera-il les mors revivre?
Pol, tu es fol ou tu es yvre.
Par nos Diex, Pol, tu y mourras.
Sy verrons lors se tu pourras
Revivre et ester sus tes piez.

S. POL.

Tu nous verras joyeulz et liez
Après la mort, tirant Néron,
Tous .II. en vie, et parleron
Tout platement à ton visage.

NÉRON.

Ostez-moy ce fol; il enrage.
Gardez sus l'ueil que plus ne vive:
Par sentence diffinitive
Ardez-moi tous ces christicoles,
Fors ces .II. grans maistres d'escole
Les quelz faites prendre et lier;
Et sy faictes crucifier

Ce pescheur qui est .I. vilain.
A Pol, qui est noble Rommain
Me faictes la teste couper.

AGRIPPE.

Par ma teste, ains qu'il soit souper
Sera fait, Sire, ce que dites.
Avant prenez ces .II. hermites;
Roulliez, ferez, frapez, liez,
Ce bertondu crucifiez,
Et à ce Pol coupez le col.

En férant.

MASQUEBIGNET, HAPELOPIN.

Passez çà; passez, maistre Pol,
Venez lire de nigromence.

HUMEBROUET, en férant.

Avance-toy, pescheur, avance.
Va pescher enmy celle vigne.

MENJUMATIN, en ly monstrant une corde.

Delivre-toy, vecy ta ligne.

S. POL, à S. Pierre, au départir.

Adieu, saint Père, doulz pasteur,
Des ouailles nostre Seigneur,
De sainte Église fondement!

S. PIERRE, à S. Pol.

Adieu, frère Pol, vray docteur,
Noble et certain prédicateur
De la voye de sauvement!

S. POL, passant par devant Pautille, die.

Suer, preste-moy ton cuevrechief,

6.

Pour bander les yeux de mon chief.
Jà assez tost le te rendray.

PAUTILLE, en ly baillant.

Sire Pol, je le vous baudray,
Et fu meillieur à bonne chière.

MASQUEBIGNET.

Sanglante passion te fière,
Meschante fame! Que fez-tu?
Il n'a pas vaillant I. festu;
De quoy te rendra-il ton drapel?

HAPELOPIN.

Elle a perdu, c'est sans rapel,
Nous devons avoir la drapaille (1).

HUMEBROUET, MENJUMATIN.

Il est nostre, vaille que vaille.

MAUBUÉ.

Pol, or me dictes pié estant
Pour quoy vostre Dieu amez tant
Que vous souffrez pour ly martire?

S. POL.

Frère, il n'est main qui peust escripre,
Cuer d'omme ne pourroit pensser,
Oreille oïr, langue parler,

(1) Ceci est une allusion à certains priviléges dont jouissaient au quinzième siècle les exécuteurs des hautes-œuvres. Ainsi, non-seulement le dernier vêtement du condamné appartenait au bourreau de Paris, mais il avait encore plusieurs droits sur les denrées étalées aux halles et aux marchés. De même, la tête de tous les pourceaux qu'il trouvait vaguants dans les rues et qu'il conduisait à l'Hôtel-Dieu, lui appartenait; cet établissement s'emparait du reste du corps.

Les grans aises où ceulz seront
Qui Dieu de bon cuer ameront
Sur toutes choses sans faintise.

GASTENIN.

Par quel point, sire, et en quel guise
Y pourrions-nous advenir?

S. POL.

Frère, il vous fault sa loy tenir
Se vous voulez telz biens avoir.

RIFFLARS.

Et qui la nous fera savoir?

S. POL.

Demain à mon tombel venrez :
.II. sains homes y trouverez
Qui la loy vous enseigneront
Et baptesme vous donneront.
Sy serez de vos péchiez quites.

MASQUEBIGNET.

Pol, tu les sers de merdes frites,
Je puisse estre ars en une forge
Se je ne te coupe la gorge
Et puis le te fais amender.

S. POL.

Or me lesse les yeulz bender
Et ourer ains que me décoles.

MASQUEBIGNET.

Délivres-toy, Pol, tu m'afoles.

Lors S. Pol bende ses yeulz et die à genous :

Agyos, o theos, agyos ykirros agyos

Athanatos Jhesu Eleyson ymas.

HAPELOPIN.

Or, regarde de ce primas
Comment il deschante et gringote.

MASQUEBIGNET.

Il lit bien et chante sans note;
Sy le vueil faire cardinal.

Cy ly coupe le col.

HAPELOPIN.

Alons-ly querre .I. orinal;
Il pisse trop malement rouge.

MASQUEBIGNET.

Lessons-le, puiz qu'il ne se bouge.

Lors voisent crucifier S. Pierre.

AGRIPPE.

Pierres, qui vous tenez sy coy,
Or me dites par vostre foy,
Voulez-vous estre ainssy lié
Et ainssy droit crucifié
Comme vostre Dieu fut pendu?

S. PIERRE.

Prévost, d'estre ainssy droit tendu
Comme il fut ne suis-je pas digne.
Jhésucrist mourut droit, en signe
Qu'il descendit du ciel à terre
Pour nous sauver et pour nous querre;
Mez moy qui doy aler au ciel
Et m'âme rendre à Saint Michiel,
Doy mourir en crois bestournée,

La face vers le ciel tournée,
En hault les piez, en bas les mains.

AGRIPPE.

Pierre, vous n'en arez pas mains.
Sus, pendez se frère prescheur.

HUMEBROUET.

Or ça, ça, dan povre pescheur,
Despoulle-toy en ta chemise;
Sy pescheras à la menuise :
Il y fait bon, il a guilet.

MENJUMATIN.

Fay tost, j'apreste ton filet.

Cy se despoulle S. Pierre et à genous die :

Jhésucrist, vray Dieu, vray seigneur,
Qui pour nous, à grant déshonneur,
Fustes en crois crucefié,
Vostre nom soit glorefié.
De cuer, de bouche et de puissance
Confesse et tien vostre créance.
A vous m'en vois sans plus tarder.
Sire, vueilliez m'âme garder
Et tout l'estat de sainte Église
Que m'aviez pieça commise!
Seigneurs, faites quenque vourrez.

HUMEBROUET, MENJUMATIN.

Frère Pierre, vous y mourrez.

Cy le crucefient à rebours.

MARCEL, bourgoys.

Pourquoy fait-en mourir saint Père

De mort sy dure et sy amère
Contre justice et équité?
En quoy a-il grevé la cité?
C'est grant meschief, c'est grand foleur
Qu'on fait mourir à tel douleur
Home de sy très-sainte vie!

LE SECOND BOURGOYS.

Il ne puet voir qu'il ne meschie
De metre à mort sy très-pénible,
Sy très-doulz home et sy paisible,
Sy bon, sy saint, sy profitable,
Sans nulle cause raisonnable,
Contre justice et contre droit.

LE TIERS.

Se vous me croiez, orendroit
Tout droit à l'emperière yron;
Luy et son palais destruiron
S'il ne rapelle sa sentence.

S. PIERRE.

Chiers frères, faictes-moy silence,
S'à moy avez nulle amitié
Je vous supply que par pitié
Vous ne donnez occasion
De retarder ma passion.
Ma passion sy est victoire:
C'est .I. pont pour saillir en gloire.
Jhésucrist m'atent, roy des roys,
A Dieu soiez, à ly m'en vois.

In manus tuas commendo spiritum meum et me, Domine Deus veritatis.

MARCEL, bourgoys.

Alas, dolens, alas, chétis!
Halas, saint Père! or estes mort
A très-grant tort et d'aspre mort.
Tout maintenant vous despendray;
Jà autre congié n'y prendray :
Sy vous mectrons en sépulture.

LE SECOND BOURGOYS.

Halas! sy à dure aventure!
Halas, chétis! et que feron
Quant ce malvaiz tirant Néron
A fait mourir le meilleur homme
Qui fust en l'empire de Romme?
Or est orphelin tout le monde.

LE TIERS BOURGOYS.

Hen, hen, Néron! Dieu te confonde.
Le monde chiemment compère
La mort qu'as fait trère à saint Père;
Mais maugré tien est précieuse.
Son âme est ès cieuls glorieuse;
Sy mettron son corps en sépulcre
Qui souef flaire et n'est pas mucre.

Lors se metent avecques S. Pol soubs .1. couverteur.

GASTENIN.

Sces-tu qu'il sera, Maubué?
Saches mon courage est mué.
Je cuide que nostre créance
N'est que fantosme et décevance,
Et pour ce je la vueil lessier.

MAUBUÉ.

Vous dites bien, amy très-chier.
Le Dieu saint Pol sy est vray Dieu,
N'autre n'est. Sy alons au lieu
Qu'il nous dist hier, ce bon vous semble.

RIFFLARS.

Alons-y nous .III. tous ensemble.
Le Dieu saint Pol sy est le mien.

GASTENIN ET MAUBUÉ.

Loé soit Dieu, vous dictes bien.

Cy voisent au tumbel S. Pol, et là soient Titus, Lucas, en oroison.

TITUS.

Lucas, je voy sergens venir.

LUCAS.

C'est pour nous prendre et détenir;
Fuions-nous-en ysnelle pas.

RIFFLARS.

Seigneurs, pour Dieu ne fuiez pas.
La vostre créance est la nostre :
Nous venons cy de par l'apostre
Qui nous dist hier se huy venions
Ycy que nous trouverions
Qui la foy nous enseigneroit
Et baptesme nous donneroit.
Sy vous plaise à nous baptisier.

LUCAS.

Celui qui tant nous voult prisier
Que pour nous tant se desprisa
Que mort soustint, par quoy prisa

Home qui estoit desprisé,
Soit loé, chéry et prisé!
Nos amis tenez fermement
Qu'il n'est qu'un seul Dieu seulement
Qui terre et ciel créa et fist;
Mais pour ce que home se deffist
Par péchié d'inobédiance,
Jhésucrist par obédience
A Dieu le père l'acorda
Dont par péchié se descorda.
En ce croiant vous voulez estre
Ou nom de Dieu, par main de prestre
Ès fons de baptesme ondoiez.

LES .III. SERGENS.

Voire, sire.

LUCAS.

Et vous le soiez.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

En les arousant.

Ces .III. sergens voisent avecques Marcel et les bourgoys; Titus et Lucas avec S. Clément.

MARCEL, bourgoys.

Seigneurs bourgoys, trop enduron
De cest emperière Néron.
Oncques, plus maise créature
Ne fut formée de nature;
Car son maistre et sa propre mère
A fait mourir de mort amère.
Le peuple occist, Romme a gastée,

Par ly est Romme diffamée :
Il confont droit et équité,
En ly est toute iniquité.
Vueillons-y bientost secourir,
Ou il nous fera tous mourir
Et honnira toute l'empire.

LE SECOND BOURGOYS.

C'est bon conseil et bien dit, sire ;
Car certes soubz le firmament
N'a plus mais homs se Diex m'ament.
Rendons-ly selonc sa desserte ;
Car telz homs perdre n'est pas perte
Qui n'est bon ne jeune ne viex.

LE TIERS BOURGOYS.

C'est sy bien dit qu'on ne puet miex ;
Mais périllieuse est la demeure.
Sy nous alons armer en l'eure
Avant qu'il assemble point d'ost.

GASTENIN, MAUBUÉ, RIFFLARS.

Vous dictes bien, alons-y tost.

Cy voisent hors du champ sans plus faire, puis reveignent quant Néron sera tué avecques S. Clément.

JHÉSUS.

Tu Gabriel, et toy Michiel,
Levez sus, descendez du ciel.
Alez-moy bonne aleure querre
Mes .II. apostres Pol et Pierre
Et leur portez ces .II. chapiauls
Et ces vestemens bons et biauls ;
Puis sy les monstrez à Néron.

LES ANGES.

Lors preignent .II. dalmatiques rouges et .II. chapiaux de fleurs, et voisent chantant: ***Exultet celum laudibus***, puis dient aus apostres:

Amis de Dieu, tenez à joye
Que nostre sire vous envoye.

Lors se lièvent les apostres sans parler et vestent les dalmatiques, et metent les chapiaus sur leurs testes et voisent à Néron et les anges avecques eulz, et S. Pol, en passant, baille à Pautille son cuevrechief sans riens dire.

PAUTILLE.

Diex! j'ai veu monseigneur saint Pol
Que les tirans tindrent pour fol.
Lasse, lasse! il ne l'estoit mie;
Bien a sa promesse acomplie.
Il m'a geté desus le chief,
Sain et entier, mon cuevrechief.
Fol n'estoit pas, mais fol estoit
Qui son Dieu et ly despitoit.
En sa foy vueil mourir et vivre;
Dieu me vueille escripre en son livre!

S. PIERRE ET S. POL.

Néron, nous vivons à honneur,
Mais tu mourras à déshonneur.

Lors s'en voisent avec les anges en paradis.

NÉRON.

Ha Mahommet! dor-je ou je vueille?
Pierre et Pol, dont j'ay grant merveille,
Son venus à moy par grant yre.

MASQUEBIGNET.

Entendez çà, entendez, sire!
Sachiez de voir que les Rommains
Grans et petis, clers et vilains,
Viennent pour vous à mort ruer.

NÉRON.

Ains qu'ilz viegnent me vueil tuer
A ce pel que je rongeray
Qu'en la pance me bouteray.

Lors ronge .i. baston et le boute en sa pance et chiée mort.

LES DYABLES.

Ha! ha! ha! ha! Néron, Néron,
Ou puis d'enfer te porteron.

Lors l'emportent et puis le jetent en une chaudière assise un pou haut enmy le champ.

LE PREMIER DYABLE.

Néron, Néron, mal esploitas
Quant oultredroit or convoitas,
Quant ta propre mère tuas,
Quant d'une royne t'empregnas,
Quant home pour fame espousas,
Quant Romme ardis, la gent grevas,
Quant les apostres martiras,
Quant en tout mal te démenas,
Quant en rez d'or en mer peschas,
Et or vousis et or buras.
En or boullant boulu seras
Et sans durer y dureras.
Tourmente-le moy, Mauferas,

Et fay du pis que tu pourras.

LE SECOND DYABLE.

Néron, sans mourir tu mourras.
A ce cop, qu'est enfer sauras
Ne jamez remède n'auras.

Lors souffle ly uns soubz la chaudière et face .i. pou de fumée, et l'autre face semblant de ly faire boire or guele baée, et bientôt cessent.

LE PREMIER DYABLE.

Es-tu bien aise, dy, Néron?

LE SECOND DYABLE.

Néron, encor pis te feron.
A Lucifer te porteron
Qui te estraindra le gavion
Sans fin et sans rédempcion.

Cy le portent hors du champ.

AGRIPPE.

Néron est mort; par son défault
.i. autre emperière nous fault.
Regardez qui bon y sera.

PAULIN.

Je cuide que très-bien fera,
Cest négoce Domicien
Qui est sage et loyal païen,
Noble homme et de belle manière.

FESCENNIN.

Il est digne d'estre emperière
Et croy que chascun s'y acorde.

MASQUEBIGNET, MENJUMATIN, HUMEBROUET, HAPELOPIN.

Sire, nully ne s'en descorde.

AGRIPPE.

Domicien, levez la main.
Vous jurez l'empire Rommain
Garder, deffendre et soustenir,
Les loys et libertez tenir
Que les sages seigneurs ont mises.

DOMICIEN, en levant la main.

G'y mectray paine en toutes guises.

PAULIN, en ly baillant.

Tenez la couronne royal
Comme seigneur bon et loyal,
Tenez le mantel et l'espée.
En vostre empire longue et lée
Justice faictes à tout homme.

LES ROMMAINS PAÏENS.

Vive l'emperière de Romme.

S. LUC, à S. Clément.

Sire, vous savez que S. Pierre,
Quant il vivoit encore en terre
Vous ordena son sucesseur.
L'église ne puet sans pasteur,
Le pueple à vous du tout s'atent.
De par le roy omnipotent
Tenez, sans plus grant procès faire,
Sus vostre teste ce thiaire.

En ly baillant la cocuche.

Recevez papal dignité

Et général auctorité
Sur tout l'estat de sainte Église
Qui de par Dieu vous est commise,
Afin que vous édifiez,
Plantez, esrachiez, destruiez,
Plantez vertus, esrachiez vices,
Destruiez erreurs et malices,
Edéfiez sus la foy temples
De sainteté par bons examples
Et par saine et vraye doctrine!

S. CLÉMENT.

Sire, la voulenté divine
Soit faicte par tout plainement!

TITUS, MARCEL ET LES CRESTIENS.

Vive, vive pape Clément!

LA FIN DU GEU S. PÈRE ET S. POL.

ui le geu S. Denis voura continuer avecques cestuy, sy die après ceste clause comment S. Rieule parle à S. Denis, et tout ce qui vient après; et qui le geu S. Père et S. Pol voura cy finer, sy die ainssy :

S. CLÉMENT.

Mes chiers amis en Dieu et frères,
Vous savez comment nos sains pères
Mes seigneurs S. Pol et S. Pierre,
Vindrent cy nostre salut querre,
Et comment furent desprisiez,
Tourmentez et martirisiez,
Pour la loy du doulz Jhésucrist,

Et pour l'Église qu'il aquist
Par son sanc digne et précieulx.
Or, sont ès hauls cielx glorieulx
En léesce perpétuelle,
En feste noble et solennelle.
Sy ordenons en cest concile
Qu'en face d'eulz feste à vigile
Qui soit dévotement jeunée,
Et la feste soit bien gardée,
Entre personnes crestiennes
D'euvres serves et terriennes,
Espéciaument de péchié ;
Et s'aucun en est entechié
Sy s'en purge légièrement
Pour la garder plus saintement.
En cessant d'euvres corporeles,
Facent les espiritueles.
Viegnent deuement à l'église
Pour oïr le divin servise,
Les sermons, les commandemens,
Pour recevoir les sacremens
En pais, en amour, en concorde ;
Des euvres de miséricorde
Facent pour Dieu cen qu'il pourront,
Afin que quant en corps mourront
Il soient mis en grant honneur
A la destre nostre Seigneur.
Qui nos dis despiter vourra
Sache de voir qu'il encourra
Apostolique maléiçon ;

Mez tous ceulz aront bénéiçon
Qui nos statuts honnoreront
Et à leur povoir les feront.
La quel chose, par charité,
Vous doint la sainte Trinité
Pour l'amour des bénois Apostres.
Vous, lais, dictes vos patrenostres,
Et vous, clers, qui estre devez
Example de bien, sus, levez;
En publiant nos estatus
Chantez *Te Deum laudamus*.

LE

GEU SAINT DENIS

CONTINUE AINSSY.

S. RIEULE, à S. Denis.

Chier sire, Jhésucrit vous gart!

S. DENIS.

Frère, bien vegniez. De quel part?
Voulez chose que puisse faire?

S. RIEULE.

Mon très chier seigneur débonnaire,
L'empereur Domicien
Sy a bany le Dieu menistre
Saint Jehan ly euvangéliste,
Dont je suy moult desconforté.
Sy me fut dit et raporté
Que baptesme aviez receu,
Et en l'eure que je le sceu

Je vins à vous, sire, à refuge.

S. DENIS.

En tel tempeste, en tel déluge,
Doulz Jhésucrist, gardez les vostres.
Biau frère, et où sont les apostres
Mes seigneurs saint Pol et saint Pierre?

S. RIEULE.

On m'a dit, sire, en ceste terre,
Que grant temps a qu'à Romme sont.

S. DENIS.

Dieux! je voy bien qu'ilz soufreront
A Romme leur derrain martire.
A eulz m'en voiz, car moult désire
Avecques eulz finer ma vie.

S. RIEULE.

Et je vous tendray compaignie.

Lors die S. Denis à Publius le second philosophe.

Je entens que nos pères en Dieu,
Saint Père et saint Pol, sont à Romme.
Frère, vous serez en mon lieu,
Car vous me semblez .i. preudomme.
Prenez-vous bien du peuple garde :
Le Saint-Esperit vous vueille aidier
Qui vous et eulz ait en sa garde.
A Dieu vous dy sans plus plaidier.

PUBLIUS.

Moult nous venist à plaisir
Que demourissiez avec nous;
Mez puisqu'avez sy grant désir

D'y aler, à Dieu soiez-vous!

Lors voisent S. Denis et S. Rieule à Romme.

S. DENIS, à genous, en besant S. Clément en la main.

Diex vous croisse honneur, très saint Père!
Bien suis eureus quant à vous touche.

S. CLÉMENT, en levant S. Denis.

Bien vegniez, Denis nostre frère!
Venez nous besier en la bouche.

Cy le baise et puis die :

Denis, nos pères ont la gloire
Des cielx aquise par martire.
Grâces à Dieu, je voy bien oire
Qu'amené vous a nostre sire.
Denis, nous avons grant semence,
Mez il y a trop pou qui euvre.
Grant sen avez et grant science;
Or metez piez et mains en euvre.
Denis, alez-vous-en en France
Et menez ceste grant compaignie.

En monstrant ses conpaignons.

Preschiez la foy et la créance;
N'i ait celluy qui point se faigne.
Denis, ne doubtez ceste enprise,
Nostre Seigneur vous aidera :
Par vous sera France conquise
Et Jhésucrist y regnera.
Denis, alez-en liément.
De par la Sainte Trinité

Nostre povoir tout plainement
Vous donnons et auctorité.
Alez avecques ly, biaus frères;

Cy die à S. Rustique et aus autres :

Et penssez chascun de bien faire.

LES CONPAIGNONS, à S. Denis.

Volentiers, très révérens pères,
Quel paine que nous doions traire.

S. DENIS.

Sire, cest euvre est moult grevable;
Nient mains je suis prest d'obéir.
Par vous nous sera Diex aidable;
Vueillez nous, sire, bénéir.

S. CLÉMENT, en levant là main.

Ainssy com fu nostre Sauveur
Avecques nos pères par grâce,
Ainssy vous soit à tous aideur
En tout temps et en toute place.

In nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

Lors voisent en France.

S. DENIS, à sès conpaignons.

De France aprochons, merci Dieu;
Cheminer nous fault en maint lieu
Pour preschier la foy crestienne;
Saturnin ira en Guienne,
Et en Espaigne Marcelin,
Lucien et frère Quentin

A Beauvais et à Amiens.
Là trouveront foyson païens;
Et Rieule à Arle demourra:
Bien est voir qu'à Senliz mourra.
A Meaulz yrez, frère Sentin,
Et avecques vous frère Antonin.
Quant les tirans me feront prendre
Venez à moy sans plus attendre;
La manière de mon martire
Diligemment faites escripre
Et l'escript portez au Saint Père.
Moy, Rustique et frère Eleuthère
En yrons tout droit à Paris.
Je pry à Dieu de paradis
Qu'il vous veuille en tout bien conduire.

SES CONPAIGNONS.

Amen, et à Dieu soiez, sire!

Cy se départent et voisent où ilz vourront.

COMMENT S. DENIS VIENT A PARIS.

Dieu, Père et filz et Sains Espéris,
Gart les habitans de Paris!
Bien fut raison et équité
Que sy bonne et belle cité

Fust du tout à celluy sacrée
Qui sy noblement l'a créé:
C'est Jhésucrist, le roy des roys.

LE PREMIER PARISIEN.

Quel roy? de la fève ou du pois?

S. DENIS.

Le roy pour voir, de qui le règne
N'ara jà fin, qui sur tout règne,
Vray homme, vray Diex et seul Diex.

LE PREMIER.

Esgar, nous crevera-il lez yeulz?
Où sont nos Diex? ne sont-ilz riens?

S. DENIS.

Vos Diex ne sont Diex plus que chiens.
Il n'est Dieu, sachiez, fors le nostre.

LE SECOND PARISIEN.

Beau maistre, ce Dieu qui est vostre
Est-il ore nouvel ou vieulx?

S. DENIS.

Amy, nostre Dieu est vray Diex
Et vray homs, et vielx et nouvel.

LE SECOND.

Nouvel est donc et non nouvel?
C'est pure contradiction.

S. DENIS.

Vraiement et sans fiction,
Nouvel est-il et non nouvel.

LE SECOND.

C'est doncques liart et fauvel
Qui vont ensemble à la charue.

LE TIERS.

Non pas, mez quant il va la rue
Il a de vielx drap robe neuve;
Et par cela ce vieillart preuve
Qu'il est nouvel et ancien.

LE PREMIER.

Il est donc maez logicien.
S'ensuit-il que .I. jeune poulain
Soit vielx et jeune, se demain
On ly baille une vieille bride?
Nennil voir; et pour ce je cuide
Qu'il s'est alé baignier souvent
En la fontaine de Jouvent.
Ainssy c'est le vieillart pelé,
Rajony et renouvelé.
Qu'en dites-vous, sire Lisbie?

LISBIE, le plus noble bourgois.

Toute vostre sophisterie
Sy ne fait nulle chose au fait.
Maistre Denis, c'est trop maufait
De dire à Paris telz mensonges.
Je ne sçay s'en Grèce telz songes
Vont songent les Athéniens.

S. DENIS.

Entendez-moy, Parisiens;
Vérité diray sans songier
Ne jà n'y seray mensongier.
Nostre Dieu est vielx sans viellesce
Et sy est jeune sans jeunesce,
Commencement et finement,

Sans fin et sans commencement,
Et créateur et créature;
Car il n'est que .I. Dieu par nature,
Père et filz et Saint-Espérit;
Mais pour ce que homme s'y périt,
Dieu le filz vray home devint,
Nasquit de vierge et mort soustint,
Et au tiers jour resuscita,
Vray Dieu, vray home ès cielz monta.
Ycelluy est Dieu et non autre.
Vos ymages qui sont de peautre,
De bois, ou d'argent, ou de pierre,
N'ont pouvoir n'en ciel ne en terre.
Il ont yeulz et ne voient goute,
Ne se bougent s'en ne lez boute,
Garder deussent et gardez sont:
Vous les faictes, pas ne vous font.
Nostre Dieu fist tout et tout garde;
De luy n'est nul faiseur ne garde.
Voirs est quant print nostre nature
Cil qui tout fist devint faicture
Et fut ensemble et home et Diex,
Nouvel, non nouvel, joenne et vielx,
Perpétuel et temporel,
Corporel et incorporel.

LISBIE.

Et mortel qui mourir ne puet.
Dictes-moy, sire, et qui le muet,
Qu'il est tout seul et seul veut estre?

S. DENIS.
.II. grans ne pevent en .II. estre
Qui l'un des .II. ne puet comprendre.

LISBIE.
Faictes-le-moy plus cler entendre.
Le muet orgueil, envie, ou quoy?

S. DENIS.
Frère, tenez-vous un pou coy:
Dites, est Dieu omnipotent.

LISBIE.
Oil, sire; car inpotent
Ne puet estre par nulle voye.

S. DENIS.
Beau frère, se Diex vous doint joye,
Comment pourroient estre ensemble
.II. tout puissans, que vous en semble?

LISBIE.
Sire, il ne pevent estre deulz.

S. DENIS.
Doncques faut-il qu'il soit tout seulz,
Et certes ordre naturele
Sy requiert une cause tele,
Qui soit fondemens, fins et chiés
De toutes causes et effiez,
Qui ne dépende de nully,
Mais les autres viegnent de luy;
Parfaite en soy et singulière.
Or ne puet, par nulle manière,
Estre autre chief ou fondement,
N'autre fin, fors Dieu seulement
Qui est en soy du tout parfait,

Et qui de soy trestout a fait
Et à soy trestout ordené.

LISBIE.

Puis qu'à ce point m'avez mené
Qu'il n'est Dieu fors le Dieu des cielx,
Dont viennent doncques tant de Dieux
Comme en aoure par le monde?

S. DENIS.

La question, frère, est profonde;
Et trop de temps avoir fauroit
Qui à point soudre la vourroit;
Mez à présent je vous dy bien
Que quant pur home qui n'a rien,
Fors de Dieu sa volenté franche,
Ne soubzmet toute à l'ordenance
Et à la volenté divine,
N'est merveille se mal chemine;
Car Dieu sa grâce ly soustrait,
Et l'anemy à soy le trait
Qui le deçoit en mainte guise,
Et à mal faire adez l'atise.
Ainssy fait l'un apostater
Et ly autres ydolâtrer,
Instituer mahommeries,
Selonc diversses fantasies,
Dont ly uns aourent figures
De pécheresses créatures,
Lez autres bestes ou serpens,
Et lez autres les élémens,
Les autres faintes vanitez

Afin que leur iniquitez
Puissent faire à leur apétis,
Et ad ce lez grans les petis
Vont contraignent souvent par force
Ou par fausse doctrine, et por ce
Dieu le filz du ciel descendit
Qui telles erreurs deffendit
Et enseigna vraye créance.

LISBIE.

Moult me vient, sire, à grant plésence
Vostre narracion; mez, quoy?
Il n'est qu'un Dieu, trop bien le croy:
Raison le veult, sy font tous drois.
Mez pourquoy m'en nommez-vous trois,
.I. espérit, .I. filz, .I. père?

S. DENIS.

Entendez seinement, biau frère;
Car cest article est périllieus
A qui a le cuer orgueillieus.
Plusieurs, en soy magnéfiant,
Non pas en Dieu gloréfiant,
Par curieuse vanité
Et vaine curieusité
Ont enquis et voulu entendre
La divinité et comprendre,
Qui est chose pure impossible;
Car Diex est imconpréhenssible.
Ainçois est grant forssennerie
Que home mortel qui ne scet mie
Soudre une povre question,

Vueille, par sa présumpcion,
Dieu qui tout sen et tout sourmonte,
Qui tout fist par pois et par compte,
Comprendre par son sen humain,
Qui ne scet s'il vivra demain,
Ne s'il gaignera ou perdra,
Ne qui ses souleurs ly terdra,
Ne quantes goutes chiet de pluye
Nient plus que feroit une truye;
Et pour ce, Dieu telz gens lessoit,
Et lors l'anemy ne cessoit
De les mectre en erreurs diversses
Et en opinions perversses.
Sy fault son cuer humilier
Qui bien droit y veult charier;
Car Dieu lez humbles enlumine
Par grâce et par vraye doctrine,
Et lez essauce et glorefie,
Et les orguelliex humilie
Qui veulent sans elles voler;
Car orgueil sy fait affoler
Ceulz qui cuident avoir sagece:
Mez humilité s'y adrece
Et donne cler entendement.
Or entendez donc sainement:
Sachiez la Sainte Trinité
N'est que une seule déité
Qui de néant créa tout et fist,
Qui ès créatures reluist
Et aucunement y apert;

Comme vous voiez en apert
Que le soleil a grant valeur
Et grant lumière et grant chaleur,
Et tout ce sy n'est q'un soleil:
Par tout aussy en cas pareil:
Et resgardez par bonne estude
La façon et la magnitude
Du monde, et l'ordinacion
Et la grant gurbernacion
Comme il fut puissamment créé
Et très sagement ordené,
Gouverné par bénivolence;
Vous trouverez tantost en ce
Que cil a souverain povoir,
Parfait savoir, très bon vouloir,
Qui tel l'a fait et limité,
Et c'est la Sainte Trinité,
Père et Filz et Saint-Espérit,
.I. Dieu, seul Dieu, comme j'ay dit,
Une substance, .III. personnes.

LISBIE.

A Diex! tant sont ces raisons bonnes,
Soutilles, profondes et haultes;
Sire, trop ay fait de défaultes,
Car j'ay usé toute ma vie
En mal et en ydolâtrie:
Sera, sire, m'âme dempnée.

Cy descende d'en hault et voise devant S. Denis.

S. DENIS.

Nennil, que par l'yaue sacrée

Du baptesme que recevrez
Grâce et bonté en l'âme aurez
Et serez de vos péchiez quites.

LISBIE, à genous.

Sire, je croy quenque me dites :
Pour Dieu vueilliez-moy baptisier.

S. DENIS.

Et je vous baptise, amy chier,
In nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti. Amen.

Lors se assiéent à terre.

LE PREMIER PARISIEN.

Biaus seigneurs, se viellart gréjois
Nos sacrefices et nos loys
Destruit, confont et anichile.
Il honnira toute la ville
Se nous n'y metons tost remède.

LE SECOND.

Sire, avant que oultre procède;
L'alons prendre à force et tuer;
Car nullement par arguer
Ne l'arions, je vous dy bien.

LE TIERS.

Vostre opinion est le mien.
Parisiens, alarme! alarme!
Or tost à ly, tost; car, par m'arme,
S'il n'est hapé droit en sourssault,
Il nous bastira .I. tel sault
Que nous ne le verrons meshuit.

LES AUTRES .II.

Or y alons ains qu'il soit nuit.

Lors voisent à ly lez dagues traites.

LE PREMIER, en monstrant S. Denis de loing.

Vez-le cy; sus! frapez, tuez.
Qu'est-ce? vous ne vous remuez?
N'en ferez-vous huy autre chose?

LE SECOND.

Par ma cure, sire, je n'ose
Ne je n'ay main qui bien me vueille.

LE TIERS.

Je n'ay membre qui ne me dueille.
Je n'y suis pas, ce croy demy.

LES AUTRES .II.

Alons-en, c'est .I. anemy.

Lors se retournent en fuiant.

L'EMPERIÈRE DOMICIEN.

Seigneurs Rommains, j'ay entendu
Que d'un crucefix, d'un pendu,
On fait .I. Dieu par nostre empire
Sans ce qu'on le nous daigne dire.
Sy commandons à justiciers,
A tous baillis et officiers,
Et à tous seigneurs terriens,
Qu'en tous les lieux où crestiens
Ilz trouveront, prenent et lient,
Batent, tourmentent et occient:
Par espécial .I. viellart
Qui est plain de mais et viel art

Et d'ennemy dès son enfance,
Qui envenime toute France
Et maine une grande conpaignie.
Je vueil qu'on le tue ou mehaigne
Plus cruelement qu'un viex mastin.
Alez-y, prévost Fescennin;
Faictes tant que vous le trouvez,
Et sus ly sy bien vous prouvez
Que lez autres aient fréeur.

FESCENNIN.

N'en doubtez, sire emperéeur,
J'en saray bien venir à chief.
Je le metray à grant meschief
Et l'eust juré son Dieu Jhésus.
Or tost, tost, sergens, levez sus;
Menjumatin, Humebrouet,
Hapelopin, Masquebignet,
Adoubez-vous; alons cerchier,
Se trouverons cel adverssier;
Sy ly ferons rongnier la teste.

LES SERGENS.

Sire, alons, car il fait tempeste.

Cy voisent à Paris.

LE PREMIER BOURGOIS DE PARIS.

Seigneurs, on m'a dit çà dérrière
Que Domicien l'emperière
Envoye .I. commissaire en France.

LE SECOND.

Or ly alons compter la dance
Que ce gréjois à Paris maine.

Je croy qu'il l'envoira en Seine
Mez qu'il sache sés kirieles.

LE TIERS.

Alons, ce sont bonnes nouveles.

Cy voisent à l'encontre.

LES BOURGOIS.

Chier sire, bien soiez venus.

FESCENNIN.

Dites-moy, qu'est or devenus
.I. fauls viellart estrait de Grèce,
Qui est cy venus à Lutèce
Pour envenimer le païs?

LE PREMIER.

Sire, il presche .I. Dieu à Paris
Qui fait tous les monts et les vauls.
Il va à cheval sans chevauls,
Il fait, il défait tout ensemble,
Il vit, il muert, il sue, il tremble,
Il pleure, il rit, il vueille et dort,
Il est jeune et viex, foible et fort,
Il fait d'un coq unc poulete,
Il jeue des ars de Toulete
Ou je ne sçay que ce puet estre.

LE SECOND.

Sire, oiez que fait ce fol prestre!
Il prent de l'yaue en une escuele
Et gete aus gens sus la cervele,
Et dit que par tant sont sauvez.

LE TIERS.

Trop pis fait ce lierre mauvez :
Nos Diex, ce dit, ne valent riens,
Mez de son Dieu viennent tous biens;
Son Dieu tout gouverne et tout fist.

FESCENNIN.

Alons à Paris; il souffist.

Lors voisent à Paris, et Fescennin soit ou plus hault ciége.

FESCENNIN, en séant.

Humebrouet, Menjumatin,
Masquebignet, Hapelopin,
Querez-nous ce popélican!

HUMEBROUET.

S'il voloit comme .I. pélican
Sy heurtera-il à nos talons.

FESCENNIN.

Alez tost.

LES SERGENS.

Sire, nous alons.

Lors voisent querre S. Denis.

HUMEBROUET.

Or ça, viellart de pute afaire,
Vien jargoullier aû commissaire.
Tu yras jà à pierre late.

S. DENIS.

Jhésucrist qui fut à Pilate
Mené pour nous, seigneurs, vous sauve!

MENJUMATIN.

Tez dis ne prison une mauve;
Va sermonner où tu vourras.

MASQUEBIGNET, en tenant S. Denis.

Viellart sanglant, tu y mourras,
Par Mahon, puisque je te tien.

HAPELOPIN.

Avant, prenon chascun le sien.

Lors les mainent au prévost.

HUMEBROUET.

Sire prévost, vez-en cy trois.

FESCENNIN, à S. Denis.

Es-tu le fol viellart gréjois
Qu'on appele Denis Machaire,
Qui à nostre loy es contraire,
Qui nos Diex ne prises .II. ables (1)?

S. DENIS.

Vos Diex ne sont pas Diex, mez diables
Qui en vos ydoles se boutent,
Que lez folz concivent et doubtent;
Mais lez bons, lez sages n'ont cure
D'onneur porter à tel ordure.
Denis ay non, de Grèce né,
Fol quant au monde, en Dieu sené,
Viex d'aage et jeune par vertu.

FESCENNIN.

Denis, quel Dieu aoures-tu?

S. DENIS.

Père et Filz et Saint-Espérit,
Qui homme ama tant et chérit
Qu'il le créa à son ymage
Bel et bon, sain et fort et sage;

(1) Aujourd'hui *ablette*, sorte de petit poisson.

Qui jamez n'eust eu pestilence
S'il eust tenu obédience;
Mais il enfraint, sy fist péchié
Par quoy il fust lors obligé
A mort et à dampnacion
Jusques à l'incarnacion
De nostre Sauveur Jhésucrist,
Qui hors de ce péril le mist
Parce que mort souffrit en crois.

TOUS TROIS ENSEMBLE, S. DENIS, S. RUSTIQUE, S. ÉLEUTHÈRE.

Prévost, nous aourons tous trois
.I. seul Dieu en triple personne.

FESCENNIN.

Je ne vueil point qu'on me jargonne
De telz fatras; ilz sont quassez :
J'en ay oy à Romme assez.
Tu, fol viellart, fauls garnement
Qui envenimes et enlaces
Les simples gens par tes falaces,
Dy-moy, et garde que diras,
S'à l'emperière obéiras?
Respon de plain et orendroit.

LARCIE, fame Lisbie.

Ha! monseigneur, vostre aide en droit!
Ce larron a sy desvoié
Mon baron, qu'il a renoié
Nostre Dieu souverain, Mercure.
De la loy ne de moy n'a cure,
Sire, car y vueilliez veillier.

FESCENNIN.

Je n'ay talent de sommeillier.
Or tost alez son mary querre.

LES SERGENS.

Sire, nous y alons bonne erre.

Cy voisent à Lisbie.

HUMEBROUET.

Je mez la main à vous, Lisbie.

LISBIE.

Jhésus qui fu né de Marie,
Amis, vous vueille convertir !

MENJUMATIN.

Nous voulez-vous jà pervertir,
Fauls usuriez? Vous y mourrez.

LISBIE.

Seigneurs, alons où vous vourrez.

Cy le meinent au Prévost.

LE PRÉVOST.

Or çà, Lisbie, en male estraine
Avez-vous renoié nos Dieux ?

LISBIE.

Menez-les, sire, à Tombeleine :
Ilz ne voient goute des yeulz.

FESCENNIN.

Il dit blafardes et injures
De nos Dieues et Mercures.
Coupez-ly en présent la teste.

HUMEBROUET.

Ne plus ne mains qu'à une beste

Ly feray voler la cervele.

En ly copant le col.

Tien, apostat, ceste merele!

FESCENNIN.

Avant, prenez-moy ce glouton;
Ne l'espargniez plus qu'un mouton.
Rompez le cuir et la ventraille :
De toutes pars le sanc ly saille!
Faites-les tous trois despoullier.

MENJUMATIN.

Vous les voirrez bientost soullier
De sanc; sus, despoulliez vos robes.

MASQUEBIGNET.

Il nous ont servy d'ambelobes:
C'est raison qu'ilz soient paiez.

S. DENIS.

Biaus seigneurs, ne vous esmaiez;
Volentiers nous despoulleron.

HAPELOPIN, aus autres.

Et vous, quoy?

S. RUSTIQUE ET S. ÉLEUTHÈRE.

Et nous sy feron.

S. DENIS die en soy despollant.

Doulz Jhésus qui vous despoullastes
Pour nous, et nu vous exposastes
A estre batu durement,
Soiez à cest commancement
Et nous donnez ferme constance!

FESCENNIN.

Humebrouet, meine à la dance

Le maistre des tirelopins.

HUMEBROUET.

Je ly donneray .II. lopins
Qui ly feront le cul baler.

Cy le bate en disant :

Denis, pourras-tu avaler
Ces .II. morceles sans moustarde?

FESCENNIN.

Menjumatin que mau feu t'arde,
Que fait là ta corde à fouer?

MENJUMATIN.

Sire, el veult filer au trouet
Sus les costez à cest apostre.

En le férant.

Tien, Denis, dy ta patrenostre!

FESCENNIN.

Que faites-vous? férez à tasche.

HUMEBROUET, MENJUMATIN, en le batant de courroies sanglantes.

Or tien doncques, bons hons; masche.

FESCENNIN.

Frapez fort; je ne l'os point plaindre.

HUMEBROUET, MENJUMATIN.

Il soit pendu qui se scet faindre.

S. DENIS.

Doulz Jhésucrist, je vous rens grâces,
De cen qui vous plaist que les traces
De vostre sainte passion
Ont en mon corps impression.

Cy die au peuple :

Bonnes gens, ne vous tristoiez
Se tourmenter vous me voiez;
Car par la paine temporele
Vient la joye perpétuele.
Prenez bon cuer et hardiece,
Souffrez tous maulz à grant léece.

FESCENNIN.

Hapelopin, Masquebignet,
Que faites-vous en ce quignet?
Batez-moy ces deux pautonniers
Qui sont de ces maulx parsonniers.
Faictes-les-nous .I. pou triper.

MASQUEBIGNET, HAPELOPIN.

Bientost les verrez défriper.

Lors lez batent en disant :

MASQUEBIGNET.

Que dites-vous de nos courgiez?
Sont-il de bonne main forgiez?

FESCENNIN.

Batez bien ces .II. grans liépars.

HAPELOPIN.

Le sanc en sault de toutes pars.
Regardez s'ilz sont tains en rouge.

FESCENNIN.

Il n'y a celuy qui se bouge:
Je voy bien que vos horions
Ne prisent-ilz .III. porions.
Or suz, liez-moy ces païsans,
De cheines de fer bien pesans

Et les jetez à terre dure
En chartre puant et oscure.
En dementières pensserons
De quel mort mourir lez ferons.
Délivrez-vous.

LES SERGENS.

Sire, c'est fait.

HUMEBROUET.

Çà, Denis, vous soiez deffait
Et moy, se je bien ne vous ferre.

Lors le ferre.

MENJUMATIN.

Mez moy, se sy bien ne le serre
Qu'il ne se pourra desserrer.

MASQUEBIGNET.

Je vueil dan Rustique ferrer.

A son conpaignon.

Pensse, toy, de frère Eleuthère.

HAPELOPIN.

Sy vueil-je faire, mon compère.
Bientost l'orras braire et crier.

Cy les serrent.

S. DENIS.

Seigneurs, le corps povez lier
Puisqu'à Dieu plaist, mez l'âme non.
Les liens que nous soustenon
Ou corps en liée pacience
Remetent l'estat d'innosence,
En l'âme, et de mal la deslient,

Et à Dieu par amor la lient.
Pour ce sommes joieus et liez
Quant vous nous liez mains ou piez;
Car par vos durs liens de fer
Des fors et durs liens d'enfer
Est nostre espérit deslié,
Par celuy qui pour nous lié
Fut de durs liens à l'estache.

HUMEBROUET.

Passe avant, passe, vielle vasche.

En monstrant la chartre.

Va rimachier en celle escole.

MENJUMATIN.

Jaullier, euvre tost ta jaole:
Sy y met ses .III. baderaus.

LE JAULIER.

.III. badereaux, mez maquereaus;
Que sont leur robes devenues?

MASQUEBIGNET.

Ilz les ont fait voler aus nues.
Que dyables en as-tu à faire?

LE JAULIER.

A faire! s'il eussent que daire,
Je leur féisse le bien veignant.

HAPELOPIN.

Va se tu veulz tes dens greignant,
Car d'eulz n'aras-tu autre chose.

S. DENIS.

Doulz Jhésucrist, en qui repose

Vraye ondeur et vraye lumière,
Pour vous entron en bonne chière,
En chartre plaine d'obscurté,
De punésie et de durté;
En tel durté, en tel rigueur
Nous donnez et force et vigueur,
Et soiez par grâce avec nous.

LE JAULIER.

N'aray-je autre chose de vous?
Alez, de par le dyable, alez!

En les metant en la prison.

Or balez là dedens, balez.

FESCENNIN.

Jaullier, que font tes prisonniers?

LE JAULLIER.

Sire, ce sont larrons monniers
Qui n'ont riens du monde vestu.

FESCENNIN.

Respons-moy, que font-ilz? ces-tu?

LE JAULLIER.

Se je sçay le dyable le sache.

FESCENNIN.

Va-t-en à eulz et hors les sache.
Sergens, sus! ilz sont trop en mue.
Illecques, enmy celle rue,
En ces tourmens lez estendez.

En monstrant les tourmens.

De pié en chief lez m'étendez
Comme en fait drap à la poulie;

Puis leur donnez, non pas boulie,
Mez de bons bastons de nefflier :
Ronpez tout jusques aus os froissier,
Sans estre bougiez ne ostez
Jusqu'à tant que par lez costez
Lez boiaus hors du corps leur saillent.

HUMEBROUET.

Sire, se les bras ne nous faillent
Il n'y remaindra cuir entier.

MENJUMATIN.

Je vueil estre leur charpentier.
Avant, jaullier, mez-lez-nous hors.

LE JAULLIER.

De male-mort soient-ilz mors !
Mors deussent-ilz estre pieçà.
Or çà, de par le dyable, çà,
Yssiez hors, le prévost le veult.

S. DENIS, en yssant hors.

Mez Diex qui les siens garder seult
Et à son plaisir d'eulz ordeine.

MASQUEBIGNET.

Passe, passe, souffle en miteine,
Vien chevauchier ceste buchete

En monstrant le chevau fust.

HAPELOPIN.

Nous les metrons à la selete,
Car ilz ne tiennent pas leur ordre.

S. DENIS.

Sans regiber ne sans remordre

Soufferrons quenque vous vourrez.

LES SERGENS.

Couchiez-vous donc, car vous mourrez.

Cy les defferrent et lez metent suz .III. chevaus de fust ou suz .III. fourmes qui aient lez piez devant lez plus haus, et soient leurs mains liées aus piez dez fourmes, lez piez tirez aval, couchiez et estenduz dessus et adens.

FESCENNIN.

Or avant, ilz sont bien tendus;
Je pry Mahon qu'il soit pendus,
Qui de bien férir se faindra.

HUMEBROUET.

Le prévost de nous se plaindra,
Denis, se vous n'avez du nostre.
Tenez, Denis, cecy est vostre.
Esgar, come il bale du cul.

En batant d'un baston.

MENJUMATIN.

Denys sy jeue à bonde cul:
Pour ce vueil-je qu'il ait du mien.
Tent t'escuele, cest os est tien.

En férant.

Port-en la moitié à ta fame.

MASQUEBIGNET.

Rustique recorde sa gamme :
Il veult estre abbé détornu.
Sy ly vueil ce baston cornu
Près de ly metre en lieu de croce;
Or tien, frère, tien, va, sy croce.

En frapant.

Renouarde, il est en pasmoisons.

HAPELOPIN.

Frère Eleuthère a trenchoisons
Et j'ay oignement de Bretaigne
Qui garist de roigne et de taigne.
Tien, tu seras gary en l'eure.

En férant.

S. DENIS.

Je vous regracie et honneure,
Doulz Jhésucrist, de ce tourment :
Batre fault-il le bon fourment
Afin que hors de l'espy saille,
Pour le metre en guernier sans paille.
Aussy fault au corps painne dure
Pour faire saillir l'âme pure
En la joye de Paradis.

HUMEBROUET.

Denis crie le vin à .x. :
Beauls seigneurs, alons-en taster :

FESCENNIN.

Vous ne faictes là que baster.
Frapez fort, ilz ne font que rire.

LES SERGENS.

Il soit pendu qui se faint, sire.

FESCENNIN.

Ce n'est nient, ostez d'ilecques.
Prenez .I. lit de feu avecques
Charbons ardans et enflambez ;
Sy rosticiez sez engambez

Comme les costez d'un toriau.

HUMEBROUET.

Foy que je doy torche moireau,
Vous le verrez tantost fumer.

MENJUMATIN.

Par Mahon, je vueil alumer
Bon feu de charbon, cler, ardant.

MASQUEBIGNET.

Et ces .II. l'iront regardant.
Avant metons-lez hors de cy.

Cy les ostent.

HAPELOPIN.

Levez sus, vous avez vecy.

HUMEBROUET, en monstrant le greil.

Çà, Denis, monte suz ce lit.

S. DENIS.

Doulz Diex, en qui est tout délit,
Tout bien, tout sen, toute valeur,
Qui m'as fait vaincre la chaleur
De l'ardant feu de convoitise,
L'ardeur de ce feu amenuise
Par ta doulce bénigne grâce
Sy que nul mal il ne me face.

Lors se couche suz .I. estal fait comme .I. greil.

FESCENNIN.

Faites bon feu sous ce viellart.

LES SERGENS, en soufflant.

Sy bon feu que sa piau viele art.

FESCENNIN.

Il me semble qu'il n'en tient conte.

.II. SERGENS.

Par Mahon, il scet trop de honte.

FESCENNIN.

Son corps art et sy ne muert mie.

LEZ .II. AUTRES SERGENS.

Car il est tout plain de dyablie.

FESCENNIN.

Mez droit dyable, ou .I. de sez pages.
Or, avant au bestes sauvages
Qui ne mengèrent de sepmaine
Le me jetez en lieu d'aveine;
De là ne pourra-il eschaper.

HUMEBROUET.

Sy le puent aus dens haper :
Il ne lira jamais liçon.

MENJUMATIN.

Suz, Denis, suz! ton péliçon
Sera assez tost deschiré.

MASQUEBIGNET, en férant.

Passe avant, passe, mal miré.
Çà, bestes, tenez, le prévost
Sy vous envoie de son rost.

S. DENIS.

Sire Diex, en qui nous croions,
Qui en la fosse dez lions
Sauvas Daniel le prophète,
Cez bestes-cy, comme une beste,
Me veullent tout vif devourer.

Pour vostre loy, sire, honnourer
Ceste fois encore m'aidiez.

FESCENNIN.

Que faites-vous là? vous plaidiez?

HAPELOPIN.

C'est ce fol qui chante et déchante,
Qui cez bestes sy fort enchante
Qu'il n'ont cure de sa charoigne.

FESCENNIN.

Vecy bien sanglante besoigne :
Comment a-il sy fort enchantées
Ces bestes toutes affamées?
Mahon ly doint male meschance!
Il euvre d'ars de nigromance;
Mais, par mon chief, rien n'y vauront,
Ou sens et povoir me fauront :
Jetez-le en .I. four bien chault;
Et s'il sue, ne vous en chault,
Gardez suz l'ueil qui ne refroide.

HUMEBROUET.

S'il avoit toute l'yaue froide
Qui passe au pont de Charenton,
Sy n'a-il gorgeron ne menton
Qui jamais boive yaue ne vin.

MENJUMATIN.

Passe avant, passe, dan devin;
Va enchanter celle fournaise.

S. DENIS.

Doulz Diex, qui en joye et en aise,
Les enfans qu'en nomme Ananie

Et Misaël et Azarie,
Gardastes en fresche couleur,
En la fournaise, et sans douleur,
Vueilliez que point l'ardeur ne sente
De ce four chault qui représente
L'orreur d'enfer aucunement,
Où ly mauvaiz horriblement
Sont enclos en ardant pueur,
En puante ardeur sans lueur.
Sire Diex, soiez de moy garde!

Lors entre ou four en soy seignant.

MASQUEBIGNET.

Denis, garde que ton cul n'arde.

Puis die en estoupant le four.

Es-tu là, Denis? or t'y tien.

HAPELOPIN.

Lesse-le, lesse, il est trop bien.

FESCENNIN.

Que fait Denis?

HUMEBROUET.

Sire, il estuve.
Faites aporter une cuve,
Sy le ferons un pou baignier.

FESCENNIN.

Nous le ferons avant saignier.
Regardez qu'il fait là dedens.

MENJUMATIN.

Chier sire, on me traie les dens
S'il n'est en ce four embely.

FESCENNIN.

Ha, Jupiter! qu'est-ce de ly?
Que puet-ce estre? ho! je m'avise :
Il convient qu'il muire en la guise
Que son Dieu mourut, ce sachiez.
Pour ce hors d'ilec le sachiez
Et en crois le crucefiez,
Et fort et ferme le liez,
Autrement n'en vanrons à chief.

LES SERGENS.

Il le sera de pié en chief.

MASQUEBIGNET.

Is hors, is hors, sanglant vilain!
Ton cuir sera mis en pelain
Pour mielx jouer de l'entreipeite.

S. DENIS.

La volenté de Dieu soit faite.

FESCENNIN.

Crucefiez-moy ce liépart.

HAPELOPIN.

Or y ait le grand dyable part
Ne mourra meshuit dan Denis.

HUMEBROUET.

Par Jupiter, c'est .I. fénis;
Quant il est tué il revit.

MENJUMATIN.

Or ly cóupons doncques le v**:
Sy ne pourra jamais revivre.

MASQUEBIGNET.

Je vous prie qu'en s'en délivre,

J'ay tel fain aus dens que j'enrage.

HAPELOPIN.

Or çà, pendons cel ours sauvage;
De trez mal en soit-il renté!

LES AUTRES.

Amen, et tout son parenté!

Cy le crucefient, et quant il le sera sy die Humebrouet :

Que vous semble de cet apostre?

MENJUMATIN.

Il recorde sa patrenostre
Pour célébrer la messe au cous.

MASQUEBIGNET, en férant

G'y offerré plain poing de cou[illegible];
Sy seray de la confrarie.

S. DENIS.

Doulz Jhésucrist qui en Marie
Preinstes corps humain sans péchié;
Qui à la crois fut atachié,
Par quoy d'enfer nous rachetastes
Et grâce et gloire nous donnastes,
Donc la crois devons chier tenir,
Pour la crois tous maulz soustenir;
Car, qui pour la crois sueffre peine
Ès cielx ara léece plaine.
En crois suis mis, et pour la crois,
Sy vous pry qu'encor ceste foys
Ne me vueilliez, sire, faillir.

HAPELOPIN.

Fuiez, fuiez, il veult saillir!

FESCENNIN.

Cel entrejeteur nous fait pestre.
Par mez Diex! il est meillieur maistre
Que ne fut son crucefetart :
Dyables ly ont aprins cest art.
Avant, ostez-le de la crois
Et le me remetez tous trois
En chartre obcure, léde et orde.

HUMEBROUET, en le despendant.

Or çà, vieillart de male corde,
Puissiez-vous huy estre estranglé!
Esgar comme il est enjanglé :
Tous jours parle de son croysy.

MENJUMATIN.

Car il seroit tantost moysy
S'il ne l'esvantoit bien souvent.

MASQUEBIGNET.

Çà, Denis, vien à ton couvent
Qui t'atent pour avoir pitence.

HAPELOPIN.

Frapent soy dez poing en la pance :
Leur abbé a tout despendu.

S. DENIS, en descendant.

Doulz Jhésus qui fus despendu
De la crois et mis ou sépulcre,
Sire, qui es plus doulz que sucre,
Ton saint nom soit glorefié.

LES SERGENS.

Oiez, il nous a deffié ;
Prévost, donnez-nous sauve-garde.

FESCENNIN.

Metez l'en sauf qu'il ne vous arde.

Quant il sera despendu sy le meinent en prison.

HUMEBROUET.

Passez avant en pute estraine ;
Alez dancier à la poleine
En celle orde prison puante.

S. DENIS.

Diex est lumière enluminante
Qui thénèbres mue en lueur,
En doulce ondeur, orde pueur,
Pleurs en ris, labeur en repos.

MENJUMATIN.

Tien cy, jaullier, met en dépos
Dan Denis et ses compaignons.

LE JAULLIER.

En vous pende par lez chaignons ;
Les ramenez-vous en prison ?

MASQUEBIGNET.

Ilz seront léens en garnison;
Fay bonne chière et ne t'en chaille.

LE JAULLIER.

J'eusse plus chier plain sac de paille,
Foy que doy Cerberon mon Dieu.

HAPELOPIN.

Escoute, mez-lez en tel lieu
Qu'ilz te paient ou tite ou mite (1).

LE JAULLIER.

Ainçois les metray en soubite.

(1) Monnaies de Flandre.

En lez metant en prison.

Par mon chief, or çà entrez cy.
Dyables y ait part; il ont jà vecy.
Leur venue me doit bien plaire.

HAPELOPIN.

Pren à bon gré, c'est ton salaire.

En la chartre soient vestemens pour prestre, pour dyacre et soudiacre, autel et calice et du pain; et Larcie soit bien près.

S. DENIS, en la chartre.

Vous savez bien, mez trez chiers frères,
Comment ès maulz et ès misères
Qu'avons souffertes pour vérité
Dieu par sa grant bénignité
Nous a gardez et soupportez,
Et soustenuz et confortez.
Or est temps que ce monde lesse;
Sy vueil célébrer une messe
Pour Dieu de ses biens mercier,
Pour vous et moy communier;
Moult plus saintement en serons.

RUSTIQUE ET ELEUTHÈRE.

Commenciez, nous vous aiderons.

Cy se revestent.

JHÉSUS.

Alons véoir nostre amy Denis
Qui assez tost sera fenis.
Il est mon chevalier loyal;
Sy ly vueil faire honneur royal.
De ma main l'acommicheray;

Comme apostre l'essauceray :
De ce monde l'estuet partir
Noble docteur et vray martir,
Pour ce honneur et roial couronne
En ciel et en terre ly donne
Et félicité pardurable.

S. MICHIEL.

Diex tout puissans et véritable,
Il est digne de tout honneur,
Car vassaument, sanz déshonneur
Vous a honnouré et servy.

S. GABRIEL.

Sire Diex, il a deservy
Repos, soulas, gloire et léesce;
Car mouls douleurs, honte et tristece
A pour vostre amour soustenues.

S. RAPHAEL.

Volentiers descendrons des nues,
Doulz Diex, et le visiteron,
Et solennement chanteron.

Lors voise Jhésus et ses anges en chantant : *Santorum meritis*, etc., et quant ilz seront venus, preigne Jhésus l'oiste sus l'autel et die :

JHÉSUS, en ly baillant l'oiste.

Denis, paix soit avecques toy !
Reçoif le propre corps de moy
Dont tu as fait le sacrement.
Persévère constantement,
Bientost verras la Trinité
Face à face en félicité,
Et tout quant que tu requerras

Legièrement enpetreras.

Lors s'en retournent sans plus dire.

S. DENIS, à genous.

Doulz Jhésucrist, vray Dieu bénigne,
Monstré m'as de grant amour signe
En ceste visitacion.
La noble récréacion
Que m'âme a, ne saroie-je dire :
Loenge, honneur et gloire, sire,
Soit à ton nom signe fine.

S. RUSTIQUE ET S. ELEUTHÈRE.

Amen! Diex, bien siemmes disne,
Quant vous a pleu qu'à veue clère
Avons veu sy noble mistère,
Vostre puissance soit benoiste.

LARCIE.

Ha lasse! or suis-je bien maloiste,
Et enragie et forsenée,
Et de male heure fu-je née,
Se celuy n'a de moy mercy
Qui s'a voulu démonstrer cy
A moy sy merveillieusement,
Qui l'ay lonc temps sy faussement
Eu en contempt et en despit;
Perdue fusse sans respit
S'il ne fust doulz et pacient;
Mais je voy bien à escient,
Qu'il ne veult pas que tantost muire
Le péchieur, ainçois il désire

De tous poins sa convercion
Pour ly donner salvacion.
Or vueille Dieu que je m'amende
Et que jamais plus ne l'offende.
En ly mes toute m'espérance,
M'amour ly donne et ma créance.
Il est mon Dieu et mon seigneur:
A ly soit et gloire et honneur.

FESCENNIN.

Amenez-moy cez garnemens :
Il est temps qu'ilz perdent la vie.

HUMEBROUET.

Sire, ilz tiennent leur parlemens;
Chascun d'eulz sy advocacie.

MENJUMATIN.

Mais ont levé une establie
Pour refaire leur vestemens.

MASQUEBIGNET.

Foy que doy bonne conpaignie
Ainçois euvrent d'enchantemens.

HAPELOPIN.

Avant, yssiez hors, truendaille,
Le commissaire vous demande.

S. DENIS ET SES COMPAIGNONS, en yssant.

Liez et joieus irons sans faille;
Ne demandons autre viande.

FESCENNIN.

Or çà, ne me faictes plus livre :
Eslisiez ou mourir ou vivre.
Aourez nos Diex, vivre pourrez,

Se non mauvaisement mourrez
Pis encore que vos meschans
Donc les charoignes sont èz chans,
Que vous avez sy pervertis
Qu'il n'ont peu estre convertis.
Alez lez véoir et vous mirez,
Et véiez se vous eslirez
Mourir avec eulz meschaument
Ou vivre avec nous puissaument.

S. DENIS.

Tirant, tous jours vivre eslisons;
Car ceulz tous jours vivre disons
Qui par mort ou paine passable
Acquièrent vie permanable,
Comme ont fait cez sains preudez hommes
Que tu, meschant, meschans sornommes;
Maiz ceulz disons tous jours mourir
Qui tous jours sans mort encourir
Paine de mort endureront,
Comment ceulz et celles feront
Qui aourent sez faulz ydoles;
Pour ce entre nous déicoles
Aourons celuy qui tout fist,
C'est nostre Sauveur Jhésucrist
Qui nous donnera sans fin vivre:
En ce disant ne suis pas yvre.

FESCENNIN.

Yvre par foy doncques es-tu,
Tout enragié et fol testu.

En parlant aus conpaignons S. Denis.

Et vous, dictes ce qu'il vous semble.

S. DENIS ET SEZ CONPAIGNONS.

De cuer, de bouche et d'euvre ensemble,
Nous troiz, la sainte Trinité
Confessons une déité.

FESCENNIN.

Ceste responsse est conclusive:
Sentence arez diffinitive.
Humebrouet, Menjumatin,
Masquebignet, Hapelopin,
Coupez-leur lez cols à congnies
Rebouchiez et maulz fourbies
Pour avoir plus engoisse et poine;
Mez à la coustume romaine
Les me batez premièrement
De vergez tous nulz durement,
Et nous et noz Diex en vengiez.

HUMEBROUET.

Sire, de mau soit mengiez
Qui s'en feindra. Amen, amen!

LES AUTRES.

Amen, amen, amen, en hen!

HUMEBROUET.

Vilain, despoulle ton chasuble
Qui ta grant renardie afuble;
Il te fault un pou espoullier.

S. DENIS, en soy despoullant.

Il me plaist bien à despoullier;
Car quant la char est pour Dieu nue

Lors est l'âme de Dieu vestue;
Lors est-elle cointe et parée.

MENJUMATIN.

Rustique, songez-tu porée?
Oste-moy tost tà dalmatique.

MASQUEBIGNET, à Éleuthère.

Et toy, despoulle ta tunique,
Nous vous jà [bien] troterons.

S. RUSTIQUE ET ÉLEUTHÈRE, en soy despoullant.

Volentiers nous despoullerons :
Diex est pour nous, tourmentez fort.

HAPELOPIN.

Denis ameine son effort;
Rengiez-vous, il se veult conbatre.

HUMEBROUET.

Au férir verrons et au batre
Lequel ara mengié le lart.

Lors die à S. Denis.

Dy-moy, tendis, faulx papelart,
Est ceste prune dure ou mole?

MENJUMATIN, à Rustique.

Vécy véez, dan chie en escole
Qui scet trop bien gens escorchier,
Je vueil son cul breneus torchier

En férant.

Avec se poisson de Bondis.

MASQUEBIGNET, à Éleuthère.

Cetuy n'a ne bons fais ne bons dis,
Je le voy trop bien à sa coefe :

Sa teste en sera trop plus cointe.

HAPELOPIN.

Denis, revez ta couste pointe,

A sez conpaignons.

Et vous aussy heraudies.
Il est temps que perdez lez vies.
Vous ferez tantost fin d'oison.

S. DENIS.

Lesse-moy fère une oraison,
Et puis fay ce que tu vourras.

LES SERGENS.

Or fay du pis que tu pourras.

Cy se revestent.

JHÉSUS.

Mez anges, en France volez.
Quant Denis sera décolez
Le corps conduisiez à Létrée;

(Létrée est .I. lieu à S. Denis, en France.)

Car je vueil qu'en celle contrée
Le peuple le voise honnourer.

.II. ANGES.

Nous alons, sans plus demourer.

Lors sans chanter voisent et atendent que S. Denis soit décolé.
Quant S. Denis sera revestu, sy die à genous.

Doulz Jhésucrist qui m'as fourmé,
Qui par grâce m'as refourmé
Qui estoie tout deformé,
Qui en ta loy m'as enformé,

Qui m'as tousjours réconforté,
Qui m'as en tous maulx suporté,
Qui m'as, par ta bénignité,
Donné don de grant dignité,
Qui m'as ton corps amenistré,
Et en ton livre enregistré;
Sire, quant de ce monde ystré
Reçois m'âme par ta bonté,
Qui par ta grâce a sourmonté
Péchié, par bonne volenté,
Avec mez frères que tanté
A l'anemy et tourmenté
Par sez menistres et par soy,
Pour toy, pour ton nom, pour ta loy,
Et garde et tien en ferme foy
Ceulz que tu as aquis par moy.
Honneur et gloire soit à toy!
Per secula seculorum.

HUMEBROUET, en levant la cogniée.

Or avant, maistre Aliborum;
Tendez le col, bessiez la teste.

MENJUMATIN.

Tien-te coy; vecy songe-feste
Que je vueil avant délivrer.

Lors coupe le col à S. Rustique.

MASQUEBIGNET, en coupant le col à S. Éleuthère.

Et je vueil cetuy enyvrer
Qui est sy jolis et sy baus.

HAPELOPIN, en monstrant S. Denis.

Et vecy le roy des ribaus

A quy il fault rouge couronne.

HUMEBROUET, en ly coupant le col.

Tien cy, Denis; je la te donne.

Lors S. Denis prengne sa teste entre sez mains, et lez anges le meinent un pou avant en chantant: *Gloria tibi Domine*, puis le mettent sous .I. couverteur et s'en revoisent.

LARCIE, fame Lisbie, aus sergens.

Mauvais tirans, mauvais paiens,
Pour quoy tuez les crestiens
Qui ont bonne loy vraie et saine?
Mais la vostre est mauvaise et vaine,
Fausse, desloyal et dampnable.

HUMEBROUET.

Est-ce bien euvre de dyable?
Dame, sanglante makerele,
Par vostre sanglante querele
Fut vostre mary décolé.
Or vous ont dyables flajolé
Et tant fait la tournebouele,
Que vous preschiez la loy nouvele
D'un crucefix, d'un advolé:
Je soye occis ou affolé
Se je ne t'espan la cervele!

Lors ly coupe le col en disant:

Tien, avale ceste cynele!
Ainssy feis-tu faire à Lisbie;

MENJUMATIN.

Regardez, quel enchanterie!
Denis s'en fuit parmy ces champs,

Et ot-en et chans et deschans
Avecques ly sans âme véoir.

MASQUEBIGNET, comme esbahi.

Il me fault ou fuir ou séoir;
Car lez chans et lez braieries
Que j'ay environ ly oïes
M'espoventent et desconfortent.

HAPELOPIN.

Fuions-nous-en, dyables l'emportent
Tout droit à la foire au lendit.

MASQUEBIGNET.

Alons-nous-en, c'est trop bien dit.

Lors s'en fuient à Fescennin et dient :

Sire, vous estes hors de paine.

FESCENNIN.

Alez, sy les jetez en Saine,
Afin que sez folz crestiens,
Ces apostates, cez rufiens
Qui nos Diex vont contrariant,
Ne lez voisent saintefiant :
Gardez que plus parler n'en oye.

LES SERGENS.

Ilz buront, jà quérez qui poie.

Lors voisent et passent par devant Catulle, une bourgoyse.

CATULLE, bourgoyse.

Seigneurs, où alez sy grant erre?

HUMEBROUET.

Dame, nous alons cez folz querre
Qui sont décolez à Montmartre.

CATULLE.

Or venez, mengiez de une tarte
Que je viens trestout droit de cuire.

LES SERGENS.

Dame, Mahommet le vous mire!

CATULLE.

Or çà, séez-vous, vez cy bon pain,
Vin de Beaune et de Saint-Poursain,
Et sy arez la tarte entière.
Mengiez et faites bonne chière.
Je voiz pensser de la mesgnie.

LEZ SERGENS, en soy asseant à la table.

Dame, alez; Mahon vous conduie!

Lors voise à sez varlez et ilz se assiéent à mengier.

HUMEBROUET.

Çà, donne-moy de ce mouton.

MENJUMATIN.

Mouton? c'est tarte; tien, glouton,
Boute en ta pance; mal feu l'arde!

HUMEBROUET, en mengent.

Il me fausist de la moustarde.

MENJUMATIN.

Moustarde à tarte; tu es yvre?
Tu pensses trop bien de ton vivre,
Je vueil pensser aussy du mien.

MASQUEBIGNET.

Foy que je doy Hustin mon chien,
Vous monstrez bien qu'el n'est pas arse.
Bailliez-moy ça et croste et farce :

Je vueil .I. pou fourrer ma pance.

HAPELOPIN.

A quel pié déa va celle dance?
Seroy-je mis en oubliete?

HUMEBROUET.

Mahommet en mal an te mete!
Fault-il qu'en te quiere nourice?

HAPELOPIN.

Mais es-tu bien et glout et nice
Qui menjus tarte sans m'entendre?

MENJUMATIN.

Escoute, el est choiste en la cendre :
N'en pren point se je ne t'en prie.

HAPELOPIN.

Est-el de fourmage de Brie?

En prenant.

Monstre, j'aroy tantost visé.

MASQUEBIGNET.

Esgardez, il c'est ravisé.

HAPELOPIN.

Que deable est-ce cy? c'est tout sel.
Je suis mort au premier morsel
Se je ne bois, c'est ma coustume.

HUMEBROUET, en ly baillant plain godet de vin.

Tu buras .I. estront; tien, hume.

HAPELOPIN.

Je humeray le mielx du monde.
Vecy vez comment à Vau-profonde
Lez nonnains boivent en couvent.

Cy boive.

HUMEBROUET.

Je croy que tu y vas souvent;
Tu as trop bien retenu l'ordre.

MENJUMATIN.

Tu sces trop bien humer et mordre.
Met çà se godet, sy beray.

HAPELOPIN.

Or tien, tent et je verseray.

Lors mete du vin au godet.

MENJUMATIN.

Je vueil tremper ma conscience.

Cy boive.

MASQUEBIGNET.

Tu es maistre en celle science.
Je croy que tu viens de Rouen.

MENJUMATIN, en ly donnant à boire.

Vendenges sunt belles ouen :
Tent et boy d'autant et d'autel.

MESQUEBIGNET.

Preste-moy .i. buletel
Pour le couler par my ma gorge.

MENJUMATIN.

N'as-tu pas veu comment je forge?
Fay aussy, tu ne pues faillir.

MASQUEBIGNET.

En l'eure le verras saillir
Par mau pertuis en l'orde granche.

Boive.

MENJUMATIN.

L'as-tu bouté dedens ta manche?

Que dyables est-il devenu?
Tu n'as mestier de sel menu
Pour aguisier ton appétit;
Je vueil boire ou grant ou petit.
A-il riens, dy? Monstre-moy celle pinte.

En tendant le godet.

MESQUEBIGNET.

Tu entreras en fièvre quinte
Se tu bois, ou seras éthique.

MENJUMATIN.

Esgar, me lis-tu de phisique?
Met cy, met, tu me veulz tromper.

MASQUEBIGNET.

Oncques mais je ne vy ton per;
Tien, sy boy male palesin.

En ly versant.

MENJUMATIN.

Je buray ce jus de roysin;
Tu buras se tu veulz ton offre.

Boive.

MASQUEBIGNET.

Tire, tire, met en ton coffre.

MENJUMATIN.

Voy cy bon vin sans mais remors:
Or sus alons noier ces mors;
Sy les mengeront lez goujons.

HUMEBROUET.

Trout, au gibet ne nous boujons.

Les loups en venront bien à chief.

MENJUMATIN.

J'auray la goute crampe ou chief
Se je ne dors trestout mon saoul.

MASQUEBIGNET.

Foy que je doy mon gris chat Raoul,
Et je vueil dormir à mon aise.

HAPELOPIN.

Attendre fault nostre bourgoise
Pour la mercier, c'est raison.

HUMEBROUET.

C'est bien dit; or nous reposon.

Cy se acoubtent sur la table comme se ilz dormissent.

CATULLE, à sez varlez.

Varlez, je vous pri chièrement
Que vous alez secrètement
Enterrer ces .II. bons corps sains
En ung de mes champs bien loingtains,
Et gardez que Dave ne vous voye.

LE PREMIER VARLET.

Dame, se Joves me doint joye
Nous le feron très-volentiers.

CATULLE.

Alez-moy doncques les sentiers
Et laissiez lez chemins royaulz.

LE SECOND VARLET.

Dame, voz sers bons et loyaulz
Sommes tousjours, vous le savez.
En .I. des champs que dit avez

Les vous logerons en bon lieu.

CATULLE.

Alez; à Mercure mon Dieu,
Se Dieu est, se non, je supplie

Cy voise à genous.

Au Dieu qui m'a donné la vie
Que se nos Diex ne sont pas Diex,
Et seul Dieu est le Dieu des ciex,
Pour que ces .III. bonnes personnes
Ont eu tranchiées leurs couronnes,
Par sa pitié, par sa puissance,
D'erreur et de fole créance
Il vueille m'âme délivrer,
Et embraser et enyvrer
De son amour et de sa grâce

Cy s'en retourne tantost aus sergens.

LES VARLÉS CATULLE.

Amen, Dame, et aussy nous face.

Cy portent S. Rustique et S. Éleuthère en brouette ou civière après S. Denis. Retournée, die Catulle aus sergens.

Comment da, mes bons chanpions?

HUMEBROUET.

Dame, nous vous attendions
Pour vous mercier de vos biens.

MENJUMATIN.

Ne nous espargniez, Dame, en riens;
Pour vous sommes appareilliez.

MASQUEBIGNET.

Jà ne serons sy traveilliez

Qu'à vous ne soions tost et tart.

HAPELOPIN.

Dame, le Dieu de Mont Fétart
Vous gart les reins et le talon!

Voysent où ilz voulront.

CATULLE.

Et il vous meint au grant galon.

LE PREMIER VARLET.

Fouons cy, sy lez enterron,
Et mettons sur eulz .I. perron
Afin que on sache là où ilz sont.

LE SECOND VARLET.

Tu diz bien ; fouons en perfont.

Cy facent semblant de fouir et les cuevrent d'un drap.

LE PREMIER VARLET.

Compains, alon-m'en; il sont bien.
Il ne sera ne lou ne chien,
Qui mal leur face de sepmainne.

LE SECOND VARLET.

Trop suy esbahy de la painne,
Des maulz, des douleurs et des pertes
Qu'en corps et en biens ont souffertes
A cuer joyeux et esveillé.

LE PREMIER.

Encor suy-je plus merveillé
De ce bon preudomme Denys,
Que quant il fu mort et fénis
Il prist entre ses mains sa teste
Et l'apporta cy à grant feste

Que les engelz du ciel faisoient,
Qui le preudomme conduisoient,
Qui à grant lumière et doulz chans
L'admenèrent ycy aus champs,
Pourquoy je cuide qu'il soit saint.

LE SECOND VARLET.

De bouche et de cuer vray, non faint,
Doit estre loez celly sire,
Qui après tourment et martire,
Après angoisse et desconfort,
Donne repos, joye et confort.
A luy me rens, en luy je croy,
Vivre et mourir vueil en sa foy.
Il est temps de nous retourner.

LE PREMIER VARLET.

Alon-m'en sans plus séjourner.

Cy voisent à Catulle.

LE SECOND VARLET.

Vostre vouloir, dame, avons fait.

CATULLE.

Paix! il souffist; c'est ung bon fait :
Loez en soit Dieu et sa mère!

Cy se assient ou il s'envoysent.

S. SENCTIN.

Vous savez, Anthonin, cher frère,
Que Saint Denis, nostre cher père,
Nous encharja, vivant, qu'escripre
La manière de son martire
Diligemment nous voulsissions,

Et au pape le portissions.
Diligemment l'avons descript :
Portons au pape nostre escript
Et nous mettons tost au chemin.

ANTHONIN.

Vous dictes bien, frère Senctin.
Alons-en, de par nostre sire,
Qui par tout nous vueille conduire.

Cy voisent un pou avant.

S. SENCTIN, **à un hostellier.**

Seigny, Diou vous dont bona vite.

L'OSTELLIER.

Bien syas vingut, fraire hermite.

S. SENCTIN.

Seigny, vouras nous hébergier?

L'OSTELLIER.

Fraire, pour l'amour dan denier,
Par mon cap, vous herbergueray,
Et sy vous admenistreray
Tout aquo que volz commendar.

S. SENCTIN.

Chambre vous voulons demandar
Pour nostre recréacion.

L'OSTELLIER.

Cy aurés habitacion.

En monstrant lit et table.

Le lit et prest, la table et mise ;
Pain et vin aurez à devise,
Char et poisson, œufs et fourmage,

Tripes, flaounez, fruis, gras potaige;
N'ayez soing que de bien pagar.

S. SENCTIN.

Ne vous en faut point esmaiar:
Nous avons bonne bourse aussy.

En prenant sa main.

Bon hoste, bon touchar, amy.

L'OSTELLIER, en li frapant sur l'espaule.

Fraire, je vous tendray tout aise.

S. ANTHONIN, en se couchant sur le lit.

Hélas! je suys trop en malaise.
Je n'en puis plus, Senctin, biau fraire.

S. SENCTIN.

Frère Anthonin, Dieu qui est père
De toute consolacion,
De ceste tribulacion
Vous doint confort et alléjance!

S. ANTHONIN.

Amen; mais, pour Dieu, l'ordenance
De saint Denys adcomplissiez.
Se Dieu vuelt que viegne sur piez
Je vous suivray quant je pourray.
Se je ne puis, cy demourray;
Céans orrez de moy parler.

S. SENCTIN.

Je m'en vueil donc, beau frère, aler,
Puis qu'il vous plaist, tout droit à Romme.

Cy die à l'ostellier:

Seigny, vous me semblés preudomme:

Mon frère et en grief maladie,
Laissier me le faut; sy vous prie
Que li vueilliez baillier et faire
Ce qui lui sera nécessaire :
Voy cy du linge en ce paquet.

En ly monstrant.

D'or et d'argent en un saquet
Qui est cy dedens a grant masse.
Se Diex ordeine qu'il trespasse,
Si l'enterrez en révérance,
Et s'il vient en convalescence,
Premier, loyaument vous paiez
Et le demourant luy bailliez
Entièrement et loyalment.

L'OSTELLIER.

Par queste arme! diligemment
Feray faire ce que digas.

S. SENCTIN.

Ferés, Seigny?

L'OSTELLIER.

Hot n'en doubtas.

S. SENCTIN.

A Dieu soyez!

L'OSTELLIER.

Adiou syas!

Cy voise un pou avant S. Senctin, et puis se assiée à terre, et l'ostellier euvre le paquet et preigne un saichet plain de caillouz et le monstre aus gens en disant :

Ventre beu, ont tirelopins
De florinaz tant grans lopins!

Par questa gorge! aquel hardel
Ne verra jamais son fardel,
Et face du puis qu'il poura,
En aquel quignet demourra.

Cy le mette à part et puis die au malade :

Fraire, digas, comment le faiz?

S. ANTHONIN, les mains jointes.

Tous mes péchiez, tous mes meffaiz
Me vueilliez, vray Dieu, pardonner,
Vostre grâce et gloire donner,
Par les prières précieuses
Et les mérites glorieuses
De saint Denys vostre martir!
De ce monde me faut partir;
En voz mains m'âme recommande.

Cy croise les mains et face le mort.

L'OSTELLIER.

Or ay-je ce que je demande :
Linge et argent et robe aray

En le despoillant d'un de ces vestemens, die :

Ne jà ce corps n'enterreray;
Mais le plain vol senz prendre corde
Le trèneray en la fosse orde
Où descent le fiens et l'ordure
Du bestail de ma noureture.

Cy le trayne en une fossette près d'ilec, en dysant :

Or çà, voise se haterel,

En la fosse de marderel.

En le jectant en la dicte fosse en laquelle S. Anthonin si toille son visaige de boe. Cy li mette un huys desseus, puis die :

Fraire, dors-toy en celle bourbe,
Tu n'as âme qui te destourbe :
Quant dormy auras, sy t'esveille.

JHÉSUS.

Michiel, va sus, plus ne sommeille.
Di à Senctin la mauvestié
De son hoste, homme senz pitié,
Et luy dy que tantost retourne
Et à la fosse droit s'en tourne
Où frère Anthonin est jecté.
Je vueil qu'il soit resuscité
Pour l'onneur et dilection
Du bon Denys, mon champion,
Qui pour moy fut martirisié.
Par quoy je vueil autorisié
Soit son martire en saincte Église.
Va tost, et le fait li devise
De son faulz hoste et la manière.

S. MICHIEL.

Vray Dieu, je y voys à bonne chière.

Cy voise à S. Senctin qui face semblant de dormir, et quant il sera venuz, die :

Frère Senctin, dors-tu ou vueilles?
Or entens bien lourdes merveilles.
Saichies de vray que ce faulz traytre,
Ton hoste, comme faulz menistre

Si t'a failli de convenent;
Car bien saiches que maintenant
Par son ardente convoitise
Qui pour le tien avoir l'atise,
Ton saint compaignom Anthonin,
Qui est feny de bonne fin,
A trayné nu et despoillié,
Jetté en la bourbe et broillié
De la puante fosse où vont
Les orines puans que font
Ses bestes à poil et à leine.
Va tost; sy l'en oste et l'ordeine :
Dieu le fera suz piez ester.
Lors vous deuz, senz point arrester,
Parfaictes vostre bon voiage.

Cy s'en revoise senz chanter.

S. SENCTIN, à genous.

Dieu, qui créas homme à t'ymage
Pour luy donner ta vision,
De ceste visitacion
Tant com je puis te regracie,
Et de la très-grant courtoisie
Qu'à moy et mon frère feras
Quant de mort le susciteras.
A luy m'en voiz; gloire et honneur!

Cy voise à l'oste et luy die durement :

Où est, di, mon frère Anthonin?

L'OSTE, en souspirant.

Hélas, chetiz! seigny Senctin,

Il est mouruz, le fin preudomme,
Tandis qu'estes alez à Romme,
Enseveliz en vostre telle
L'ay, la pièce la plus belle,
Et enterrez honnestement.

S. SENCTIN.

Tu mens, tu mens, faulz garnement;
Filz de dyable, tu l'as jecté,
Le bon corps plain de sainteté,
En la privée à tes chevaulz,
A tes vaches, à tes chevreaulz;
En celle bourbe, en celle ordure
Lui as baillié sa sépulture.
Ours affamé, lou enragé,
Ta fausseté, ta mauvaistié
Te monstayré, vaz, passe avant.

En le boutant.

L'OSTELLIER, en allant.

Seigny, je voiz, en vaz devant.

S. SENCTIN, à l'ostellier.

Oste celle ars d'illec dessus.

L'OSTELLIER, en ostant l'ays.

Volentiers.

Cy oste l'aez.

S. SENCTIN, à S. Anthonin.

Frère, levez sus,
Vous avez trop orde lictière.

En le trayant hors.

En la main faites bonne chière.

Dieu vuelt qu'ensemble parfacions
Ce qu'ensemble empris avions
Par l'ordenance saint Denys.

S. ANTHONIN.

Le doubz Jhésucrist soit bénis
Qui par sa grâce nous parface!

S. SENCTIN.

Amen, frère; il faut vostre face
Fourbir et nettement laver.

En l'essuyant.

L'OSTELLIER.

Trop convoiteuz et trop aver,
Trop félon et trop oultrageuz,
Folz hors du sens, fel courageuz,
Ay trop esté, je le voys bien.
Du vostre ne retiendray rien;
Voy cy tout, beaulz seignies, tenez.

En leur baillant le paquet.

A vo plaisir du mien prenez;
En meffait ne gist que l'amende.
J'ay forfait vers vous, je l'amende;
Quant en la fosse le ruey,
Mort estoit, pas ne le tuey;
Mais trop horriblement mespris
Quant fu tant d'avarice espris
Qu'honnestement en sépulture
Ne le mis; mais je, faulz parjure,
Contre ce qu'avoye promis,
En punaisie orde le mis;

Ce me poise, pardon requier.

S. SENCTIN, à Anthonin, en li baillant son vestement.

Revestez-vous, mon frère chier,
Sy irons en nostre voyaige.

Cy die à l'ostellier :

Seigny, fait avez fol oultraige.
C'est trop outrageuse traison
Contre Dieu et contre raison,
Quant hostellier griève son hoste
Qu'il doit garder comme sa coste
De tout mal et de tout obprobre,
Le sien garder com le sien propre,
Luy admenistrer loyalment,
Prestement et diligemment,
A son povoir ses nécessaires.
Or avez fait faiz touz contraires,
Qui est grant et horrible offense,
Que Dieu, qui scet tout quanqu'on pense,
Quanqu'on fait, qu'on dit, qu'on dira,
Que qu'il attende punira
Se vous meismes n'es punissiez,
Et vous ne vous convertissiez
A tout bien avecques sa grâce.
Tant donc com vous avez espace
De repentir et de bien faire,
Vueillez vous, beaulz amis, rettraire
De convoitise et d'avarice,
Qui est, ce sachiez bien, un vice
Qui est racine de touz maulz,

Qui les gens fait traytres et faulz,
Desloyaulz, félons, senz pitié,
Senz charité, senz amistié,
Ydolatres com sont paiens.
La cause assignent clers sciens,
Car l'amour et l'affection
Qu'ilz deussent par dévocion
En Dieu leur créateur avoir,
A tout leur povoir et savoir,
Ilz la mectent en leur pécune
Ou en créature autre aucune
Qui ne leur puet en riens aydier,
Quant il eussent d'ayde mestier;
Pour ce, Dieu, dont ilz n'ont nul soing,
Les laisse aussi à leur besoing,
Si s'en vont en enfer chargiez
De leurs maulz et de leurs péchiez.
Mon bon amy, prenez cy garde :
Qui feu nourrist, il faut qu'il arde.
De mal faire du tout cessez,
Et purement vous confessez;
Soyez loyal et véritable,
Surtout amez Dieu primerain,
Et après Dieu, vostre prochain.
Ainsy pourrez-vous sainnément
Pourchacier vostre sauvement.
M'entendez-vous?

L'OSTELLIER.

Hoc ben, seigny;
Moult très-bien m'avez enseigny :

Très-grans mercis, Dieu le vous mire!

S. SENCTIN.

Grant grâce a fait nostre Sire
Quant vous deuz a vivifiez
Qui estiez mortifiez,
L'un par mort esperituele
Et (l'autre) par mort corporele.
Folz est qui en lui ne vuelt croire :
A lui soit tout honneur et gloire!

FIN DU JEU SAINT DENYS.

On puet cy faire fin en la matière qui ensuit :

Maintenant trop bien me souvient
D'un biau dit qui bien à point vient
Qui est bon à mettre en mémoire.
N'est pas digne, dit saint Grégoire,
Personne nulle à qui on donne,
Se gré n'en rent, qu'on li redonne.
C'est tout vray, car ingratitude
Est un vent si froid et si rude,
Ce dit monseigneur saint Mernart,
Qui gèle et seiche, et brulle et art,
Dire vuelt que c'est un péchié
Qui gielle l'eaue de pitié,
Seichie la rosée de grâce,
Brulle et adnichile et efface

La douleeur de dévocion
Et l'uneur de compunction,
Et art et destruit charité;
Si est raison et équité
Qu'au jour d'uy grâce à Dieu rendons
Par qui grâce au jour de huy avons;
Puis donc qu'à ce sommes tenuz,
Chantons : *Te Deum Laudamus.*

Lors s'en voisent chantans.

CY FINE LA VIE S. DENIS ET DE SES COMPAIGNONS.

C'EST LE MIRACLE

COMMENT LES ANGES FIRENT JOYE QUANT

MADAME S^TE GENEVIÈVE

FUT NÉE.

SA MÈRE, en estant die, etc.

Doulz Jhésucrist, je suis enceinte
Et toute preste de gésir;
Oiez en pitié ma complainte
En aconplinssant mon désir :
C'est que lignier aie sy sainte
Qu'elle face vostre plaisir;
Sire, gardez-moy d'estre estainte
Et ma porteure de périr.

Puis die en soy lessant chéoir à terre:

Aide, aide, Vierge Marie!
Le cuer me fault, je n'en puis plus.

SA CHAMBERIÈRE, en soy seignant.

Diex! que Madame a grant haschier!
Benedicite Dominus....
Bien fut sote la druerie
De quoy sy gryés maulz sont venus.
Or me gart Diex de puerie
Dont mon corps soit ainsy tenus.

Lors se siée emprès la mère.

Cy chantant les anges : VIRGINIS PROLET, ou .I. autre, sanz soy bougier de Paradis; puis se liève la chamberière et tenant .I. enfant enmallioté, et die :

Madame, oiez bonne nouvele,
Faites bonne chière et joyeuse,
Vous avez une fille belle,
Grâce à Vierge glorieuse,

En li monstrant.

Regardez, se semble une estelle
Tant est plaisant et gracieuse ;
Or çà, donnez-ly la mamelle,
Sy en sera plus vertueuse.

LA MÈRE, en prenant l'enfant.

Doulz Jhésucrist, qui de penance
M'avez ostée et de douleur,
De bouche, de cuer, de puissance,
Vous rend grâces, gloire et honneur.
Vueilliés mon enfant de grevance
Adès garder et de foleur,
Et li donnez persévérance

En tout bien sanz nul déshonneur.

Lors face semblant de l'alleitier .I. pou, puis se siet avecques son mari, tendys que lez évesques parleront, et Genèvieve soit avecques eulz en cote et en chaperon.

Comment monseigneur saint Germain d'Aucerre aperceut par le Saint-Esperit la Saincte Vierge en my le peuple, en disant que elle estoit de Dieu eslite; S. Remy, arcevesque de Reins, die à S. Germain, évesque d'Aucerre, et à S. Lou, évesque de Trois:

Révérans pères, vous savez,
Et de nouvel oy avez
De l'érésie qui méhaigne
Ly pluseurs de la grant Bertaigne,
Qui dient que lez enfans nez
De père et de mère renez,
Ou saint sacrement de batesme
N'ont mestier d'yaue ne de cresme,
Ne point n'ont nécessité d'estre
Plus baptisiez de main de prestre.
Vous savez c'est erreur perverse
Qui contraire est et adverse
A nostre sauveur Jhésucrist,
Lequel à Nichodemus dist,
Que tout homme de mère né,
Se vrayement n'estoit rené
Du Saint-Espérit de yaue,
S'âme ne pourroit estre sauve.
Cecy est tiexte d'Euvangile;
Et pour ce, général concile
Par le papal commandement

Avons tenu solennement,
De prélas du royaume de France,
Lez quelz par commune acordance
Vous ont esleuz à cest négoce
Pour lez diz Bretons, prez d'Escoce,
Ramener à foy catholique,
Et par escripture autentique
Adnichiler leurs hérésies.

S. GERMAIN.

Chier sire, les prélaz leurs vies
Et leurs biens doivent exposer
Sans soy excuser ou gloser,
Pour la foy, pour le bien publique
Et pour l'Église apostolique;
Et pour ce, puisqu'à nos seigneurs
Il a pleu, tant grans que meneurs,
Nous eslire pour cest afaire,
Nous sommes prés de nous y traire,
Et de labourer et pener,
De ceulz à la foy ramener
Qui sont non croyans ou hérites.

S. REMY.

Evesque de Troye, que dites?

S. LOU.

Volentiers, sire, y labourré
A tout le mieulx que je pourré.
Combien que le fait soit grevable,
Nient meins il est moult charitable,
Et moult digne chose feroit
Qui hors d'erreur lez geteroit.

Nous sommes tous prés de mouvoir
Selonc vostre papal povoir :
Nous donnez, sire, béneiçon.

S. REMY, en levant la main.

Jhésus qui, pour la maleiçon
Oster d'original péchié
De quoy chascun nest entechié,
Institua le sacrement
De saint batesme saintement,
Vous vueille sauver et conduire!

S. GERMAIN ET S. LOU.

Amen, et à Dieu soiez, sire.

Cy voisent un pou avant, et S. Germain, en regardant saincte Geneviève, die :

Je voy là une damoiselle
Saincte et dévote, et bonne et belle,
Remplie de la grâce Dieu.

S. LOU.

Sire, je vous pri, en quel lieu?

S. GERMAIN, en la monstrant.

Yllecques enmy celle gent.

S. LOU.

C'est .I. vessel et bel et gent,
Pour voir, plain de bien et de grâce.
Nostre sire Diex la parface!

S. GERMAIN, à père et à mère.

Mes bonnes gens de ceste ville,
Dites-nous qui est ceste fille.

SENÉ, le père saincte Geneviève.

Mon chier seigneur, vecy la mère
De l'enfant, et je suis le père.

S. GERMAIN.

Bonnes gens, bien estes ereus
D'avoir enfant sy plantureus,
De grâce de Dieu tant amée
Que dez l'eure qu'elle fut née
Les anges en firent grant feste.
Conversation très-honneste
Et saincte vie menera.
Mainte personne bien fera
Par son bien et par sa doctrine,
Et maint pécheur qui mal chemine
Sera sauvé par ses mérites.
Çà, ma belle fille, or me dites,
Voulez vivre en virginité?

SAINCTE GENEVIÈVE.

Mon trè-schier seigneur, en vérité,
Vous demandez sen que désire.
N'y fault plus, fors de nostre sire
Vueille acomplir à son plaisir
Par vos prières mon désir.

S. GERMAIN.

Ma fille, riens ne vault le dit
Se le dit au dit contredit.
Pour cen, acomplissiez de fait
Cen que dictes; car qui ne fait
Quant faire puet ne fait quant veult,
Et Dieu plus de bien donner seult

A celui qui le mielx l'employe.

Lors prengne .I. get à terre en disant:

Diex ! dont vient or ceste monnoie?
Ma fille, prenez ce denier;
Dieu l'a voulu pour vous forgier.
A vostre col le porterez,
En signe que bien garderez
La chasteté qu'avez promise;
Fuiez joyaus, fuiez cointise,
Or, argent, pierres, paremens,
Caroles, jeus, esbatemens;
Car s'un pou vous y délitiez
Et lez biens mondains convoitiez,
Tantost perdriez les biens du ciel:
Je vous commende à saint Michiel.

S. LOU.

Fille, l'anemy hape et pille
En tous temps et en toutes places,
Par blandicemens, par menaces,
Par prosperités, par doulceurs,
Par adversitez, par douleurs,
Ou en apert ou en couvert.
Sy doit l'ueil du cuer estre ouvert
Por garder l'âme de périr,
Et l'aide de Dieu requérir
Sans lequel nul n'y a victoire.
Belle fille, aiez en mémoire
Qu'en aise périst chasteté
Et en honneur humilité,

Et pitié souvent en richeses.
Et pour ce, prenez les adreces
Qui meinent à Dieu seurement;
Vivez povrement, humblement,
Suivez les sermons et l'Église:
Que qui en vous sa grâce a mise
En tout bien vous vueille parfaire!

SAINCTE GENEVIÈVE.

Mez seigneurs, or vous vueille plaire
A prier Dieu pour vostre ancelle!

S. GERMAIN ET S. LOU.

A Dieu soiez, bonne pucelle!

Lors voisent où ilz vourront.

Comment la mère saincte Geneviève (devint) aveugle pour ce qu'elle li donna une bufe, et comment Dieu ly rendit la veue par lez prières et mérites de ladite vierge sa fille.

GÉRONCE, mère saincte Geneviève.

Ma fille, je vois au moustier.

SAINCTE GENEVIÈVE.

Az Madame! je vous requier
Qu'avecques vous au moustier voise.

LA MÈRE.

Or te tez, et ne me fay noise;
Garde l'ostel, atten-moy cy.

SAINCTE GENEVIÈVE.

Ha, Madame! pour Dieu mercy,
Se je ne vois souvent au messes
Comment tendray-je lez promesses

Que j'ay promis à saint Germain?

LA MÈRE, en la bufetant.

Je te donneray de ma main,
Garsse, fault-il que me responnes?
Ne passe de nostre huis les bornes;
Va-t-en tost.

SAINTE GENEVIÈVE.

Volentiers, ma mère.

Cy se retourne en disant:

Doulz Jhesucrist, espous et père
Des vierges, volentiers alasse
A vostre saint temple; mèz lasse,
Je ne puis, vous le savez, sire;
J'en ay ma mère esmeue à yre
Dont il me poise amèrement.
Sy vous supply premièrement
Que le me pardonnez, et, puis
Qu'aler à l'église ne puis,
Mon vouloir reputez pour fait.

Cy se siée.

LA MÈRE, en touchant sez yeulz.

Diex, Diex! qui m'a ce tour fait?
Diex, qu'ay-je ès yeulz? est-ce ore goute?
Certes, nennil: je n'y voy goute.
Hareu! dont vient ceste aventure?
A! lasse aventure bien dure
Qui durement me desconforte!
Lasse, je n'y voy huis ne porte,
Lasse, perdue ay ma lumière!

Lasse, pour quoy, par quel manière?
Diex! je croy qu'ainssy l'ay perdue,
Car j'ay ma fille à tort ferue
Quant au móustier venir vouloit.
Je ne voulu, sy s'en douloit:
Je la féris, sy fis que fole;
Car trop bien du bien me recole
Que saint Germain d'elle disoit.
Le roy du ciel doint qu'il y soit
Qui mon pechié et ma folie
Me pardoint, au quel je supplie
Que se ma fille il a esleue,
Pour s'amour me rende la veue.
Ma belle fille, çà, venez :
A l'yaue alez, .I. pot prenez,
Sy m'aportez de nostre puis.

SAINTE GENEVIÈVE.

Tantost, Madame, se je puis.

Cy preigne .I. pot et voise prez d'illecques ou une queue soit ou pierres comme la gueule de .I. puis. Là s'acoute dessus et pleure, et essuie sez yeulz et die:

Hé! doulz Jhesucrist! que ma mère
Trait de paine et d'angoisse amère
Quant point ne voit des yeulz du chief!
C'est par moy, c'est par mon meschief.
Cause avoit de soy courroucier
Quant je ly prins à repliquier;
Sy vous pry que m'en punissiez
Et que ma mère guarissiez.

Lors essuie sez yeulz et puise de l'yaue et s'en revoise, puis die:

Vecy de l'yaue belle et clère.

LA MÈRE.

Ça, ma fille.

SAINTE GENEVIÈVE.

Tenez, ma mère,
De par Nostre Seigneur, bevez.

La mère prengne le hanap et die :

Belle fille, la main levez;
Sy faites une crois dessus.

SAINTE GENEVIÈVE.

Benedicite.

LA MÈRE.

Dominus.

SAINTE GENEVIÈVE.

Le roy du ciel qui nous créa,
Qui en la crois nous recréa,
Qui les muez faisoit parler,
Aveugles veoir, contrais aler,
Qui espandit et yaue et sanc
Pour faire humain lignage franc
De la général maléiçon,
Envoye cy sa bénéiçon
Par quoy puissiez ravoir la veue
Que pour moy, mère, avez perdue.
In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

LA MÈRE, à jointes mains.

Amen! Diex doint qu'il soit ainssy!

Lors moulle ses dois en l'yaue et touche sez yex et die :

Je voy .I. pou; loé soit Diex!

Item face secondement comme devant, et die :

Mercy Dieu! encor voy-je mielx.

Item tiercement et die :

Grâce à Dieu, or ay-je grant joye,
Car je voy comment je souloye.

Lors die à sa fille :

Belle fille, alez au moustier
Et aus sermons, (je l'ay bien chier,)
Toutes les foys que vous vourrez.
Servez Dieu au mielx que pourrez :
Nostre Seigneur m'en face lie!

Cy chantent les anges

SAINTE GENEVIÈVE.

Madame et je vous en mercie.

Lors veste son mantel, chief et cuevrechief à diadème, et puis voise à Paris demourer.

Cy après ensuit partie des miracles que Nostre-Seigneur fist par les mérites madame sainte Geneviève depuis qu'elle vint à Paris.

Comment madame sainte Geneviève après la mort de son père et de sa mère ala demourer à Paris.

Dieu benoist, benoiste Trinité,
A ta pucelle, à ta meschine,
Par ta doulceur, par charité,
T'oreille de pitié encline ;
Ne seuffre pas que je décline

N'en péchié, n'en iniquité,
Mais par grâce m'âme enlumine
Et me tien en virginité.
O très doulce vierge Marie!
Pour mon salut vueilliez ourer
Que l'anemy par tricherie
Ne puisse m'âme devourer!
Dame, pour vous mielx honnourer
Et servir en saintimonie
A Paris m'en voies demourer:
A vous commans corps, âme et vie,
O sains anges de Paradis!
Vueilliez moy deffendre et conduire,
O sains prophètes de jadis,
O les apostres nostre Sire!
Et vous qui receustes martire,
Confez, vierges, lez Dieu amis,
Priez à Dieu pour moy, que nuire
Ne me puissent ly anemis!

Lors se tiengne devant Paris un pou avant ou champ, et illecques soit un petit autel suz le quel soit l'image Nostre-Dame, et devant l'autel une fourmete pour soy mettre à oroison, et bien près soit son lit fait de une table en hault et un povre couverteur dessuz et .I. oreillier de bois.

Comment sainte Céline de Meaulx s'acompaigna à madame sainte Geneviève, et comment sainte Geneviève guarit la chamberière de la dite sainte Céline, qui avoit esté .II. ans malade.

SAINTE CÉLINE, à sainte Geneviève.

Madamoyselle, s'il vous pleust,

Et Dieu me donnast, qu'estre peust
Qu'avecques vous je demourasse,
Liée en fusse et mielx m'en amasse,
Car bien sçay que mielx en vauroye.

SAINTE GENEVIÈVE.

Belle suer, quelle que je soye,
Vous me monstrez grant amistié.
Le roy du ciel par sa pitié
Sy vous vueille en tout bien parfaire!
Moult me plaist et moult me doit plaire
Vostre devote compagnie.

SAINTE CÉLINE.

Dame, je vous en regracie.

Le miracle de la chamberière.

SAINTE CÉLINE.

Madame, j'ay une pucelle
De bonne contenance et belle
Qui m'a servie longuement;
Mais .II. ans a que nullement
Ne se puet de son lit lever:
Le mal ne ly fait que agrever;
Prengne-vous en pitié, pour Dieu!

SAINTE GENEVIÈVE.

Ma suer doulce, alons suz le lieu.

Lors voise un pou avant et là soit une joene malade couchie.

SAINTE GENEVIÈVE.

Chière amie, comment vous est?

MARGOT.

Il m'est, Dame, comme à Dieu plaist.
Je suis malade et ay esté
Par double yver et double esté,
Et tousjours va de mal en pis.

SAINTE GENEVIÈVE.

M'amie, se .IX. ans ou dis,
Voire par toute vostre vie
Dieu vous tenoit en maladie,
Vous l'en devriez mercier;
Car Dieu seult lez siens chastier
Pour lez esprouver ou purgier,
Ou pour lez garder de péchier,
Ou pour leur donner plus grant gloire;
Car Dieu la paine transitoire
Mue en pardurable léesce
Aucune fois, pour sa haultesce
Et sa grâce au peuple monstrer.
Celui qui la voult demonstrer
En pluseurs maladies griéves,
Vueille que maintenant te liéves
Toute saine de corps et d'âme.

MARGOT.

Amen! ainssy soit-il, Madame!

SAINTE GENEVIÈVE, en la seignant et en prenant sa main.

Or ça la main, ma doulce suer.

MARGOT, en soy levant.

Doulz Dieu, et de bouche et de cuer
Vous rend grâces à mon povoir.
Dame, je vousisse vouer

Virginité, qu'en dites-vous?

SAINTE GENEVIÈVE.

Vous demourrez avecques nous,
Et se Dieu vous donne constance,
Ferme et humble persévérance
Ou saint propos de chasteté
En la gardant par aspreté,
Lors pour avoir plus grant mérite
Et qu'en vous plus tost soit destruite
La pointure de mariage,
Ès mains d'un prélat bon et sage
Pourrez faire en humilité
Le saint veu de virginité,
Sauf meilleur conseil que le mien.

MARGOT.

Certes, Madame, vous dites bien,
Ce me semble, et bien m'y acorde,
Et Dieu par sa miséricorde
Vous rende lez biens que me faictes.

SAINTE GENEVIÈVE.

Tous biens, toutes euvres parfaictes,
Belle suer, descendent des cielx :
Encore nous fera Diex mielx
Se de bon cuer nous le servons.
Faisons que s'amour desservons ;
Sy ne pourrons mal cheminer,
Ne mal vivre, ne mal finer :
Retournons quant temps en sera.

SAINTE CÉLINE ET MARGOT.

Alons, Dame, où il vous plaira.

Cy retournent à leur hostel et sainte Geneviève se mete à oroison en son oratoire.

Comment par sez prières Nostre-Seigneur garda la cité de Paris que lez Hondres venoient destruire.

TROTEMENU, messagier, en alant à Paris.

Mes bonnes gens du plat païs,
Fuiez, vecy lez anemis ;
Fuiez-vous-en par les adreces,
Portez vos biens aus fortereces,
Vecy lez Hondres qui afuient,
Qui pillent, ardent et destruient
Villes, chastiaus, citez et forts,
Qui vont tuant floibles et fors.
Alarme, alarme, bons François.
Entendez-moy, seigneurs bourgois,
Sachiez de vray, le roi Attile
Gaste France et destruit et pille,
Et est s'entente, sans faillir,
De venir Paris assaillir :
Sy regardez qu'il est à faire.

LE PREMIER BOURGOIS.

C'est .I. tirant de mal afaire
Qui maine gens plains de dyablie :
Je ne sçay certes que j'en die.
Qu'en dites-vous, sire Gobers ?

LE SECOND BOURGOYS.

Foy que doy vous, sire Robers,
Ce sont gens plus cruels que chiens;
Sy conseille que de nos biens,
Fames et enfans envoion
Ou à Meaulx ou à Noion,
Ou en autres cités plus fortes;
Car nos murailles et noz portes
Sy sont de trop petit estofle.

LE TIERS.

C'est bon conseil par saint Christofle,
Car mesmes ce sont larronnailles
Tous duiz d'armes et de batailles,
Et nous ne savons guerroier.
Trop mielx savons monteplier
Nos biens, muebles et héritages.

LE PREMIER.

Vous parlez tous .II. comme sages,
Et pour ce, sans plus séjourner,
Je vueil de mez biens trestourner
Et lez envoier à Loon.

LES AUTRES. II.

C'est bon propos, nous le loon.

SAINTE GENEVIÈVE, à genous, lez mains jointes.

O très doulz roy de Paradis,
Vueilliez la cité de Paris
Prendre en vostre protection
Et garder de confusion!
Diex! gardez que mal ne nous facent
Ces Hondres qui tant nous menacent,

Et se avoir devons pestilence,
Sire, donnez-nous pacience!
Doulce Vierge, mère de grâce,
Priez Dieu que grâce il nous face.
Saint Père, saint Pol, saint Denis,
Sains, saintes, tous lez Dieu amys,
Vueilliez Dieu pour nous déprier
Et sa juste yre adoucier.

Cy se liève saint Pierre qui ait vestu aube et dalmatique et dessus chape merveille .i. cocuche sus la teste; après, saint Pol soit vestu aube, tunique, chape ou mantel vermeil jeté pardessoulz l'espaule, tenant une espée; après soit saint Jehan vestu aube et dalmatique blanche ou vert, et tenant .i. rain de palme; après soit saint Denis vestu aube et dalmatique, et chasuble vermeille, tenant .i. texte. Ces .iiii. descendent et se metent à genous, et s'y tiennent bonne pièce.

SAINT PIERRE, à Nostre-Dame.

Ave, dame de tout bien plaine,
Sur toutes autres souveraine,
Advocate envers Dieu pour homme!
Une sainte vierge qu'on nomme
Geneviève, sans nul séjour
Ne cesse d'ourer nuit et jour,
De nous prier et supplier
Que Dieu et vous vueillions prier,
Pour le pais du royaume de France
Auquel donne paine et grevance
Le roy Attile et sez complices,
Gens plains de péchiez et de vices,
De tirannie et mauvestié.
Dame, prengne-vous en pitié!

Par espécial el requiert
Que Paris que ce tirant quiert
Pour le metre à destrucion
N'ait ne mal ne confusion.
Doulce dame, oiez la pucelle
Qui devant Dieu est bonne et belle,
Par laquelle .i. roy qui sera
.i. biau moustier faire fera,
Sy com Dieu le m'a revelé,
Suz le mont qui est appelé
Mont Parloeir en l'onneur de nous,
Où Dieu sera servy et vous.
Dame, l'estat de sainte Église
Qui de par Dieu nous est commise,
Qui maintenant n'a que meschief
Du fons du pié jusques au chief,
Vous recommandons Pol et moy.

S. POL, à genous.

Haulte roine, mère du roy
Qui suz tous roys et princes règne,
Dame sainte Église et le règne
De France par espécial,
.i. fel tirant et desloyal
Qu'on appele le roy Attile,
Despitant Dieu et l'Euvangile
Destruit, gaste, pille et confont.
Ly et sez os tant de mal font
Que lez gens ne scevent que faire,
Fors s'en fuir, crier et braire.
Genevote, une pucelote,

Belle et gracieuse et devote,
Ne cesse d'ourer vous et nous
A nus coutes, à nus genous,
En disant maint himne et maint pseaume,
Pour le roy et pour le royaume
Et principaument pour Paris,
Que le gardez d'estre péris,
Glorieuse vierge Marie,
La Vierge est digne d'estre oye
Mesmement; car en la cité
Flourira l'université
D'estudians et d'escoliers
Tant réguliers que séculiers,
Qui la foy monteplieront,
Prescheront et enseigneront,
Essauceront lez bien créans
Et confondront les mescréans;
Nos épitres et euvangiles
Exposeront en maintes viles.
Ce don deservit saint Denis
Qui là fut occis et fenis,
Par son bien, par sa revérance,

En le monstrant.

Que vous véez cy en présence.
Chière Dame, ainssy com saint Père,
Que Dieu le filz, dont estes mère,
Esleut et fist chief et pasteur
De sainte Église et moy docteur
Vous a l'estat de sainte Église

Recommandé, par autel guise
Je vous recommande et de cuer,
Et par sur tout, que nostre suer
Geneviève, la Dieu ancelle,
Vostre vierge, vostre pucelle,
Vueilliez en sa requeste oïr,
Et son cuer bientost resjoïr
De Paris dont est en malaise.

S. DENIS, à genous.

Mère de Dieu, ne vous desplaise,
Se je vien à vous à refuge!
La grant tempeste et le déluge,
Le mal, la douleur, la grevance
Qui est ou royaume de France
Me contraint à vous requérir
Qui est suz le point de périr
Se bientost n'y metez remède
Ains que le mal oultre procède.
Vous savez, Dame débonnaire,
Que saint Clément le Dieu vicaire
Me fist en France cheminer
Pour les François endoctriner.
Là tins-je de la foy escole
Comme pastron et apostole
De France et de tout le païs,
Premier évesque de Paris.
Ylec exposé à martire
Mon corps pour la loy nostre Sire;
Maiz que vault tout quant que j'ay fait
Se le pueple est ainssy deffait?

Que leur vault toute ma doctrine
Se France ainssy mal se décline,
Que vault de mon corps la présence
S'il n'est sequeure en pestilence?
Pour quoy fist Dieu de vous sa mère?
Ce ne fust pour estre amère
Au pécheurs, mez phisicienne
En leur maulz et doulce moienne
Entre eulz et Dieu qui vint jadis
Pour eulz en vous de paradis
A leur bien et à leur salut.
Hé! doulce Dame! que valut
Sa venue et sa passion
S'il n'avoit d'eulz compassion?
Dame, je parle durement,
Car je suis dolens grandement
Quant ma semence bonne et sainte
Est sy tost au premier estainte.
Dame, à vous vieng, à vous refuy,
Qui estes en tous maulx refuy.
Je vous supplye et vous requier
Pour le pueple que moult ay chier,
Pour qui vourroye encor mourir
S'estre peust pour le secourir,
Et pour Paris qu'on dit Lutèce
Où Dieu sy amena de Grèce;
Et mesmement, car vostre amie
Geneviève sy en supplie
A Dieu, à vous, à sains, à saintes,
En pleurs, en lermes, en complaintes,

Et tant fait qu'elle est trop bien digne
Que ly soiez doulce et bénigne,
Et je vous en pry, chière Dame.

NOSTRE DAME.

Je cognois bien la sainte fame,
Je l'aime bien et l'ay bien chière.
Sy a mon filz par tel manière
Que volentiers chose feroit
Qui bonne et plaisans ly seroit,
Et je de cuer aussy feroie
Son plaisir tant com je pourroie;
Mais véons se nostre requeste
Seroit bonne, juste et honneste.
Vous savez que malignité
Règne ou monde et iniquité :
Or, faut-il par droit de justice
Punir tout mal, pechié et viçe.
Combien Dieu soit pitéable
Aussy juste est et non muable ;
S'il a donc sentence jetée
Que France soit par tout gastée
Nous perdrions nostre langage.

S. JEHAN, à genous.

Noble Dame, courtoise et sage,
Voz dis sont beaulz et gracieulz,
Sains et vrays et substancieulz;
Et ce n'est mie de merveille,
Car vous n'avez point de pareille.
Pour Dieu, ne tenez à offence
Se je vous dy cen que je pance.

Ma chière Dame, quant jadis
Dismes au roy de Paradis,
Que le feu du ciel fist descendre
Pour les Samarins ardre en cendre
Qui nous et noz dis despitoient,
Respondit qu'en ce temps estoient
.XII. heures en .I. jour ouvrable.
La response fut moult notable,
Car Dieu en pou de temps labeure;
Tel est grant pécheur en une heure
Qui en l'autre à Dieu se retourne
Et à bien faire tout s'atourne
Comment nos .IIII. frères cy firent
Quant ilz à Dieu se convertirent.
Dame, s'yniquité abonde
Là dessoubz en ce meschant monde,
La grâce Dieu n'est pas estainte
Ne la largesce sy estrainte
Qu'il punisse sans pitoier
Qui voult plourer et lermoier,
Jeuner, vueillier, mort endurer
Pour lez pécheurs de mal curer.
Non, non, Dame, il n'est pas sy nice,
Mais par grant sen il vaint malice,
Car sa doulce miséricorde
De justice atrempe la corde
Afin que trop griement ne fière,
Et sa justice droiturière
Miséricorde meine droit
Afin qu'el n'erre contre droit.

Par ce punist en garissant
Et sy garist en punissant;
Ainssy gouverne-il et ordeine,
Sans soussy, sans ahan, sans paine,
Par son cler sen et inmutable,
Toute chose qui est muable.
Combien que humain entendement
N'y voie pas bien clèrement,
Quant dout punir ou martirer
Il veult lor doit-on respirer
En sa doulce miséricorde,
Et quant à doulceur il s'acorde
On doit sa justice doubter.
Or véons nous lez feus bouter,
Lez gens murdrir, pillier et batre,
Villes, chastiaus, citez abatre,
Qui est signe que nostre sire
Punist son pueple par juste yre;
Et pour ce lez gens de raison
Se tiennent fort en oroison
Et ne cessent de crier cy
Afin que Diex ait d'eulz mercy;
Et sur tous vostre damoysele,
Geneviève, en vostre chapele
Est en si grans afflicions
Pour cez grans tribulacions,
Que c'est pitié à resgarder!
Par suz tout prye que garder
Dieu vueille Paris la cité.
Dame, oiez-là, c'est équité,

Et je vous en prie et requier.

NOSTRE-DAME

Jehan, mon très doulz amy chier,
Et vous, mes bons loyaulz amis,
S. Pierre, S. Pol, S. Denis,
Puisqu'il vous plaist et bon vous semble,
Venez avec moy tous ensemble,
Je me metray à l'aventure.

LES APOSTRES ET S. DENIS.

Très grans mercis, Vierge très pure.

Cy descende à eulz à conpaignie d'anges, puis se mete à genous, les apostres derrière elle, et die :

NOSTRE-DAME.

Mon Créateur et mon Seigneur,
Qui m'avez fait sy grant honneur
Que vous m'avez esleue à mère,
Nul honneur ne s'y acompère.
Vous voiez lez turbacions
Et lez grans persécucions,
La tirannie et la grant guerre
Que sainte Église sueffre en terre,
Et par espécial en France
Tourne le fort de la meschance.
Là sont lez bonnes gens destruis,
Pillez, tuez, ars et bruis,
Vierges à force defflorées,
Nonnes sacrées violées,
Et mainte fame grosse ouverte:
Tout va à essil et à perte.

Doulz roy de paix et de concorde,
Du pueple aiez miséricorde,
Vostre ire ostez, faites leur grâce.

JHÉSUS, en séant.

Dame, que voulez que je face?
Pour lez metre hors de misère
Souffry griefz maulx et mort amère,
Vous le savez, et ilz le scevent.
Bien cognoissent que faire doivent,
Car jadis Denis nostre amy,
Et maintenant sire Remy,
Germain l'Aucerroies, Lou de Troies,
Et autres, leur ont dit lez voyes
Par où ilz doivent cheminer;
Mais leur maulz ne veulent finer,
Ainçois pluseurs ne croient mie
N'en moy, n'en vous, mère Marie;
Non pas le roy ne lez seigneurs
Qu'avons levez ez grans honneurs,
Neiz de ceulz qui sont baptisiez,
Ne sommes amez ne prisiez.
En leur mauvestiez persevèrent.
En nous ne pou ne grant n'espoirent;
En leurs trésors et forteresces
Se fient et en leur sagesces.
Sy lez triboulous pour savoir
En qui doivent fiance avoir:
Vueillent ou non lors le voerront.
Quant leur bobans et fors cherront
Ne leur sen rien ne leur vaurra

Ne leurs effors, lors sy faurra
Qu'ils viegnent à nous à recours,
S'ilz veulent avoir nul secours
N'en biens, n'en sens, n'en corps, n'en âme.
Sy vous cessez, ma chière Dame,
Lessiez-leur boire leur folies.

NOSTRE-DAME.

Très doulz Jhesus, leurs biens, leur viez
De vous dépendent et descendent;
Sire, s'encore ilz ne s'amendent
N'alez pas voye de rigueur.
Sans vous n'ont ne sen ne vigueur,
Et qui se pourra soustenir
Se vous voulez rigueur tenir?
L'escript dit que ne voulez mie
La mort du pécheur, mez la vie.
En vous nomme par bons amis
Filz de Marie et de David,
Chier filz, c'est pour vous reprouchier
Que n'avez pas cuer de bouchier,
Mais d'aignel doulz et débonnaire,
Qui ne scet à nully mal faire.
Sy vous pry filz amoureulz
Que ne soyez pas rigoureux
Envers eulz, mez doulz et bénigne.

JHESUS.

Dame, pou y a qui soit digne
Qu'en ly face grâce neiz une.
Leur mauvestié est trop commune.
Sy requiert par droite desserte

Qu'elz et leurs biens voisent à perte.
Je sçay bien que plusieurs y sont
Qui pou de mal, moult de bien font:
A ceulz-là vueil-je bien entendre
A lez guarentir et deffendre,
Et délivrer de tout péril.

NOSTRE-DAME, à jointes mains.

Ha, mon Seigneur, ha, mon doulz filz,
Ha, doulz Jhésus, plus doulz que miel,
Pour qui descendistes du ciel,
Pour qui vray homme devenistes,
Pour qui en mes flans vous tenistes,
Pour qui, très doulz filz, m'allestastes,

En monstrant sez mamelles.

Pour qui ces mamelles succhastes,
Pour qui fustes prins et lié,
Pour qui fustes crucefié
Et mis à mort entre deulz lierres,
Ne fusse pas pour lez péchierres?
Oil, doulz filz, oil, doulz Sire,
Sy ne les vueilliez pas destruire
Ou de tout me metez à nient.

Cy se lesse chéoir suz lez coutes adens.

SAINT JEHAN, à jointes mains.

Très doulz Jhésucrist, et dont vient
Qu'à vostre mère glorieuse
Suz sains et saintes précieuse,
Sy très durement responnez,
Sy très-grans courrous ly donnez

Qui vous nourrit, qui vous porta,
Qui douleur et desconfort a
Du pueple qui ainssy pérille,
Dont l'un l'autre tue et essille,
Pour qui vostre sanc espandistes
Quant en la crois pour eulz pendistes?
Là, Sire, là me recommandastes
Et moy pour vous ly assignastes.
Brief, Sire, durer ne pourroye
S'en douleur longuement véoie
Ma chière Dame, vostre Mère.

Cy chiée adens et tantost se reliève à genous.

JHÉSUS.

Jehan, la cause est trop amère
Et trop pesans, dont me desplaist;
Mez puisqu'à ly et à vous plaist
Je me cesseray en partie.
Mère, ne vous desconfortez mie,
Il n'apartient pas, levez sus,
Venez seoir lez moy, ça dessus.
Vostre vouloir sy est le mien,
Car vous ne voulez que tout bien :
Sy ne vous vueil pas escondire.

NOSTRE-DAME, en aourant.

Vostre plaisir soit fait, chier Sire.

Lors se liève et voise devant Dieu lez son ciege et là se tegne en estant, et lez sains derrière elle.

JHÉSUS.

Mère, pour vostre amour feray

Que lez amez je garderay,
Et leur seray doulz et propice,
Mais je troubleray par justice
Lez fors, lez villes, lez cités,
Où ilz font leur iniquitez.
Belle-mère, à tant vous souffise.

NOSTRE-DAME, à genous, et lez sains se metent aussy à genous derrière elle.

Sire, faites à vostre guise
Dez fors, dez villes et des biens
Puisque lez espéris sont miens;
Mais toutevoies je vous supplie
Que de une vierge, moy amie,
Qui est aussy la vostre amée
Avant qu'elle fu oncques née,
Que lez gens nomment Geneviève,
Qui nuit et jour se peine et griève
De faire tout vostre plaisir,
Vueilliez acomplir le désir.
Sa prière est et sa requeste
Qu'il vous plaise en ceste tempeste
Garder et deffendre Paris.

En monstrant les sains.

Et véez icy vos bons amys
Auquelz la dite sainte vierge
A offert maint tuertis et cierge
Qui vous en prient humblement.

S. PIERRE, S. POL, S. JEHAN, S. DENIS.

Doulz Jhésucrist, dévotement

Vous en prions et supplions.

JHÉSUS.

Levez suz, nous ly octroions
Cen qu'à présent veult demander,
Et ly entendons à mander
Par nostre archange Gabriel.

NOSTRE-DAME ET LES SAINS, à coutes et à genous.

Gloire à vous, doulz Emmanuel!

Lors se liévent et voisent soer.

JHÉSUS.

Tu Gabriel, liève sus, liève.
Va tost, sy diz à Geneviève
Que j'ay oye sa requeste.

S. GABRIEL.

Sire Diex, g'y voiz à grant feste.

Cy voise et quant il sera venu sy die :

Geneviève, en Dieu te conforte;
Par toy salut au pueple aporte.
Enorte lez de Dieu ourer
Et de leurs grans péchiez plourer
Par quoy Dieu à tourment les livre;
Désormez prenent à bien vivre.
Dy-leur qu'ilz ne bougent leurs biens,
Car Paris n'ara mal en riens,
Maiz lez lieuz où ilz ont fiance
Seront par péchié à meschance:
A Dieu soiez, je m'en revoiz.

Lors sans revoise sans chanter.

SAINTE GENEVIÈVE, à jointes mains et à genous.

Très doulz Dieu, de cuer et de voiz
Grâces vous rend tant com je puis
Dez biens que me faites, et puis
Qu'à cest fait vous plaist cy m'eslire,
Vueilliez-moy garder et conduire.

Lors se liève en estant et die au pueple d'environ.

Doulces gens, oyies avez
Les tribulacions du monde,
Et la cause est, vous le savez,
L'iniquité qui y abonde.
Pour Dieu, chascun nétoie et monde
Sez meurs, s'âme, sa conscience,
Sy par vie nete et munde
Puisse eschivoir tel pestilence.
Par espécial vous, mez dames,
Contre ceste turbacion,
Contre ces hontes et diffames,
En jeûnes, en afflictions,
En lermes et en oroison
Espandez devant Dieu voz âmes,
Comme firent en leur saison
Judith, Hester, .II. saintes fames,
Et sy dites à vos maris
Qu'ilz ne muent point domicile
Ne qu'il ne bougent de Paris
Leur richeces ne leur famille,
Car Dieu sy gardera la ville;
Mais lez fors seront amentiz,

Prins et abandonnez à pille,
Où cuident estre garentis.

LE PREMIER BOURGOYS.

Biaulz seigneurs, nous sommes traïs.
Il est venu en cest païs
Une sorcière, une béguine,
Qui prophétise, qui devine,
Qui dit que Paris n'ara garde.

LE SECOND.

Et qui est ore ceste oustarde
Qui dist les choses à venir?
Ysaye ne puet tenir
Que nulz les sache nullement
Fors le devin entendement,
Se Dieu par inspiracion
N'en fait édification.
De quoy se va-elle entremetre
Qui de clergie ne scet letre,
Ou se lez letres lit et conte
Sy ne scet-elle à quoy ce monte?
S'un frère cordier ly a dite
La vie sainte Marguerite,
Scet-elle pourtant toute science;
Je vous en diray ma sentence :
Soit jetée et noiée en Saine!

LE TIERS.

Ce seroit trop legière paine:
Soit lapidée à grosses pierres,
Car, par la foy que doy saint Pierres,
De telz merdes trop enduron;

Ou s'el a maison ne buron,
Je conseille que là soit mise
Trestoute nue en la chemise,
Liée à cordes fort et ferme,
Puis boutons sanz metre autre terme
Le feu entour et environ.

LE PREMIER.

Seigneurs, ces chemins pas n'iron :
Le prince tantost le saroit
Qui à amende nous trairoit.
Vecy, faisons faire une fosse
En my un champ de pois en cosse,
Puis par aucun blandissement
La menon là tout coyement :
Sy l'enfouirons toute vive.

TROTEMENU, en monstrant l'archidiacre.

Vecy un seigneur qui arrive
Qui vousist bien parler à vous.

L'ARCHEDIACRE D'AUCERRE.

Diex vous gart, mes seigneurs, trestous !

LEZ BOURGOIS.

Vous soiez le bienvenu, sire.

L'ARCHEDIACRE.

Seigneurs, je me suis lessié dire
Que vous traitiez de Genevote,
Damoysele sainte et dévote,
De quel mort la pourrez tuer.
Pour Jhésucrit vueilliez muer
Vostre propos qui trop forvoie ;
Car vrayement présens estoie

Quant bien près decy, à Nanterre,
Monseigneur saint Germain d'Aucerre
Enmy le pueple de la ville
La vierge vit, qui jeune fille
Estoit adonc, et l'apela.
Le Saint-Espérit ly revela
Que lez anges sollennité
Firent en sa nativité,
Et qu'elle estoit de Dieu eslite
Vierge sainte et de grant mérite,
Et que mainte maise personne
Par sa bonté devendroit bonne,
Et que malade et enferme
Par elle seroit fort et ferme.
Il ly donna sa benéiçon
Et ly bailla une liçon
Que la vierge a bien retenue;
Car elle c'est tousjours tenue
En vraye foy, en charité,
Et en humble virginité.
Sans joliveté, sans cointise,
Songneusement hante l'église
A jour ouvrable, à jour de feste.
Conversation maine honneste,
En aumosnes, en oroison,
En jeunent, en toutes saisons,
En pein d'orge et en yaue froide.
Qui a le cuer sy dur, sy roide,
Que de telle dame il mesdie?
Pour le pueple adèz pleure et prie,

Miracles fait sy en apert,
Sy merveillielz que bien apert
Qu'elle est et vraye et bonne et pure
Et que Dieu l'a prinse en sa cure;
Car nul ne pourroit faire certes,
Vertus sy nobles, sy appertes,
Sans l'otroy, faveur et aidence
De Dieu qui a toute puissance.
Monseigneur saint Remy de Reins,
Saint Lou de Troies, plusieurs sains
Et mainte autre bonne personne
La tiennent à merveillez bonne
Et de sy excellente vie
Qu'el a l'espérit de prophécie.
Saint Germain l'amoit tendrement
Qui savoit son contenement,
Qui par moy maint salut ly mende
Et grandement se recommande
En sez oroisons et prières;
Sy que, mes seigneurs débonnaires,
Pour Jhésucrist vueilliez cesser,
Vous repentir et confesser,
Car il vous en pourroit mal prendre.

LE PREMIER.

Sire, Diex le vous vueille rendre!
Nous nous cesserons volentiers.
Nous alions lez maulz sentiers
Se Dieu ne vous eust amené.

LE SECOND.

Dieu vous a à nous assené;

Car certes perdue l'ussions,
Et après ce perdus fussions;
Mais je voy bien que Dieu l'a chière,
Et que Diex en mainte manière
Seult deffendre et garder lez siens.

LE TIERS.

Vous l'avez rescouce dez chiens,
Chier sire, et partant je croy bien
Que c'est une fame de bien.
Diex la vueille ès cielx couronner,
Qui nous vueille tout pardonner.
Sire, nous ly obéiron
Et son vouloir acompliron
Puisque vous le nous conseilliez.

L'ARCHEDIACRE.

Loé soit Dieu! j'en suis bien liez;
A Dieu, seigneurs.

LES BOURGOIS.

Adieu, chier sire;
Venez boire.

L'ARCHEDIACRE.

Dieu le vous mire.
Je voiz disner à saint Fiacre.

Cy voise.

LES BOURGOIS.

Adieu donc, sire archediacre.

Cy après est contenu comment madame sainte Geneviève fut malade à Paris, si fort, que par .III. jours nulz ne véoit en elle signe de vie, fors que sa joe estoit un pou rouge; et lors son propre ange print l'espérit de elle et le mena ou lieu des sauvez et ou lieu des dampnez; tantost après fut garie et là receut l'espérit de prophécie.

Sainte Geneviève se liève et se conplaigne à sainte Céline en disant:

An Diex la teste, an Diex le cuer!
Je ne puis durer, belle suer;
Jetez suz mon lit de la cendre,
Et puis vueilliez desuz estendre
Une haire forte et poignante;
Car jà avant que le coq chante
Rendre l'âme à Dieu me convient.

Cy se lesse choer.

SAINTE CÉLINE, en la couvrant.

Hé, mère Dieu! Dame, et donc vient
Ce mal qui tant vous desconforte?
Ha lasse! je croy qu'el est morte.
El ne se plaint n'elle ne crie
N'en ly ne voy signe de vie
Fors que sa joe est .I. pou rouge:
El n'a ne pié ne main qu'el bouge.
Doulz Diex, vueilliez la secourir
Ou bien tost me faites mourir,
Car sans ly ne saroye-je vivre.

MARGOT.

Hé Diex, seroy-je jà delivre

De ma très chière et doulce dame!
Lasse, que fera ma pauvre âme?
Ha lasse! qui m'enseignera?
Ha lasse! et qui me gardera?
C'estoit ma joye et mon confort,
C'estoit ma tour, c'estoit mon fort
Où j'avoie refuy sous Dieu!
A! mort! tu joues de mais gieu!
Vien toy, vien toy, à moy aerdre,
Ainçois que l'âme faces perdre;
Car esgarée et espardue
Seroy se par toy l'ay perdue.

JHÉSUS.

Raphaël, va à Geneviève,
Et afin qu'ou mal qui la griève
Et en tout autre ait pacience,
Et en tout bien clère science,
L'âme du corps ly osteras,
Et lez tourmens ly monstreras
Qu'aront ceulx qui seront dampnez,
Et lez grans aises dez sauvez;
Puis la metras ou corps arrière;
Et la feras saine et légière.
Va et revien ysnelement.

RAPHAËL.

Sire Diex, je voiz liément.

Lors voise et quant il sera venu sy die:

Ame très pure et sainte, ys hors.
Dieu veult que yssez du corps.

Lors preigne une ymagete soulz le couverteur et la tiegne suz son bras senestre en ly monstrant à la destre enfer en disant :

Ame, regarde et considère
Lez grans tourmens, la grant misère,
Lez grans peines, lez grans douleurs,
Lez grans froidures, lez chaleurs,
La fain, la soif, les crieries,
Lez thénèbres, lez punésies,
L'orrible vision de dyables,
Lez grans tempestes pardurables,
Qu'en enfer sueffrent les pécheurs
Larrons, murdriers, traistes, pilleurs,
Juifz, paiens, bougres, hérites,
Orguillieurs, heineus, ypocrites,
Faulz ouvriers et faulz baretierres,
Entrejeteurs et enchanterres,
Charmeurs, devins, sorciers, sorcières,
Gloutons, ribaus, houliers, houllières,
Usuriers, avaricieus,
Menteurs, parjures, envieus,
Félons, maugréeurs, mesdisans,
Faulz tesmoing, lez autry nuisans,
Faulz peseurs et faulz mesureurs,
Faulz avocas, faulz procureurs,
Faulz laboureurs, faulz conratiers,
Faulz marchéans et faulz regratiers,
Fames qui se paignent ou fardent,
Ceulz qui lez festes pas ne gardent,
Ceulz qui leur mariage enfraignent,
Ou jeune ou veu ceulz qui ne daignent

Porter honeur à père et à mère,
Personne qui se désespère,
Ceulz qui Dieu et sez sains blafardent,
S'ainssy muirent il fault qu'il ardent
Là en enfer sans finement;
Mez les bons qui dévotement
Serviront Dieu et ameront
Et sez commandemens feront,
Et ceulz aussy de sainte église,
De cuer et de fait sans faintise,
Aront pardurable léece
Là en paradis sans tristece,
Sans fain, sans soif et sans douleur,
Sans ennuy, sans froit, sans chaleur,
Là verront en félicité
Vray Dieu, benoiste Trinité.
Rentre en ton corps, Dieu le te mande.
Je m'en voiz, à Dieu te commande.

Cy s'en revoise sans chanter.

SAINTE GENEVIÈVE, en soy levant et en séant sur son lit.

Doulz Jhésucrist, je vous mercie:
Qui en cest grief maladie
M'avez doulcement visitée.

SAINTE CÉLINE.

Hé! la mère Dieu soit loée,
Chière dame, et comment vous est?

SAINTE GENEVIÈVE.

Loé soit Dieu puis qu'il ly plaist.
J'ay eu assez douleur et paine;
Mais ore me sans toute saine

Et en bonne prospérité.

MARGOT.

Madame, en cest adverssité
Qu'avez par .III. jours soustenue,
Qu'estez-vous ore devenue?
Il sembloit que vous fussiez morte.

SAINTE GENEVIÈVE.

Mercy Dieu, je suis saine et forte,
Belle-suer; il vous doit souffire.

MARGOT.

Madame, mez vueilliez nous dire
Pour l'amour de Nostre-Seigneur,
A sa gloire et à son honeur
Et à nostre edificacion
Se vous avez veu vision
Que puissiez dire bonnement?

SAINTE GENEVIÈVE.

On doit tenir secrètement,
Belle suer, lez secrez de Dieu,
Jusqu'à tant qu'en temps et en lieu
Et pour cause bonne cogente
A personne de bonne entente
On lez puisse bien revéler;
Mais à plusieurs lez faut céler
Qui du bien ne font qu'enpirier;
Car ilz ne s'en font que moquier,
Que pis est bonté et vérité
Impugnent par malignité,
Et ceulz qui bien et vérité aiment,
Persécutent et folz lez claiment.

Pour eulz dist Diex que lez sains biens
On ne doit point jeter aus chiens,
N'au porciaus pierres précieuses.
Mez suers doulces et gracieuses
Forment vous merveilleriez
Se lez grans tourmens saviez
Que telz gens seuffrent en enfer.
En ardent acier ne en fer
Ne seroit nulz sy en malaise
Com sont en l'infernal fournaise.
Lez peines y sont pardurables,
Horribles et intolérables;
Mez doulces suers, je lez ay veues.
Las! qu'il y a de âmes perdues!
Je me tez, dez juifz paiens,
D'apostas, de faulz crestiens,
Qui font publiquement leur vices
Et prennent gloire en leur malices;
Qui tourmentez y sont sans nombre;
Mais autres y a qui soulz umbre
De bonté et de sainteté,
Font maint grant meschanceté;
Et puis quant il vont à confesse
L'anemy sy fort lez empresse
Par ypocrise faintive
Ou par fole honte et creintive,
Que jà il ne diront vérité.
Sy double leur iniquité,
Car il mentent au Saint-Esperit
Comme Ananie qui périst;

Puis le saint sacrement reçoivent,
Et eulz et le monde déçoivent;
Car on lez tient bonnes personnes;
Mais certes ilz ne sont pas bonnes.
Sy fy telz gens ne valent rien,
Et trop pou en revient à bien
Car à tousjours mez sont liez
Se par Dieu ne sont desliez,
Qui het feintises et ordures
Las que pensant tels créatures,
Ilz cuident, ce semble, que Diex
Soit sourt et qu'ait crevé les yex,
Et qu'il soit sy fol et sy nice
Qu'il n'ait en lui point de justice.
C'est erreur, c'est forsenerie,
C'est horreur, c'est grant déablye.
Certes tout à clerté vendra,
Et Dieu juste loier rendra
A tous selonc ce qu'ilz desservent.
Ha lasse! ceulz qui à Dieu servent
A leur povoir souvent avient
Que par .I. meschief qui leur vient
De vaine gloire ou de vantance
Ou d'aucune desordenance,
Perdent la grâce qu'ilz avoient,
Et aucune fois tant desvoient
Qu'ilz vont à perte et à exil,
Donc se ceulz-cy sont en péril
Lez autres doivent bien doubter.
Pour ce doit-on moult redoubter

Lez jugemens Nostre Seigneur,
Et vivre en paour et en cremeur,
Encontre mal tousjours vueilier,
Orer et son corps traveillier,
Bien faire adez de mal cesser,
Quant en péchie soy confesser
Sans riens celer et sanz mentir
Et de tout son cuer repentir,
Au plus tost qu'on puet sans songier.
Plus lesse-on le mal prolongier
Et plus est pénible à guérir.
Paresce fait maint bien périr,
Mez belles sueurs, prenez cy garde,
N'y ait celle qui point fétarde
A bien faire à tout son povoir.
Laissiez le rire et le juouer:
Joiaus, chançons, dances, karoles,
Diex n'a cure de telz frivoles;
Plourer fault qui veult avoir joye.
Cil qui vous fist vous tiengne en voye
De vostre salut par sa grâce!

SAINTE CÉLINE ET MARGOT.

Amen, dame, et Diex vous parface.

Lors ysse de son lit et se siée sur la fourme qui est en costé.

Cy après est de une nonnain de Bourges qui vint voir madame sainte Geneviève, à laquelle sainte Geneviève demanda en quel estat elle vivoit; et elle li respondi que en saintemonie vivoit comme Vierge sacrée. Lors la sainte remplie du Saint-Espérit ly nomma celuy qui l'avoit deffloréе, et quant et où ce fut fait.

LA NONNAIN.

Dame, Diex vous doint bonne vie!

SAINTE GENEVIÈVE, en soy levant.

Bien vegniez-vous, ma doulce amie!

LA NONNAIN.

Dame, j'avoie grant désir
De vous véoir tout par loisir;
Car j'ay oy tant de bien dire,
De vous, loé soit nostre Sire,
Que, pour voir, durer ne povoye
Se de près à vous ne parloye
Pour moy à vous recommander.

SAINTE GENEVIÈVE.

Belle suer, Dieu vueille amander
Mez défautes quelles qu'elles soient,
Et s'aucuns biens en moy estoient
Celluy qui tout bien donne et garde
Lez monteplie et en soit garde.
On loe maintes gens sanz cause,
Sy vous pry que cy faisons pause.
Et trop mielx vient tenir scilence
Qu'âme loer en sa présence;
Car qui loe il semble qui flate,
Qui est loé à peine mate,

Veine gloire qui lors le tente.

LA NONNAIN.

Je ne scay mez selonc m'entente,
Vous fustes de bonne heure née,
Quant avez sy grant renommée
Que c'est une droite biauté.

SAINTE GENEVIÈVE.

Suer, lessons; dites en léauté,
Estes-vous nonne ou mariée?

LA NONNAIN.

Je ne fu oncques espousée,
Chière dame, en jour de ma vie;
N'oncques à moy n'eut compaignie
Homme vivant dessoubz le ciel.

SAINTE GENEVIÈVE.

Que dites-vous, saint Michiel?
Gardez à vostre conscience.
Mentir de certaine science
Est péchié trop grant et trop grief.

LA NONNAIN.

Bien puet estre, dame, mez brief
Je ne vueil plus de cest langage.

SAINTE GENEVIÈVE.

Comment, parler de pucelage
Et de chastée est-ce offence?

LA NONNAIN.

Je vous ay dit ce que je pense,
Dame, parlez d'autre doctrine.

SAINTE GENEVIÈVE.

Se vous aviez une espine

Ou dos dont mourir pourriez,
Dites-moy se vous vourriez
Que je l'ostace sans péril?

LA NONNAIN.

Lasse, quoy donc? certes oil.

SAINTE GENEVIÈVE.

Or souffrez donc que je vous oste
.I. malon qu'avez soubz la coste;
Mez vous doubtez, espoir la peine.

LA NONNAIN.

Dame, je me sans toute saine,
Pourquoy parlez-vous de tel chose?

SAINTE GENEVIÈVE.

Belle suer, et dire vous osé
Que vous estes forment malade,
Et devant Dieu lède et malsade
Qui scet bien vostre iniquité
Que couvrez de virginité,
Et vous tenez pour vierge sainte
Et non estes, mez vierge fainte;
Non pas vierge, non, mais ribaude,
Qui fustes en avril sy baude,
Le tiers jour, entre chien et lou,
Qu'ou jardin Gautier Chantelou
Vous souffristes que son berchier
Vous defflourast soubz .I. peschier.
Ha lasse! pouvre créature,
Pour .I. povre délit d'ordure
Perdue avez par mal ouvrer
Virginité sans recouvrer;

Perdu Dieu, sez biens et sa joye,
Perdu vous-mesmes se par voye
De contricion doulourеuse
Et de pénitence angoisseuse,
A la doulce miséricorde
De Dieu n'avez paix et acorde;
Mez quoy par vostre vaine gloire,
En fuiant honte transitoire
Celez vostre male meschance,
Dont vous n'avez jà alégance,
Ce sachiez, ne remission
Ce ce n'est par confession.
Puisque povez avoir copie
De prestre durant vostre vie,
Et cuidez-vous qu'el ne soit sceue?
Certes sy est; Dieu l'a bien veue.
Lez anges et dyables sans doubte
Scevent bien vostre vie toute.
Espoir aussy vostre léchеur
S'en est vanté à maint pécheur;
Mez posons et contrepenssons
Que de c'en ne sache riens homs.
Vostre povre âme que fera
Quant Dieu son pechié monstrera
A tous ceulz qui sont et seront?
Quant maufelz la tourmenteront
Sans pitié, sanz fin, sanz cesser?
Pour Dieu vueilliez vous confesser,
De bouche, de cuer repentir
Et ne vueilliez pour riens mentir,

Prenez bon propos de bien faire,
Et vous vueilliez de mal retraire
Dore en avant sans différer,
En l'aide de Dieu espérer,
Et Diex ara de vous pitié.

LA NONNAIN.

Je recongnois ma mauvestié.
De male heure fu oncques née;
Mez c'est, ce croy, ma destinée.
Il convenoit que je péchasse.

SAINTE GENEVIÈVE.

Or est pis que devant, ha! lasse,
Vostre péchié et vostre erreur.
Metez suz à Dieu c'est horreur.
Dieu ne destine ne ne fait
Péchié, mez vostre cuer defait
Quant il fu de péchié tenté
Esleut de franche volenté
Le mal et refusa le bien.
Pour le corps aisier comme .I. chien,
Jeta hors creinte et bonne honte;
D'onneur, de raison ne tint conte
A Dieu du tout désobéir.
Dieu sa grâce osta, sy chéit
Par sa coupe en pechié mortel.

LA NONNAIN.

Il faloit que le cas fust tel,
Car Dieu savoit que pécheroye.
Comment garder donc m'en povoye
Quant il le savoit sanz faillir?

SAINTE GENEVIÈVE.

S'en .I. lieu je vous voy saillir
Dont vous ne vous puissiez r'avoir,
Dites, mon voir et mon savoir
Vous contraignent-il à ce faire?

LA NONNAIN.

Nennil voir, dame débonnaire.

SAINTE GENEVIÈVE.

Tout aussy vous dy-je en vérité
Que contrainte ou nécessité
Ne fait à nul le Dieu regart.
Pour ce homme ou fame bien se gart,
A qui Dieu cler entendement
Par pure grâce purement
A donné pour savoir eslire;
Car au choisir s'il prent du pire,
N'est merveilles s'il s'en repent.
Quant de Dieu donc tout despent
Qui tout sen et tout bien sourmonte;
Le pécheur meschant ne tient conte;
Ainçois de certaine science
Contre remors de conscience,
Comme que soit du tout eslit
Son vouloir faire et son délit.
S'il le dampne, ly fait-il tort.

LA NONNAIN.

Or suis-je arrivée à mau port:
M'a faite Dieu pour moy dampner.

SAINTE GENEVIÈVE.

Mez pour vous ès cielx couronner.

LA NONNAIN.

Vos dis ne s'y acordent mie.

SAINTE GENEVIÈVE.

Sy font, sy font; mez vostre vie
N'a voulu à ce grant bien tendre.

LA NONNAIN.

Dame, faites-le-moy entendre.

SAINTE GENEVIÈVE.

Pour quoy suelt en vigne planter?

LA NONNAIN.

Pour fruit délectable porter.

SAINTE GENEVIÈVE.

Ce n'est pas donc pour l'ardre?

LA NONNAIN.

Non.

SAINTE GENEVIÈVE.

Belle suer, cy garde prenon.
Quant elle est fouie et fueubrée,
Et tailliée et bien coultivée,
S'en nul temps ne porte bon fruit,
Qu'en fait-en?

LA NONNAIN.

En l'art et destruit.

SAINTE GENEVIÈVE.

Ma mie, aussy par autel guise
Vous a plantée en sainte Eglise
Nostre Seigneur, et coultivée.
Par grâce et doctrine ordenée,
Non pas pour vous perdre et dampner,
Ainçois certes pour vous donner

Sa gloire, se diligaument
L'eussiez servy et loyaulment,
Porté fleur d'incorruption,
Fueilles d'édification
Et fait fruit doulz et délictables
De bonnes euvres prouffitables.
Or avez fait tout le contraire.
Par quoy Dieu vous fera hors traire,
De la compaignie des siens,
Et donra aus infernaulz chiens
En arsure perpétuele.

LA NONNAIN.

Haro! auray-je paine tele
Pour ung délit qui sy tost passe?

SAINTE GENEVIÈVE.

Qui l'estatut du roy trespasse
Qui est commandé sur la hart
Ou qui pèche par mauvais art
Contre la magesté royal,
Pert ses biens comme desloyal,
Son corps mesmes senz grâce avoir
Ou cas que on puet de vray savoir
Qu'il est obstiné en malice.
Puis que homme est donc sy fol, sy nice
Que sa voulenté a plus chier,
Faire que la Dieu, et péchier
Contre raison et contre droit
Et toujours faire le vouldroit
Sanz fin, se senz fin povoit vivre,
N'est merveille se Dieu le livre

A perpétuel dampnement.

LA NONNAIN.

Ha lasse! or voy-je clèrement
Que je suy perdue et dampnée!

SAINTE GENEVIÈVE.

Ne soiez pas desesperée,
M'amie, aiez en Dieu fiance:
Qui pèche par désespérance
Pèche contre le Saint-Esperit,
Comme fist Judas qui périt.
Repentez-vous et confessez
Entièrement, et ne cessez
Dorénavant de bien ouvrer.
Ainssy pourrez-vous recouvrer
L'amour de Dieu, n'en doubtez pas.

LA NONNAIN.

Je m'en vois donc ysnel le pas,
Moy confesser, ma chière dame;
Pour Dieu, souveigne-vous de m'âme
Qui feust, se ne feussiez, périe.

SAINTE GENEVIÈVE.

Nostre-Seigneur, suer, vous conduie!

LA NONNAIN, en s'en alant.

Lasse! chetive, et que feray?
Et comment me confesseray?
On cuide que je soye bonne
Et oncques plus maise personne
Ne nasqui de ventre de mère!
Hareu! et que dira beau père
Quant orra ma desconvenue?

Qui me tient que je ne me tue?
Je me tuasse volentiers;
Mais c'est d'enfer ly drois sentiers.
Diex, gardez-moy de désespoir.
Encor feray-je tant espoir
Que vous aurez mercy de moy!
Sire, je tien la vostre loy.
Pour pécheurs homme devenistes,
Pour pécheurs dure mort souffristes :
Je suy une grant pécherresse,
Plus vile que une vieille asnesse;
Mais vostre bonté, doulz Seigneur,
Sanz comparaison est greigneur.
Lasse! meschante, je cuidoye
Tropt plus valoir que ne valoie.
Sy chéuz par orgueil en luxure
Qui me donne honte et laidure,
Laquele honte me euvre l'ueil
A cognoistre mon grant orgueil
Par le doulz regart de pitié,
Que m'auvez fait en amistié.
A la doctrine de la vierge
Qui m'a reprise, or vous requier-je,
Que me donnez, Sire, la grâce
Que du tout vostre vouloir face,
Et que pour mes iniquitez,
Hontes, paines, adversitez,
Puisse endurer à lie couraige;
Et de renchéoir en autel raige
Me gardez par vostre plaisir.

J'ay de vous servir grant désir,
Du quel désir vous regracie.
Glorieuse vierge Marie,
De la meschante vous souveigne!
Je diray tout, que qu'en avieigne :
Mieulz vault une honte que mille.
Je voiz à beau-père en la ville
Quant volenté m'en est venue;
Car c'est chose tantost perdue
Qui bon propos ne met à euvre,
Ou point ou à paine y recueuvre.
Je me doubte que tropt ne tarde!
Le Saint-Espérit soit de moy garde.

Cy voyse à l'évesque et die à genoulz :

Très-chier seigneur et révérent,
Soubz Dieu du tout à vous me rent.
Ayez pitié de ma povre âme.

L'ÉVESQUE.

Or dictes, de par Nostre-Dame,
Quanques vous voulrez, belle suer,
Je oy bien volentiers et de cuer
Toute personne qui s'amende.

LA NONNAIN.

Mon cher seigneur, Dieu le vous rende!
A Dieu et à vous me confesse
Comme la plus grant pécherresse
Qui feust oncques de mère née.
Je me suy sy bien demenée
Que puis que vouey chasteté,

Obédience et povreté,
Je n'ay tenu n'obédience
Ne povreté, voir ne silence,
Ne point nul de religion,
Se n'est par simulacion
En contrefaisant vie saincte,
Comme faulse, ypocrite et faincte.
Ha lasse! je n'ose plus dire.

Cy se laisse chéoir à terre.

L'ÉVESQUE.

N'osez-vous dire à nostre Sire
Ce qu'il scet, qui a sy grant joye
De tout pécheur qui se ravoye
Que penser ne sauroit cuer d'omme?
Seurement donc de celle somme
Qui vous griève vous deschargiez.
Ne laissiez pour moy; car sachiez
Que pécheur suy tout le premier:
De la grâce Dieu ay mestier.
D'autre part honte et desplaisance
Sont grant part de la pénitance;
Mais ne doivent pas sy grans estre
Qu'on doye riens céler au prestre,
Qui en terre est le Dieu vicaire.

LA NONNAIN, en soy levant à genoulz.

Mon très-chier seigneur débonnaire,
Brief et court, à dire vérité,
J'ay perdu ma virginité:
J'en requier absoulte et pardon.

L'ÉVESQUE.

Belle fille, un point regardon;
Virginité avez perdue :
Vous fut-elle à force tollue?

LA NONNAIN.

Nennin, certes.

L'ÉVESQUE.

C'est mal alé;
Trop est vostre estat devalé.
Royne estiez très gracieuse,
Du roy des roys temple et espeuse,
Or estes de l'ennemy temple
Qui vostre âme de péchié emple;
Et de condicion pire estes
Assez assez que mues bestes
Se de cuer ne vous repentez.

LA NONNAIN.

Je m'en repens.

L'ÉVESQUE.

Et promettez
Amendement de vostre vie?

LA NONNAIN.

Oil voir.

L'ÉVESQUE.

La Vierge Marie
Vous vueille à son Filz rapaisier.
Le corps avez fait trop aisier,
Sy est raison qu'il ait mésaise;
Car nulz ne puet du tout son aise
En ce monde et en l'autre avoir :

Ce nous font nos docteurs savoir.
Sy mettez soubz pié la charoingne
Afin que péchié s'en esloingne,
Tenez-vous sainttement en cloistre;
Là mettez paine à vous congnoistre.
N'en bougiez, car le villoter
Fait mains et maintes assoter;
Tenez voz veuz et voz promesses,
Oyez dévotement les messes
En abstinence, en continence,
En silence, en obédience,
Et en povreté volentaire.
Servez Dieu se ly voulez plaire,
Soyez et humble et paciente
Envers voz suers par bonne entente;
Efforciez-vous de plus orer,
De plus veillier, jeuner, plorer
Que lez autres tant com pourrez.
Penssez adès que vous mourrez,
Et ne savez en quel estat.
Doubtez-vous toujours du restat.
Dieu vous doint sy bien maintenir
Qu'à bonne fin puissiez venir.
Lez faiz de la religion
Vous baille en sattisfacion
De voz péchiez, et mettez paine
De dire un psautier la sepmaine,
Senz voz heures canoniaulz
Et voz services moniaulz.
Je pry au très-doulz Jhésucrist

Qui du doit en la terre escripst
Quant volt la femme delivrer
Que lez Juifz à mort livrer
Vouloient pour ce qu'il l'avoient
Prise en péchié sy com disoient,
Qu'il vous absoille et vous pardoint,
Sa grâce et sa gloire vous doint,
Et je sy faiz tant com je puis,
Ou nom du Père, ou nom du Filz
Et ou nom du Saint-Espérit,
Amen. Priez pour moy à Dieu!

LA NONNAIN, en soy levant.

Celluy de qui tenez le lieu,
Mon chier seigneur, en sainte Eglise,
Sy vous maintiegne en son servise!

Cy se acline et s'en voise disant:

Mercy Dieu, j'ay le cuer plus aise;
Certes, corps, tu auras mesaise.

En batant son pis.

Jamais ne me mestrieras.
Jà sy fort ne me tempteras
Se Dieu plaist et la glorieuse
Qui vie sy religieuse
Me doint mener que je m'acorde
A sa doulce miséricorde.
Amen, à vous, benoitte dame,
Recommande mon corps et m'âme,
Et à mon seigneur saint Michiel.
Et à toute la court du ciel.

Voyse où elle voulra.

Cy après est comment .I. enfant noiez fut resuscitez par les prières madame sainte Geneviève.

Soit .I. enfant d'environ .IIII. ans suz aucune chose faite comme la gueule d'un puis en regardant dedens; puis viegnent lez dyables qui le jetent ou puis en la manière qui ensuit :

LÉVIATHAN, le premier dyable.

Compains, un pou nous avançon,
Mez voiz-tu là cel enfançon
Dessus la gueule de ce puis?
Je le vueil noier se je puis.
Qu'en dis-tu? sera-ce mau fait?

SATHAN, le second.

Mau fait! ce sera .I. biau fait,
Car il sera de tous poins nostre.

LÉVIATHAN.

Et se Michiel ou Pol l'apostre
Y viennent pour le nous recourre?

SATHAN.

Trout! je n'y donne .I. brin de bourre.
Il n'est crestien plus que .I. chien.

LÉVIATHAN.

Vien ça; aide-moy; tu diz bien.

Cy le jetent ou puis doulcement, puis die :

LÉVIATHAN.

Ha ha, ha ha! il boit, il boit.

SATHAN.

Il sera nostre qui qu'en poit.

Cy se traient arrière puis regardent ou puis, et die Sathan :

Il a trop beu, hape son âme.

LÉVIATHAN, en prenant une ymagete et en baillant à Sathan :

Ve-la-cy; apren ly ta game.

Puis dient ensemble.

Ha ha, ha ha, ha ha, ha ha!

RISOUART ET MAUFERAS, en courant à eulz.

Ha ha, qu'est-ce là? qu'est-ce là?
Est-ce l'âme d'un crestien?

LÉVIATHAN.

Nennil, mez d'un enfant paien
Qui c'est tout en l'eure noié.

MAUFERAS.

A-il parjuré ne maugroié?
Sces tu?

LÉVIATHAN.

Je ne sçay, regardon;
Et s'il a menty sy l'ardon.

SATHAN.

C'est trop bien dit. Or nous séons
Et dedens nos papiers véons.

Lors se siéent et regardent en leurs roulez et soient jusques à tant que les anges viegnent.

La mère de l'enfant die en soy complaignant.

Où est mon enfant, très-doulz Diex?
Où est mon filz, doulz roys des cielx?
Ha lasse! qu'est-il devenu?
S'il ly estoit mal avenu,
Perdue et gastée seroie!
Certainement mielx ameroie
Estre enfouie toute vive.

Cy regarde ou puis et die en tirant sez chevex et en soy batent.

Je le vois là, lasse chétive!
Lasse il est mort, point ne l'os braire.
A grant douleur le me fault traire.

Cy le traie du puis et le couche à terre puis die en tuertant sez mains.

Hareu! lasse! filz, tu es mort
De lède et angoisseuse mort.
Ha! très doulce Vierge Marie,
Mon enfant a perdu la vie.
Ha lasse! il est mort sans baptesme.
J'atendoie que la karesme
Venist à la Pasque pour estre
Lors baptisié de main de prestre.
Or est perdu, or suis perdue.
Vien, mort, vien, sy m'estrangle et tue.

Cy se lesse chéoir à terre.

SA VOISINE.

Ma doulce voisine et amie,
Pour Dieu ne desconfortez mie.
Alez à dame Geneviève
Qui du lit maint malade liève,
Sachiez, el vous confortera.

LA MÈRE, en soy levant.

Ha m'amie! pour Dieu fera?

SA VOISINE.

Oil voir, alez seurement.

LA MÈRE.

G'y voiz doncques hastivement.

Lors preigne l'enfant entre sez bras, et die en alant :

Ha, filz! tu es perdu par moy,
Et je suis perdue pour toy.
Tu es mort, sy aroy mal vivre
Se Dieu toy et moy ne délivre.

Lors jete son filz devant sainte Geneviève, et à genous et à jointes mains die :

Madoulce dame et gracieuse,
Ceste meschante douloureuse
Vueilliez aidier et secourir.
Besoing m'a fait sy acourir,
Car mon enfant s'y est noié
Qui ne fut oncques baptisié.
Pour Dieu, rendez-le moy en viê.

SAINTE GENEVIÈVE.

Lasse! que dites-vous m'amie?
Sy grans euvres ne sont pas nostres ;
Mais aus martirs et aus apostres.
M'amie, en Dieu vous confortez,
Et ce fait doulcement portez.
Ne penssez pas que Diex souffrist
Que vostre enfant ainssy périst
Se ce ne fust pour aucun bien,
Pour le vostre espoir, ou le sien.
Sy souffrez puis qu'il plaist à Dieu.

LA MÈRE.

Ahay, dame! ce n'est pas gieu.
S'il est dampné, bien fust mau né.

SAINTE GENEVIÈVE.

Il est bien vray qu'il est dampné ;

Mez non pas sy très cruelement
Comme sont ceulz qui mortelment
Pèchent chascun jour par malice;
Car Dieu fait tant de bénéfice
A ces petits enfançonnés
Qui de pechié muirent tous nez,
Fors du pechié qu'il ont d'Adam,
Qu'il n'ont ne paine ne ahan
Combien qu'en enfer tout droit voisent.
Bien est voir que Dieu point ne voient,
N'avoir lez biens jà ne pourront
Qu'ont ceulz qui baptisiez mourront,
S'il muirent sans péchié mortel.

LA MÈRE.

Et se mon enfant est or tel
Que jamais ne sentira rien,
Ne chault, ne froit, ne mal ne bien,
Ne Dieu ne voirra jà en face,
Que donroie-je de telle grâce?
Bonnement j'aroye aussy chier
Qu'il fust une fleur de peschier,
Mais s'il vesquit trop mielx venist.

SAINTE GENEVIÈVE.

Et que savez s'il convenist
Que par vie desordenée
S'âme fust à tourmens menée?
Lez jugemens et lez sentences
De Dieu ont sy grans excelences
Que humaine teste ymaginer
N'es pourroit ne déterminer.

Belle suer, aiez pacience,
Et se par vostre négligence
L'enfant a perdu âme et corps,
Nostre Sire est miséricors;
Il ne vous fault fors à luy traire
Et à l'évesque son vicaire
Qui vous donnera alléjance
De ce forfait et pénitence.
M'amie, pour Dieu endurez;
Contre Dieu point ne murmurez
Qui fait ou souffre justement
Quant qu'on fait et non autrement,
Combien qne nostre engin entendre
Ne le puisse pas, ne comprendre.
Et c'est bien raison et droiture,
Car le Créateur créature
Seurmonte sans comparaison.

LA MÈRE.

Voir, dame, de vostre maison
Jamais à jour ne bougeray,
Ainçois, certes, me tueray
Devant vous se vous ne m'aidiez.

SAINTE GENEVIÈVE.

Bele amie, or vous apaisiez :
Nostre Seigneur vous aidera
Quant il voerra que temps sera.
Pour Dieu ne vous désesperez.
Dieu et sa mère prierez
Et sains et saintes autre cy
Que de vous ilz aient mercy,

Et je oureray avecques vous.
Alez par delà à genous,
Et je seray de ceste part.

Cy se mete tost à genous et die :

Doulz Jhesucrist, le cuer me part
Du dueil qu'a ceste bonne dame,
Et de cen aussy, Sire, que l'âme
De son filz est ainssy dampnée,
Par ce que du ciècle est alée
Sans recevoir crestienté.
Doulz Sire, en vostre volenté
N'a que bonté et amistié :
Je vous requier par la pitié
Que de vostre mère digne éustes
Quant en le crois mort vous receustes,
Et que eustes de la pauvre mère
Qui estoit en tristece amère
Quant on portoit son filz en bière
Enterrer en .I. cymetière,
Que ceste cy qui tant se deult
Que de douleur tuer se veult,
Reconfortez et soulaciez
Et remetez son filz suz piez.
Par quoy soiez glorefié
Et vostre pueple édefié.
Cest chose avanture impossible.
Nient mains vous faites tout possible
A ceulz qui ont droite créance.
Gloire à vous ! j'ay ferme fiançe
Que vous ne m'escondirez mie,

Qui maintes fois m'avez oie.

Cy se tiègne à coutes et à genous jusques à tant que les anges aient remise l'âme ou corps

NOSTRE-DAME, en paradis, à genous.

Doulz Jhésus, velà Geneviève
Qui de prier se peine et griève,
Que vueilliez oster de misère
L'enfant et la dolente mère.
Je vous supply que vous l'oiez.

JHÉSUS.

Volentiers, Dame ; or vous soiez.

Lors voise soir.

JHÉSUS.

Gabriel, Raphael, Michiel,
Levez suz, descendez du ciel.
L'espérit que sez anemis
Tiennent, prenez et soit remis
Dedens son corps, vueillent ou non ;
Car Geneviève, qui mon nom
Essauce et loe et glorefie,
De bouche et de cuer m'en supplie.
Je ne la vueil pas escondire.

LEZ ANGES.

Nous le ferons, très puissans Sire.

Cy descendent en chantant : CONDITOR, etc., et voisent aus ennemis.

S. MICHIEL, au dyables.

Or avant, avant, garnemens,
Qui tenez là vos parlemens,

Baillez ça celle âme, bailliez.

LEZ DYABLES.

Alez à l'autre huis; vous failliez,
Maistre Michiel; riens n'y avez.

S. MICHIEL.

Sy avons, jangleurs embavez;
Car Dieu le veult.

RISOUART.

J'os bien que dites.

S. MICHIEL.

Renart, renart, tu quiers tes fuites.

RISOUART.

Vous me injuriez, c'est mau fait.

S. MICHIEL.

Tez toy, tez, va de plain au fait,
Et lesse l'interlooutoire;
Car c'est chose vraye et notoire
Que pire es qu'on ne pourroit dire.

RISOUART.

Je dissimule; or oiez, Sire,
Qui a pechié originel
Et fut Renouart au tinel
Posé qu'il n'ait autre malice,
Est dampné s'il muert en ce vice;
C'est sentence diffinitive.

S. MICHIEL.

Risouart, Diex veult qu'il revive,
A qui toute loy est subjete.

RISOUART.

Vous m'en jurez de jus de bête.

Tiengne la loy qu'il meisme a mise.

S. MICHIEL.

Il en fera tout en sa guise
Sans faire tort à âme nulle.

MAUFERAS.

Pour lez mamelles de une mulle,
Dites-vous que Diex soit menterres.

S. MICHIEL.

Dieu ne puet mentir, malvaiz lierres.

MAUFERAS.

Pourquoy ne tient-il doncques sa loy?

S. MICHIEL.

Vessel forgié de mais aloy,
Convient-il que Dieu te responne?

MAUFERAS.

Ou el est fausse ou elle est bonne :
S'el est bonne l'enfant est nostre.

S. GABRIEL.

Par quel raison est-il or vostre,
Qui n'estes fors meschans bourreaux,
Varlez, bedeaus, sergentereaus,
Exécuteurs dez sentences
De Dieu suz ceulz qui font offences,
Que Diex envoie en vos prisons
Pour leur fautes et mesprisons?
Sy ne povez dire : « Il sont nostres : »
Car vous-meismes n'estes pas vostres;
Tout est à celui qui tout fist.

LÉVIATHAN.

Il souffist, maistres; il souffist

Au mains par vos dis doit-il estre
En nostre garde et en nostre estre!

S. GABRIEL.

Pour quoy?

LÉVIATHAN.

Pour la loy dessus dite.

S. GABRIEL.

Qui est à mort ou à soubite
Comdampnez, puet-il avoir grâce?

LÉVIATHAN.

Oil, mez que prince ly face.

S. GABRIEL.

Bien est; tu dis que vrayement
Homs condapné par jugement
Puet en son estat premerain
Retourner par son souverain:
Pour quoy, dy, ne puet doncques Diex
Qui fist enfer et terre et cielx,
A son subjet tel grâce faire,
Et hors de sez prisons le traire
Pour juste cause et raisonnable?

LÉVIATHAN.

Gabriel, ce n'est pas semblable
D'omme et de Dieu; es-tu bien rude?

S. GABRIEL.

Entens bonne similitude:
Aussy com prince temporel
Grâce fait à mort temporele,
Aussy puet le perpétuel
En cas de mort perpétuele.

SATHAN.

Vous faites la tourne bouele.
A quel pié dea va celle dance?
Comment est mort perpétuele,
Quant ens en a bien délivrance?

S. GABRIEL.

Feu d'enfer t'arde la cervele,
Et teste et piez et quer et pance!
Comment est mort mort temporele,
Quant homs ne muert ne n'a grevance?
Entens, lourdin, je ne dy mie
Que mort nulle puisse estre vie;
Mais qui à mort est obligiez
En puet bien estre respitiez,
Sy comme fu jadis le lardre
Qui puis beut en hanap de madre.
Aussy veult Jhésucrist ce mort
Respiter d'infernale mort;
Ça donc, bailliez-le-nous tantost.

SATHAN.

Se vous n'estes plus grant ost,
Jamez ne nous eschapera.

S. RAPHAEL.

Mau gré tien, Sathan, sy fera.

SATHAN.

Fera!

RAPHAEL.

Oil.

SATHAN.

De quel aconte?

S. RAPHAEL.

Que Dieu t'envoit la male honte!
Il plaist à Dieu.

SATHAN.

Et j'en appelle.

S. RAPHAEL.

En nom de Dieu, tu la bailles belle!
De qui appelles-tu?

SATHAN.

De Dieu.

S. RAPHAEL.

Devant qui? pour quoy? en quel lieu?

SATHAN.

Biau sire, soit juge et partie.

S. RAPHAEL.

Faulx Sathan, je te segnefie
Sa volenté et sa sentence:
Tu es en son obédiance,
Baille-nous l'âme, il le commande.

SATHAN.

Le dyable y ait part : celle truande
Geneviève a tant flajolé
Qu'el a Dieu du tout affolé.

LES ANGES, en prenant l'ymage.

Trut, trut, baille ça.

SATHAN, en tenant fort l'ymage.

Non feray.
A l'aide, à l'aide! ha hay, ha hay!

LES AUTRES DYABLES, en ly aidant.

Michault, Michault, pas ne l'aras!

S. MICHIEL, aus autres anges.

Ferez, ferez sus ces baras!

LEZ ANGES, en frapant.

En sus, en sus!

LEZ DYABLES.

Lessiez le nostre.

S. MICHIEL, en ly ostant l'âme, et les autres en frapant.

Nous l'arons, arons mau gré vostre;
Fuiez, fuiez!

RISOUART.

Fuion-nous-en.

LEZ AUTRES DYABLES.

Fuions, ilz sont tous hors du sen.

Cy s'en fuient.

Lors emporte l'âme saint Michiel, et die à sainte Geneviève :

Geneviève la Dieu amée,
Ceste âme qui estoit dampnée
Te donne Dieu que tant reclaimes,
Que tu honneures, sers et aimes;
Dedens son corps je la reboute.

En la remetant.

Liève-le, car il vit sans doute,
Et le fay tantost baptisier.

Cy mete l'ymage soulz l'enfant et s'en retournent sans chanter.

SAINTE GENEVIÈVE, là, liève la teste et die :

Doulz Dieu, nul ne saroit prisier
La doulceur, l'amour souveraine
Qu'avez à créature humaine.
Bien m'avez eue en mémoire,
Je vous en rend loenge et gloire.

Cy se liève sainte Geneviève et preigne l'enfant en disant :

Suz, mon enfant, venez à moy;
Le roy du ciel, en qui je croy,
Vous face encore .I. bon preudomme.

L'ENFANT.

Dame, donnez-moy une pomme.

SAINTE GENEVIÈVE, en baillant l'enfant.

M'amie, vostre enfant tenez;
A sainte Eglise le menez
Et faictes qu'il soit baptisié.

LA MÈRE.

Dame, de bouche et de cuer lié
Vous regracie de vos biens.

SAINTE GENEVIÈVE.

Je vous prie, n'en dites riens,
Tant comme je vive, à nul âme.

LA MÈRE.

De par Dieu, soit, ma chière dame!

Cy s'en voise avecques son fils en disant :

Hé Diex, hé Diex, que j'ay grant joye!
Et comment, doulz Diex, me tendroye
De sy grans vertus réciter?
El fait lez mors resusciter,
El garist les démoniacles;
Par ly fait Dieu tant de miracles
Que c'est une grande merveille:
En ce monde n'a sa pareille.
Telz faiz ne se doivent celer;
On lez doit à tous revéler.
S'elle veult qui soient celez,

Que point ne soient revélez,
Ce ly fait faire humilité
Pour fuire toute vanité.
Doit-on pourtant lessier à dire
Lez beles vertus nostre Sire?
Nennil voir, ce seroit mau fait;
Pour ce doncques de ce biau fait
Dieu et la Vierge honnoureray
Et partout le publieray.

Lors preigne l'enfant entre sez bras en disant :

Alons à la Vierge Marie;
Nostre Seigneur m'en face lie.

Cy voise où elle vourra.

Comment madame sainte Geneviève pria ung bourgois d'Orliens qu'il pardonnast à son varlet son meffait; le n'en voult riens faire. Elle pria Dieu; il fut malades et lendemain ving à la Vierge pardon demander. Ainsy furent en acourt.

LE VARLET, à genous et mains jointes.

Madame, aide pour Dieu mercy!

SAINTE GENEVIÈVE.

Amis, qu'avez à crier cy?

LE VARLET.

Ma chière dame, j'ay .I. maistre,
.I. grand bourgois sy mal chevestre,
Que je ne puis à luy durer.
Tuer me veult ou enmurer.
Hier d'aventure .I. pou m'esprins;

Sy est d'ire sy fort esprins
Qu'il dist qui me méhaignera.

SAINTE GENEVIÈVE.

Se Diex plaist, biau fils, non fera.
Tenez-vous cy en oroison :
J'iray à luy en sa maison.

Cy voise au bourgois et die.

Charité, mon seigneur très doulz,
Me contraint à venir à vous;
Guillot, vostre varlet petit,
A vers vous mesprins .I. petit:
Il s'en repent amèrement.
Vueilliez ly, sire, doulcement,
Pour l'amour de Dieu pardonner.

LE BOURGOIS.

Seur, alez aillieurs sermonner,
Car ycy ne ferez-vous riens
Autant com de l'abay des chiens,
De vous et de vos jangleries:
Qui dyable ce sont tromperies.

En se prenant par lez costez.

M'a ce garsson baillié ce tour;
Par le clochier de celle tour!
Je ly monstreray qui je suis.
Fuiez de cy, vuidez mes huis,
Gardez que plus ne m'ennuiez.

SAINTE GENEVIÈVE.

Vaillant seigneur, adouciez
Pour l'amour de Dieu vostre cole.

Selonc la divine parole,
Qui sanz pitié tourmentera,
Sans pitié tourmenté sera.
Miséricorde trouveront
Qui miséricorde feront.
Doncques pardon et grâce face,
Qui veult avoir pardon et grâce.
Sy ly soiez donc gracieus,
En l'onneur du roi glorieus
Qui vous créa et l'un et l'autre.

LE BOURGOIS.

Dame, à vos ymages de peautre,
Qui ne scevent contrarguer,
Alez vos mos miraulz ruer,
Non pas aus bourgois d'Orléens.

SAINTE GENEVIÈVE.

Sire, nul bien, ne hors ne ens,
Ne pourriez en heyne avoir.
Heyne trouble sens et savoir,
Heyne est pareille à homicide,
Heyne l'âme de tout bien vuide,
Heyne est contraire à charité,
Heyne par sa malignité
Paix et amour de cuer esrache.

LE BOURGOIS.

Gardez-vous de la chiche face,
El vous mordra s'el vous encontre.
Par tous lez sains de cy encontre,
Vous n'amendez point sa besoigne.
Alez-en que je ne vous coigne;

De vos preschemens n'ay-je cure.

SAINTE GENEVIÈVE.

Se ma parole vous est dure,
Ce me poise; mez j'ay fiance
Qu'à Dieu n'est point en desplaisance :
Dieu vous vueille en bien maintenir.

LE BOURGOIS.

Alez tousjours sans revenir.

SAINTE GENEVIÈVE, à genous en son oratoire.

Doulz Jhesu qui du ciel venistes
En terre, et homme devenistes
Pour paix metre entre Dieu et homme,
Cetuy qui ne prise une pomme
Bien nul que je ly sache dire
Vueilliez oster de heine et d'ire,
Et sy par grâce visiter
Que son varlet puisse habiter
Avecques ly par bon acort,
Et lez jetés de désacort.

LE BOURGOIS, en soi complaignant.

J'ars trestout vif, Vierge Marie,
J'ars tout, hors las je pers la vie.
Las! j'estoye huy frez et roncient
Comme une pomme de Jouvent,
Or suis en sy ardant chaleur,
Que je n'ay force ne valeur;
Je n'ay pié nul qui me soustiegne.
Certes, je croy que ce me viegne
De droite vangance divine;
Car j'ay celle sainte meschine,

Geneviève, sy ravalée,
Qu'elle s'en est bien triste alée.
Las! conscience m'en remort;
Certes je suis digne de mort.
La sainte fame ne faisoit,
Ne ne penssoit, ne ne disoit
Fors doulceur et miséricorde
Pour nous metre en paix et concorde;
Et je, comme .i. lou enragié,
Plain d'ennemy, plain de péchié,
Celle doulce aignelle mordoie,
Et quant que disoit despitoie.
Pour voir, Dieu fait bien ce qu'or fait.
J'ay lourdement vers ly forfait.
Brief je l'iray crier mercy,
Mez je vueil ains reposer cy.

Lors se couche pour dormir et tantost se liève et die.

C'est nient, je ne puis prendre somme.
A elle yray, et fust à Romme.

Cy voise à sainte Geneviève et ly chiée au piez en disant.

A Dame! aiez mercy de moy!

SAINTE GENEVIÈVE, en le relevant.

Sire, pour Dieu, tenez-vous coy;
Levez, de par Nostre-Seigneur :
A moy n'afiert pas tel honneur.
Sire, vous pardonnez de fait
A vostre varlet son meffait,
Sanz ly plus faire grief ne paine?

LE BOURGOIS.

Chière dame, soiez certaine

Que jamez ne le greveray,
Ainçois moult de biens ly feray,
Pour l'amour de vostre personne,
Et dèz maintenant ly pardonne
Forfais et quant que me devoit.

SAINTE GENEVIÈVE.

Et Dieu, qui puet, scet et voit,
S'il est ainsi santé vous doint,
Et tous vos péchiez vous pardoint!
In nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti.

LE BOURGOIS.

Amen, Dame, Diex le vous rende.

SAINTE GENEVIÈVE, au varlet.

Biau filz, mal vit qui ne s'amende!
Avec vostre maistre en yrez
Et loyaument le servirez.
Soiez prest et obédiant,
Doulz et courtois et pacient,
Ne soiez fel, ne orgueillieus,
Ne rechinant, ne pareceus;
Parlez pou, mez bonnes paroles;
Fuiez garssons et garsses foles;
Honnestement vous contenez
Et sagement vous demenez.
Honnourez et maistre et maistresse,
Oiez les sermons et la messe
Quant vous pourrez par leur licence;
Dieu vous octroit grâce et science
En tout bien. Adieu, mez amis.

LE BOURGOIS.

Dieu, qui paix entre nous a mis
Par vous, en sa grâce vous tiegne.

LE VARLET.

Le doulz Jhesucrist vous maintiegne
En toute bonté sans faillir,
Car vous m'avez fait hors saillir
De fort pas et de grant misère.

LE BOURGOIS ET LE VARLET.

Dame, à Dieu.

SAINTE GENEVIÈVE.

Alez à sa mère.

Cy voisent où ils vourront.

Cy après est comment madame sainte Geneviève fist faire une église à Lectrée, suz lez corps sains de mon seigneur saint Denys et sez compaignons; et dez miracles de la chaux et du vin que Nostre-Seigneur y fist par lez prières de la dicte Vierge, et par lez mérites des diz glorieus martyrs.

SAINTE GENEVIÈVE, à genous, les mains tendues.

Très doulz Jhesucrit, roy de gloire,
Bien devons avoir en mémoire
Lez honneurs et lez courtoisies
Que vous feistes en sez parties
Quant sainct Denis y envoiastes;
Par qui d'erreur nous délivrastes,
Donc le corps repose à Lectrée
Dessus une pierre lettrée,
Sans avoir moustier ne maison
Comme il deust avoir par raison.
Halas! grans manoirs ont et cointes

Ceulx qui pas ne sont vos acointes,
Et lez corps sains de vos amis
Sont ou dit lieu long-temps a mis
Petitement logiez. A lasse!
Volentiers y édéfiasse
.I. moustier se j'eusse finance!
Doulz Dieu, en qui est ma fiance,
Donnez-moy bon confort et aide
Par quoy puisse trouver qui m'aide
A faire ledit oratoire
A vostre honneur, loenge et gloire!

Cy voise parler à .II. prestres et die:

Mes révérens pères en Dieu,
Mout est à honnourer le lieu
Où lez sains sont, qui la créance
Jadis apportèrent en France.
Ce fut monseigneur sainct Denis,
Et ses .II. autres bons amis
Sainct Eleuthère et sainct Rustique,
Lez quelz pour la foy catholique
En occist en ceste contrée,
Dont lez corps gisent à Lectrée,
Au vent, à la nège, à la pluie,
Sans honneur, dont forment m'ennuie.
Si vous vueil pour Dieu supplier
Que prenons à édifier
Sus lez dis corps sains .I. moustier.

DAN GENÈSE.

Dame, ce fait eussions mout chier,

Mais il seroit trop fort à faire.

SAINTE GENEVIÈVE.

Diex est et large et débonnaire
A cuer de bonne volenté;
Diex nous donnera à plenté
De quant que mestier nous sera.
Commançons, Diex nous aidera;
Mez qu'en ly sur tous nous fions.

DAN BESSUS.

Voir, Dame, se nous avions
Pierre et merrien pour une église,
Sy ne savons-nous en quel guise
Nous pourrions de chaux finer.

SAINTE GENEVIÈVE.

Vueilliez à Paris cheminer,
Et suz grant pont vous deportez
.I. tantet, et puis me raportez
Cen que de chaux orrez parler.

LES PRESTRES.

Dame, bien y voulons aler
Puisqu'il vous plaist; priez pour nous.

SAINTE GENEVIÈVE.

Seigneurs, Diex soit garde de vous!

Cy voise à Paris, et en alant dan Genoiz die :

(*On puet lessier de cy jusques cy* (1).)

Dan Bessus, avez-vous dit nonne?

---

(1) Le copiste a voulu faire entendre, par cette indication, qu'on pouvait passer cette scène, depuis ces mots : *Dan Bessus, avez-vous dit nonne?* jusqu'à ceux-ci (p. 257) : *Alons nous n'avons que tarder*. La preuve en existe dans le *jusques cy* qu'il a placé de nouveau avant

DAN BESSUS.

Dan Genèse, par ma couronne,
Je n'en ay mot dit se me semble.

(*Lisiez ceste escripture fausse, car el est bien notable pour gens d'église.*)

DAN GENÈSE.

Or la disons nous .II. ensemble :
Deus in adjutorium......

En soy segnant.

DAN BESSUS.

Domine ad adjuvandum.....
Sire, savoir nous convendra
Se Robin Gauthier nous vendra
Pour lez ouvriers .I. bon chatry.
Dy-je bien : *Gloria Patry?*
Qu'en dites-vous? *et Filio*,
Hon! *et Spiritu sancto*.
Vous ne me dites heu ne beu.

DAN GENÈSE.

Monsseur Bessus, adieu le veu!
Vostre honneur sauf, c'est maise guise
De jangler au devin servise,
Quand on êure ou parle à Dieu
Ou à sez sains; ce n'est pas gieu
De parler à Dieu comme homme yvre,
En ourant par cuer ou par lyvre;
Et vrayement le roy de France

ce dernier vers : *Alons*, etc. — Par la seconde indication qu'on rencontre un peu plus bas, il engage cependant à lire cette scène, dont les plaisanteries sont en effet assez singulières, placées qu'elles se trouvent dans la bouche de gens appartenant à l'église.

Prendroit en mout grant desplaisance
Se supplier ly alliez;
S'en suppliant vous parliez
Puis au roy, puis à .i. porchier,
Puis de boire, puis de maschier;
Je cuide que vostre langage
Ne seroit n'onneste ne sage,
N'agréable au roy ne au siens,
Ne à vous profitable en riens :
Par quoy vostre péticion
N'aroit point de exaudicion.
Pour ce dit le bon roy Daviz
En son psaultier ce m'est aviz :
« Chantez, ce dit-il, sagement;
« Sagement, non pas folement. »
Folement chante qui parole
A Dieu comme oisel en jaiole,
Qui est tout plain de janglerie,
Et sy n'entent chose qu'il die,
Ou comme homme yvre en son dorment
Qui parle ou françois ou norment,
Dont riens ne scet quant il s'esveille,
Et s'on ly dit il s'en merveille;
Car l'entente point ne visoit
A cen que la bouche disoit.
Aussy est-il d'omme qui eure
Se sa parole n'assaveure
En cuer; car la devocion
Poise Diex et l'entencion
Que vault chose que bouche die,

Quant le cuer fait chastiaus en Brie :
Pour ce doit l'ourant metre paine
D'entendre à sa puissance plaine
Et cen qu'il dit et cen qu'on dit ;
Autrement ne vault riens son dit.
Sy vous en chastiez biau-frère.

DAN BESSUS.

Jhésucrist le vueille, biau-père !
Dore en avant m'en vueil garder.

Jusques cy :

DAN GENÈSE.

Alons, nous n'avons que tarder.

Cy voisent aprez les porchiers, et là se tiennent .I. pou en estant sanz parler ; puis die dan Genèse :

Que faisons-nous cy ?

DAN BESSUS.

Nous musons.

DAN GENÈSE.

Il semble que nous cabusons
Ou que vueillions lez gens compter.

DAN BESSUS.

J'os cy .I. porchier raconter
Qu'il a trouvé une aventure
En menant sez pors en pasture :
Escoutons, s'il vous plaist, son dit.

DAN GENÈSE.

Or nous séons, c'est trop bien dit.

Cy se sient.

TIÉBAULT, porchier.

Foucault, veulz-tu oïr nouveles ?

FOUCAULT.

Oil bien, mez qu'elz soient teles
Que mon ventre breneus s'en sente.

TIÉBAULT.

Je te dy que hier par une sente
Menay mez pourceaulz et mez truies
Mains de l'errereure de .II. luies
En pasture enmy .I. larris,
Ne trop joieus, ne trop marris,
Teste nue, lez piez deschaux :
Sy trouvay .I. fournel de chaux
D'aventure en .I. reculet.

FOUCAULT.

Pour la teste d'un sour mulet,
Je croy que tu resves, Tiébault.

TIÉBAULT.

Non faiz, non faiz, maistre Foucault;
J'ay beu, je sçay bien que je dy.

FOUCAULT.

Foy que tu dois le mecredy,
Me joues-tu de la trompete?

TIÉBAULT.

Vilaine honte te soit faite!
Ne suis-je pas bon crestien?

FOUCAULT.

Par monseigneur saint Julien,
Tiébault, je ne sçay, je m'en doubte.

TIÉBAULT.

Je t'ostasse hors de la doubte
Se nous fussiens dessous Montmartre.

FOUCAULT.

Comment? me donroies-tu tartre
Ou ciboules en porions?

TIÉBAULT.

Par saint Lou, mez bons horions
De ma maçue suz ton chief.

FOUÇAULT.

Je seroie à trop grant meschief,
Se tu ne r'avoies du mien.

TIÉBAULT.

Du tien?

FOUCAULT.

Du mien.

TIÉBAULT.

Ahay du tien.
Et qu'as-tu?

FOUCAULT.

J'ay assez pour toy.

TIÉBAULT.

Hé, pour Dieu, mon amy, tour toy!
Tu as le cul tourné au prone,
Foy que je doy saint Grisogone.
Se tant ne quant tu m'atouchoies,
Jamaiz ne heurtebilleroies
Fame qui soit desuz la lune.

FOUÇAULT.

Jamaiz homme ne fraperoies
Qui soit vivant dessouz la lune.
C'est chose qui est trop commune,
Dan Tiébault, que de soy vanter;

17.

Mez tu scez bien que fort venter
Chiet souvent par une pluiete,
Et aussy une cogniete
Abat bien souvent .i. grant arbre.

TIÉBAULT.

Tien-te la pique comme .i. marbre :
Je ne suis pas tel com tu pensses.

FOUCAULT.

Je te pardonne tez offensses;
Tu dis vray comme patre nostre.

TIÉBAULT.

Dan Foucault, le pardon soit vostre :
Je n'ay cure de vos raserdes.

FOUCAULT.

C'est guise de merdeurs et merdes
De soy sans raison courroucier.
Que vas-tu grondir ne groucier
Contre moy par espécial,
Qui suis ton droit compains loyal?
Et, par Dieu, il n'est nul avoir
Qu'il vaille bon amy avoir;
Par Dieu, c'est mal fait, Tiébauz.

TIÉBAULT.

Foy que doy le roy des ribauls,
Foucault, biau compains, ce faiz-tu?
Mais scez-tu quoy? maistre festu,
Sy a engendré une fille
Qui maint porteur de feustre essille.
Alons-y, nous serons trop aise.

FOUCAULT.

Qui est-el, Tiébault?

TIÉBAULT.

C'est cervaise.

FOUCAULT.

Alas! je n'en fu pas nourry.

TIÉBAULT.

Foucault, tu n'ez pas champ pourry :
Tu as plus chier jus de roisin.

FOUCAULT.

Par foy, tu dis voir, biau voisin:

TIÉBAULT.

Sy a Tiébault, le filz mon père.

FOUCAULT.

Or ne mens pas, mon bon compère ;
As-tu trouvé le dit fournel?

TIÉBAULT.

As-tu bien teste d'estournel,
Ventre beu! ne me croiz-tu mie?

FOUCAULT.

Tu m'as mis en mélencolie.
Je ne sçay ce s'est droit fantosme
Ou tout certain, car, par saint Cosme,
Tiébault, trestout autel te chante :
Ou bois où tu scez que je hante,
Trouvé la veille de la feste
.I. arbre chest par la tempeste,
Et droitement soubz les racines
Avoit de chaux plus de .C. mines
En .I. fournel; c'est grant merveille.

DAN GENÈSE se liève et die :

Doulz Jhésucrist, dor-je ou je veille?
Qui oncques mez oït tel chose?

DAN BESSUS.

Par m'âme, je croy et suppose
Que c'est grâce et euvre divine.

DAN GENOIZ.

N'en doubtez; la sainte meschine
Lez a envers Dieu empêtrés;
Car il n'est homs laiz ne letrés
Qui des fourneaulx sceust nulle rien.

DAN BESSUS

En vérite, je vous en croy bien;
Il fust bon de savoir le lieu.

DAN GENÈSE, au porchiers.

Biaus seigneurs, pour l'amour de Dieu,
Dites-nous où sont cez fourneaus?

TIÉBAULT.

Alez la vois aux estourneaux.
En hault, en bas, avant, arrière,
Ou près ou loing de la carrière,
Là lez trouverez s'il y sont.

DAN GENÈSE.

Tez paroles et tez diz ont
Double entente; par tel langage,
Tu es ou trop fol ou trop sage.
Oncques homme de bonne guise
Ne se moqua de gens d'église.
Dy-nous où il sont sanz moquier?

TIÉBAULT.

Courez com feroit .I. cloquier,
Et puisiez, tout est à bandon.

FOUÇAULT.

Il fut né à Chasteau-Landon,
Sire, pour Dieu ne vous desplaise.
Jamais il ne dormiroit aise
S'il ne moquoit, c'est sa nature.

DAN BESSUS.

Se dit avez vérité pure,
Dy-nous où lez pourrons trouver.

FOUCAULT.

Sire, près sommes du prouver
Et monstrer au doit lez fourneax
Plains et combles, frez et nouveax,
Dont je croy en ma conscience
Qu'onques homme par la science
N'y mist la main au mains qui vive.
Les fours sont grans, la chaux est vive :
Assis sont en estranges places;
De pié d'omme n'y voit-on traces.
Le sien est en my .I. larris.
Dedens ront, dehors esquarris,
De bonne pierre à gros pillers,
Au-dessous de Haubervilliers.
L'autre trouvé en .I. bocage
Outre Saine, en lieu moult sauvage,
Entre grans ronces et espines,
Droitement dessoubz lez racines
D'un grant arbre à terre abatu.

Sire, je vueil estre batu
S'il n'est ainssy, et lez quérez.

DAN BESSUS.

C'est bien dit, compaing; vous bérez
Une autre fois.

LES PRESTRES, ensemble.

Adieu, adieu.

LES PORCHIERS.

Alez à Saint-Bartelemeu.

Lors voisent où ils vourront.

Cy retournent les prestres à sainte Geneviève.

DAN GENÈSE.

Dame, sachiez que .II. porchiers,
.II. fourneaulx de chaux tous entiers
Nous ont ensegniez d'aventure.

SAINTE GENEVIÈVE, à jointes mains.

Doulz Dieu, qui à ta créature
Es larges et abandonné,
Honneur te soit sanz fin donné.
Or suis-je bien reconfortée.

Cy die à dan Genèse:

Nous yrons nous .II. à Lettrée
Et y menerons des ouvriers.

Puis die à dan Bessus :

Et vous prendrez dez charetiers
Sy lez menerez à la chaux.

DAN BESSUS.

Tost en arez, se je ne faux.

Cy voise dan Bessus avec l'évesque de Paris pour ly tenir conpaignie.

SAINTE GENEVIÈVE, aus ouvriers.

Seigneurs, venrez-vous avec nous?

LES OUVRIERS.

Dame, pour la crois et pour vous
Sommes nous tous appareilliez.

SAINTE GENEVIÈVE.

Venez, vous serez bien paiez.

Lors voisent à Lectrée, et illecques soit .I. autel et l'ymage saint Denys dessus.

SAINTE GENEVIÈVE.

Or çà, de par la mère Dieu,
Mez bons amis, en ce saint lieu
.I. biau moustier me commenciez,
Et pour Jhésucrist vous songniez
De faire chose qui ly plaise.

OGIER, le maçon.

Dame, ne soiez en malaise
Fors de nous querre assez deniers,
Car loyaument, comme monniers,
Ouvrerons cest euvre d'église.
Huet, pren celle pierre bise,
Sy l'esboche à ton grant martel.

HUET, maçon.

Maistre Ogier, je say un art tel
Que sans touchier et sans faillir
Là vous feray en hault saillir,
Mez qu'el oïe le coq chanter.

OGIER.

Or du baver, or du venter;
Parle mains et fay bien besoigne.

HUET.

Par la grant dame de Bouloigne,
Je vueil faire une orde prestresse
Qui chevauchera une asnesse,
En ceste pierre de quarrel.

LE CHARPENTIER, en tenant .I. baston.

Et je vueil cy faire .I. barrel
Pour une fenestrele englesche.

OGIER.

Va tendre ta ligne, sy pesche.
Ahay, es-tu jà au fenestres,
Huet?

HUET.

Maistre?

OGIER.

Visons nos estres.

HUET.

Maistre, visez.

OGIER.

Nos .II. pignons
Avecques leur .IIII. quignons
Seront bien l'un cy, l'autre çà.

HUET.

Maistre, j'ay grant suef de piećà.

OGIER.

Tez-toy.

HUET.

Or sus.

OGIER.

A mon aviz
Bien sera cy la tour à viz,

A archères et à dégrez
De pierre de taille ou de grez;
Et bon est que l'esglise toute
Soit à bon pilliers et à voute.
Le cuer sera vers Orient,
Et la nef devers Occident.
Le maçonnement fait entier,
Lors mete sus le charpentier
Sy veult sez très et ses chevrons.

HUET.

Beau sire Diex, et quant bevrons?
Il fait trop grant harle en cest estre.
A boire, à boire, sire prestre;
J'ay le gorgeron escorchié.

LE CHARPENTIER.

Et mon gosier est sy torchié
Qu'il est sec comme dent de chien.

OGIER.

Foy que doy vous, sy est le mien.
A boire, prestre, ou nous mourrons.

DAN GENÈSE.

Vous en arez quant nous pourrons.

Lors die à sainte Geneviève:

Dame, lez ouvriers n'ont que boire;
Sermonnez-leur d'aucune histoire.
Tandiz que j'iray à Paris
Faire emplir .I. ou .II. baris,
Un pou lez faites déporter.

SAINTE GENEVIÈVE.

Diex nous vueille reconforter

Qui sez biens où il veut départ!
Or vous traiez .I. pou à part,
Et priez Dieu de cuer et d'âme
Qu'il nous aide.

DAN GENÈSE.

Volentiers, dame.

Lors se metent à oroison.

SAINTE GENEVIÈVE, à genous.

Dieu, qui muastes l'iaue en vin,
Ès nopces chiez Archedeclin,
Vueilliez cy vostre grâce estandre
Afin que lez ouvriers entendre
Puissent mielx, et sanz murmurer,
A faire euvre qui puist durer
A l'onneur de vos bons amis
Qui cy furent lonc temps a mis.

Lors se liève et die sus le pot:

Emple, de par Nostre-Seigneur,
A sa gloire et son honneur:
In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.
Amen.

Cy baille le pot à dan Genèse en disant:

Donnez, sire, à boire aus ouvriers.

Puis se remete en oroison, et assez tost revoise à Paris.

DAN GENÈSE, en prenant le pot.

Sans faille, Dame, volentiers.
Ça, beaus seigneurs, lez chiez levez;

Vecy bon vin, tenez, bevez,
Moulliez .I. pou vos consciences.

OGIER, en hochant la teste.

Foy que doy saint Lou de Cerences,
Ce ne sont pas froides nouveles.

HUET.

Je croy que c'est vin de pruneles.
Où a-il esté sy tost forgy?

DAN GENÈSE.

Quant tu en aras en gorgy,
Sy en juge lors, s'il te plaist.

HUET, en prenant le godet.

Or çà, je vueil savoir que c'est.

Cy tende et die :

Metez bien, monseigneur, metez.

DAN GENÈSE.

Sy feray-je; tien, or te tez.
Porte cela en quiqu'en muce.

HUET.

Sy feray-je, par sainte Luce.

Cy boive et puis die :

Sainte Marie, mère de Dieu,
En quel païs et en quel lieu
A ore creu se noble vin?

OGIER.

Es-tu enchanteur ou devin?
Tu joues des ars de toulete.

HUET, en baillant le godet.

Tenez, maistre, emplez l'amulete;

Sy sarez se je vous dy bourde.

OGIER, en tenant le godet.

Prestre, emplez ceste coquelourde,
Que Diex vous tiengne en son servise.

DAN GENÈSE, en versant.

Vous avez pissé contre bise;
Sy vous est prins le mal roulant.

OGIER.

Sire, c'est voir; pour ce en roulant
Tumberay cecy en ma forge.

DAN GENÈSE.

C'est bon oignement pour la gorge,
Maistre Ogier, quant le temps est sec.

OGIER, en monstrant le godet vuit.

Cetuy est mat; eschet, eschet!
Huet, voir, tu n'ez pas béjaune:
Il n'est Garladon ne Béaune,
Par Dieu, qui vaille ce vin cy.

LE CHARPENTIER.

Ha! ha! c'est rape de Quincy.
Je cognoiz tropt bien vos baras.

OGIER, en ly baillant le godet.

Tens la main au pot, sy saras.
Cuides-tu que nous t'entroignon?

LE CHARPENTIER, en monstrant le vin.

Pour lez blons cheveux, maistre oignon,
Dont vient ore se pélerin?

DAN GENÈSE.

De Couloigne dessus le Rin.
Qu'as-tu à faire dont il viengne?

LE CHARPENTIER.

C'est bien dit; mez fièvre me tiengne,
Se vous me servez de l'entroigne,
Se jamais en ceste besoigne
Je frape cop de besagüe.

HUET.

Tu es bientost en fièvre ague:
Pren le godet et sy essaye.

LE CHARPENTIER, en prenant le godet.

Je le vueil, çà quérez qui paie;
Dan Genoiz, emplez ceste lampe.

DAN GENÈSE.

Or tien, boif pour la goute crampe.

LE CHARPENTIER.

Metez, metez, je vueil bien traire.

DAN GENÈSE.

Tien, tien, mal bien te puist-il faire!

LE CHARPENTIER.

Je vueil oindre mon gavion.

OGIER et HUET.

Boif, boif, sanglante passion.

OGIER, quant le charpentier ara beu.

Que dites-vous, maistre Rogier?

LE CHARPENTIER.

C'est vin de bouche, maistre Ogier;
Sainte mère Dieu, vecy rage.
Qui oncques mez vit tel bevrage?
Emplez, pour Dieu, encor ma coupe.

DAN GENÈSE.

Tu es plus yvre que une soupe;

Comment pourras-tu jà douler?

LE CHARPENTIER.

Je feray les asnes voler,
Mez que je boive une foys seule.

DAN GENÈSE.

Or tien, mal feu t'arde la gueule!

LE CHARPENTIER, sanz boire.

Mère Dieu, c'est une fontaine;
Nous avons beu à pance plaine,
Et sy semble qu'âme n'y touche.
Folz est qui de cuer et de bouche,
Ne veult Dieu loer et amer.

OGIER.

Doulz Dieu en qui n'a point d'amer,
Bien a cy miracle notable.

HUET.

Moult est ore à Dieu agréable
Nostre maistresse Geneviève.

LE CHARPENTIER.

Beaus seigneurs, ce fessel me griève;
Je le vueil metre soubz ma chape.

Cy boive.

OGIER et HUET.

Or garde bien qu'il ne t'eschape.

LE CHARPENTIER.

C'est fait, le péril en est hors.

Lors baille le godet à Ogier en disant:

Tenez-moy ce godet, bon corps,
Je le vous rens sain et entier.

OGIER, en prenant.

Par foy, tu es droit charpentier;
En ton euvre n'a-il que remordre.
Monssour Genoiz, selonc vostre ordre
Il me fault faire comme ly.

DAN GENÈSE.

Que fust-il ore ensevely
Et toi aussy. Que veult ce dire?

OGIER.

Ne vous courrouciez mie, sire,
C'est au lundy nostre coustume.

DAN GENÈSE, en verssant.

Tien donc, en male estraine hume.

OGIER.

Prestre.

DAN GENÈSE.

Dy.

OGIER.

Voulez que je dye?
A la guise de Normendie
Je bef à vous de chipe en chope.

DAN GENÈSE.

Il a trop froit, sy l'envelope.

OGIER, quant il ara beu.

Cetuy est mien, l'autre soit vostre.

DAN GENÈSE.

Tu sces plus que ta patre nostre.

OGIER.

Vecy belle chose, Huet.

HUET, en prenant le godet.

Jà ne sera riche huet.
Prestre, faites cy vostre aumosne.

DAN GENÈSE.

Esgar, ce garsson me ranposne.
Or sus, de par Dieu, besongnez.

HUET.

Metez cy et ne vous feigniez.
Vous voirrez bien que nous feron.

DAN GENÈSE.

Tien donc, fourre ton chaperon.

HUET.

J'en fourreray avant ma pance.

OGIER ET LE CHARPENTIER.

Ainssy, Huet, emple ta granche.

HUET, quant ara beu.

Par ma teste, moquin moquart,
Il seroit bien quoquin quoquart
Qui en cest euvre loyaument
N'ouvreroit et diligemment
A tout son povoir et savoir.

LE CHARPENTIER.

Par ma foy, Huet dit à voir,
Et en verité, sanz tromperie,
Je feray tel charpenterie
Que nul fors que bien n'en dira;
Et sachiez qu'il me souffira
D'avoir le tierce à la viele.

OGIER.

Miracle apert et vertu belle

Nous monstre Dieu devant noz yex :
Nature il fault, il vient des cieuls.
Loé soit Dieu et Nostre-Dame,
Et ceste sainte preude fame
Qui plus doulce est que .I. coulumbel,
Et lez corps sains de ce tumbel !
Voir se Dieu veult que soions sains
Huet et moy, sus sez bons sains
Sy noblement maçonnerons,
Que grant honneur y gaignerons.
Je los que nous alons couchier
Chiez mon père le bouchier ;
Demain à matin revendrons,
Et à bien ouvrer entendrons.
N'est pas homme qui ne prent somme.

HUET ET LE CHARPENTIER.

Alon-en ; c'est dit de preudomme.

Voisent où il vourront et dan Genese voise tenir conpaignie à saint Remy.

Qui le jeu vourra cy finer,
Ainssy le pourra définer.

Biaus seigneurs, pour ce biau miracle
Que Diex a fait sanz nul obstacle,
Chantons, tant beçus que camus,
Bien hault : *Te Deum, laudamus.*

De ceste clause n'a que faire
Qui le jeu ne veult a fin traire.

BIAU MIRACLE

Comment madame sainte Geneviève aloit une fois la nuit de Pasques veillier au tumbel saint Denys à Letrée, et le cierge que une de sez pucelles portoit estaint. Lors sainte Geneviève le print et tantost il raluma, et dura ardant jusques à Saint-Denys de Letrée.

SAINTE GENEVIÈVE, à sez conpaignes.

Mes suers, j'ay en dévocion
En ceste résurection,
Du doulz Jhesu vray hom, vray Dieu,
D'aler visiter en leur lieu
Saint Denis et ses conpaignons.
Alons, suers, et ne nous faignons
De leur bonne aide requérir;
Car nul qu'il ailde puet périr.
Ains qu'il soit jour, se bon vous semble,
Y alons toutes .III. ensemble :
Demain ains prime retournerons.

SAINTE CÉLINE.

Avec vous vivrons et mourrons.
Dame, où vous plaira nous menez.

SAINTE GENEVIÈVE.

Margot, ce tuertis me prenez ;
Ardant le portez en la main
Pour nous esclairier jusqu'à main.
Suer, dy-je bien?

MARGOT, en prenant le cierge.

Madame, oïl.

SAINTE GENEVIÈVE.

Alon, Dieu nous gart de péril.

Cy voisent belement.

LÉVIATHAN.

Sathan, qui est celle viellotte
Qui tousjours en alant barbote :
Ave Maras, Patres nostrues,
Comme s'el deust voler aux nues ;
Et se defripe et fait la lipe,
Et me porte fueilles de tripe
Comme .I. livre soubz sez esseles ?
Avec ly maine .II. pucelles
Qu'el enchante trop fort entant,
Que se tant ne quant vont sentant
Que je leur eschaufe lez rains.
Lors me prendront branches et rains
De boul, d'osières ou d'orties,
Ou chardons, ou bonnes congies,
Batront espaulez ou culière,
N'y remaindra jà pel entière.
Dessus leur pis dez poing tabeurent,
Et eurent, pleurent, veillent, labeurent,
Cengnent cordes, vestent la haire.
Je ne lez puis à péchié traire :
Jà tant n'es aroy eschaufées,
Tant lez a leur dame enchantées.
Où vont-il ? qui est-el ? scez-tu ?

SATHAN.

C'est, malotru, cornart, testu,

L'abesse de Tirelopines (1).

LE PREMIER BOURGOYS.

A Geneviève le menons
Qui leur donnera aléjance.

LEZ AUTRES BOURGOYS.

Sire, tele est nostre espérance.

Lors voisent au fol et juent dez vergez et de la corde.

LE PREMIER BOURGOYS.

Or çà, maistre, çà levez sus.

LE FOL, en soy levant.

Certez, je seray au-dessus,
Et chanteray chançons de geste.

LE SECOND BOURGOYS.

Délivrons-nous, il se tempeste :
Lions-ly lez bras et lez mains.

Lors le lient.

LE FOL.

Que faites-vous, sanglans vilains?
Qui vous fait approuchier de moy?

LE TIERS BOURGOYS, en menacent de la verge.

Ho! maistre, ho! tenez-vous quoy.
Passez avant, maistre, passez.

LE FOL, en alant.

Je suis cordelier, c'est assez
Pour deschanter messe et canon.

Cy die en chantant:

(1) Il manque ici un fragment contenant la fin de ce miracle et le commencement de celui des fous.

Hynhan, dit l'Anesse, hinhan, dit l'asnon!

Quant il sera avecques lez autres, lors les meinent lez bourgoys à sainte Geneviève, et soient lez ennemis derrière eulz, et se jouent à eulz.

LE PREMIER BOURGOYS.

Or suz, seigneurs; suz, alez oultre!

LE PREMIER FOL, en alant.

Il fault à ma charue .I. coutre.
Dy, est-il jour où c'est la lune?

LE SECOND FOL, en alant.

J'ay fain, donne-moy une prune,
Puis va torchier mon cul, Morel.

LE TIERS FOL.

J'ay clère voiz, comme .I. tourel,
Pour ce veil-je chanter la messe.

LE QUART FOL.

Fy, fy! tu as fait une vesse.

LE QUINT FOL, en chantant ou chant de *Sanctus* ou de *Requiem*.

Sanz-tu, sans-tu, sanz-tu;
.II. menus dansabot.

LE .VIe. FOL, en chantant comme l'autre.

Mens-tu, mens-tu, mens-tu,
.III. quiens, .III. quas à .I. rabot.

Cy voisent uslant tous ensamble.

LE PREMIER BOURGOYS, à saincte Geneviève.

Dame, foison de forssenez
Vous avons icy amenez:
Pour Dieu, prengne-vous en pitié!

SAINTE GENEVIÈVE, lez mains dreciés au ciel.

Doulz Dieu, qui par grant amistié

Et par pitié très-charitable,
De dampnacion pardurable
Et dez mains l'anemy d'enfer
Vousistes vostre pueple oster,
Par vostre sainte passion,
Aiez, sire, compassion
De sez gens qui tant sont tentés
De l'anemi, et tourmentés.
Regardez, sire, à la prière
De vostre mère débonnaire
Et de monseigneur saint Denis
Qui pour vous fut mort et fenis,
Et des autres saintes et sains,
Et lez rendez joieus et sains,
A vostre grant loenge et gloire.
A vous soit honneur et victoire!

Cy se lièvent et lez seigne en disant :

Ennemis de ces gens yssiez,
Ne jamais ne lez traveilliez :
In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.

Lors se lessent lez fols chéoir en disant :

Diex, vostre aide, nous sommes mors.

LÉVIATHAN.

C'est force ; il nous fault aler hors!
Ce nous fait celle maise garsse.

LES AUTRES DIABLES, en fuiant.

C'est voir ; de mau feu soit-elle arsse!

Cy se lièvent lez folz et dient :

Sire Diex, grâces vous rendons.

Madame, à Dieu vous commandons;
Dieu vous maintiegne en sainte foy!

SAINTE GENEVIÈVE.

Alez; à Dieu priez pour moy.

Cy se remete à oraison et se tiegne à Letrée jusques à tant que les malades aient finé.

Qui le jeu saint Denis voudroit cy terminer
Comme cy est escript le pourroit définer.

Seigneurs, Dieu nous a fait grant grâce:
Par sainct Denis et Geneviève,
Sy commençons dès ceste place.
C'est chose qui nully ne grieve,
Ne clers, ne laiz, ne bigamus:
Por ce en estant chascun se liève,
Chantant: *Te Deum laudamus*.

Miracles de plusieurs malades
En farses pour estre mains fades.

UNG BIAU MIRACLE.

Cy après sont autres miracles de madame sainte Geneviève. Sachiez que chascun emporte plusieurs personnages de plusieurs malades pour cause de brieté, et a parmy farsses entées, afin que le jeu soit mains fade et plus plaisans.

LE MESEL.

Au malade, Diex, au malade!
.I. tentet de viande sade.
Halas, chétis, je suis gasté
Se je n'ay d'un petit pasté,

Et plaine escuele de boschet,
Ou au mains de vin de buffet!
Ceste greveuse maladie
Me maine douleureuse vie;
Je me deschire, je gratigne,
Je me défripe, je rechigne,
Elle me runge, et point, et mort;
Mielx venist que je fusse mort,
S'il pleust à Dieu, et mielx l'amasse,
Car c'est .I. mal qui point ne passe,
Fors au mourir tant seulement.
Il n'est mire ne oignement
Qui en sache ou puisse garir,
Fors Dieu qui me gart de périr,
Qui la me doint pour purgatoire.

Cy se sié.

LE BROUETIER.

Pour l'amour du doulz roy de gloire,
Donnez ou denier, ou mallete
Au povre enfant de la brouete.
Mielx ne le povez emploier,
Car par m'âme il ne puet ploier
Membre nul qu'il ait, ne estendre.
J'eusse plus chier qu'il fust en cendre.
Il n'ot, ne ne voit, ne ne parle,
N'a plus meschant de cy en Arle.
Donnez-ly, pour Dieu, crote ou mie:
Vous ferez aumosne flourie.
Par cest ame, je dy verité.

Cy se sié après l'autre.

L'YDROPIQUE.

Diex, vostre aide par charité!
Je ne sens qu'engoisse et meschief
Du fons du pié jusques au chief.
Hélas, j'ay goute miseraigne,
J'ai rifle et rafle, et roigne et taigne,
J'ay fièvre lente et suis podagre,
J'ars trestout du mal saint Fiacre,
J'ay ou cul lez esmoroïdes;
Sy ne puis chier, c'est grant hides;
Je chie souvent du mal saint Lou,
J'ay cors, j'ay le fil, j'ay le lou,
Je suis roupt, j'ay maise fourcelle,
J'ay la pierre, j'ay la gravelle,
Je suis enflez et ydropique,
Et d'un costé paralitique;
J'ay l'alaine puante et forte;
Mort, qu'astens-tu? vien, sy m'emporte:
Je ne me puis plus soustenir.

Cy se assié après lez autres.

LE BOÇU.

An Diex, que pourray devenir?
Diex, de quelle heure fu-je né!
Halas, je suis trop mal mené.
Je suis boçu et contrefait:
Le feu saint Fremi pis me fait
Qui m'art tout; or ay de la goute
La destre jambe enflé toute.
Le chancre m'a rongié le membre.

Las doulant! quant je me remenbre
Du dueil que ma fame en demaine,
C'est mal suz mal, peine suz paine.
Et que feray-je, bonne gent?
J'ay despendu tout mon argent
En merdeffines et en mires.
Je croy qu'ou monde n'a gent pires,
Soit tort, soit droit, hapent, ravissent,
Et trestout quant qu'il sont honnissent:
Lez uns pour oster une espine,
Les autres pour veoir une orine
Vourroient le monde essillier.
On ne puet mielx lez gens pillier;
Lez yeux crevez puissent avoir
Ceulx qui ne font bien leur devoir.
Je me doubte plus que de tous
Que je ne lez maudisse tous.
Doulx Diex, qui estes le vray mire,
Délivrez-moy de cest martire
Et me donnez mort ou confort.

Cy se siée après l'autre.

LE FIÉVREUS.

Ha, Nostre-Dame de Monfort!
Je tremble dent à dent; hareu!
Se j'estoye .I. droit leu gareu
Sy ay-je assez have couleur.
An Diex, que je sens de douleur!
Or ay le bout et double quarte,
Et sy me semble qu'on me parte

Lez ventrailles affroiz contraus,
Et qu'on me tranche lez boiaus.
Lez dens me refont enragier;
Je ne puis boire ne mengier,
Tant sueffre d'angoisse et de rage:
Je crie comme .I. ours sauvage,
N'endurer ne puis doulcement
Mes maulz qui sont durs durement,
Hé, mère Dieu! mère de grâce!
Et que puet-ce estre, et que sera-ce
De sez dureces infernales
Qui sont sy dures et sy mal?
Comment les pourroie endurer
Qui pour si pou ne puis durer?
Et toute voiz endurer fault
Ou cy, ou là; mez en défault
Vient mielx durer temporelement,
Qu'endurer perpétuelement
Ne qu'endurer neiz purgatoire;
Car sy n'a durté transitoire
Qui soit à endurer sy dure:
C'est doncques du mielx que j'endure.
Or doint Diex qu'en ceste durece
Dure sy que m'âme ne blece,
Et vueille que toute durté
Puisse endurer à ma purté;
Sanz sa grâce ne senz sez biens
Ne puis durer n'endurer riens.
Sy me face sy endurcy
S'il ly plaist tant com je dur cy,

Que par la durece mondaine
Gaigne liece souveraine.
Amen, Diex, à vous en souviegne!

Lors se siée après les autres.

L'AVEUGLE.

Varlet?

LE VARLET.

Maistre?

L'AVEUGLE.

Par la mon piegne,
Il fust temps d'aler en la ville.

LE VARLET.

Maistre, prenez-vous crois ou pille?

L'AVEUGLE.

Tez-toy, alons.

LE VARLET.

Où?

L'AVEUGLE.

Au pourchas.

LE VARLET.

Petis poissons sont bons pour chas.

L'AVEUGLE.

Hé Diex, quel varlet!

LE VARLET.

Diex, quel maistre!

L'AVEUGLE.

Maine-moy, maine, va, chevestre.

LE VARLET.

Par où?

L'AVEUGLE.

Par Froitvaulx.

LE VARLET.

Par là?

L'AVEUGLE.

Voire.

LE VARLET.

Chantez, vous estes à la foire;
Tout est plain d'ommes et de fames.

L'AVEUGLE, hault et atrait.

Halas! mez seigneurs et mez dames,
Pour l'amour saint-père de Romme,
Faites vostre aumosne au povre homme
Qui ne voit n'oncques ne vit goute
Nient plus dez yelx qu'il fait du coute:
Ainssy vous vueille Diex aidier.
Je puis bien seurement plaidier;
Il n'y a âme qui responne.
Diex n'y a-il qui riens me donne,
Ne qui me tende pié ne main?
Oïl, oïl, c'est à demain,
Madame va à Besençon.
Je parole de enfençon:
Nul n'a cure de povre gent.
Se je fusse roy ou régent
Ou .I. grant maistre Aliboron,
Chascun ostast son chaperon,
Ou m'enclinast, ou me fist rage:
Je feusse tenu pour trop sage.
Or me tient-en pour une ordure,

Pour .I. fol, pour .I. burelure;
Il n'y a ne grant ne petit
Qui de moy voir ait appétit.
Diex! qu'il est povre qui ne voit!
S'il va, s'il vient, s'il dort, s'il poit,
Autant de l'un comme de l'autre,
C'est .I. droit ymage de peautre.
Hélas! mon fils Hanequinet,
Meine-moy en ce matinet
A celle bonne et sainte dame
Qui de meschief oste maint âme,
Que lez gens nomment Geneviève.

LE VARLET.

Sire, j'ay tel dueil que je criève
De ce que je suis sy gouteus
Que dez .II. hanches suis boisteus,
Et ay la tous, maise poitrine,
Clous, pous, cirons, lentes, vermine.
J'ay la rougole et la vérole,
J'ay chascun jour la feinterole,
J'ay le jaunice et suis éthique,
Ne guérir n'en puis par phisique.
Merdefins et ciurgiens
M'ont eu long-temps en leur liens:
Maintenant, quant je n'ay que frire,
Que riens n'a en ma tirelire,
Par m'âme il n'ont cure de moy.

L'AVEUGLE.

Par mon serement, je t'en croy.
Aussy, Hanequin, sy m'aist Diex,

Il m'ont du tout crevé lez yeulz.
Mengier puissent-il leur boiaus!
Je dy ceulx qui ne sont loyaus
Selon leur povoir et savoir.
Alons où j'ay dit; car là, voir,
Nous trouverons miséricorde.

LE VARLET, en baillant la corde.

Alons donc; tenez bien la corde.

Cy voisent aus autres malades, et lors die le varlet:

Qu'atendez vous cy, mez amis?

.I. DEZ MALADES.

Besoing, frère, cy nous a mis,
Pour avoir de la sainte fame
Qui doit venir à Nostre-Dame,
Aucun aide et aucune grâce.

L'AVEUGLE.

Le doulz Jhésucrist la nous face!
Nous l'atendron avecques vous.

LEZ MALADES.

Or çà, venez soer avec nous.

SAINTE GENEVIÈVE, en passant.

Mez amis, Jhésucrist vous gart!

LE BROUTIER.

Vaillant dame, .I. piteus regart
Vueilliez faire suz ceste gent!

SAINTE GENEVIÈVE.

Je n'ay sur moy n'or ne argent;
Mais je prie au doulz Jhésucrist
Qui vous et moy forma et fist,

Qui tous malades puet guérir
Sans autre médecine quérir
Que de son simple et bon vouloir,
Que des maulz qui vous font douloir
Il vous vueille oster, et suz piez
Vous rende tous joieus et liez.
In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.

LE MESEL, en saillant sus, die :

Amen! Diex, vous soiez aouré!
Je n'ay plus ma meselerie.

L'YDROPIQUE.

Vecy noblement labouré;
Loez en soit le Filz Marie!

LE CONTRAIT.

De tout mon cœur Dieu regracie,
Car sain suis com poisson de mer.

LE BROUTIER.

Suz, mon filz ; va, sy la mercie.
Bien la devons de cuer amer.

L'ENFANT, en saillant hors.

Je doy bien de joye baler,
Car plus n'ay mestier d'échinière.

L'AVEUGLE.

Grâce à Dieu je voy bien aler,
Dieu m'a donné belle lumière.

LE VARLET.

Et j'ay santé plaine et entière;
J'en mercie Dieu et sez sains.

LE FIÉVREUS.

Bien devons faire bonne chière

Quant Dieu nous a fait liez et sains.

TOUS ENSEMBLE.

Nous vous commandons à Dieu, dame.

SAINTE GENEVIÈVE.

A Dieu qui vous gart corps et âme.

Sainte Geneviève voise en son oratoire et là se tiegne en oraison et les autres où ils vourront.

Cy après est de une fame à qui madame sainte Geneviève rendit la veue que elle avoit perdue pour ce que elle avoit emblé les soulers de la dicte Vierge.

LA VIELLE.

Pour lez boiaus sainte Géline,
Vela dame Geneveline

En la monstrant.

Qui ne fait que pseaumes broullier,
Sez yeulx essuier et mouiller,
Qui a trop bien la main où metre;
Et je puis bien fondre et remetre :
Je n'ay que frire ne que daire.
Lamproies, luz, barbeaus de laire
Ne me prenent pas à la gorge :
A grant paine ay-je du pain d'orge,
Qui souloie, las! sy bien vivre.
Tousjours estoie ou plaine ou yvre,
Et plus me fesoie coignier
Qu'il (n'est) de coings en .I. coignier.
Coignant coigné onc ne coigna

Tant de coing comme on me coigna,
Et lez coigneurs qui me coignoient
Le coing du poing d'or me coignoient.
Plus n'y seray de coing coignie,
Car ma coignie est descoignie.
Tant est cuisans et vieille et dure,
Qu'il n'est coigneur qui en ait cure,
N'argent n'y veult en metre et coing.

En monstrant sainte Geneviève.

Et velà madame en son coing
Qui de coignier ne sceut onc note
Ce dit-on, tant est nice et sote,
Qui a de l'argent à poignies
Com s'en le forjast à coignies.
Chascun ly donne tire à tire,
Et tousjours bret, pleure et soupire,
Coigne fort son huis et recoigne,
Car je ly baudray tel engroigne,
Foy que je doy saint Andrieu le Scot,
Que je bevray à son escot
Ou je faurray à faire tente.

Cil la regarde et puis die en hochant la main :

Elle est nuz piez ; ho! j'ay m'entente. -

Cy die à sainte Celine et à Margot :

Dieu vous doint bon jour, damoyseles!

SAINTE CÉLINE.

Bien veigniez, dame! quelz nouvelles?

LA VIELLE, en soy asséant.

Je me vueil soer, ne vous desplaise.

MARGOT.

Madame, estez-vous en malaise?

LA VIELLE, en prenant les soullers secrètement.

Oïl, j'ay .I. pou mal au cuer.

SAINTE CÉLINE.

Diex vous doint santé, bele suer!

LA VIELLE, en soy levant.

Amen! à Dieu, je suis garie.

SAINTE CÉLINE ET MARGOT.

Alez à la Vierge Marie.

Cy s'en voise la vielle en monstrant les soullers et en disant:

Or die, madame, sez hinnes:
Comment que soit, j'ay sez botines.
Voist mez piez s'el veult par la rue
Et s'el a froit sy esternue.

En souriant.

Sa pucelle me sermonnoit :
Je lez prins, Diex lez me donnoit.
Ay-je bien fait? oïl sans doubte.

Cy touche à sez yez et die :

Lasse, lasse! je n'y voy goute.
Diex, Diex! que m'est-il avenu?
Or suis-je bien au pain menu.
Certes il est bien emploié :
Jamaiz mon cuer ne fust ploié
Ne ma mauvestié abatue,
Se Dieu de fait ne m'eust batue.
Je vueil retourner à tastons.

Pleust à Dieu que .xv. bastons
Elle rompist suz mez costez.

Cy rende lez soullers et die :

Voz soullers que j'avoie ostez,
Dame, larrecineurement,
Vous rend et vous pry humblement
Que m'en vueilliez pardon donner.

SAINTE GENEVIÈVE.

Dieu le vous vueille pardonner,
Et je sy fay et de bon cuer;
Mais pour Jhésucrist, bele suer,
Vous estes jà toute ancienne.
Devenez bonne crestienne,
Car vostre vie est périllieuse.

LA VIELLE.

Lasse! meschente et doulereuse,
Oncques bien ne fis en jeunece;
Encor ay pis fait en viellece.
Or suis floibe et vieille obstinée,
Et à maufaire acoustumée.
Lasse! comment porray-je à Dieu plaire?

SAINTE GENEVIÈVE.

Dieu, m'amie, est sy debonnaire
Que quant pécheur ou pécheresse
Se repent et sez péchiez lesse,
Et en son cuer pense et propose
Que jamaiz il ne fera chose
Qu'il puisse qui à Dieu desplaise,
Lors ont lez anges joye et aise,

Et Dieu pardonne tout en l'eure.
Sy conseille que sanz demeure
A mon seigneur l'évesque alez,
Et vos péchiez ly revélez
Entièrement et vrayement.

LA VIELLE.

Volentiers et isnelement.
Dame, quant que dites je féisse,
Et plus encore se je véisse;
Maiz Dieu scet que goute n'y voy.

SAINTE GENEVIÈVE.

Et je pry Dieu, en qui je croy,
Qui lez aveugles enlumine,
Qui lez péchiez quant veult termine,
Que s'il est ainssy com vous dites,
Par sa grâce et par lez mérites
De sa benoiste passion,
Il ait de vous compassion
Et vous vueille rendre la veue.

En la seignant.

LA VIELLE, à jointes mains.

Hé, Diex! que j'estoie mal meue!
J'estoie pardue et dampnée
Se vous ne m'eussiez visitée.
Grâces vous rend dévotement
Et vous promez amendement.
Adieu, dame.

SAINTE GENEVIÈVE.

Adieu, m'amie.

LA VIELLE, en s'en alant à l'évesque.

A Dieu qui vous doint bonne vie
Et en tout bien perséverance,
Car par vous ay-je repentance.

Cy voise devant l'évesque et die à genous :

Mon chier seigneur, confession.

L'ÉVESQUE DE PARIS.

Bonne dame, sanz fiction
Confessez à Dieu vos péchiez,
Et gardez que riens n'y lessiez ;
Car tant mielx vous confesserez,
Tant en meilleur estat serez.
Qui bien s'acuse Dieu l'excuse,
Et qui excuse Dieu l'acuse.
Dieu scet lez péchiez clèrement,
Nient mains il veult qu'entièrement
Ceulx qui lez ont faiz lez confessent,
Et s'en repentent et s'en cessent.
S'ainssy le font, Dieu tout pardonne ;
S'il ne le font toute personne
Qui oncques fut, est et sera,
Vueillent ou non, leur maulz sara.

LA VIELLE.

Sara, lasse ! et où yray ?
Doncques sanz mentir tout diray.
J'ay plus chier honte temporele
Endurer que perpétuele ;
Mais certes, se je vous raconte
Ma vie, j'aroy sy grant honte

Et vous sy grant horreur arez,
Que d'angoisse vous me fuirez
Sy com feriez une couleuvre.

L'ÉVESQUE.

Suer, non feray; car qui descuevre
Ses péchiez à grant diligence
A Dieu en sa conscience.
Doit-on doncques ceulx despiter
Que Dieu veult et daigne habiter,
Dont les angelz ont joye et feste?
Qui ce feroit seroit bien beste.
Fille, chambre neitte et parée
Plaist trop plus qu'orde et enfumée.
Vaissel qu'on fourbist et escure
Est plus plaisant que plain d'ordure.
Pour ce vostre âme fourbissiez
Et de vertus l'acointissiez.
Dieu par grâce y habitera
Qui sa gloire vous donnera
Après ce monde, n'en doubtez.

LA VIELLE.

Ha, monseigneur! or m'escoutez :
Je suy trop vieille, il est trop tart.

L'ÉVESQUE.

Fille, l'ennemy par cest art
Vous deçoit cauteleusement
Et meinne à vostre dampnement
Par voye de désespérance.
Laissiez, ayez en Dieu fiance
Qui chascun doulcement reçoit.

En quelque estat ou aage soit
Qui de bon cuer à luy retourne,
Goute n'attent point ne séjourne.
Sy fera-il vous à bonne chière!

LA VIELLE.

Sire, pour Dieu, en quel manière?
Oncques bien ne féis en ma vie.

L'ÉVESQUE.

Gardez-vous bien, gardez m'amie,
De l'ennemy qui point ne cesse
D'ampescher qu'on ne se confesse.
Aus uns promet que vrayement
Ilz vivront bien et longuement,
Et que temps aront et loisir
De repentir à leur plaisir.
Ainssy lez aveugle et obstine;
Mais la mort vient qui le gieu fine.
Aus autres dit que bien mourront,
Et façent du pis qu'ilz pourront;
Car Dieu ne lez a pas formez
Pour estre en enfer defformez.
Il dit voir ce n'est pas la cause,
Mais par le venin de sa clause
Il baille la fin saint Lienart,
A Ysengrin et à Renart.
Le faulz mauvaiz ne leur dit mie :
« Maise fin ensuit maise vie. »
Ceulz-cy fait-il pécher senz honte,
Tant que d'enfer ne tiennent conte.
Tropt lez fait en Dieu espérer.

Lez autres fait désespérer
Et dit que jà pardon n'auront;
Jà demander tant n'el sauront
Comme il fist Cayin et Judas.
Il ment, ment le faulx Sathenas:
La miséricorde divine,
Innombrable, tousjours s'encline
A qui pardon demandera,
Jà sy grant pécheur ne sera.
Ainssy fait Dieu cruel ou nice,
Ou senz pitié ou senz justice,
Et par trop ou par pou doubter
Lez fait en grans péchiez bouter.
Aucuns fait tant par gloire vaine
Appéter loange mondaine
Que jà ilz ne confesseront
Leurs grans maulz, maiz se loeront;
Et dira Mahault en confesse
Qu'el n'est putain ne larronnesse
Qu'ilz telz papelardes croiroit
En l'eure il lez canoniseroit.
Gardent soy, Dieu en scet le voir,
Et l'ennemy pour decevoir
A tant de piéges et d'engins
Que senz Dieu n'y puet nul engins.
Trop est soubtilz, bien vous gardez.
Néant meins, bele suer, regardez,
Comme Jhésucrist grâce plaine
Fist tantost à la Magdalaine.
Dieu poise trop plus, bele suer,

L'amour et la douleur du cuer,
Qu'il ne fait la peinne du corps.
Cha donc, metez cel venin hors
Que vous avez repons en l'âme.

LA VIELLE, en levant les yex au ciel.

Vostre ayde, glorieuse dame!
Sire, je me confesse à Dieu
Et à vous qui tenez son lieu,
A Nostre-Dame, à sains, à saintes,
De mes euvres fausses et faintes,
Et de toute offense et péchié
Dont mon cœur puet estre entechié,
En dit, en fait ou en pensée,
Depuis l'eure que je fu née.
Sire, quant à parler apris,
A mentir, à jurer me pris,
A jouer, chanter et dancier,
A père et mère courouscier,
A embler noiz, poires et pommes;
A accoler ces jeunes hommes,
Tantost perdy mon pucellaige.
J'ay tout honny en mariage,
Et puis ay-je esté maquerelle
Qui trop empire ma querelle.
Je suy orguilleuse, envieuse,
Gloute, yreuse, avaricieuse,
Mesdisant et de maise affaire,
Et pareceuse de bien faire.
Jangleresse en oiant lez messes,
J'ay veuz enfrains, jeûnes, promesses,

Les commandemens de la loy.
Il n'a ne cuer ne senz sur moy
Dont je n'aye Dieu courouscié
Et moy et mon proisme blecié.
Dire ne sauroie la disme
De mes péchiez, c'est ung abisme ;
Mes, sire, en grant contriction,
Vous requier absolucion,
Et vous promet amendement.

L'ÉVESQUE.

Le doulz Jhésucrist dignement
T'absoille, suer, et je sy faiz,
De tous tes péchiez et meffaiz.
In nomine Patris, etc.
Suer, vous avez trop forvoié
Et vostre temps mal emploié.
Sy vous en fault endurer paine :
Trois jours jeunerez la sepmaine
En l'age toute vostre vie,
S'essoing n'avez de maladie.
Nus piez yrez lez venredis,
Jeunant en eaue et en pain bis.
Corde ceinte et haire vestue
Honteusement yrez par rue :
Fuyez le vin comme venin.
Se riens avez de larrecin
Sy le rendez ; car rendre ou pendre
Tant com povoir se puet estendre
Se vous ne povez sy voulez,
Et du non povoir vous doulez.

Tousjours soit Dieu devant voz yeulz
Et voz péchiez nouveaulz et vieulz
De lez plorer ayez coustume,
Et ne vous prisiez une plume.
La messe oiez dévotement
Et lez sermons soigneusement.
Confessez-vous souvent et bien.
Monstrez exemple de tout bien
A voz prochains qu'avez rettrais
De bien faire et à péchié trais.
Faites les euvres de pitié
A cuer dévot et humble et lié.
Sy vous sourt paine ou pestilence
Recevez tout en pacience.
Voz membres qui tant ont servy
A péchié qu'ilz ont desservy,
Enfer, désormais à Dieu servent,
Sy bien que paradis desservent.
Plorez, orez, jeunez, veilliez,
En bien faire vous traveilliez,
Et en bonté perseverez.
Ainssy vous vous raccorderez,
Au doulz roy de miséricorde.

LA VIELLE, en prenant congié.

Mon chier Seigneur, je m'y accorde.
Dieu vous maintiegne en sainte foy.

L'ÉVESQUE.

Alez à Dieu, priez pour moy.

Cy s'en voise la vielle en disant :

Hé Diex! que je suy deschargie

De grant faissel, ce m'est aviz.
De tout mon cuer vous regracie,
Doulz Jhesucrist, filz de David.
Or parfaites par courtoisie,
Le bien qu'avez en m'âme mis,
Et vueilliez que par bonne vie
Puisse vaincre mes ennemis.
Dieu, Père, Filz, Sains-Espériz,
Gart âme et corps d'estre péris!

Voise s'en.

FIN DES MIRACLES DE SAINTE GENEVIÈVE.

CY COMMANCE

LA VIE

MONSEIGNEUR S. FIACRE,

RIMÉE EN FRANÇOYS.

LE PÈRE S. FIACRE.

Dame, mon pensser vous vueil dire :
Sachiez, j'ay au cuer grant yre
Toutes fois que mon filz regarde.
Je croy par Dieu, qui lez siens garde,
Que il ne vauldra jà riens née.
Il est tout adez en pensée ;
Il ne se porte bel ne gent ;
Il samble que de bonne gent
Ne soit pas nez.

LA MÈRE.

Monseigneur, tot de moy tenez
Que sens sera s'en le marie ;
Car lors manie plus jolie
Demenra, créez ma parole.

Il a trop esté à l'escole :
Retraire-le nous en convient;
D'estudier trop luy souvient :
Point ne m'agrée.

LE PÈRE.

Vous vous estes bien apenssée :
Ceste parole tieng à sage.
Je li veul dire mon courage.

Cy parle à son filz.

Fiacre, mon filz, sà, venez.
Icy devant moy vous tenez
Sanz contredire.

S. FIACRE.

A vostre volenté, chier sire,
Feray de droit. J'i suis tenuz,
Car c'est droiture.

LE PÈRE.

Mon chier enfant, de ta nature
Te déusses porter jolis,
Et avoir gent corps et polis,
Et chevaulchier et faire joye.
Il semble, quant tu vas la voie,
Que tu penssez trestout adez.
J'amasse miex qu'au jeu des dez
Ou auls tables te déportasses,
Qu'en tel guise te desmenasses.
Ta guise mue.

S. FIACRE.

Mon chier seigneur, j'ay entendue

La parole de Jhésucrist.
Ès Euvangiles est escript.
Dieu le dit, n'en sui en esmoy,
Qui veult venir droit après moy
Renier si fault sa plaisance
Et prendre croix de pénitence
Pour soy des péchiez aquiter.
Et s'ay souvent oy conter
Qu'en doit pou prisier le solas,
Dont en dit en la fin : « Hélas ! »
C'est vérité.

LE PÈRE.

Biau filz, j'ay de toy grant pitié.
Marier te fault sanz doubtance.
Sy mueras ta contenance.

Cy parle au chevalier.

Entendez à moy, biau conpère,
Au nom de Dieu notre douz Père,
Devisiez-moy d'une pucelle
Qui soit sy avenant et belle
Que à Fiacre puisse plaire,
Afin que le face retraire
De la simple vie qu'il maine.
Elle me samble trop vilaine
Et dissolue.

LE CHEVALIER.

J'en say une de grant value,
Gente de corps et de visage,
Et sy est de noble lignage

Et de rente moult bien garnie;
Elle sera moult esjoie
De Fiacre votre filz prendre.

Cy s'en part.

Je la voiz querre sanz attendre;
Je la voy là ou se repose.

Cy parle à la pucelle.

Ma suer, Dieu, qui tout dispose,
Vous octroit joye.

LA PUCELLE.

Sire, Jhésucrist vous pourvoie!
Dictes-moy quel besoing vous maine;
Je ne vous viz mez des semaine
Prez de sa traire.

LE CHEVALIER.

Vous le sarez sanz nul contraire:
Monseigneur veult qu'à ly vegniez
A celle fin que vos preigniez
Fiacre son filz à mary.
Venez avec moy sanz destry,
Et sy ly faites bonne chière
A celle fin qu'il vous ait chière:
Miex en vauldrez.

LA PUCELLE.

G'iray quel part que vous vouldrez,
Car j'ay en vous bonne fiance.
Se le doulz Jhésus tant m'avance
Que Fiacre me veulle prendre,
Guerredon vous en vouldray rendre

Bon et grant, et à bonne chière.
Venez avec moy, chamberière:
C'est bon afaire.

LA CHAMBERIÈRE.

Vostre volenté me doit plaire,
Ma gracieuse damoiselle.
Bonne me samble la nouvelle
Qu'avez oïe.

LE CHEVALIER.

Alons-ent, ne demourons mie,
Par ceste sente qui est plaine.

Cy parle le chevalier au père S. Fiacre.

Sire, cy endroit vous amaine
La damoiselle que disoie.
En convenant la vous avoie,
Vous le savez.

LE PÈRE S. FIACRE.

Biau compère, bien fait avez.

Cy parle à la pucelle.

Ma fille, je vous ay mandée
Pour ce que bonne renommée
Vous porte mon compère chier.
Je vous prie que aprochier
Veilliez de mon filz, par tel guise,
Que il vous ait à fame prise :
Liez en seroie.

LA PUCELLE.

A vostre gré faire m'octroie.
A Fiacre vois sanz demeure;

Ne veul plus y faire demeure.
A ly gentement parleray,
Et biau semblant li monterray
A soing selon sa contenance.

Cy parle à S. Fiacre.

Mon chier amy, s'y suis venue;
A vous conforter sui tenue,
Car en m'en prie.

S. FIACRE.

En Dieu est mon confort, amie,
Car de solas mondain n'ay cure.
Dieu vous octroit bonne aventure,
Je le voudroie.

LA PUCELLE.

Mon chier amy, je loeroie
Que préissiez esbatement
Et que créez le loement
De votre père qui est sage.
C'est bonne ordre que mariage;
Bien dire l'ose.

S. FIACRE.

Pas encontre vous ne propose,
Mais je sçay bien en vérité
Que trop miex vault virginité.
Garder la veul de bon corage:
N'ay soing d'entrer en mariage,
Doulce seur gente.

LA PUCELLE.

Mon amy, sy vous atalente

Vostre fame de moy ferez.
De chacun miex prisiez serez
Se vous déportez gentement,
Qu'à vivre si muaclement :
C'est grant doulour.

S. FIACRE.

Vous me requérez de folour,
Mais pas ne m'y accorderay;
Gente, ne me marieray
Fors à Dieu et à Nostre-Dame
Qui lez leurs gardent de diffame
Et de vergogne.

LA CHAMBERIÈRE.

Alons-nous-ent sanz point d'esloigne,
Et prenez congié à son père;
Trop est de diverse matère
Quant sy faitement vous refuse.
Sa jonesse povrement use,
Car il ne tient de luy nul conte.
Plus tendra terre que .I. conte
S'il vit à age.

LA PUCELLE.

M'amie, vous dictes que sage:
A son père vois congié prendre.

Cy parle au père S. Fiacre.

Sire, j'ay parlé sanz m'esprendre
A votre filz, maiz n'a courage
De soy bouter en mariage.
Voir il m'a dit tout à délivre

Qu'en virginité veult vivre
Et en mésaise.

LE PÈRE S. FIACRE.

Ma doulce suer, ne vous desplaise,
Je vous pry que vous revegniez
Souvent cy, et ne vous fegniez
De monstrer ly semblant d'amour.
Je pensse bien que sanz demour
S'avisera.

LA PUCELLE.

Sire, celle sui qui fera
De cuer la vostre volenté.
Mon vouloir est entalenté
Pour vous; je voiz en mon repaire
Par çy. Dieu vous gart de contraire.
Par sa poissance.

S. FIACRE.

Vray Dieu en qui j'ay ma créance,
Donnez-moy grâce de tant faire
Cy aval que vous puisse plaire.
Mon père me veult marier,
Mais ne me veul mie lier
En mariage; fol seroie
Se ma virginité perdroie.
Sy vous pry de vraie matère
Et vostre glorieuse Mère
Que me donnez voie tenir
Par laquelle puisse venir
A sauvement.

DIEU.

Cy parle Dieu à sa Mère.

Mère, voir moult piteusement
Fiacre là aval me prie:
Son père veult qu'on le marie
Afin que gaiement se porte,
Mais grandement s'en desconforte.
N'a soing d'orgueil ne de bobance,
Ne de carole, ne de dance,
Ainz veult demener sainte vie.
Sa virginité m'a plevie
De bon courage.

LA MÈRE DIEU.

Mon chier Filz, se sera domage
Sy se part de vostre service;
Quar bien vous sert sanz faire vice,
Pour l'amour de vous het le monde,
Car bien voit qui n'i a riens monde.
Ottroiez-ly conseil sy ferme
Que il puist s'y user l'erme
De sa vie qui est mortele.
Qu'il ait des ciex la joie belle
Qui tout temps dure.

DIEU.

Bien m'y octroie, c'est droiture.
Gabriel, fay sy; li va dire
Qu'il passe mer sanz contredire
Et délaisse sa cognoissance,
Et face tant qu'il viegne en France;

Et tel conseil y trouvera
Par lequel il se sauvera
Légièrement.

GABRIEL.

Je l'y vois dire vraiement
Ens en l'eure. Quant vous agrée,
De vous desdire n'ay penssée :
Foleur feroie.

S. FIACRE.

Gloriex Dieu, bien dormiroie :
Ycy en droit me coucheray.
.I. petit me reposeray
S'a Dieu agrée.

GABRIEL.

Dire me convient ma pensée
A Fiacre qui se repose.

Cy parle l'ange à S. Fiacre quant il sera couchié.

Mon amy, Dieu qui tout dispose
Veult que lesses ceste contrée
Et que passes la mer salée ;
Car se cy endroit demouroies
Pas sy bien ne te sauveroies,
N'en doubt pas, c'est chose voire.
De paradis en la grant gloire
Des cieulx revois.

S. FIACRE.

J'ay oïe moult doulce voix ;
Bien croy que du ciel est venue :
Il dit que deçy me remue.

Quant à Dieu plaist ne fineray
Devant que à la mer seray.
Vers le batelier me fault traire.

Cy voist au batelier et die :

Amis, Dieu vous gart de contraire.
Sy vous plaist vous me passerez
De çà, et bien paié serez
Sanz estrif faire.

LE BATELIER.

Entrez enz, sire débonnaire:
Bien et à point vous passeray
(Pour l'amour de Dieu le feray.
Au quel j'ay mise ma fiance),
Au port par où en va en France;
Car je croy, se Diex me pourvoie,
Que n'avez pas moult de monnoie.
Je croy que de bon lieu soiez.
Dieu nous a si bien avoiez
Que sommes à bon port venuz.
A li loer sommes tenuz,
Car c'est raison.

S. FIACRE.

A Dieu, frère; bien est saison
Que je voise vers Miaulx en Brie.
Aviz m'est, n'en mentiray mié,
Se l'évesque Pharon trouvoie
Que par luy conseilliez seroie
Bien et à point sanz demourée,
Car il a bonne renommée

Jusques à Romme.

S. PHARON.

Jà, voy venir .I. estrange homme;
Il semble moult bien à sa chière
Qu'il n'ait mie foleur chière.
Il pert bien qu'il est traveillié.
Il a jeuné et veillié,
Bien y apert à son viaire.
Je croy qu'il soit de bonne afaire;
Il vient vers nous la droite voie.
Diex doint que tielz nouvelles oïe
Qui soient belles!

LE CHAPELAIN.

Se Dieu plaist, il lez dira telles
De quoy liez et joieux seron:
Sus ses mos nous aviseron.
Avis m'est, à sa contenance,
Qu'il est homme de pénitance:
Petit se prise.

S. FIACRE.

Un seigneur de dévoste guise
Voylà; il fault que m'y conseille;
Pour Dieu prier bien souvent veille.
Je li vois dire mon courage.

Cy parle S. Fiacre à S. Pharon.

Sire, Diex vous gart de dommage
Et vous doint sa volenté faire!
Recorder vous veul mon afaire
En vérité.

S. PHARON.

Dieu, qui est plain de charité,
Vous doint grâce de dire chose
Qui soit bonne; car, je suppose,
Soing n'avez de dire foleur;
Car vous portez simple couleur
Et agréable.

S. FIACRE.

Sire, sachiez, ce n'est pas fable,
Je viens d'oustre la mer salée.
Touz mez parens et ma contrée
Ay lessié pour la Dieu amour;
Sy m'en suis venu sanz démour.
Bien say, se demouré y fusse,
A servir Dieu lessié éusse
Et ce fust pour moy grant folie.
Ou non de la Vierge Marie
Ay renoncié de bon mémoire
A toute chose transitoire.
Sy vous pry qu'il vous veulle plaire
Qu'en aucun lieu solitaire
Soie mis ou face demeure;
Car j'ay désir que je labeure
En servant Dieu toute ma vie.
Car, voir, n'ai talent ne envie
Dez biens du monde.

S. PHARON.

Amis, Dieu en tout bien abonde.
En ce bon propos te maintiegne!
Je ne veul pas que à moy tiegne.

Suis-moy, je te menray en l'eure
En .I. lieu ou feras demeure,
Qui n'est mie hanté de gens.
Regarde cy; lieu y a gent.
La terre t'est toute donnée
Que fourras en une jornée
Pour maison faire.

S. FIACRE.

Dieu qui toute chose peut faire,
Chier sire, le vous veulle rendre!
Au lieu faire vouldray entendre
De bonne guise.

S. PHARON.

Restourner me fault à l'église,
Mon chier amy; pour moi priez
Souvent, ne vous en détriez;
Venez à Miaulx pour moy véoir.
Jà ne vous puist-il meschéoir
Pour chose née!

LE CHAPELAIN.

Alons-nous-ent sanz demourée,
Mon chier seigneur, par ceste voie.
Se jeune homme, que Dieu pourvoie,
A bon courage sanz faintise.
Nous serons tantost à l'église
Qui est faite d'euvre moult chière.
Séez-vous en ceste chaère,
Se il vous hete.

S. PHARON.

Vostre volenté sera faite,

Car elle n'est pas dissolue.
Sy m'asseray sans atendue
Pour repos prendre.

S. FIACRE.

Il me fault fouir sanz atendre
De ceste besche qu'ay trouvée.
Tel euvre n'ay pas à user,
Mais il convient que je la preigne.
Dieu me doint faire tel ouvraingne
Qui li soit agréable et bonne;
Je croy que Dieu, qui tout bien donne,
Fait vertu pour moy, c'est sans doubte;
Car en lieu ma besche ne boute
Que la terre ne se remue
Tout partout, c'est chose séue.
A .III. beschecz seulement
Ay fouy de terre granment
A poy de paine.

LA VIEILLE HONDER.

Sire, ce soit en pute estraine
Que vous ay cy amené;
Il fault que votre demené
Sache l'évesque sanz atendre.
Toute sa terre voulez prendre.
On puet véoir à votre guise
Qu'estez plain de grant convoitise;
Mais je feray tant vraiement
Que ne fourrez pas longuement:
Je le vois querre.

S. FIACRE.

Je ne convoite pas la terre,
Fame; dictez quanque verrez,
Car jà nuire ne me pourrez
    Se Dieu l'octroie.

HONDER.

A Miaulx m'en vois par ceste voie;
A l'évesque le fait diray.
Jà de riens ne l'en mantiray.

Cy parle à l'évesque et dit :

Sire, je suis à vous venue,
Car par guise trop dissolue
Feutse l'omme qu'avez lessie.
Il destruit tout votre plessie.
Sy feut longues, ainssy sanz doubte
Votre terre vous tendra toute.
Venez-y et sy le véez,
Chier sire, se ne m'en créez;
    Trop sui dolente.

S. PHARON.

Véoir le vois; il m'atalente.
Sy verray comment se déporte.
Jhésucrist qui lez siens conforte
Me veulle garder de méffaire!
N'aresteray pour nul contraire
Tant que voie la magnière.

Cy parle à S. Fiacre.

Par Dieu qui nous donne lumière,
Fiacre, vous fectes merveilles;

Je ne vy oncques lez pareilles.
Vous estes de digne matère,
Car vous fectes, c'est chose clère,
Ce que homme ne pourroit faire.
Tout votre plaisir me doit plaire
Entièrement.

S. FIACRE.

Le fouir lairay vraiement.
Certes pas à mal n'y penssoie;
Car pas volentiers ne feroie
A vous ne à autre grevance.
Je prendray çy ma demourance,
Chier sire, quant il vous agrée;
Car j'ay désir et grant penssée
De Dieu prier.

S. PHARON.

Je m'en revoiz sanz destrier.
Sains homs estes, j'en suis sçeur.
Priez pour moy, n'aiez peur.
Se il vous vient nessecité
Et je le say, en vérité,
A vous venray.

S. FIACRE.

Sus ceste pierre me tenray;
Dessus feray ma reposée.
Vray, bien mole l'ay trouvée.
Je cuidoie qu'elle fust dure.
Dieu qui nasqui de vierge pure
Vois prier, quar il est raison.
Icy feray-je ma maison.

Jamais ne m'en départiray.
Cy endroit mes heures diray
De bon courage.

LA PUCELLE.

Je m'en revois en l'éritage
Où le père Fiacre hante
Qui moult en viz s'esbat et chante.
Ne s'ay sa manière muée
Chamberière, sanz demourée;
Alons-en sanz faire demour;
Car savoir veul, sanz nul séjour,
Comment Fiacre se déporte.
En ly véoir me réconforte:
Je l'aing sanz faille.

LA CHAMBERIÈRE.

Alons donc, vaille que vaille;
N'est pas raison que vous desdie:
De gré vous feray compaignie:
Çy sui tenue.

LA PUCELLE.

Alons tout droit par ceste rue.
De Fiacre voylà le père.

Çy parle au père S. Fiacre.

Sire, Dieu et sa doulce Mère
Vous veullent octroier grant joie!
Volentiers Fiacre verroye.
Pour lui véoir sui sà venue
Afin que son courage mue
Quant me verra.

LE PÈRE S. FIACRE.

Je ne sçay ou en le querra;
Tout a lessié son tenement:
Alez s'en est secrètement.
Je ne sçay qu'il est devenuz,
Touz sez amis groz et menuz
A déguerpis par sa foleur.
J'en ay en mon cuer grant douleur
Et fort despit.

LE MESSAGIER.

Sire, sachiez que l'en me dist
L'autrier, quant fu en Miaulx en Brie,
Qu'un jeune homme de sainte vie
Qui estoit Fiacre nommé,
A .II. lieues de la cité
Demouroit en .I. hermitage.
A l'evesque qu'en tient à sage,
Conta qu'ost sa terre lessie
Pour ce que il ne vouloit mie
Espouser une fille belle.
Qui en vouldra oïr nouvelle
Là le voit querre.

LA PUCELLE.

Tant yray par mer et par terre,
Sy plaist à Dieu, que g'i seray;
Par foy jamais ne fineray
Tant que je voie l'ermitage.
Au port m'en vois sans arrestage.

Çy parle au batelier.

Amis, passe-nous sans atendre;
Que de mal nous veulle défendre
Le Roy dez Roys qui tout puet faire
Et tu en auras bon salaire,
Saches sanz doulte!

LE BATELIER.

Votre volenté feray toute:
Entrez en la nef sanz demeure.
Sy passerons en la bonne heure
Tandis comme bon vent avon;
Car pas de certain ne savon
Se nous l'arons tel longuement.
Venuz à port de sauvement
Dieu mercy sommes.

LA PUCELLE.

Il est droit que nous vous paiommes.
Tenez, amiz, pour nous priez
Et sy vous pri que nous diez
Par où yrons à Miaux en Brie.
N'ay talent que gaires d'estrie
Tant que j'y soie.

LE BATELIER.

Alez toute ceste grant voie
Et vous ne pourrez forvoier;
Que Dieu vous veulle convoier
Sanz destourbance!

LA PUCELLE.

Adieu, frère. Côtoier France
Nous convendra, m'amie chière.

Çy parle à sa chamberière.

Volentiers verroie la chière
De Fiacre que nous querons.
Se Dieu plaist, nous le trouverons :
G'y mettray paine.

S. FIACRE.

Ge voy venir par celle plaine
La pucelle qui a désir
Qu'avec li voise gésir;
Mais n'ay talent de moy soullier.
Icy me vois agenouillier
Pour prier Dieu dévotement.
Vray Dieu, sy vray que fermement
Croy que nasquites de la belle
Qui enfanta Vierge pucelle
Votre saint corps sanz souffrir paine,
Et c'onques, franche ne villaine,
Ne pot dire par vérité
Qu'enfantast en virginité,
Fors elle, ne donnez puissance
A telle qui a espérance
De moy trouver, qu'en nulle guise
Me recognoisse ne ravise;
Car se de luy connus estoie
De li trestont semons seroie.
Espoir qu'encluier me feroit
A fait de quoy pis me seroit
Et grant domage.

LA PUCELLE.

Je croy que c'est là l'ermitage.
A .II. lieues de Miaulx en Brie

Est ainsinques le devisoit
Le messagier quant il disoit
Oultre la mer dont sui venue.
Aler m'y fault sanz atendue,
Suer débonnaire.

LA CHAMBERIÈRE.

Ne sommes pas loing du repaire.
Alons-y; quant vous atalente
Metons à li trouver entente.
Quant avez fain de li trouver
Nous nous en devons esprouver
Sanz terme prendre.

LA PUCELLE.

Aler m'y convient sanz atendre;
J'enterray ens.

Çy entre.

Dieu notre père,
Soit séans et sa doulce mère!
Icy endroit venue estoie
Pour la cause que je cuidoie
Trouver ce que ne trouve mie.
Je me sui en vain traveillie
Se vous ne m'enseigniez .I. home
Que le commun Fiacre nomme.
A .II. lieues de Miaulx demeure
En hermitage là aeure
Le Roy des Roys.

S. FIACRE.

Dame, bon fait fouir desrois,

Mais se Dieu me gart de dommaige,
N'a en ce païs hermitage
Fors que cestui; fole serez
Se nul autre plus enquerez,
Qu'il n'y est goute.

LA PUCELLE.

J'ay perdu ma paine toute,
Car, voir, Fiacre n'estez mie.
Il nous en fault aler, amie;
Fiacre n'a pas tel visage
Comme l'omme de l'ermitage,
Je sui scéure.

S. FIACRE.

Hé! glorieuse Vierge pure,
Louer vous doy et mercier :
Pas ne me voulez oublier.
Or sçay-je bien certainement
Que demourer scéurement
Puis bien ycy toute ma vie.
Bien sçay la pucelle polie
Plus ne vendra pour moy trouver.
Dorénavant me doy prouver
De faire le salut de m'âme;
Car je pensse que home ne fame
N'y mettra plus empeschement.
Plus ne revandra vraiement
La damoiselle.

DIEU, en parlant à sa mère.

Mère, forment vie cruelle,
Maine Fiacre pour m'amour.

Il ne fera pas grant demour
Là jus en la vie mortelle :
Il ara la céllestielle ;
Quar il a assez deservie.
Oncques ne vost user sa vie
Là jus, fors en afflicion.
Bonne rémunération
En doit avoir.

LA MÈRE DIEU.

Il a esté plain de savoir
Et est encore sanz faulz vice;
A esté en votre service
Et ou mien ; par bonne penssée
M'a dévotement saluée
Plusieurs fois de bon courage.
Pour tant vous pri que du servage
A l'ennemy soit deffenduz,
Car du tout c'est à vous renduz
Sanz nul moien.

DIEU.

Jà ne charra ou faulx loien
Du félon Sathan ennemy
Qui n'a bon sergent ne demy.
Guières ne demourra en vie :
Pharon l'aime, je n'en doubt mie,
Sanz tricherie.

S. FIACRE.

Soupris me sent de maladie,
Il faut que je soie couchiez.
Je vous pry, vray Dieu, que touchiez

Ne soit mon corps de famme née,
Ne que nulle ne soit entrée
Ou lieu où je reposeray.
Ycy endroit me coucheray :
Las corps moult poises.

DIEU.

Michiel, il convient que tu voises
Toy et Gabriel à Pharon,
Et ly dy que briefment aron
De Fiacre bien briement la vie.
De li savoir ne veult diffame
Qu'il l'i port le saint sacrement
Et soit à son trespassement,
Et qu'il li face son service
Bien et à point sans nes [illegible] vice :
Mieux en vaura.

S. MICHIEL.

Alons, compains, pas ne faura
A nous que nous ne voison dire.

Cy parle à Pharon Michiel et Gabriel.

Pharon, saches que notre sire
Veult que de toy soit visité
Fiacre ; car, en vérité,
Pas longuement ne vivra.
De par toy porté li sera
Le saint sacrement, c'est raison,
Et ne te part de la maison
Devant qu'il sera en terre.
Il a le cuer de mal serre :
Va le véoir.

S. PHARON.

Il me devroit bien meschéoir
Se le plaisir Dieu refusoie.
Tantost yray; se je targoie
Je feroye haulte folie.
J'ay la voiz dez anges oïe.

Cy parle à son chapelain.

Chapelain avec moy venez,
Et notre clerc y amenez
Par compaignie.

LE CHAPELAIN.

Haston nous; se il perdoit vie,
Ains que nous y fussions venuz
Pour faulz en serions tenuz.

Cy parle au clerc.

Clerc, vien avec nous sanz atendre;
L'iaue bénoiste te fault prendre,
Sanz respit faire.

LE CLERC.

Et je le feray sanz contraire.
Certes moult volentiers feray,
Tout ce à quoy tenu seray.
Avançons-nous d'aler au lieu,
Puisque c'est le vouloir de Dieu
Qui nous pourvoie.

S. PHARON.

Ne fineray tant que g'i soie.
Alons par ce chemin ferré:
J'aroie trop le cuer serré
Se mon devoir ne li fesoie.

Je le voy ; Jhésus le pourvoie !
Il le me fault araisonner.

Cy parle à S. Fiacre et die :

Frère, Dieu qui puet pardonner
Touz meffaiz par sa courtoisie,
Veult que soiez de sa partie.
Venu sui pour vous visiter ;
Dévostement sans respiter
Feray l'afaire.

S. FIACRE.

Mon trèz chier seigneur débonnaire,
Chargié sui de grant malladie.
Estre ne puis longues en vie.
Trespasser me fault temprement.
Bailliez-moy le saint sacrement :
J'en fineray plus asseur
Contre l'anemy qui peur
M'a fait souvent.

S. PHARON.

Vous l'arez, je vous en convent.
Volentiers et à bonne chière
Vous créez en bonne manière,
Que c'est cil, ne n'en doubtez mie,
Le filz de la Vierge Marie
Qui pour faire rédempcion
Aulx humains souffry passion,
Puis au tiers jour resuscita
Et quant il voult ès cielx monta
Et siet à la destre son père,

Et revenra, c'est chose clère,
Quant temps sera, par bon avis,
Pour juger trestous mors et vis
Au jugement.

S. FIACRE.

Ainssy le croy-je fermement,
Sanz nulle faille.

S. PHARON.

Mon chier amy, je le vous baille.
Il est bien temps que le pregniez.
Usez-le bien, ne vous feigniez,
Mon très-chier frère.

S. FIACRE.

J'ai de joie faire matère,
Car j'ay les anges prévéuz
Dont mon esperit iert recéuz:
Finer veul le chief encliné.
In manus tuas, Domine,
Commendo spiritum meum.

S. MICHIEL.

Gabriel, quant s'ame véon
Sy la porton lasus en gloire.
Tous jors a éu en mémoire
De Jhésucrist la passion.
Ne faison plus dilacion
De porter l'en à bonne chière
Devant Dieu en vraie lumière
Qui point ne fine.

S. PHARON.

Ensevelir sanz lonc termine

Nous fault Fiacre, c'est raison;
N'y avons pas mis grant saison.
S'ame reçoit hui mult bon offre,
Mettre le convient en ce coffre,
Puis de ce drap le couverron;
Après cy entor nous serron,
Ne vous desplaise.

CY EST INTERPOSÉ UNE FARSSE.

LE BRIGANT.

Biau preudom, je ne sui pas aise.
J'ay perdue ma compaignie.
Ensaigne-moy, ne ment mie,
Le droit chemin à Saint-Omer.
Par Dieu que chacun doit amer,
De forvoier sui en doubtance;
Car oncques mais ne fu en France
N'en Picardie.

LE VILAIN.

Je mengeray de la boulie
Jà quant je vendray à maison;
Mais j'ay perdue ma saison
De tous poins ceste matinée;
Car le prestre sy à chantée
Hui au matin trop longue messe.
Ne prise le cry d'une asnesse,

Tout quanqu'il porroit sermonner.
Il ne pensse qu'à organer
Pour traire notre argent de boursse.
Aussy tost aroit .i. pet d'oursse,
Qu'ait riens du mien par son abet,
Tant sache chanter au fausset
N'a haulte alaine.

LE BRIGANT.

Bons homs, dy-moy, ne te soit paine,
Par où sont lez brigans passez :
Je sui destrier tout lassez.
Ensaigne-moy, que Dieu te voie,
De Saint-Omer la droite voie.

Le vilain ne daigne respondre.

En mon cuer en ay grant engaigne;
Sourt est, je croy.

LE VILAIN.

Qu'es-tu après .i. palefroy?
Tu as robe bien escourtée.
N'aiez doubte qu'elle soit crotée.
Tu sembles mult en plain d'oultrage.
Je ne sçay se tu as courage
De moy férir en nulle guise,
Mais en vérité te devise
Que se de toy feru estoie,
De mon houel t'abatroie
Le hasterel.

LE BRIGANT.

Se félon vilain boterel

Me tient bien; ne me veult mot dire;
Voir me fait au cuer grant yre.
Encore l'araisonneray:
Bons homs, dy, par ou passeray
Pour mez compaignons retrouver.
Je le te vouldroie rouver
　　Par courtoisie.

LE VILAIN.

Ma fame mainne grant mestrie;
Suz moy s'en sera tourmentée.
Quant je veul pois n'ay que poirée
Trop me desprisé malement.
Sy en ara grief paiement
　　En brief termine.

LE BRIGANT.

Faulx vilain, la male corrine
Te puist tenir, et le lampas!
Pour quoy m'ensaignes-tu pas
Mon chemin, chose que dye?
Par foy ne tieng qu'à moquerie,
Je te feray ains que m'en aille
En fourme de vilain sanz faille.
　　Es bien taillié.

LE VILAIN.

Se mon pain t'avoie baillié
Moult mal asseuré en seroie;
Car ataindre ne te pourroie,
　　J'en sui sceur.

LE BRIGANT.

Par foy, se n'éusse peur,

Que de justice repris fusse,
Je te tranchasse la capusse
De ma coustille de Randon;
Mais j'en porteray à bandon
Se chapon cras sanz demourrée.
Mengié sera à la vesprée
Quant l'ay trouvé.

LE SERGENT.

Tu sembles bien laron privé :
Pas le chapon n'enporteras.
Ja gorge n'en passeras.
Fay! met le jus ribault porry :
A ceulz sera qui l'ont nourry.
Entre vous briganz, n'en dout mie,
Ne vivez que de roberie.
Lessez le chapon sans attendre,
C'on te puist par la gorge prendre,
Garson puant.

LE BRIGANT.

En me devroit aler huant
Se le chapon pour toi lessoie;
Je le mettray enmy la voie
Tant que me soie combatu.
Se ton orgueil n'est abatu
Par moy, chétif sergenterel,
Je ne me prise .I. viex merel
Se n'as du pire.

LE SERGENT.

Tien! jamais sanz conseil de mire,

De ce coup n'auras garison.
Ta coustille petit prison;
Le chapon n'emporteras mie.
Petit priseroie ma vie
Se cy endroit tort me feroiez;
En ton païs bien le ferbiez
Quant ycy endroit le veulz faire:
Pourtant en aras tel contraire
Que tu mourras.

LE BRIGANT.

Jà deffendre ne te pourras
Contre moy se saingne .I. petit.
Tant ay-je plus grant apetit.
De moy vengier bien dire l'ose.
Se m'as prisié aucune chose
Mult bien m'en saray aquiter :
Il te convient à moy luitier.
Puisque je te tiens tu charras;
Plus d'espée ne me ferras.
Petit te prise.

LE SERGENT.

Je sçay bien de luitier la guise;
Quant je te tiens petit te doubte.
Il fault que le chapon te couste
Vilainement.

LE BRIGANT.

Garde toy bien; prochainement
Te verras verssé contre terre.
Tu ne sces mie mult de guerre.
Tien sela et sy te deporte;

Mais je te dy bien et enorte
Que de droit doiz paier ton lit.
Je m'en yray sy t'enbellit,
Et se il ne t'enbellit mie
S'en porteray de ma partie,
Le chappon cras.

LE SERGENT.

Haro! il m'a rompu le bras;
De luitier à lui fiz folie :
Le chappon a par sa mestrie.
S'en pais li éusse lessié,
De miex me fust; car abessié
Mon nom grandement en sera.
Bien sçay con m'en desprisera.
Pour fol le cuidoie tenir;
Meschief m'en devoit bien venir.
Il est huy, tant me suy prisié,
Qu'en ay éu le bras brisié.
Véez comme scet bien fouir:
Je ne le pourroie suir.
Voit au diable!

LA FAME AU VILAIN.

Doulce commère n'est pas fable,
Vostre mary est mahengnié.
Il cuidoit avoir gaangnié
Contre .I. brigant, par sa foleur,
.I. cras chappon, mez grant douleur
L'en est forssé pas n'en doubton.
Sy n'i a conquis .I. bouton
Mais grant contraire

LA FAME AU SERGENT.

Dieu veulle qu'il puist tel fait faire
Que en le pende par la gorge.
Le glorieux martir saint George
Et la doulce Vierge Marie
Veullent qu'il facent tel folie
Que mourir puist vilainement
Bientost et bien appertement,
Qu'il me maisne trop dure vie
Pour une garsse qui n'est mie
Sy belle comme moy d'assez.
Il a plus de .III. ans passez
Qui la gouverne.

LA FAME AU VILAIN.

Ma suer, je sçay une taverne
Où il a un moult sy friant,
Qu'à touz corps fait le cuer riant
Qui en avalle.

LA FAME AU SERGENT.

Voir j'ay de duel la couleur palle,
Car essoir fu trop bien batue.
Pourtant loue Dieu et salue.
Quant mon mary a grief fondée
Je ne seray meshuy frapée
De li puis qu'a le bras brisié.
Du moult que tant avez prisié
Veul aler boire

LA FAME AU VILAIN.

Commère, c'est vers saint Magloire.
Alons tost, car c'est le Filz Dieu:

Fain ay que soie sus le lieu.
Ne dout point que batue soie;
Pour mon mary riens ne feroie,
Ne me fiert goute.

LA FAME AU SERGENT.

Entrons ens; trop le mien redoubte,
Trop me bat, ne s'en puet tenir.
Male honte li puist venir
Et au brigant soit ajourné
Bon jour qui sy l'a atourné,
Car j'en ay à mon cuer grant joie.

Cy parle à la tavernière.

Tavernière, se Diex vous voie,
En .I. lieu privé nous metez,
Puis à boire nous aportez
A bonne chière.

LA TAVERNIÈRE.

En ceste chambre cy derrière
Vous séez; lieu y a privé.
Jà à vous n'ara estrivé;
En l'eure servies serez
De ce que vous demenderez,
Sanz demourer.

LA FAME AU VILAIN.

Faites que nous soit aportée
Une pinte de moult vermeil.
Je ne béu ouan son pareil
En ceste ville.

LA TAVERNIÈRE.

Volentiers l'arez, c'est sanz guille.
Je vois querre la pinte plaine.

Cy voise quérir du vin, et puis die :

Tenez, buvez à bonne estraine
Paisiblement.

LA FAME AU SERGENT.

Vous buvrez tout premièrement,
Commère, vous estes l'ainée.
Aussy m'avez aportée
La nouvelle premièrement
De mon mary qui malement
Est atourné ; j'en ay grant feste.
Je vouldroie qu'éust la teste
Parmy brisiée.

LA FAME AU VILAIN.

Buvez bien, commère prisée ;
Que Dieu confonde nos maris!
Emplons de ce moult nos baris,
Car il est fin.

LA FAME AU SERGENT.

J'en empliray sy mon coffin,
Que seray ivre bien le pensse.
Se mon mary me fait offense
Ou veult estrivier de riens née
Puis qu'il a brache brisiée,
Contre terre le bouteray.
Jamais ne le deporteray,
Se me gart Diex.

LA FAME AU VILAIN.

Mon mary fuet en nos tortiex.
Oncques ne fu de moy amé.
Il vendra tout affamé,
Mais ne m'en chault.

LA FAME AU SERGENT.

Buvon se moult friant et chault.
Mal ait qui bien ne buivra!
Je croy que grant bien nous sera;
Quant je l'avale, j'en ay feste.
Il m'est jà monté en la teste:
A paine me puis soustenir,
Et sy voy mon mary venir
Tout droit dedans ceste taverne.
Assez fièrement se gouverne;
Ne semble pas qu'ait bras quassé.
Il ne semble pas trop lassé:
Je sui perdue.

LA FAME AU VILAIN.

Aussy voi-je sanz atendue
Le mien droit sy à nous venir.
Chaude fièvre le puist tenir!
Il m'a mult bien aparcéue.
Je croy que je seray batue:
Il vient des chans.

LE VILAIN.

Par foy, je suis bien meschéans!
Aulx chans me tue chacun jour
Et ma fame prent son séjour
Ès tavernes, c'est chose voire.

Je la voy là en présent boire.
Le fort moult mez s'el n'est latrée,
Riens ne vail. Hé! gloute prouvée,
Il te convient mon poing sentir.

Cy bate sa fame.

Je pourroie consentir ta lécherie (*sic.*).

LA FAME AU VILAIN.

Lasse! je suis toute estourdie
Et afolée.

LE SERGENT.

Fame, qui t'a sy amenée?
Voir de toy sui petit prisié.
Combien qu'aie le bras brisié

En frapant et en li ostant sa coiffe.

S'aras-tu de moi se merel.
N'i ara coife ne boutel,
Que ne despiesse.

LA FAME AU SERGENT.

Sà, commère, qui vous meschesse?
Quant vous m'avez çy amenée
Je n'avoie mie penssée
Que mon mary me péust batre.
Il me convient à vous combatre:
Au tel qui m'a fait vous feray;
Car a mez mains vous pigneray
Vos nerfz cheveux.

LA FAME AU VILAIN.

Foy que je doy tous mes neveux!
La bonté vous sera rendue.

Par terre serez abatue
Se le puis faire.

LA FAME AU SERGENT.

Doulce commère debonnaire,
Apaisons-nous et sens sera.
Mal ait qui plus estrivera,
Et chantons com desconfortées.
Mauvaises coiffes dessirées
Avons par lez mous.

CY FINE LA FARSSE.

DIEU.

Le corps Fiacre qui fut doulz
Fault honnourer de bonne guise.
Vous .II. archanges que je prise,
Alez à Pharon réciter
Que il liève sanz respiter,
Le corps saint Fiacre briément.
Por ce qu'à usée griément
Sa char là jus, aval en terre,
Veul que l'en voit son corps requerre
Et c'on l'onneure.

GABRIEL.

Volentiers yrons, sanz demeure,
A l'évesque votre gré dire.
Bien sçay qu'il n'en ara pas yre :
Alons-y droit sanz plus atendre.

Cy parlent à Pharon.

Pharon pour voir te fas entendre
Que Jhésucrist veult vraiement
Que saint Fiacre soit briément
Hors du lieu où il gist levez.
Corps qui seront de mal grevez
Par le plaisir Dieu garira.
Personne qui de cuer yra,
De bon cuer le bon saint requerre,
Ystra de meschief et de guerre
Au Dieu vouloir.

S. PHARON.

Je le feray sanz moy douloir
Volentiers, car il est droiture;
Seigneurs, à la bonne aventure,
Saint Fiacre translateron;
Du lieu où il est l'osteron.
En ceste chace sera mis;
Car, voir, il est de Dieu amis.
Or tost aidiez-moy sanz défault;
Sus cel autel mestre le fault.
Avançons que Dieu vous voie.
Des malades par mainte voie
Le vendrons cy endroit requerre;
Car bien usa son temps en terre,
Bien le savon.

LE CHAPELAIN.

Monseigneur, moult bien mis l'avon.
Bon fait bien ouvrer en sa vie.
Lassuz est s'ame hébergie
Et le corps sera honnouré.

Voir touz ceulz sont bien éuré
Qui à Dieu servir veullent tendre.
Noble loier leur en scet rendre
    Et agréable.

LE CLERC.

C'est bien parole véritable:
Quiconques fait bien il le treuve.
Dieu veulle que fasson tel euvre
Qui au doulz Jhésucrist puist plaire!
Devers le corps saint verrons traire
Des malades grant quantité.
.I. mesel qui a cliqueté
Voy venir par celle sentelle:
Saint Fiacre de cuer apelle;
    Il vient grant erre.

LE MÉSEL.

Saint Fiacre, por vous requerre
Sui venus en ceste partie.
Chargié sui de méselerie
Mult a lonc temps qui mult griève.
Dieu par qui le cler soleil liève,
Et vous me veulliez alégier.
Je soloie estre moult légier
    En ma jouvance.

S. PHARON.

Metez au saint prier entente
Et je croy qu'il vous aidera.
Jà votre mal tel ne sera
Qu'en aiez alégement.
Offrez au saint séurement

D'entente fine.

LE MESEL.

Sy voir que je le tieng à digne
De cire mà longueur li baille
A celle fin que il me vaille.
Sy voir que c'est de bon courage
Avis m'est que de mon visage
Chiet la raffle, Dieu soit loez.
Bonnes gens véez et ouez
Le miracle que Dieu a fait.
Pour saint Fiacre tout-à-fait
De bonne heure sui sà venuz
Que tout sain y sui devenuz.

Cy preigne congiez, s'en voist un pou avant, et puis die :

Adieu, je m'en voiz à grant chière;
Aulx gens conteray la manière
Partout là où je passeray.
Bonnes gens voir vous conteray :
Saint Fiacre m'a envoié
Garison de ma maladie
Vilaine qui tant m'a tenue.
Se nul grieté vous argue,
Alez-y et garis serez
Se de bon cuer le requérez,
Sachiez sanz doubte.

L'AVEUGLE.

Lonc temps a que je ne vy goute:
Qui m'y menast la droite voie
Certes mult volentiers yroic

Pour clarté prendre.

LE POTENCIER.

Voir je ty merray sans atendre :
Met dessus m'espaule ta main.
N'aresteray ne soir ne main
Jusqu'à tant qu'en son moustier soie,
Savoir u non se j'en garriroie
Du mal qu'endure.

L'AVEUGLE.

Ce soit à la bonne aventure!
Alons doulz frère débonnaire,
Dieu nous doint tel voiage faire
Qui nous pourfite!

LE POTENCIER.

Biau lieu a çy, mult me délite.
Bien sommes venuz sanz demeure ;
Agenoillier nous fault en l'eure.
Devant le saint sommes venuz ;
A li prier sommes tenuz,
Et saint Fiacre qui jadis
Féistes tant qu'en Paradis
Est l'âme de vous hostelée,
Priez Dieu que santé donnée
Me soit briement.

L'AVEUGLE.

Sire, sy voir comme griement
Ay lonc temps usée ma vie,
Au filz de la Vierge Marie
Priez tant pour moy que je voie.
Bien ay enploier ma voie,

Car je voy bien et clèrement.
Loez soit Dieu qui point ne ment
De cest ouvrage.

LE POTENCIER.

Aussy doy-je de bon courage
Dieu et saint Fiacre prisier.
Plus ne me faudra débrisier
Sus potences ; n'en ay que faire.
Dieu doy louer de cest afaire
Bien fermement.

LA BOURGOISE DE LANGNY.

A Langny ay mult longuement
Hanté et prise demourée;
Mais oncques créature née,
N'y vint de quoy poit miex vasisse.
Ne truis qui ma jambe garisse
Du mal qui est let et âcre.
Aler me fault à saint Fiacre ;
Ne fineray tant que g'i soie.
Doulz saint, je vous pry que ma voie
Aie çy endroit emploier
Tant que ma jambe soit garie.
Dieu a fait vertu bien plénière:
Ma jambe sanz toute légère.
A Dieu et au bon saint doit rendre
Grans grâces de cuer sanz m'esprendre
Quant la voy saine.

LA DAME CHEVALERESSE.

Chamberière, ne te soit paine!
A saint Fiacre droite voie

Veul aler; volentiers saroie,
Par la foy que doy Notre-Dame,
Qu'il avendroit à une famme
Qui enterroit en sa chapelle!
Gy bousteray madamoiselle,
N'y fauldray mie.

LA CHAMBERIÈRE.

Je vous porteray compaignie
Moult volentiers, se Diex me voie;
Saint Fiacre de cuer verroie.
Il faut plenté de vertus belles,
Car fieuses grans et méselles
Garit; contrais fait droit aler,
Et aussy lez muez parler,
Et lez aveugles enlumine;
Plain est de la grâce divine
Se Dieu me voie.

LA CHEVALERESSE.

Alons-y droit par ceste voie;
Voir assez briement y seron.
Je te diray que nous feron.
Va-t-en à l'uis de la chapelle:
Sy attache ceste chandelle
Sans destrier.

LA CHAMBERIÈRE.

Il ne me convient pas prier;
Moult dévostement le feray.
Ycy orendroit meteray
La chandelle qui est bien belle;
N'enterray pas en la chapelle

Qui ne me couste.

LA DAME CHEVALERESSE, en la boutant.

Sy feras; il fault que t'i boute;
Moult sui légière.

LA CHAMBERIÈRE.

Je m'en restourneray arrière;
Sanz raison m'avez boutée
J'ay esté forment effraiée
Pour cest afaire.

LA CHEVALERESSE.

Haro, lasse! ne sçay que faire:
A bien petit que je ne raige.
J'ay entrepris trop grant haussage;
Par droit me doit lasse clamer.
Chacun me doit bien diffamer,
Et apeler fole musarde:
Tant ay mal que l'eure ne garde
Que perde vie.

LE CHAPELAIN.

Arrestez-vous issy, m'amie;
Ne bréez plus, ne ne criez.
A genoux le bon saint priez;
Il vous fera alégement.
Ouvré avez mult folement
Par escoutie.

LA CHEVALERESSE.

Doulz saint Fiacre, je vous prie
Qu'alégement me veulliez faire,
Et je vous promet sanz contraire
Qu'offrande vous aporteray

Et votre feste garderay
Dévostement chascune année
Tant com pourray avoir durée.
Je me repent de ma foleur :
Alégée de ma douleur
M'a saint Fiacre grandement.
Je le doy louer bonnement
Et mercier.

LA FAME qui prie son mary.

Monseigneur, je vous veul prier
Que je voise, mais qui vous plaise,
A saint Fiacre; grant mésaise
De son mal en mon corps endure.
Je pensse se d'entente pure
Le requier que seray garie.
Lonc temps a que je sui saisie,
J'en suis certaine.

LE MARY.

Or vous souffrez en pute estrainne.
En saint Fiacre ne me fie
Ne qu'en une chienne enragie.
De moy n'est amé ne prisié.
S'il avoit .I. godet brisié,
En Paradis banis en l'eure
En seroit fol; fol est qui l'onneure.
Il n'est requis que de mardaille,
Et à la fin sachiez sans faille
Mie n'irez.

LA FAME.

Sy vous plaist autrement direz,

Monseigneur ; fol est qui desprise
Des sains que le roy des roys prise
Par son vouloir.

LE MARY.

Le cuer me prent fort à doloir ;
Il me venra grief et doumache.
Il m'est avis que en m'esrache
Le cuer ; ne sçay que devenir.
La male mort me puist tenir
Hastivement !

LA FAME.

Sire, parlez plus sagement
Et ne vous désespérez mie :
Le saint vous fera courtoisie
Se le priez.

LE MARY.

G'iray, sanz estre detriez,
Moy et vous en portant offrende
Au saint ; n'ay mèz douleur si grande
Ne tel contraire.

LE CHANOINE.

.I. livre voy en celle aumoire ;
Il convient que je le deslie.
Voir c'est d'un meschant la vie,
Qui estoit .I. foueur de chans.
De certain ceulx sont bien meschans
Qui le prisent.

Là voit son livre.

Las ! à paine seray délivre

De la douleur qui me tormente,
Aler veul de loyal entente
Où saint Fiacre prieray,
Et son livre sy baiseray.
En son moustier vois droite voie :
Biaulx seigneurs, Dieu vous octroit joie!
Je vous veul dire verité.
J'avoie le saint despité
De siens trop vilainement :
Sy m'eschéi malement;
Mais tantost que m'en repenty,
Alégence du mal senty.
Dieu soit loez!

S. PHARON.

Biaulx seigneurs qui cez mos ouez,
Chantons et ne soions pas muz,
De cuer : *Te Deum laudamus.*

EXPLICIT.

NOTES.

Page 9. Cy commence le martire s. Estiene.

Saint Étienne, l'un des soixante douze disciples de Jésus-Christ, fut également l'un des sept chrétiens choisis par les fidèles pour administrer les biens de la communauté. On ne peut douter qu'il ait été juif. Lorsque les apôtres eurent nommé diacres ces sept administrateurs, il fut considéré comme le premier d'entre eux ; mais le succès de ses prédications anima les Juifs contre lui, et ils résolurent de le perdre. N'ayant pu résister à ses raisons, ils subornèrent de faux témoins pour l'accuser de blasphème contre Moïse et contre Dieu, et on l'obligea de comparaître devant le sanhédrin.

Le fond de l'accusation intentée contre lui se réduisait à dire qu'il assurait que le temple serait détruit ; que les sacrifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des types ; que les observances de la loi n'étaient plus agréables à Dieu, et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth.

Saint Étienne, profitant de la permission du grand-prêtre, fit sa propre apologie, de manière à prêcher courageusement Jésus-Christ. Il ajouta, en adressant la parole aux Juifs, qu'ils ressemblaient à leurs pères ; qu'ils avaient comme eux une tête dure et inflexible ; qu'ils étaient circoncis dans leur chair, mais non dans leur cœur ; qu'ils résistaient toujours au Saint-Esprit ; que, comme leurs pères avaient persécuté et mis à mort les prophètes qui prédisaient Jésus-

Christ, ils venaient, eux, de trahir ce même Jésus-Christ, et qu'ils en avaient été les meurtriers ; que la loi qu'ils avaient reçue par le ministère des anges faisait leur condamnation, puisqu'ils ne l'avaient point gardée, etc., etc.

Ces reproches piquèrent au vif ceux qui les entendirent. Ils entrèrent en fureur, traitèrent saint Étienne de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort. Loin d'attendre pour cela qu'il intervînt une sentence, ils se bouchèrent les oreilles pour ne point écouter les prétendus blasphêmes de saint Étienne ; et se jetant sur le disciple avec de grands cris, ils le traînèrent hors de la ville pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins qui, selon la loi, devaient lancer la première pierre, mirent leurs vêtemens aux pieds de Saul, qui partagea leur crime en les gardant. Étienne, pendant qu'on le lapida, priait en disant : — *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant ensuite mis à genoux, il s'écria à haute voix :— *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles, il expira sous les coups de ses bourreaux.

Quelques fidèles enlevèrent son corps et l'enterrèrent d'une manière décente. Ceci eut lieu vers la fin de l'année où Jésus-Christ avait été crucifié. Saint Étienne est donc le premier martyr, et ce fut à ses prières que saint Augustin et les autres pères attribuèrent la conversion de saint Paul.

On voit, par cette analyse rapide de la vie de saint Étienne, que l'auteur de notre Mystère a suivi exactement la marche des actes du martyr, sans s'inquiéter, non plus que dans les autres pièces de notre volume, d'arriver à des combinaisons dramatiques. Le Mystère de saint Étienne est tout simplement un récit en action. J'ajouterai ici une seconde épitre farcie (voir la première dans l'Introduction) de la passion de saint Étienne, appartenant à la Bibliothèque royale, et tirée du manuscrit latin 4641. *B.*, intitulé : *Stylus curiæ parlamenti Franciæ*, où elle se trouve au fol. 154. Ce manuscrit est du 15e siècle.

ÇY S'ENSUIT LA PASSION SAINT ESTIENNE QUE ON LIT LENDEMAIN DE NOEL.

Se vous voulez tuit cy entendre
Vous y pourrez moult bien aprendre ;

Mais que vous vueillez mectre peine
A la passion saint Estienne.
Oyez, qui Dieu voulez servir :
La passion pourrez oïr
De saint Estienne le martir,
Comment il voult pour Dieu mourir.

Lectio Actuum apostolorum.

Ly apostre ceste leçon
Firent par bone entencion
De saint Estienne le baron
Qui moult ayma Dieu et son nom.

In diebus illis.

Après le jour que Dieu fu nez
Fut saint Estienne tourmentez.
Ly Juyfs de pierres à grant foison
Le lapidèrent sans raison.

Stephanus plenus graciâ et fortitudine faciebat signa et prodigia magna in populo.

Saint Estienne plain de bonté
Et de la grâce dame Dé,
Oncques ne maintint faucеté;
Mais a le peuple doctriné
Et par ses signes démonstré
Comment il puet estre sauvé.

Surexerunt autem quidam de sinagogâ quæ appelabatur libertinorum et Cyrenensium, et Alexandrinorum et eorum qui erant à Siliciâ et Asiâ disputantes cum Stephano.

De pluseurs terres sont venu
Ly félons Juifs mescreu
Qui ont ouy et entendu
Que saint Estienne a grant vertu.
De despiter ne sont pas mu:
De leur loy ont grant plait tenu ;
Mais saint Estienne a tout vaincu
Ce que tuit l'ont apparceu.

Et non poterant resistere sapienciæ et spiritui qui loquebatur.

Qui adoncques les véist forcener
Frémir, rechignier et dever
Que il n'y peurent plus demourer,
Sus faillent pour li tourmenter.

Audientes autem hæc differabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.

Saint Estienne fut plains de grâce :
Entre les Juifs en la place
Chascun le rechaingne et menace.
Contre mont a tourné sa face :
Vit du ciel ouvrir une espace.
Bien regarda emmy la face.

Cùm autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto intendens in cœlum vidit gloriam Dei et Jhesum stantem à dextris virtutis Dei.

Lors s'escria moult doucement :
Je vois ouvrir le firmament
Et Jhésucrist en son semblant,
Avecques ses anges qui m'atent.

Exclamentes autem voce magnâ, continuerunt aures suos et impetum fecerunt unanimiter in eum.

Lors commancèrent à crier,
Leurs oreilles à estouper,
Puis le lièrent à l'estaiche,
Et lui crachièrent ou visaige.

Et ejicientes eum extra civitatem lapidabant.

Hors de la cité le trainèrent
Et pierres après lui jectèrent.
Le sanc yssoit de ses costez,
Tout contreval jusques aux piez.

Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus.

Ses vestemens lui ont ostez;
Ung jouvenceau les a gardez

Qui Saulus estoit appellez :
Saint Pol l'apostre fut clamez.

Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem : « Domine Jhesum, suscipe spiritum meum. »

Quant lapidoient li félon
Saint Estienne le bon baron,
Jhesucrist appelloit par son nom,
Que de sa mort leur féist pardon.

Positis autem genibus clamavit voce magnâ dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.

Beaux sires Dieux, plain de pitié,
Qui pour nous fust crucefié,
Pardonnés leur cilz péchiez
Que ilz ne savent que ilz font :
Les ennemis deceups les ont.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Sus terre ses genoux a mis.
Grâces rendist à Jhésucrist;
Puis doulcement s'endormy :
Le espérit de luy issy.

Droit en paradis l'emportèrent
Les anges qui le coronnèrent
Et à Dieu puis le présentèrent
Et moult grant joye en demenèrent.

Or prions Jhésucrist le père
Qui nasqui de la Vierge Mère,
Et puis prions à saint Estienne
Qu'il nous otroit par son plaisir
Que vrais confès puissons morir
Et en Paradis parvenir.
Amen.

Page 19, avant-dernier vers :

Tien, vilain, tien ceste *beloce*.

Beloce. Cette expression désigne une espèce de prune; il va sans dire qu'elle est prise ici au figuré pour le mot *coup de poing*.

Page 21, vers 23 :

Alon-en qu'il en est *sué*.

Le dernier mot de ce vers qu'on doit entendre ici dans le sens de tuer, est resté dans la langue des malfaiteurs. Ils disent encore *suer un chêne*, pour *tuer un homme*.

Page 25: LA CONVERSION S. POL.

Saint Paul, nommé d'abord *Saul*, naquit deux ans avant l'ère vulgaire, à Tarse, en Cilicie. Ses parents, qui étaient juifs, l'élevèrent dans leur croyance, et il fut instruit dans la loi de Moïse par le docteur Gamaliel. Lors du martyre de saint Étienne, Saul, âgé alors de trente-deux ans, garda les manteaux des lapidateurs, et se rendit ainsi leur complice. Saint Étienne n'en pria pas moins pour lui.

Après la mort de ce saint, Saul devint un des plus ardents persécuteurs des chrétiens, qu'il alla chercher jusqu'en Syrie pour les conduire à Jérusalem ; mais avant d'arriver à Damas, une vision céleste lui apparut, et une voix lui cria : « *Saul*, *Saul*, *pourquoi me persécutes-tu?* » Il aperçut en même temps Jésus-Christ qui lui montrait sa lumière et l'appelait à la foi. Arrivé à Damas, il fut baptisé par Ananie, et prêcha sa nouvelle croyance jusque dans la synagogue. Les Juifs tentèrent de le faire arrêter, mais on le descendit durant la nuit dans une corbeille, par-dessus les murs de la ville, et il s'évada. Après de nombreux voyages qui valurent beaucoup de prosélytes à la foi chrétienne, saint Paul qui, déjà une fois, était venu à Rome, ne craignit pas d'y reparaître. Néron l'y fit arrêter.

L'auteur de notre Mystère, conformément au rapport de quelques pères de l'Église, attribue sa mort au résultat de sa querelle avec Simon le magicien, qui, ayant voulu s'élever en l'air, fut précipité par terre, grace aux prières du saint, que Néron fit martyriser dans sa colère.

Page 42 : CY ENSUIT LA CONVERSION S. DENIS.

Saint Denis, un des missionnaires envoyés de Rome dans les Gaules, s'avança plus avant dans le pays que ses compagnons, et fixa son siége à Paris. C'est à lui ou à ses disciples que la religion chrétienne fut redevable de la fondation des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, et peu après de celle de Cologne, ainsi que de quelques autres qui étaient florissantes au IVe siècle.

Nous lisons dans les actes de saint Denis, que cet évêque fit bâtir une église à Paris, et convertit un grand nombre d'idolâtres à la foi. Les travaux de son apostolat furent couronnés par le martyre; l'opinion la plus probable est qu'il le souffrit durant la persécution de Valérien, en 272. Quelques auteurs modernes ont cependant différé sa mort jusqu'au commencement du règne de Maximilien Hercule, qui fit sa principale résidence dans les Gaules, depuis l'an 286 jusqu'à l'an 292. Adon appelle Fescenninus le juge qui le condamna. Selon les actes de son martyre, que suivent saint Grégoire de Tours, Fortunat et les martyrologistes d'Occident, il fut emprisonné long-temps pour la foi, et termina sa vie par le glaive, avec Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre. L'auteur des mêmes actes ajoute que les trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme chrétienne, nommée Catulla, trouva le moyen de les en retirer, et de les enterrer honorablement près du lieu où ils avaient été décapités, et qui fut nommé depuis saint Denis de *Letrée* ou saint Denis du grand chemin. Des fidèles bâtirent une chapelle sur leur tombeau.

En 469, les pieuses exhortations de sainte Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette chapelle, et les chrétiens venaient de toutes parts la visiter avec beaucoup de dévotion, comme nous le voyons en plusieurs endroits des ouvrages de Grégoire de Tours. Il résulte de ces mêmes passages que l'église dont il s'agit était hors des murs de la ville, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée.

Dagobert, qui mourut en 638, fonda la célèbre abbaye de St-Denis; Pepin et Charlemagne furent les principaux bienfaiteurs de ce monastère, que l'abbé Suger fit rebâtir avec une grande magnificence. On y gardait les reliques de saint Denis, de saint Rustique et de saint Eleuthère, dans trois châsses d'argent.

La Bibliothèque royale renferme dans le fonds Cangé, no 141, sous le no actuel 7332, un vol. in-4°, sur papier, du 16e siècle, qui renferme un mystère de saint Denis signalé par les frères Parfait,

et divisé en plusieurs journées. Il n'est point complet malgré sa longueur. Voici les noms des personnages : « Dieu le père, Dieu le fils, saint Michiel, saint Gabriel, saint Raphaël, saint Uriel, saint Denis, Panopages, Apolopfanes, trois maîtres de la loi, l'aveugle et son varlet, le geaulier, Caïphas, Alexander, trois pharisiens, Paulus, Notre-Dame, saint Pierre, saint Jehan, saint Jacques-le-Mineur, saint Barthélemy, saint Simon, saint Thomas, saint André, saint Jacques-le-Grand, saint Phelippe, saint Mathieu, saint Jude, saint Mathias, saint Bernabé, saint Estienne, saint Marcel, saint Phelippe, diacre, saint Lucas, saint Nicholas, saint Nichanor, etc., plusieurs tyrans, et la diablerie en enfer. »

Le manuscrit 2355 (1671, fonds Saint-Germain), sur papier, et du 16e siècle, contient une *Vie en brief de monseigneur saint Denis.* En voici le premier quatrain :

> Monseigneur saint Denis, trésor de sapience,
> M'âme et mon corps commende en votre providence ;
> Mon corps vueilliés garder de toute pestillence,
> M'âme emplir de vertus, de meurs et de science.

Un autre manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément français, nº 2007, offre une *Histoire de saint Denis, commençant à sa conversion par les prédications de saint Pol dans la ville d'Athènes, et finissant à la mort du roi Dagobert, qui fit bâtir son église.* — Ce manuscrit est orné de 54 miniatures. — L'histoire de saint Denis est suivie d'un petit poème sur la conversion de Placidas, qui fut nommé saint Eustache.

Un autre manuscrit de la même Bibliothèque, fonds Saint-Germain, nº 1859, contient également la vie de saint Denis, en prose française, et le poème de saint Eustache. Enfin, deux autres manuscrits, l'un sous le nº 7137, l'autre sous le nº 7955, contiennent chacun la vie et passion de saint Denis, présentée à Philippe V par Gilles de Pontoise, abbé de saint Denis.

Page 61 : CI ENSUIT COMMENT S. PÈRE ET S. POL ALÈRENT A ROMME ET COMMENT ILZ FURENT MARTIREZ.

Saint Pierre, frère de saint André, premier disciple de Jésus-Christ, est assez connu pour que nous nous dispensions de parler de lui longuement. Après avoir plusieurs fois visité Rome, il y revint de nouveau en l'an 65, et se réunit à saint Paul pour combattre

la doctrine de Simon le magicien. Après la mort de celui-ci, Néron, irrité contre les deux apôtres, les fit arrêter tous les deux, et martyriser. Selon Eusèbe, Prudence et Astère, saint Pierre aurait été crucifié la tête en bas, au lieu même et à la même heure où l'on faisait périr saint Paul.

Page 78, ligne 22 :

Ce sont, ce croy, sages Bretons
Qui font illec leur *caquehan*.

Caquehan, cabale, conspiration.

Page 85, dernier vers, et premier de la page 86 :

Agyos, o Theos, agyos ykirros agyos
Athanatos Jhesu eleyson ymas. (*sic.*)

Ces paroles peuvent se traduire ainsi en français : « O Dieu saint, « ô saint fort, ô saint immortel, Jésus, aie pitié de nous.» Elles sont extraites de l'Office du Vendredi saint.

Page 103, ligne 26 :

SATURNIN ira en Guienne.

Saint Saturnin ou Sernin devint évêque de Toulouse, où il fut martyrisé lors de la persécution de Dioclétien; son nom fut donné, après sa mort, à la principale église de cette ville, qui le porte encore aujourd'hui.

Page 103, ligne 28 et 29 :

Lucien et frère Quentin
A Beauvais et à Amiens.

Saint Quentin était Romain de naissance et descendait d'une famille sénatorienne. Son zèle pour le service de l'Église l'engagea à quitter Rome et à partir pour les Gaules avec saint Lucien, qui fixa sa résidence à Beauvais, où il fut martyrisé, tandis que saint Quentin se rendit à Amiens, où il périt en 287, lors de la persécution suscitée par Rictius Varus.

Page 104, ligne 3 :

Et Rieule à Arle demourra :
Bien est voir qu'à Senlis mourra.

Notre Mystère confond ici deux saints tout-à-fait différens. Saint Rieule ou Régulus d'Arles, dont on ne sait que très-peu de chose,

n'est pas du tout le même que saint Rieule premier évêque de Senlis, et il est probable que si saint Rieule d'Arles vint dans les Gaules, il n'alla pas jusqu'à la seconde des villes dont nous venons de parler.

Page 104, ligne 5 et 6 :

A Meaulx yrez frère Sentin,
Et avecques vous frère Antonin.

L'histoire de la vie de saint Sentin ou Saintin est fort obscure. On ne sait s'il occupa le siége de Verdun avant celui de Meaux. En admettant l'affirmative, il aurait vécu dans le quatrième siècle et ne pourrait compter au nombre des disciples de saint Denis, comme notre Mystère le rapporte ; mais cela est fort douteux. Ce qu'on sait positivement, c'est qu'au neuvième siècle il y avait à Meaux une abbaye de son nom et sous son invocation.

Page 105, avant-dernier vers :

C'est doncques Liart et Fauvel
Qui vont ensemble à la charrue.

Le roman de Fauvel est un poëme satirique dans le genre de celui du Renard; seulement, le héros ou plutôt l'héroïne de ce poëme est la mule *Fauve*, *Fauvain* ou *Fauvel*, qui, montée par dame *Guille* (1), joue un rôle dans le roman du Renard. Les personnages que le poète met en scène, sont : Flatterie, Avarice, Vilenie, Variété, Envie, Lâcheté, dont les initiales composent le nom de Fauvel. (Voy. Chabaille, Avertissement du supplément au roman du Renard.) La Bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires du roman de Fauvel.

(1) *Dame Guile*, c'est-à-dire *Dame Tromperie*. Un poète du treizième siècle, nommé Sauvage, a composé une petite pièce intitulée *de Dame Guile*, que j'ai insérée dans mon choix de *saluts*, *épîtres*, *rêveries* (Jongleurs et Trouvères, p. 63), où il s'amuse à faire le portrait de ce personnage allégorique, dont il dit que *la puissance est grande en Artois, en Flandre, en France, en Romanie et outremer*. Quant à sa personne, elle est fort allégoriquement habillée. Sauvage donne à Dame Guile *un chapeau de lascheté, une coiffe de fausseté, un crêpe de mélancolie, une robe de fausse convoitise*, et le reste à l'avenant.

dont un entre autres, décrit par M. Paulin Paris sous le n° 6812 de son Catalogue des Manuscrits français de cette même bibliothèque, est fort beau et fort complet.

Voici comment l'auteur du poëme donne lui-même la définition de l'allégorie de Fauvel :

Or est-il temps que le mistère
De Fauvel plus à plain apère
Pour savoir l'exposicion
De lui et la description.
Fauvel est beste apropiée,
Par similitude ordenée
A senefier chose vaine,
Barat et fausseté mundaine.
Aussi par ethimologie
Pues savoir ce qu'il sénefie.
Fauvel est de faus et de vel
Compost, car il a son revel
Assis sus faussetè voilée
Et sus tacherie mielée.
Flaterie si s'en dérive
Qui de nul bien n'a fons ne rive.
De Fauvel descent Flaterie
Qui du monde a la seigneurie ;
Et puis en descent Avarice
Qui de torchier Fauvel n'est nice,
Vilanie et Variété,
Et puis Envie et Lascheté.
Ces .VI. dames que j'ai nommées
Sont par Fauvel senefiées.
Sé ton entendement veus mettre
Pren un mot de chascune lettre
De Fauvel qui si règne en terre, etc.

Du reste, le nom de Fauvel est pris tout simplement dans notre Mystère, comme synonyme de *mule*, de même que celui de Liart, qui signifie un cheval de couleur café, y est pris comme synonyme de cheval.

Page 108, ligne 9e :

Dites, est Dieu omnipotent.

Il faudrait, après ce dernier mot, un point d'interrogation.

Page 116, ligne 22 :

Il joue des ars de Toulete.

Ce dicton est assez difficile à expliquer. Je vois bien qu'il signifie que Dieu (car tel est le personnage dont on parle) est un *habile escamoteur*, puisqu'il est jeune et vieux à la fois, qu'il vit, qu'il meurt, qu'il ôte ou donne la vie, et peut commettre d'autres actions également surnâturelles; mais pourquoi dire qu'il joue *des ars* de Tolède plutôt que des *ars* d'une autre ville? Si j'osais hasarder une explication, je dirais que cela tenait peut-être à ce que Tolède, qui était renommée au moyen-âge pour ses nombreuses et excellentes fabriques d'armes, devait avoir, plus que toute autre cité, de ces bateleurs dont le talent consiste à avaler des instrumens guerriers, à les faire sauter en l'air, etc., etc.; et que c'est probablement de cette circonstance que naquit le dicton *jouer des ars de Tolède*.

Page 120, ligne 21 :

Menez-les, sire, à Tombeleine;
Ilz ne voient goute des yeulz.

Tombeleine est une petite île ou rocher sur la côte de Normandie, entre Avranches et St-Malo. On y allait en pélerinage à une chapelle basse qu'y avaient fait bâtir les abbés du Mont-St-Michel, dont elle dépendait. M. Maximilien Raoul, dans son *Histoire du Mont-St-Michel*, a inséré sur cet endroit des détails intéressans, et M. Leroux de Lincy lui a communiqué, pour le même ouvrage, un fragment épisodique fort curieux du poëme du *Brut*, et dans lequel le poète fait venir le nom de Tombeleine de ce que le lieu qui le porte aurait autrefois servi de tombe à Heleine, nièce d'Artus, qu'un géant aurait transporté d'Espagne, où il s'était emparé d'elle, au Mont-St-Michel, où elle termina ses jours. Artus vengea cette mort par celle du géant, auquel il fit sauter la cervelle d'un coup de sa bonne lame *Escalibur*; après quoi :

Fist faire el mont une capele
Que ore tombe Hélaine apele.
Del tombel ù Hélaine jut
Tombe Hélaine son nom reçut.
Del tombe ù li cors fu mis,
A tombe Hélaine cest non pris.....

M. Francisque Michel va publier, à la suite de la chronique de

Benoît de Ste-More, comprise dans la Collection de documens relatifs à l'histoire de France, imprimée par ordre de M. Guizot, le roman du Mont-St-Michel, dû à Guillaume de St-Pair, moine du Mont, écrit sous l'abbé Robert de Thorigny, au douzième siècle, et tiré des manuscrits du Musée britannique.

Page 137, avant-dernier vers :

Qu'ilz te paient ou tite ou mite.

On appelait ainsi de petites monnaies de cuivre fort usitées en Flandre.

Page 144, vers antépénultième :

Je vueil son cul breneus torchier
Avec ce poisson de Bondis. (*Il le frappe.*)

Il fallait qu'au moyen-âge les gens de Bondi fussent fort renommés à cause de leur brutalité, pour avoir donné naissance à ce dicton. Peut-être aussi vient-il du voisinage dangereux de leur forêt, dont la réputation funeste s'est perpétuée jusqu'à nous, sans qu'on y puisse pourtant trouver l'explication de cette figure de rhétorique qui a fait donner le nom de *poisson* à un coup de poing ou à un coup de bâton.

Page 149, ligne 9 :

Vin de Beaune et de St-Poursain.

Ces deux espèces de vins se trouvent cités au nombre des vins célèbres dans la *Bataille des vins*, petit poëme du treizième siècle dû à Henri d'Andeli, et qu'a publié Méon. On les trouve aussi mentionnés dans l'énumération suivante des divers crûs qui furent servis durant le grand festin qui eut lieu, lors du mariage de Fauvel avec Vaine-Gloire (voyez le roman de *Fauvel*) :

..... Vins i ot bons et précieus,
A boire moult délicieus,
Citouandés, rosés, florés,
Vins de Gascoigne colorés,
De Montpellier et de Rochele,
Et de Garnache et de Costele,
Vins de Beaune et de Saint-Pourçain
Que riche gent tiennent pour sain,
De Saint-Jangon et de Navarre,
Du vinon que l'on dit Labarre,

D'Espaigne, d'Anjou, d'Orlenois,
D'Auceure et de Laonnois,
Et de Saint-Jehan, de Biauvoisin,
Du vin françois d'illuec voisin, etc.

Page 150, avant-dernier vers :

Vecy comment à Vauprofonde
Les nonnains boivent en couvent.

Il y avait une abbaye de Vauprofonde (*vallis profunda*) dans le diocèse d'Auxerre, près de Joigny; mais je crois qu'ici, et c'est également l'opinion de mon savant professeur à l'École des Chartes, M. Guérard, ce mot désignerait plutôt un lieu situé à trois lieues de Paris, à Bièvre-le-Chastel, et dans lequel la *Gallia christiana*, t. VII, col. 574, nous apprend qu'il y avait déjà au onzième siècle une abbaye de femmes de l'ordre de Saint-Benoît. Ce fut à Anne de Bretagne, qui voulut entreprendre sa réforme, que cette abbaye dut de changer son nom de *Vauprofonde* contre celui de Notre-Dame-du-Val-de Grâce. Cependant elle est encore appelée *Vauparfond* dans des lettres de François Ier qui sont de 1515, ainsi que dans une délibération du Parlement en date du 22 juin 1573. Elle fut transférée en 1621 au faubourg St-Jacques, à Paris, dans une maison nommée le fief de Valois ou le Petit-Bourbon, pour laquelle Anne d'Autriche, en se portant fondatrice, paya la somme de trente-six mille livres.

L'opinion que je viens d'énoncer, que le Vauprofonde de notre Mystère était l'abbaye située à Bièvre-le-Chastel, est encore confirmée par les vers qui ont donné lieu à la note suivante, laquelle démontre que notre Mystère est tout parisien. Une chose remarquable, c'est que jusqu'à l'abbé Lebœuf, on avait entassé erreur sur erreur à propos de l'abbaye de Val-Profonde.

Page 155, vers 2 :

Dame, le Dieu de Mont-Fétard
Vous gart les reins et le talon.

On lit dans le Dictionnaire typographique, étymologique et historique des rues de Paris, par J. de la Tynna (Paris, 1812), à l'article *Rue Mouffetard*, l'explication qui suit : « Cette rue a été bâtie sur un terrain qui, au treizième siècle, se nommait *Mons Cetarius*, ou *Mons Cetardus*, Mont Cétard, d'où viennent par altération son

ancien nom Mont-Fétard, et son nom actuel Mouffetard. Elle est dans le faubourg St-Marceau.» M. de la Tynna ne dit point pourquoi ce mont se nommait *Fétard*. Ne serait-ce point parce qu'il formait en quelque sorte un réceptacle d'immondices? Ce qui semble confirmer cette étymologie, c'est que bien plus tard on appela également rue *Mont-Fétard* ou *Mouffetard*, la partie de la rue de Cléry située du côté de la porte St-Denis, et qui se composait, avant d'être entièrement couverte de maisons, d'un monticule formé de déblais et d'immondices qu'on y déposa durant long-temps.

Quant à cette locution, *le Dieu de Mont-Fétard*, je ne sais trop à quoi la rapporter. Peut-être est-ce une allusion à une ancienne idole, à une statue, ou tout simplement à une enseigne. A propos de cette dernière signification, on me pardonnera de mettre ici accessoirement, au jour, un *esbatement* inédit qui m'a semblé fort curieux, et dans lequel sont nommées une bonne partie des enseignes de l'ancien Paris. Cette pièce est tirée du manuscrit 4641 *B* (latin), qui a pour titre : « *Stylus curiæ parlamenti Franciæ*, » (Bibl. roy.), et dont j'ai déjà tiré l'épître farcie qu'on trouve à la page 356 du présent volume.

CY S'ENSUIT UN ESBATEMENT DU MARIAIGE DES .IIII. FILZ HÉMON, OU LES ENSEIGNES DE PLUSIEURS HOSTELS DE LA VILLE DE PARIS SONT NOMMEZ (1).

« Pour faire ce mariaige nous prendrons la parole de meistre Jehan Houseau, porteur d'afenturre, qui en alant parmi la ville de Paris, disoit: « O! paix, paix! par mariaige arons paix.» Et pour avoir paix et faire ce mariaige, il me semble que la grâce du saint Espe-

(1) Cet *esbatement* pourra compléter l'article beaucoup trop écourté de Sauval sur les enseignes de la bonne ville dans son *Histoire des antiquités de Paris*. Cet écrivain, en effet, n'en rapporte que sept, encore est-ce parce qu'elles sont ridicules. Les voici : A la roupie (une pie et une roue); Tout en est bon (une femme sans tête); A l'assurance (un A sur une anse); A la Vieille science (une vieille qui scie une anse); Au puissant vin (un puits dont on tire de l'eau); Au bout du monde (un bouc et un monde); Les sonneurs pour les trépassés (des sols neufs et des poulets tués).

rit du bout de la rue aux Lavendières (1) est descendue sur l'ymaige saint Père du chevet St-Gervais ; et que à la requeste des troys roys de Coulongne devant saint Innocent, ils veulent faire un mariaige des .IIII. filz Hémon de devant la Boucherie, et des trois filles Dan Symon de devant St-Leu et St-Gille. Et pour avoir la IIIIe fille nous prendrons la Pucelle St-Georges du bout de Troussevache ; et pour tenir compaignie aux espousées nous prendrons les .III. pucelles de devant maistre Jehan Turquan, et la nonnain qui férue l'oe au Ponceau St-Denis ; et sont parées nos espousées des farmaulx de Quincampois, des saintures de la courroierie, de la fleur de lis du cymetière St-Jehan pour mectre à leur poitrine. Et aront sur leurs testes la couronne du quarrefour de la porte de Paris. Et tous ceulx qui venront à nostre feste auront les chappelez de la porte Baudet ; et les gans de la rue des Assis pour estre plus jolis, et auront les menestriers de la danse de la Tonnelerie devant la porte au blé. Et prendrons pour mener noz espousées au Moustier, le chevalier au cigne de la rue aux Lavendières, Senson Fortin de la rue de la Harpe, et l'ymaige saint George de la rue des Bares. Et seront logiez les roys et les chevaliers qui seront aux nopces, au chasteau de Pontoise en la courouuerie, et les roynes et les dames seront logiées en Chastel-Festu (2) au bout de la rue aux Provoires. Et leurs gens et leurs chevaulx seront logiez au palais des Termes. Or fault savoir qui nous espousera (3). Ce sera le cardinal de la Pierre-au-Lait; et le pres-

(1) C'est maintenant la rue du Plâtre.

(2) Sauval dit qu'on ne sait trop où était situé le *Chastel-Festu*. Cependant notre pièce prouve qu'il se trouvait au bout de la rue des Prouvaires, et le Dit des rues de Paris, par Guyot, pièce du treizième siècle, confirme encore cette assertion par les deux vers suivans :

Droitement de Chasteau-Festu
M'en vins à la rue à Provoires.

(3) Le mot *épouser* est pris ici dans le sens de *se marier devant quelqu'un*. On lit dans le roman d'Aymeri de Narbonne et de Guillaume au court nez, première chanson, fonds Lavallière, 23 :

Là fu la dame d'archevesque espousée;

pour « un archevêque célébra le mariage de la dame. »

cheur du chevet St-Jacques lui aidera à chanter sa messe, et espouseront en croissant qui est en la rue aux Granchers, à la chapelle au carrefour du Temple, devant l'ymaige de Notre Dame, en la rue de la Huchette; et l'ange devant St-Gervais tendra le cierge de la rue au Feurre devant St-Innocent. Or convient que avant qui soient espousez, que on face faire serment de ce mariage s'il est bon et valable. Il sera fait présent le dieu d'amours de devant le Palais, et celluy de la Pierre-au-Lait, en jurant par la teste-Dieu du bout de la grande Truanderie, par St-Antoine-des-Halles, par le couronnement de la Saunerie, par le Vau de Lucques (1) de la rue aux Lombars, que en ce mariaige n'a ce bien non ! et qui dira le contraire, les champions de devant la croix Hémon s'en combatront à tout homme. Or nous faut-il .I. saige homme discret et clervoiant qui fera et ordonnera le fait et la dépance de noz nopces. Pour ce faire, nous prendrons l'omme à deux testes de la rue St-Martin qui voit devant et derrière, et lui baillerons assez monnoie. C'est assavoir, le gros tournois de la cave de Pontis, et le gros tournois du Petit-Pont. Et pour savoir se ilz sont de poix, nous les poyserons aux balances de la croix du Tiroir (2), et les mectrons en la Hucherie en la rue St-Martin qui sera fermée de la clef du cymetière St-Jehan, et de la clef de la rue aux

(1) *Il volto santo*. C'était un crucifix dont la face fut, dit-on, miraculeusement achevée par un ange, sur le portrait que Nicodème, disciple de Notre-Seigneur, en avait fait. Le saint Vou (visage, *volto*) était dans l'église St-Michel à Lucques. On trouve, p. 168 de mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères*, dans la pièce des *Taboureors* (joueurs de tambours), les vers qui suivent :

Uns jouglerres chantoit, por la gent déporter,
Ne cortois, ne vilains ne li vaut riens doner,
Et li *saint Vou de Luques* li dona son soler.

(2) La croix du Tiroir, ou Trahoir, ou Tirouer, consistait en une grande croix ronde de pierre de taille placée au milieu de la rue de l'Arbre-Sec, et que François Ier fit refaire en 1529, ainsi qu'une fontaine qui en dépendait. On a voulu faire venir ce nom de Croix du *Tirouer* ou *Trahoir*, de ce que ce lieu aurait été celui du supplice de Brunehaut, qui fut tirée à quatre chevaux. Par malheur, Frédégaire, Addon et Aymoin rapportent que cette princesse termina sa vie en Bourgogne, près de Châlons.

Escoufles (1). Et quant il vouldra prendre les garnisons (2), y les metra ès bources de la porte Baudet, et prendra ses garnisons en la granche à Petit-Pont : c'est assavoir, buche, charbon, foin et avoine. Et metrons notre blé en grant et petit cul-de-sac en Beaubourc ; et seront criblez à la crible de la rue au Roy-de-Sécile. Et pour le porter au molin nous le mettrons sur l'asne royé devant la Saveterie, pour aler moudre au molinet en la Verrerie, et au molinet d'emprès St-Cosme et St-Damien. Or, nous convient-il prendre nostre vin aux botuilles, devant le Palais, et au barrillet, devant Ste-Opportune. Et buront les roys et les roynes à la coupe d'or et d'argent, en la rue de Marché-Palu (3). Et les autres gens buront au grand godet de la rue de la Cossonnerie, et aux Gobelets en Grève, et au Voirre en la rue de Joy. Et pour faire cuire notre pain, tartes, pastés et flans, nous prendrons le four Ganquelin en la rue de l'Arbre-Sec, et prendrons nostre queux en Galendre, au bout de la rue aux Englais ; et pour cuire nostre viande nous prendrons le chauderon en la viez Monnaie, les paelles au bout de la rue aux Parcheminiers, le pot de cuivre ou parvis Nostre-Dame, le gril en la Mortelerie, le hanet en Sac-à-Lie (4), la cuillier au carrefour Guillory (5), le trepié au carre-

(1) *Escoufle*, milan, oiseau de proie. Cette rue n'est pas mentionnée dans le Dit des rues de Paris, par Guyot.

(2) Le mot garnison veut dire tout simplement ici défense. Le trouvère Rutebeuf s'en est servi dans sa *complainte* ou *Planctus* (espèce d'oraison funèbre poétique) de Thibaut V, roi de Navarre, fils de Thibaut-le-Chansonnier, en disant à propos de la générosité de ce prince :

Ne prenoit pas garde au deniers,
N'auz garnizons qu'il despendoit.

(3) La rue du Marché-Palu, dit Sauval, se nomme ainsi parce qu'il s'y tenait un marché, et qu'une partie des ruisseaux et des immondices de la Cité passaient par là, ce qui en formait comme un marais ou *palus*.

(4) Le hanap en la rue Sac-à-Lie, dont on changea plus tard le nom en celui de Sac-à-Lit, et enfin Zacharie, que cette rue porte à présent. Elle est mentionnée dans le Dit de Guyot.

(5) Ce carrefour était aussi appelé *Guigne-oreille*, parce qu'on y coupait les oreilles aux malfaiteurs.

four du Temple, le soufflet à la bastille St-Denis, le Mortier St-Josse en la rue Aubry-le-Bouchier, le peteil (1) devant le Palais, et l'eau pour faire les potaiges à la Fontaine de Jouvent, en la rue de la grant Truanderie, et l'eaue pour laver nos escuelles et noz vaisseaux, sus feu Collette qui fait les bonnes saucices, en la rue des Arsis ; et pour metre en escript noz vaisseaulx tant de cuivre comme d'estain que nous ne perdions riens, nous prendrons les tableaux en rue Neuve-St-Marry, et prendrons nostre vaisselle d'estain et les plaz en Tirechappe, et en la grant rue St-Honoré, les .IIII. escuelles en la dicte rue St-Honoré, devant la Tonnelerie, les poz d'estain au siége des déchargeurs en la rue Frogier-l'Asnier (2). Or fault viandes pour les roys et pour les roynes et pour le commun. Premièrement nous prendrons le lièvre devant le sépulcre, le veaul devant St-Marry, le toreau devant St-Bon (3), les deux moutons en Harrondele (4), le chappon devant St-Anthoine, le coq et la galline en la

(1) Le pilon ou battant d'un mortier.

(2) C'est probablement la ruelle qu'on appelle actuellement dans la cité, derrière l'Hôtel-de-Ville, rue Geoffroy-l'Asnier, et qui mène à la rivière. Elle est nommée par Guyot *rue Frogier-l'Asnier*, et elle a suscité au dernier éditeur du *Dit des rues de Paris* la singulière remarque qui suit : « On ne voit pas que le prénom de Forgier « ou Frogier, qui est donné au sieur l'Asnier par notre poète, ait pu « être changé en Geffroy ou Geoffroy.» Je crois que l'auteur de cette explication a pris tout simplement ici le Pirée pour un nom d'homme, en ce que très-probablement le nom de l'Asnier fut donné au sieur Geoffroy à cause de sa profession, mais qu'il n'était pas du tout un nom de famille.

(3) *Ruella sancti Boniti*. Elle est ainsi nommée dans un accord fait en 1213 entre Philippe-le-Hardi et le chapitre de St-Merry. En 1300 et 1400 on la nommait ruelle St-Bon ; c'est aujourd'hui la rue de la Lanterne.

(4) Il n'y a pas de rue dans Paris pour laquelle il y ait eu autant de discussions entre les savans que pour celle-ci, ni qui ait porté plus de noms. En 1222 on l'appelait rue d'Arondèle, en 1264 rue de l'Hyrondalle, en 1300 rue de Hérondale, en 1397 rue d'Arrondelle, et enfin, selon les auteurs modernes, il faudrait la nommer rue de la Rondelle, parce que, disent-ils, elle était habitée

rue aux Lavendières, les connins (1) en viez Jurie (2), les coulons devant la Teste-Noire en la rue St-Martin. Et pour faire entremès nous avons le paon à la pointe Ste-Eustasse, les .III. cignes de la porte Baudet, le faisant au bout de Tirechappe, et les turtereles en la rue du Four. Et tous ceulx qui suivront les roys et les roynes, seront vestus de draps qui seront faiz aux polies en la rue des Blancs-Manteaulx; et trancheront devant eux des couteaulx qui sont devant Glatigny, et mectrons le relief ès trois corbeillons au bout de la Tannerie, pour donner aux XV-XX en la rue de Mandestour. Et prendront la table Rolant en la Saunerie, les tréteaux en la grant rue St-Jacques, la chaière à Petit-Pont; et prendrons nostre linge au Fardel de la grant rue St-Denis, et les chandeliers en la rue St-Andrieu-des-Ars pour mectre les chandelles de la rue de Mauconseil. Et ceulx qui ne mangeront point de char auront les deux saumons de la porte Montmartre, le gournaut (3) du bout de la Tannerie, le turbot de la rue St-Julien-le-Povre, le bac au bout de la rue Frogier-l'Asnier, la rue (4) en la rue Gefroy-l'Angevin, les lamproyes en la rue du Temple et ès halles, soubz les pilliers où on fait la servoise, laquele sera pour ceux qui ne boivent point le vin. Or nous fault yssir pour le disner. Nous aurons le cerf devant Baillehue (5), le sanglier devant St-Julien-le-Povre, en la rue St-Martin. La pomme devant le Sépulcre, le peirez au bout de la rue du Temple, le figuier au bout de la rue au Nonnains-d'Ierre (6), et pour garder nostre

par des faiseurs de rondelles ou de rondaches. Peut-être son nom ne vient-il tout simplement que d'une enseigne où était peinte une hirondelle.

(1) Lapins.

(2) Probablement rue de la vieille Juiverie.

(3) Espèce de poisson de mer.

(4) La *raie*.

(5) Plus tard rue Brisemiche.

(6) Cette rue, dans le Dit de Guyot de Paris, est également appelée rue des *Nonnains d'Ierre*, ce qui forme sa véritable orthographe, son nom venant des religieuses d'Ierre (abbaye située près de Villeneuve-St-Georges), lesquelles eurent une maison dans cette rue, tandis que le nom actuel que nous lui donnons, *Nonandières*, ne signifie rien.

feste sans débat, nous prendrons Ysore et Guillaume au cort nez, en la place Maubert; et aurons l'uis de fer de la Saunerie, et celluy de la rue Aubry-le-Bouchier; et seront armé du haubergeon de devant St-Michiel, des deux heaumes de la porte Baudet, le grant et le petit, des gantelez du carrefour St-Severin, de l'épée de devant le palais, de l'escu de France en la Vannerie ou de celluy de la porte de Paris. Et tendront en leurs mains la massue du bout de Tyron. Or nous fault .I. entremès ou millieu du disner. Nous le ferons de l'Omme sauvaige de la rue Pain-Molet, qui fera esbatement de l'ours et du lion de la rue Michel-le-Comte, des singes de la Peleterie, et de la Truye qui file des halles (1). Et après disner on puet aler esbatre de l'eschequite (2) d'emprès la Magdalaine, ou jouer aux dez de la rue Thibaut-aux-Dèz d'emprès les Estuves. Et qui vouldra aler en gibier, il puet avoir le cheval blanc de la Cité, et le roge de la rue Regnault-le-Feure et celui de Thirechappe, la selle en la rue de la Tabletterie, les brides et frains en la rue St-Denis au bout du Perrin Gasselin (3), la heuse (4) en la rue St-Bon, et l'autre emprès la fontaine Maubue en la rue St-Martin, des esperons en la rue Jehan-le-Conte. Et si plaist, ilz auront la housse Gillet de la rue St-Jaques, le chaperon rouge du bout de la Harangerie, les moufles (5) au pont Perrin pour porter le faucon de devant le petit St-Antoine pour aler prendre les trois Canettes de devant les moulins du Temple. Et les roynes et les dames qui vouldront aler esbatre auront le charriot d'emprès la porte St-Honoré, et le papegault devant l'abreuvoir de Mâcon. Et celles qui vouldront aler par eaue auront la nef d'argent au bout de la rue aux Polies, devant l'ostel Monsieur d'Orléans, pour véoir peschier de la nasse de la grant rue St-Denis de devant St-

(1) La Truie qui file des halles est probablement la même que celle qu'on voyait, selon Sauval, à une maison du marché aux Poirées, et *qui était fameuse,* dit-il, *par les folies que les garçons de boutique des environs y font à la mi-carême, comme étant sans doute un reste du paganisme*.

(2) Échiquier.

(3) Aujourd'hui rue du Chevalier-du-Guet.

(4) La botte, la chaussure.

(5) Espèce de parement d'habit en cuir sur lequel on plaçait l'oiseau de proie.

Jaques de l'Ospital, pour prendre les .III. beques delez St-Magloire, et les .III. poissons de la Saulnerie. Et les gens du commun pevent aler voir le jeu de la paulme en la rue Garnier-St-Ladre, ou prendre les billes et billart en la rue Ste-Croix de la Bretonnerie, et pevent aler biller aux champs et aler souper au Palais, à la Pierre de marbre, devant le beau roy Philippe (1). Et prendrons nostre lit à l'abreuvoir Panpain, c'est assavoir la couste et le coussin, les draps et les quevrechiez au fardeau dessus dit, et couverrons nostre lit de la penne vaire d'emprès St-Severin, et nous yrons couchier quant la cloche de devant Saincte-Katherine sonnera.»

Page 169 : C'EST LE MIRACLE COMMENT LES ANGES FIRENT JOYE QUANT MADAME SAINTE GENEVIÈVE FUT NÉE.

Le village de Nanterre, situé à deux lieues de Paris, eut la gloire de produire sainte Geneviève. Elle y naquit vers l'an 422. Son père se nommait Sévère et sa mère Géronce. Elle avait sept ans lorsque saint Germain d'Auxerre et saint Lou de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. A peine arrivés, ils se virent environnés d'une grande multitude de peuple qui demandait leur bénédiction. Geneviève se trouva dans la foule avec ses parens; saint Germain l'ayant fait approcher, lui prédit sa sainteté future; il ajouta qu'elle effectuerait la résolution qu'elle avait prise de servir Dieu, et que son exemple contribuerait à la sanctification des autres. Il lui donna ensuite sa bénédiction pour la consacrer à Dieu dès ce moment, puis il la mena à l'église du lieu, accompagné d'une grande multitude.

Lorsqu'elle fut plus avancée en âge, Geneviève se livra à des actes de piété et se soumit à la vie la plus sévère. La retraite dans laquelle

(1) On ne trouve pas dans les historiens de la ville de Paris, qu'il y ait eu un portrait ou une statue de Philippe-le-Bel devant la Table de marbre, mais cela n'a rien d'invraisemblable, puisque ce fut ce roi qui fit construire le dessus de la grande salle du Palais, sous la conduite d'Enguerrand de Marigny. Nous savons également que ce fut dans la cour du même palais qu'en 1314 ce prince, ayant fait élever un dais, demanda aux députés des principales villes qu'il avait fait venir à cette conférence, de lui prêter, pour faire la guerre, une somme considérable.

elle vivait n'empêcha pas la calomnie, mais saint Germain d'Auxerre confondit les ennemis de la sainte.

Plus tard, lors de l'apparition d'Attila, les mêmes persécutions recommencèrent plus menaçantes encore, contre sainte Geneviève. On voulut la tuer comme fausse prophétesse, et sans l'arrivée d'un archidiacre envoyé par saint Germain pour lui apporter des marques de son estime, elle eût couru les plus grands dangers. Selon tous les actes ecclésiastiques, sainte Geneviève eut le don des miracles pendant sa vie comme après sa mort. Elle mourut le 3 janvier 512, à l'âge de 89 ans.

La bibliothèque de Ste-Geneviève, à Paris, possède une vie de cette sainte écrite en latin, et qui a servi de fondement à la plupart de celles qui nous sont parvenues en prose française. Le manuscrit qui la contient remonterait, selon Baluze, à environ 1000 années avant l'époque à laquelle cet érudit écrivait. Je ne connais qu'une seule vie de sainte Geneviève écrite en vers. Elle est du treizième siècle, et l'honorable M. Robert, auquel nous devons déjà un fort bon recueil de fables du moyen-âge, la publiera prochainement d'après deux manuscrits, l'un du quatorzième siècle environ, appartenant à la bibliothèque Ste-Geneviève, l'autre du quinzième, faisant partie de la Bibliothèque du roi, où il est coté sous le n° 5667. Cette vie, qu'on doit au frère Renaut, qui se nomme lui-même dans les vers suivans :

RENAUT qui ceste vie dit,
Ne puet trover plus en escrit;
Sachiez bien qu'il vous a conté
De l'histoire la vérité, etc.;

cette vie, disons-nous, est dédiée à madame Éléonore de Valois, fille de Raoul-le-Vaillant et de Pétronille ou Adélaide d'Aquitaine, morte en 1214, dans un âge fort avancé. Voici la dédicace :

La dame de Valois me prie
Que en romanz mete la vie
D'une sainte qu'ele mult prie, etc.

Page 181, ligne 24 : *Comment Sainte Céline de Meaux, etc.*

Selon Baillet (Vie des Saints) et Toussaint Duplessis (Histoire de l'Église de Meaux, t. I, p. 9), sainte Céline naquit à Meaux. Au moment où sainte Geneviève y arriva elle était sur le point de se ma-

rier, mais aussitôt qu'elle eut appris la venue de la sainte elle alla la prier de lui donner l'habit religieux, ce que Geneviève fit. Elle guérit même d'une maladie dangereuse la servante de Céline. Il y eut à Meaux un prieuré dédié à sainte Céline, qui dépendait de l'abbaye de Marmoutier.

Page 196, ligne 11 :

Et maintenant sires Remy,
Germain l'Aucerroies, Lou de Troies.

L'histoire de saint Remy, l'apôtre de notre nation, et celle de saint Germain d'Auxerre, sont trop connues pour que nous nous étendions à ce sujet. Nous dirons seulement, à propos de saint Loup de Troyes, qu'il mourut en 478.

Page 196, ligne 27 :

Sy les *triboulous*. Il faudrait : Sy les *triboulons*.

Page 239, ligne 22 :

Et fut Renouart au tinel.

Renouart au tinel ou tynel (bâton, trique) est l'un des personnages du roman d'Aymeri de Narbonne et de Guillaume au court nez, qui fait partie des épopées du cycle carlovingien. Son histoire y commence vers le milieu de la branche qui a pour titre la *bataille d'Aleschans*. En voici l'analyse, accompagnée de citations que j'emprunte au manuscrit 2734 (*olim*, fonds Lavallière, 23 (1)).

(1) Vivien d'Aleschans fut ainsi appelé du nom de l'endroit où il reçut la mort. On lit dans l'ouvrage plein de recherches et de science publié par M. Reynaud (auquel nous devons déjà les extraits des historiens arabes qui ont parlé des croisades), et qui est intitulé *Invasions des Sarrasins en France*, que Roderic Ximenès, dans sa Chronique, parle d'un combat qui fut livré, vers l'année 730, sur les bords du Rhône, entre les chevaliers chrétiens, dont un grand nombre y perdirent la vie, et les troupes sarrasines qui venaient attaquer Arles. « Plusieurs cadavres des guerriers chrétiens, dit M. Reynaud, fu« rent emportés par les eaux du Rhône; les autres furent recueillis res« pectueusement et enterrés dans l'*Aliscamp*, nom de l'antique ci« metière d'Arles, où encore du temps de Roderic, c'est-à-dire au « commencement du treizième siècle, les fidèles allaient visiter dé-

Nous sommes après la mort de Vivien d'Aleschans, fils de Garin d'Anseaumé, tué par les Sarrasins, qui ont forcé le marquis au court nez, Guillaume (saint Guillaume de Gellone), à la fuite, et ont emmené bon nombre de prisonniers, savoir : le *palazin* Bertrant, Guielyn, Guichart-le-vaillant, Gyrart de Blaives, Gauthier-

« votement leurs tombeaux.» Peut-être est-ce le souvenir de cette ancienne défaite, modifié par l'imagination de nos conteurs, qui a fourni le sujet de *la Bataille d'Aleschans*. Aujourd'hui l'*Aliscamp* existe encore, mais dépouillé de la plupart de ses anciens monumens, qui étaient presque tous des tombeaux. (Voyez *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. II, p. 435.) Les habitans d'Arles appellent maintenant ce lieu *les Champs-Élysées*.

Si l'on en croyait la chronique attribuée à Turpin, ce fait dont parle Roderic se serait passé sous Charlemagne, et ce qui est dit des chrétiens enterrés dans l'Aliscamp se rapporterait à une partie des guerriers français tués à Roncevaux. (Voyez l'édition de cette chronique, par M. Ciampi, p. 83.)

Philippes Mouskes, qui dans sa Chronique rimée a suivi le récit de Turpin, dit :

A cel tans estoient conté
Doi cimentière en dignité.
L'uns iert a Arle en Aliscans,
Et li autres si fu moult grans
A Bourdiaus que Dieux bénei
Par .VII. evesques k'il sainti.
. . . . De ceste gent si com il durent,
En ces .II. cimentières furent
Une grant partie enfoui.....
. . . . Tot droit a Arle én Aliscans
El cimentère ki fu grans,
Fu enfouis Estous li sire
Ki de Lengres tenoit l'empire.
Si furent enfouis Salemons,
Et Auberis li Bourguignons,
Et Sanse li dus de Bourgogne
Ki moult fu preus en la besogne, etc.

(Voyez la belle édition de Philippe Mouskes donnée par M. de Reiffenberg, p. 351, 352, 357, et comprise dans la collection de chroniques publiée par ordre du gouvernement belge.)

le-Toulousain, Huon de Saintes, et Gaudin-le-Puissant. En outre, Guibourc, femme de Guillaume au court nez, est assiégée dans Orange par cent mille mécréans que commandent quinze rois et quatorze *amirants*. Dans ces fâcheuses circonstances, Guillaume rencontre Loeys de France (Louis-le-Débonnaire), qu'il a contribué à remettre sur le trône d'où ses propres sujets l'avaient chassé, et lui demande des secours; celui-ci, poussé par sa femme, qui est cependant sœur de Guillaume, reçoit fort mal la demande et la personne. Le marquis au court nez se met alors en colère. Il reproche à sa sœur d'être une *pute lisse prouvée*, d'avoir eu pour amant Thiébaut d'Arrable, et dans son courroux il lui arrache sa couronne et veut même la tuer. Heureusement il en est empêché par son père Aymeri de Narbonne, qui vient d'arriver accompagné de sa femme Ermenjart et de quelques-uns de ses autres enfans, frères de Guillaume, qui sont : 1° Ernaut-le-Preux, 2° Buevon de Commerchis, 3° Gibert, et 4° Bernart-le-Gentil. Un peu plus tard, grâce à la prière d'Aalis, nièce d'Aymeri et fille de Louis, Guillaume pardonne à sa sœur, fait sa paix avec le roi Louis, et prend place à un festin que donne celui-ci. Ici le poète trace en quelque sorte le sommaire de l'histoire de *Renouart au Tynel*, dont il n'a pas été jusqu'alors question dans l'histoire, et cela à propos d'Aalis. Après nous avoir dit que l'eau une fois *cornée* et les mains lavées, tout le monde s'est mis à table, l'auteur nous apprend à côté de qui chacun est placé :

Aymeri sist par de là sa moillier;
Au mestre dois en l'estage premier.
Li emperière que France ot à baillier
Sist de lez lui, mult le doi essaucier,
Et la royne à son flanc sénestrier;
Et le marchis dant Guillaume au vis fier
Sist o ses frères qu'il aime et tient chier:
Lez lui sa mère qui mult fet aproisier
C'est Aalis la bele au cors légier.
Il n'et si bele dusques à Monpellier.
Après la pris Renouart à moullier,
Et ot la terre dusqu'à règne Truphier.
A son tynel occist puis Ancybier,
En Aleschans el grant estour plénier,
Et délivra dant Bertrant le guerrier,
Et .vi. des autres mult vaillant chevalier

Qui ièrent près de la gent l'averssier.
Hui mès commence chançon à enforcier,
Tele ne fu puis le temps Desiier (1)
Que vous orrez ainz que soit l'anuitier,
De Renouart com occist Loquifier,
Le greignor home qui fust desouz le ciel.
La conquist-il une loque d'acier
Qu'il ne donast por .m. livres d'ormier.
Mil Sarrazins en fist puis baaillier,
De Loquiferne fist la tour trébuchier
Que Sarrazins avoient fait drecier
Et prist de Turs je crois plus d'un millier,
Et la grant sale et le palès plenier;
Puis establi .i. si noble moustier
Qu'à ice temps n'en y ot nul plus chier.
Jusqu'en Égypte ne lessa qu'essilier
Por la loy Dieu lever et essaucier.
Maint paien fist levier et baptizier,
Diex l'en rend moult glorieus louier
Qu'en Paradis fist s'âme herbergier, etc.

Cela dit, l'auteur reprend son récit; puis il nous montre Guillaume parcourant le palais.

Renouart vit en la cuisine ester;
Grant ot le cors et regart de sengler.
En toute France n'ot plus bel bacheler,
Ne miex péust une pierre geter.
Si grans fais porte sans mençonge conter,
Une charrette en pourroit-on trousser.
. . . . El monde n'a son per,
Preus et hardis quant vient à l'asembler.
Le mestre queux le fist la nuit touser,
Et la paele, noircir et paeler.
Trestout le vis li ot marmitez.

(1) Desiier, Didier, général d'Astolphe, roi des Lombards, devenu roi par le secours de Pépin. Philippe Mouskes ne le nomme jamais autrement que Desiier :

Desiier jura sour sains
Jamais n'aroit guerre à St-Pierre.

(Voyez l'édition de M. de Reiffemberg.)

Ces escuiers le prennent à gaber.
De granz torchaz li prenent à geter
Et l'un sus l'autre et épaindre et bouter.
Dist Renouart : « Quar me lessiez ester,
« Ou par la foy que à Dieu doi porter,
« Se vous me fetes envers vous aïrer,
« Au quel que soit le ferai comperer.
« Sui-je ore fol que l'en doie assoter ?
« Vilainement voulez vos gens mener ?... »

Malgré ces avertissemens on continue à se moquer de lui, et l'un de ses compagnons *lesse la paume aler*. Alors,

Dist Renouart : « Or puis trop endurer
« Quant cis me font ici por fol clamer,
« Et si me batent dont il font à blasmer.
« Mes g'en veull .I. maintenant afoler. »
Parmi les bras courut celui combier.
.II. tours le tourne, au tierz le let aler ;
Tant lourdement le hurte à .I. piler,
Ront li la teste, le cuer li fet crever,
Et la cervele espandre et reversser,
Dont oïssiez ces escuiers crier.
Plus de .L. courent pour lui tuer ;
De grans maçues le voudrent afronter.
. . . .
Li quens Guillaume vet au roy demander :
« Sire, dist-il, qui est ce bacheler
« Que j'ai véu as escuiers meller.
« A ce pilier en a fet un muter,
« Si que les membres li a tous fet froer.
« Par saint Denis, mult par fet à loer. »
Dist Loeys : « Je l'achetai sus mer,
« De marcheans, .C. mars en fis doner.
« Enssemble o moi le fis ci amener,
« Et il me distrent fils iert à .I. escler,
« Assez souvent li ai fet demander
« Quel est son père, mès il nel' veut nommer....
« ..... En ma cuisine l'ai fet touz dis ester :
« Autre mestier ne li voill onc donner.
« Si ne l'os fère baptisier ne lever :
« .IIII. muis d'eau li ai véu porter

« A .i. tynel et à son col lever.
« A si grant force ne vis nus homs son per.»

Guillaume demande alors à Loeys de lui céder Renouart, et le roi y consent. Cependant Guillaume le laisse aussi à la cuisine, mais Renouart, qui sent ce qu'il peut valoir, vient un jour trouver son nouveau maître et lui dit :

Sire Guillaume, gentill, nobile et ber,
Pour l'amour Dieu lessiez m'o vous aler :
Se il vous plest et le voulez gréer,
O vous iraî en Aleschans sus mer;
Si aiderai le hernois à garder,
Et bien saurai vo mengier conrréer,
Et le pain fère et les oisiaus plumer.
En toute France n'en a mie mon per,
Et avoec ce, vous di-ge sanz douter
Que ce se vient as ruistes cops donner
Mult saurai bien paiens agraventer.....
Si irai-ge, cuiqu'en doi peser,
En la bataille en Aleschans sus mer.»
Ni porterai ne chauce ne souler,
Ne arméure, ce vous di sanz fausser,
Fors .i. tynel que ge ferai ferrer.
Tant m'en verrés de Sarrazins tuer,
Nel' porriez véoir ne endurer.
Oït ce Guillaume; sel' prist à acoler,
Puis li otroie le congié de l'aler
Et Renouart l'en prist à mercier.
D'iluec s'en tourne, ni vout plus demourer.

Voici maintenant comment il choisit son tynel.

En .i. jardin vet .i. arbre coper:
Cil cui il fu ne li osa véer.
Gros fu et grant, ce vous veull afremer.
..... .i. charpentier l'a fet mult bien doler
A .vii. costières ouvrer et eschapler,
Et puis le prist, n'i vout plus arrester.
Vint a .i. feure, si le fist bien ferrer
Et de bon fer tout environ bender.
Et si li fist un grand anel souder,
Par quoi le pot et sachier et lever.

Ne le péussent .vii. vilains remuer.....
..... La muele au feure trouva à l'encontrèr :
Desus ala du tynel si fraper
Qu'en .c. pièces la fist esquarteler.
Voit-le le feure, du sens cuida desver,
Mès n'en osa .i. tout seul mot sonner
Fors que basset quant il l'en vit tourner
Qu'à .c. déables le prist à commander.
Et Renouart prist son fust à loer,
Et d'une main en l'autre à dégeter :
Touz ceus s'en seignent qui li voient porter.
Quant le tynel Renoart fu ferrez
Mist s'à la voie, si s'en est retournez,....
Et Renoart est el palès montez.
..... Dist l'un à l'autre : « Où ira cest mauffez :
« Voir bien doit estre Renouart apelez,
« Gros tynel porte et pesant et quarrez.»
Onc puis cele heure que vous dire m'oez.
Icelui nom ne lui fu remuez :
Toute sa vie fu Renouart clamez.

J'avoue que je ne comprends pas trop bien ce passage. Qu'on eût appelé notre héros Renouart *au tynel*, parce qu'il portait un bâton (*tynel*), je le conçois ; mais qu'on l'ait, à cause de cette dernière circonstance, appelé Renouart, je n'en vois pas la raison, et je ne trouve, entre ces deux rapprochemens d'idées, aucune analogie.

Quoi qu'il en soit, Renouart excite Guillaume à partir pour Orange, et celui-ci s'y décide pour le lendemain. Dans sa joie, Renouart s'enivre à la cuisine, et s'endort par terre à côté de son tynel. Quatre écuyers, pour se moquer de lui, attachent leurs chevaux au fameux bâton, et le traînent dans une étable, où ils le cachent sous du fumier. Le lendemain, quand Renouart se réveille au son des instrumens guerriers, il ne pense pas d'abord à son tynel, car il est encore un peu ivre ; mais peu après ne le trouvant pas, il accuse les quatre écuyers, qui se moquent de lui, de le lui avoir dérobé. Alors il les jette par terre à moitié morts ; puis, les plaçant sur son épaule, *comme des rats*, il se fait par eux conduire à l'étable en les frappant. Là, il retrouve son tynel, et tue, non pas les quatre écuyers, auxquels, dans sa joie, il ne pense plus pour

l'instant, mais le maître queu qui veut le forcer à abandonner son bâton. Après cet exploit, il rejoint Guillaume, qui lui propose, afin d'éviter la fatigue, de faire porter son tynel; Renouart refuse, marche en avant, et, jetant son arme en l'air avec une main, la rattrape de l'autre avec beaucoup d'adresse. A cette vue, Aalis devient amoureuse de lui.

Cependant Guillaume arrive devant Orange, où Guibourc, qui a pris la cuirasse, se défend avec courage. Il tombe sur les Sarrasins et les disperse, grâce à la valeur et à la force de Renouart. Tous deux entrent ensuite dans Orange, où ils sont bientôt rejoints par les frères et le père de Guillaume, qui l'avaient quitté pour aller rassembler des troupes. La force et la taille de Renouart remplissent tout le monde d'étonnement; mais chacun se moque de lui à cause de son tynel; tellement que dans un souper, où Aymeri l'a fait asseoir auprès de lui, on l'enivre et on le frappe à grands coups de *torchaz*. Renouart, furieux, prend son tynel, et le brandit sur la tête de l'un des rieurs. Celui-ci évite le coup, dont la force fait voler un bloc de marbre en éclats.... Aymeri dit alors à Guillaume: « Emmenez cet homme en Aleschamp, il sera votre sauveur. »

Après diverses autres aventures, telles par exemple que celle d'un *queu*, que Renouart jette dans le feu, parce que celui-ci lui a brûlé la barbe durant son sommeil, aventure qui effraie beaucoup les Français, Renouart reçoit de sa sœur Guibourc, qui l'a reconnu, mais sans se découvrir à lui, un *haubert*, un *branc d'ormier*, etc., puis il accompagne Guillaume en Aleschamp, où il lui demande de le laisser commander un bataillon de poltrons qu'effraie la multitude des Sarrasins, disant qu'il les rendra courageux comme des lions. En effet, Renouart et les siens font merveille, grâce surtout à la promesse que le premier fait aux autres, d'*estrumeler* de son tynel le premier qui parlera de fuir. Le poète dit ensuite du massacre des Sarrasins que fait notre héros :

> Si les abat le vassal adurez
> Com li fauchierres le fein aval les prez.

Après cela Renouart délivre Bertran, Guyelin, Guichart, Gaudin-le-Brun, Hernaux-le-Sage, Gautier de Termes, etc., qui étaient retenus prisonniers dans un *châlan* (espèce de bateau dont le nom s'est conservé jusqu'à nous), tue plus de dix mille païens, et, dit le poëte :

A son tynel fist de turs tel lietière
Que sus la terre queurt le sanc com rivière.

Malheureusement, du même coup dont il tue le roi Ancybiers, il brise son tynel. Les païens s'en aperçoivent, et, le voyant désarmé, accourent en foule l'attaquer. Alors Renouart les frappe à coups de poings; puis, tout-à-coup se souvenant de l'épée que lui a donné Guibourc, il la tire et en tue Golias. Bientôt d'ailleurs Guillaume arrive à son secours, et le dégage. Cependant, au milieu de la mêlée, Renouart se trouve en face du roi Desramez. Il l'entend nommer et reconnaît son père; mais excités par la différence de religion, ils s'élancent l'un sur l'autre et le combat commence. Heureusement ils sont séparés par Jamba, autre fils de Desramez, qui se précipite entre eux, et qui est tué par Renouart.

Après la victoire, on revient à Orange. Les chevaliers se rendent chacun à leur palais; mais Guillaume, dans sa joie, oublie Renouart, et le laisse hors de la ville. Celui-ci devient furieux; il dit qu'il se vengera du marquis, qu'il fera couper la tête au roi Louis, qu'il deviendra roi d'Aix-la-Chapelle, et fera sa volonté d'Aalis. Puis il retourne en Aleschamp. Mais Guillaume, qui vient d'apprendre sa colère par des chevaliers, court après lui avec Guibourc et l'apaise. De retour à Orange, Renouart avoue à Guillaume qu'il est fils du roi Desramez, et raconte à Guibourc que, jouant un jour avec un de ses frères sur le bord de la mer, il l'a tué dans un moment de colère; qu'alors il prit la fuite par crainte de son père, et que, recueilli par des marchands, il fut par eux emmené à Salerne, et vendu au roi de France. Il ajoute encore :

Une suer ai, ne sai en quel regné;
Orable a non;.mult est de grant biauté.
Roy Tiébaut l'ot à moillier et à per.
Orenge tint jadis en hérité;
Mès un François l'en ot deshérité.
Ma serour prist par son ruiste barné
Lever la fist et ot crestienté,
Le cuer me dist et l'ai souvent pensé
Que c'estes vous, etc.

Guibourc se jette alors au cou de son frère, et Guillaume et Aymeri se réjouissent de cette parenté. Peu après, Renouart fut baptisé et armé chevalier. On lui fit présent de la ville de Tortoule, mot

qui probablement désigne la cité espagnole de Tortose, de celle de Pompaillart, *qui siet sus mer Betée*, et dont le revenu était de mille marcs d'or et de cent muids de poivre; puis il épousa Aälis, dont il eut Maillefer,

Le plus fort hom qui fust de mère nez;
Mès à sa mère en fu le cuer crevez:
Trait fu du cors très parmi les costez.
Pour ce qu'au fer fu de mère getez
Fu Maillefer en baptesme nommez.

Les aventures de Renouart se continuent encore dans la chanson suivante, qui est intitulée : *Comment Renouart parole à cels de la nef.* Les Sarrasins viennent attaquer Pompaillart, sous la conduite de Loquifer. Renouart livre à celui-ci un combat singulier qui dure long-temps; car le Sarrazin possède un baume qui guérit ses blessures, et des anges descendent du ciel pour cicatriser celles de Renouart. Ce dernier reste vainqueur; mais les Sarrasins s'emparent de Guibourc, qui est délivrée par Guillaume, lequel tue en outre le roi Desramez. Cependant Maillefer a été enlevé par les Sarrasins, et Renouart le cherche. Soudain, pendant qu'il est endormi, des fées le transportent à Avalon, où demeure leur reine Morgane, et l'y laissent en compagnie d'Artus, de Gauvain, de Roland, etc. Peu après Morgane fait conduire Renouart à Lequiferne, où son fils est retenu; mais, chemin faisant, il fait naufrage, et est sauvé par des sirènes, qui le ramènent à Pompaillart. Peu après, il s'en échappe et se fait par chagrin moine de Saint-Julien. Je ne parlerai pas des aventures qui lui arrivent durant son *moinage*; elles sont beaucoup trop communes. Je dirai seulement que, pendant ce temps, Maillefer, qui de Pompaillart a été transporté à Loquiferne, y est élevé, après avoir failli être *détranché*, et sert le roi sarrasin Tiébaut. Apprenant qu'un chrétien (c'est Renouart) pille les vaisseaux païens qui débarquent au-delà de la mer, et qu'il a envoyé au roi Tiébaut une galée pleine de morts, Maillefer jure qu'il passera la mer,

. . . . . Et fera assaillie
A dant Guillaume qui tant les atenuie,
Et li toudra Orenge la garnie,
Et Pompaillart où claime avouerie.

Il se fait faire alors aussi un tynel, et part avec cent mille Turcs, que lui donne le roi Tiébaut. Maillefer débarque, prend Pompail-

lart, et court assiéger Orange. Guillaume ne pouvant lui résister, se met à la recherche de Renouart, et arrive à Brides, où il loge dans l'abbaye. Là justement il rencontre le héros au tynel, qui ne demande pas mieux que de le secourir; car, dit-il,

« Se ge estoie en Paradis couchiez
« Et ge séusse que besoig eussiez,
« Ge m'en istroie se le me mandiez. »

Renouart arrache dans une forêt un énorme pommier, s'en fait faire un tynel, et part avec Guillaume pour Orange, que Guibourc et cinq cents dames qui ont pris la cuirasse défendent. Bientôt les deux arrivans dispersent les Sarrasins; mais Maillefer vient à leur rencontre, et le père et le fils se trouvent face à face. Ils échangent quelques coups, puis ils conviennent de se livrer le lendemain sous les murs d'Orange un combat particulier, dont l'issue décidera du sort de la ville et de celui des Sarrasins. Le lendemain donc les deux rivaux sont en présence; Maillefer méprise tellement son adversaire, qu'il ne veut pas se lever de terre où il est assis, pour combattre Renouart, et qu'il engage celui-ci à aller chercher vingt de ses plus forts compagnons. Renouard outré frappe Maillefer au visage avec son épée. Celui-ci alors se lève *iriez come sanglier*, et le combat commence. En voici le récit :

(Maillefer) . . . Vet Renoart frapper
Desus son heaume qu'il li fist embarrer:
Les bones pierres en a fet jus aler;
En resachant fet le tynel couler.
Si vet bruiant comme vent fet en mer:
L'un bout en fet dedenz la terre entrer,
Et puis commence hautement à crier,
« Fil a putain, or vous convient finer. »
Renouart l'ot, adont cuida desver:
Seure li queurt, grand cop li va doner.
Parmi son hiaume qu'ot fet enveloper
D'un quapadoce pour la pierre garder;
Mes tant iert dur ne le pot entamer.
En Renouart n'ot adont qu'aïrer.
Le brant qu'il tint prist forment à blasmer:
« Brant, qui te fist Diex li puist mal donner,
« Quar tu ne vaus le montant d'un soler.
« Miex vaut mon fust, certes que toi d'assez.

« Trop miex en puis les paiens craventer,
« Quar tiex coutiaus ne font pas à loer.
« Mal ait qu'es fist, se n'est pour pain coper,
« Quar autre force ne pevent endurer.»
Renouart ot le cuer mult irascu:
El fuerre met le branc d'acier moulu,
Son tynel prent qui par delez lui fu,
Vers Maillefer s'en vient cop estendu.
Par grant aïr l'en a tel cop féru
Par les espaulles, sus le cuir qui dur fu,
Ne l'empira vaillant à .1. féstu,
Et le tynel rebondist par vertu,
Com s'il eust .1. perron consséu.
Maillefer prist .1. dart d'acier moulu,
Il l'empoigna par mult ruiste vertu
Hors du forrel qu'à son col ot pendu,
Renouart fiert.....

Ambedoi sont, li baron apresté:
L'un requiert l'autre par vive poesté.
Granz cops se donent à leurs tiniax quarré:
Charpentiers semblent qui soient acopé, etc.

Enfin Renouart renverse Maillefer, et va lui couper la tête avec son épée, quand celui-ci promet de se faire chrétien. Renouart lui laisse la vie, et peu après reconnaît en lui le fils qu'il a tant pleuré. Il l'embrasse, l'emmène, le fait baptiser, et, par le conseil de Guillaume, lui donne bientôt pour femme Floretine, fille de Grebedues, *roi des illes desus mer*. Après cela Renouart retourne dans son abbaye, en disant que, si jamais les Sarrasins passent la mer, on n'a qu'à venir le chercher. Le roman ne nous dit pas si on fut forcé plus tard de recourir à lui. Il nous apprend seulement que Renouart resta moine vingt ans.

Page 248, ligne 26e :

Gardez-vous de la chicheface,
Elle vous mordra s'el vous encontre.

Le sens rigoureux de cette expression, *chicheface*, qui littéralement veut dire visage fâcheux, visage chagrin, serait aujourd'hui assez difficile à donner si le petit poëme suivant, resté inédit jusqu'à présent, et qui se trouve au folio 225 du manuscrit 7218 appartenant

à la Bibliothèque royale, ne venait en déterminer la signification d'une manière précise.

DE LA CHINCHEFACHE (1).

Oiez communement, oiez
Et de parler vous amoiez.
Si vous dirai teles nouveles
Qui aus males fames sont beles
Et aus preudes fames pesanz.
Il n'a mie passé .II. anz
Que chevauchoie en Loheraine
Parmi une forest soutaine (2).
Iluecques trovai une beste :
Ainc nus hom ne vit si rubeste.
Laide estoit de cors et de fache;
L'en l'apeloit la chinchefache.
Lez denz a lons comme broqueriex,
Et si vous di qu'ele a les iex
Aussi gros comme uns corbisons
Et clers ardanz comme uns tisons;
Et s'a bien de lonc une toise.
Cele beste n'est pas cortoise
Ne debonère por jouer.
Chascun jor li voit-on muer
Son poil par force d'anemi;
Uns paisanz le dist à mi
Qui mult savoit de son usage.
La beste parest si sauvage
C'oncques nul hom tele ne vit.
Or vous dirai dont ele vit :
Des preudes fames dévorer
Qui sagement savent parler,
N'oncques ne sont en itel point

(1) Une main plus moderne que celle qui a tracé le manuscrit lequel est du quatorzième siècle, a mis pour titre : *la Chrachefache*, mais le corps de la pièce et l'explicit rectifient cette erreur.

(2) Peut-être faudrait-il *lointaine*.

Que por ce se coroucent point
Vers lor seignor por rien qu'il face,
De celes vit la chinchefache.
Quant la fame a tant de bonté
Que de tout fet la volenté
De son seignor sanz contredit,
Cele ne puet avoir respict
Que tantost ne soit devorée.
N'en i a nule demorée
En Toscane n'en Lombardie;
Meismement en Normandie
Ne cuit-je pas qu'il en ait .XII.
La chinchefache est orguillouse,
Nis une fame ne déporte
Qui son seignor feuté porte,
Si com d'amer de cuer entir
En bone foi sanz repentir.
Par foi dont n'a ma fame garde,
Je voi sovent quant me regarde
Que s'el avoit un seul souhait,
A foi mes nez ait mal dehait,
Se je n'estoie ainçois pendus
Que de Borgoigne fusse dus
Sachiez qu'ele a des compaignesses
Qui bien sont autretels barnesses :
S'en sui durement esbahis
La beste vient en cest païs :
Por Dieu, dames, soiez garnies
De grans orguex et d'aaties.
Se vo sire parole à vous
Respondez-li tout à rebors.
Se il veut pois qu'il ait gruel ;
Gardez de rien qui li soit bel
Jà nule de vous ne li face :
De fain morra la chinchefache.
Se Dieu plest cest commandement
Vous le ferez si bonement
Que n'aurez garde de la beste
S'ele estoit .C. tans plus rubeste.

Explicit de la Chinchefache.

Page 263, ligne 5[e] :

> Il fut né à Chastiau-Landon...
> Jamais il ne dormiroit aise
> S'il ne moquoit ; c'est sa nature.

Les habitans de Château-Landon passaient, en effet, pour être très-satiriques. On retrouve ce proverbe, la moquerie de Château-Landon, parmi ceux qui composent la pièce intitulée : *De l'Apostoile*, et qu'a publiés M. Crapelet (Paris, grand in-8°, 1831). On lit encore dans une pièce d'un poète dont je vais éditer les œuvres (le célèbre trouvère Rutebeuf), à propos du fameux professeur de théologie Guillaume de St-Amour, rival de saint Thomas-d'Aquin :

> Fet l'avez de Chastel-Landon
> La moquerie.

Enfin, M. Richard, bibliothécaire de Remiremont, dans son petit recueil de *contes populaires*, *traditions*, *croyances superstitieuses*, *proverbes et dictons populaires applicables à des villes de la Lorraine*, a rapporté celui-ci : « Château-Landon, petite ville mais de grand renom ; personne n'y passe qui n'ait son lardon.» Il est probable qu'aujourd'hui ce proverbe n'a plus d'historique que son ancienneté.

Page 206, ligne 2[e] :

> Par la grant dame de Bouloigne.

Cette grande dame de Boulogne est la Sainte-Vierge, qui était protectrice de la cathédrale de cette ville, et à laquelle en 1478 Louis XI inféoda le comté de Boulogne. Les lettres-patentes données à ce sujet portent que lui et ses successeurs tiendront à l'avenir le comté de Boulogne immédiatement de la Sainte-Vierge par un hommage d'un cœur d'or à leur avénement.

Page 270, ligne 17[e] :

> Il n'est Garladon ne Béaune,
> Par Dieu, qui vaille ce vin cy.
> Ha! ha! c'est rapé de Quercy.

Le râpé est une espèce de liqueur fermentée faite avec du marc de raisin ; on s'en sert encore dans beaucoup de provinces. Quant à la

ville de Galardon ou Gallardon, en Beauce, elle n'est plus renommée aujourd'hui par son vin, mais par ses haricots et ses lentilles.

Page 283, ligne 5e :

Hélas! j'ay goute miséraigne,
J'ai rafle, rifle, et roigne et taigne, etc.

On retrouve une énumération de maux de ce genre dans les .xxiii. manières de vilains, petit poëme du treizième siècle. (Voy. l'édition que j'en ai donnée en collaboration avec M. Eloi-Johanneau, p. 14. Paris, Téchener, 1834.)

Page 298, ligne 23e :

Mais por le venin de sa clausé,
Il baille la fin saint Liénart,
A Ysengrin et à Renart.

Saint Liénard ou Léonard de Vandreuve ou de Corbigny naquit dans le pays de Tongres. Aidé par saint Innocent, évêque du Mans, il bâtit un monastère à Vandreuve et y rassembla beaucoup de disciples. Leur nombre effraya Clotaire Ier, qui résolut de chasser le saint du royaume; mais les soldats envoyés pour le saisir furent tellement touchés de ses discours, qu'ils vinrent détromper le roi, lequel combla par la suite saint Léonard de bontés. C'est à cette aventure que fait allusion le vers de notre Mystère.

Page 304 : Cy commence la vie monseigneur s. Fiacre.

Saint Fiacre, anciennement appelé *saint Fèfre*, sortait d'une noble famille irlandaise et fut élevé sous la conduite de Conan, évêque de Soder. Il passa en France pour s'y livrer au service de Dieu dans la solitude, et alla trouver saint Faron, qui lui assigna pour sa demeure un lieu écarté dans la forêt de Breuil. Saint Fiacre y bâtit un oratoire où il fut enterré après sa mort, advenue le 30 août 670. La Bibliothèque royale contient, sous le n° 8190 du fonds général, une vie *du glorieux ami de Dieu, monseigneur saint Fiacre*, qui est inédite, et dont la marche est exactement celle de notre Mystère. En voici quelques fragmens :

S'ENSUIT LA VIE DU GLORIEUX AMY DE DIEU MONSIEUR SAINCT FIACRE.

« Tout ainssy comme l'aigle instruict ses petits poussins à voller à l'encontre du soleil, ainssy debvons-nous appeler et invocquer l'ayde des bénoytz sainctz, et ensuyvre leurs vertueuses œuvres, si nous voulons aller en paradis. Pourtant est décent congnoistre leur saincte vie à cause de quoy me suis entremys à l'honneur de Dieu déclarer celle de monsieur sainct Fiacre, qui est ung sainct de grand mérite et auctorité, très-glorieux confesseur et dévost hermite. Premièrement est à véoir de quelle lignée il fut, et la vertueuse vie qu'il mena. Le benoist sainct Fiacre fut filz d'ung contte tenant soubz luy la seigneurie d'Iberuye, qui depuis fut moult ennoblye par la saincte vie Monsieur sainct Fiacre, lequel selon droict devoit estre successeur de la seigneurie de son père ; mais pour avoir la gloire éternelle renonsa à tous biens, honneurs et faveurs du monde, et se rendit en ung hermytaige. Il fut en sa jeunesse très-bien instruict en doctrine ; mais Dieu, qui ne laisse jamais ses amys, par son inspiration divine imprima en luy la racine de vraye science, en telle manière que le bénoist sainct ce donna à luy de tout son cuer, sa pancée et son entendement ; et croissoit de vertus en vertus......... Si pensa son père luy donner en mariage la fille d'ung contte ; mais l'enfant qui estoit saige ne si voulut accorder. Toutes foys, la fille fut admenée devant luy pour le prier, disant : « Monsieur mon amy, s'il vous plaist de votre grace recevez-moy pour votre ancelle, et que vous soyez mon époux combien que n'en soys pas digne. Je vous requiers que à ceste heure le traicté soit faict entre nous deux. » Saint Fiacre luy respondit : « Je vous diray ma voullante qui est telle : jamès ne me mariray, mais en pureté et chasteté je veux toujours servir à mon Dieu. Je vous prie de ainssy le faire, car virginalle intégrité est une fleur moult belle, fort agréable à Dieu, et de grand mérite à ceux qui la gardent. » Ce oyant la pucelle, moult triste et honteuse s'en retourna, et le bénoist Fiacre, touché de l'amour de Dieu, se mist en chemin pour passer la mer affin de s'en aller rendre hermitte au pays de Brye près Meaulx. Et ce adressa vers sainct Faron, luy donnant à congnoistre sa voullante. »

Suivent alors les mêmes événemens que dans le mystère, c'est-à-dire l'arrivée de la demoiselle que saint Fiacre avait dû épouser, et qui *passe la mer* pour aller à sa recherche, la dénonciation que fait à saint Faron la femme surprise de voir les arbres tomber tout seuls devant saint Fiacre, etc., etc. Seulement voici un miracle dont il n'est question que dans le manuscrit 8190. Quand saint Faron accourt pour voir si le rapport qu'on lui a fait est exact, il trouve saint Fiacre assis sur une pierre, qui « par la vertu divine fut plus amollye que plume. Encore est-elle dedans l'église, non pas qu'elle soit molle comme elle fut soubz sainct Fiacre. Incontinant après, devint dure, et pour démonstrer le myracle demoura cavée comme ung oreiller, où on ce seroit assiz. »

On retrouve ensuite la plupart des miracles et des guérisons de malades qui se lisent dans notre mystère.

Page 314, ligne 26e :

Se l'évesque Pharon trouvoie.

Saint Pharon, appelé primitivement *Burgondofaro*, ce qui signifie qu'il sortait d'une race bourguignonne, fut le quatorzième évêque de Meaux. Il passa les premières années de sa vie à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie; après la mort de ce prince et celle de Thierri son successeur, il se rendit à la cour de Clotaire II, qui réunit toute la monarchie dans sa personne. Il remplit auprès de ce roi les fonctions de référendaire ou de chancelier; mais il ne tarda pas à renoncer à cette position pour embrasser la vie monastique. Il devint évêque de Meaux vers l'an 626, et mourut le 26 octobre 672, à l'âge d'environ 80 ans.

Page 335, ligne 2e :

Je te tranchasse la capusse
De ma coustille de Randon.

La *capusse*, la tête. Quant à la ville ou au village de Randon, peut-être est-ce le *Randan* actuel en Auvergne, pays pauvre et où probablement à cause de cela on fabriquait beaucoup de petits couteaux, probablement ce que nous appelons des *eustaches*. Parmi les proverbes du moyen-âge qui nous sont parvenus je n'en ai trouvé qu'un seul qui soit relatif à la coutellerie. Il concerne les couteaux de Périgueux, *couteax de Pierregort*.

Je ne finirai pas sans amender une opinion que j'ai énoncée à la page 366 de ces notes, à propos du dicton : *jouer des ars de Toulete.* J'aurais dû ajouter en effet qu'à sa réputation de jonglerie, Tolède ajoutait celle d'être une école de magie. C'est là que les légendes romanesques font apprendre le *sarrazinois* à Charlemagne. (Voy. D. Bouquet, V. 290. c. et Philippe Mouskes, v. 5290.) D'après les *faictz merveilleux de Virgille* (Paris, Guill. Nyvert), ce poète vint aussi dans cette ville pour apprendre les *ars de Nigromence*. L'histoire de Garin de Montglave et de Maugis d'Aigremont (Paris, Michel Lenoir, 1518), y amène aussi ce dernier pour le même motif. Enfin, au dixième siècle, Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, après avoir étudié dans le monastère d'Aurillac, voulant étendre ses connaissances et s'initier aux mystères de l'Orient, se rendit à Tolède, où pendant trois ans il étudia les mathématiques, l'astrologie judiciaire et la magie sous les docteurs arabes; on trouve aussi, dans les notes de l'édition du roman *d'Eustache-le-Moine*, faite par M. Francisque Michel, plusieurs citations empruntées au fabliau de sainte Léocade, dû à Gauthier de Coinsy, au roman du Renart et à celui de la Rose, où il est question du renom qu'avait obtenu Tolède dans l'art de Nigromence.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PUBLICATIONS DU MÊME ÉDITEUR QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Le Fablel du Dieu d'Amour, avec une préface et quelques notes philologiques (presque épuisé).

Les Vingt-Trois manières de Vilains, pièce satirique du treizième siècle, accompagnée d'une traduction en regard, et suivie d'un commentaire, par M. Éloi-Johanneau.

La Complainte d'outre-mer et celle de Constantinople, par Rutebeuf, accompagnée d'une notice sur la vie et les œuvres de ce Trouvère.

Le Mystère de la Résurrection du Sauveur, fragment dramatique du douzième siècle, avec une traduction en regard.

Un Sermon en vers, pièce du treizième siècle, publiée pour corroborer l'opinion qu'au moyen-âge on prêcha quelquefois en vers, émise par un érudit anonyme, en tête de la préface d'une édition tirée à 125 exemplaires, et en caractères gothiques, d'un Sermon de Guichard de Beaulieu.

La Complainte et le Jeu de Pierre de la Broce, chambellan de Philippe-le-Hardi, pendu le 30 juin 1278, pièces du treizième siècle, dont la dernière est fort importante pour nos origines dramatiques.

La Légende de Saint Brandaines, publiée, pour la première fois, en prose latine d'après un manuscrit du onzième siècle, en prose française d'après un texte du douzième, et en poésie romane d'après l'*Image du Monde*, poëme du treizième siècle.

Jongleurs et Trouvères, ou choix de Saluts, Épîtres, Rêveries, et autres pièces légères des treizième et quatorzième siècles. — Prix : 8 fr., sur papier ordinaire; (vélin fort); — 20 fr. sur papier de Hollande; — 30 fr. sur papier de Chine.

La Tapisserie de Nancy, ou Fac-Simile et explication en neuf feuilles, grand in-folio, avec une couverture papier grand-aigle, de la tapisserie qui formait la tente de Charles-le-Téméraire, au

siège de Nancy, en 1477; dessins gravés au trait, sur cuivre, par M. Victor Sansonetti, texte de M. Achille Jubinal, avec un beau portrait, gravé sur bois, de Charles-le-Téméraire; prix : 15 fr., sur papier ordinaire; — 40 fr. sur papier de Chine; — 60 fr. avec coloriage d'apres les tons actuels de la tapisserie.

Sous presse :

OEuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du treizième siècle, comprenant plus de soixante pièces en vers, la plupart historiques et inédites, relatives aux frères de S. Louis, au roi de Navarre, aux chevaliers célèbres du temps, aux croisades, aux querelles de l'université et des ordres religieux, plus une pièce de théâtre, *le Miracle de Théophile*, complètement inédite; deux volumes in-8°, avec plusieurs *fac-simile*, une *autobiographie* de Rutebeuf, un glossaire et des additions.



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.



